

REVISTA DA FACULDADE  
DE LETRAS DO PORTO

# LINGUAS E LITERATURAS



II Série • Vol. V—Tomo 2 • 1988

REVISTA DA FACULDADE DE LETRAS  
SÉRIE DE  
« LÍNGUAS E LITERATURAS »

**Publicação anual**

**Propriedade** — Faculdade de Letras da Universidade do Porto

**Sede e redacção** — Faculdade de Letras do Porto, Rua do  
Campo Alegre, 1055 — 4100 PORTO - Portugal

**Director** — Presidente do Conselho Científico

**Organizador** — Delegado da Comissão Científica de Línguas  
e Literaturas Modernas

**Tiragem** — 500 exemplares

**Execução gráfica** — Imprensa Portuguesa, R. Formosa, 108-116  
4000 PORTO

Os trabalhos publicados são da responsabilidade  
exclusiva dos seus autores.

## ARTIGOS

# CONTRIBUTION A L'ETUDE DES VERBES DE DEPLACEMENT: APPROCHE SEMANTIQUE ET SYNTAXIQUE

## 0. Considérations générales

0.1. Une description globale et complète des unités de la langue exige la mise en place des éléments communicativo-pragmatiques, des structures textuelles, des informations sur la sémantique et les exigences des combinaisons syntaxiques des énoncés. Toutefois, une explication globale présuppose des explications partielles. C'est ce que nous essaierons de faire en analysant sémantiquement et syntaxiquement un petit groupe de verbes. Par sémantique, nous comprenons, et les éléments qui constituent la configuration dénotativo-lexicale des unités lexicales, et les éléments dérivés de la fonction des termes qui accompagnent le verbe dans la construction de la phrase. En d'autres termes, on veut expliquer le rôle du signifié du lexème verbal (dans notre cas, un verbe de mouvement) dans la sémantique de la phrase. Notre but est donc de faire l'analyse sémantique du lexème verbal dans le cadre de la phrase où il est employé<sup>1</sup>: en considérant que la phrase constitue l'unité adéquate pour l'analyse sémantique, le contexte linguistique minimal qui fournit la base pour la monosémisation des verbes, pour l'inventaire des classèmes et des sèmes pertinents.

---

<sup>1</sup> S'il est vrai que le signifié du verbe (=prédicat) organise toute la construction phrastique, il est aussi vrai que la construction phrastique fait aussi partie du signifié du verbe. La capacité d'organiser d'autres constructions dépasse la catégorie «verbe», c'est-à-dire, qu'il y a d'autres catégories en dehors du verbe qui ont aussi la propriété de pouvoir organiser des constructions phrastiques: «...the meaning of a lexical item of any major syntactic category (noun, verb, adjective, adverb, preposition) is a function of zero or more arguments that maps into a conceptual constituent of one of the major ontological categories» JACKENDOFF, R. — *Semantics and Cognition*, London/Cambridge/Mass., The Mit Press, 1985, p. 110.

La syntaxe est comprise comme le résultat de la distribution et de la linéarisation des éléments, déjà figurés sémantiquement et pragmatiquement, dans la séquence phrastique.

0.2. D'autre part, on suppose que l'analyse du signifié lexical en entités significatives plus petites (=sèmes) est possible et que l'une des hypothèses de traitement des unités de la langue est la possibilité d'isoler des «aires thématiques», des «états de choses» établis onomasiologiquement, ou des «champs lexicaux»<sup>2</sup>. Nous tenons encore des relations sémantiques comme l'hyponymie, la synonymie, l'antonymie<sup>3</sup>, etc., comme des noms et des concepts qui servent à indiquer la récurrence de certains sèmes, dans un ensemble donné de lexèmes et permettent de révéler l'existence de traits sémiqes spécifiques de chaque mot. Les analyses linguistiques faites les dernières années, surtout dans le domaine des verbes, montrent qu'il y a une relation étroite entre le lexique et la grammaire et que les verbes ne peuvent être catégorisés et analysés indépendamment de leurs partenaires obligatoires, facultatifs et/ou privilégiés<sup>4</sup>. Autrement dit, au-delà de

<sup>2</sup> VILELA, M. — *Estruturas léxicas do português*, Coimbra, Almedina, 1979; COSERIU, E. — *Lexikalische Solidaritäten*, «Poetica», I, 1967, pp. 293-303; PROJEKTGRUPPE VERBVALENZ — *Konzeption eines Wörterbuchs deutscher Verben*, Tübingen, 1981, pp. 31-50.

<sup>3</sup> LYONS, J. — *Semantics*, I, Cambridge-London, Cambridge Univ. Press, 1977, pp. 270-294; VILELA, M. — *A antinomia como relação semântica lexical*, «Biblos», LVIII, 1982, pp. 45-74.

<sup>4</sup> Cette conclusion représente une longue évolution en partant de la grammaire dite «traditionnelle», en passant par les relations essentielles de PORZIG, W. — *Wesenhafte Bedeutungsbeziehungen*, «Beiträge zur deutsche Sprache und Literatur», vol. 58, 1934, pp. 70-97, par les «congruences sémantiques» de LEISI, E. — *Der Wortinhalt. Seine Struktur im Englischen und Deutschen*, Heidelberg, 1953, par les solidarités de COSERIU, E. — *Die funktionelle Betrachtung des Wortschatzes*, «Sprache der Gegenwart», Düsseldorf, Schwann, 1976, pp. 7-25, par les approches distributionnelles de HELBIB, G.; SCHENKEL, W. — *Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben*, Leipzig, VEB Bib. Institut, 1980, et par les grammaires des cas FILLMORE, CH. — *The Case for Case*, in BACH, E.; HARMS, R. T. (Edits.) — *Universals in Linguistic Theory*, New York, Holt, 1986, pp. 1-90, *Some Problems for Case Grammar*, «Monograph Series on Language and Linguistics», Washington D. C., 24, 1971; *The Case for Case Reopened*, «Syntax and Semantics», 8 «Grammatical Relations», New York, Academic Press, 1977, pp. 59-81; CHAFE, W. L. — *Meaning and the Structure of Language*, Chicago-London, 1971; etc., jusqu'aux relations thématiques de GRUBER, J. S. — *Lexical Structures in Syntax and Semantics*, Amsterdam, N. Y., North-Holland, 1976 et JACKENDOFF, R. —

l'analyse des traits sémiques qui constituent le contenu invariant (ou contenu prototypique) d'un verbe, il y aura aussi des informations générales sur les éléments qui accompagnent, dans la phrase, la réalisation de ces lexèmes varbaux. Il n'y a pas d'autre moyen de saisir l'information des phrases minimales qui ont un verbe comme centre phrastique. Il est devenu usuel, dans la description de la phrase, d'utiliser certains procédés de la logique des prédicats: distinguer dans la phrase un foncteur (=prédicat) et les variables d'arguments et attribuer au lexème verbal le rôle d'élément structurellement dominant<sup>5</sup>. On envisage de déterminer les sèmes spécifiques du verbe (sèmes, classèmes, sèmes contextuels, etc.), les catégories sémantico-fonctionnelles: le plus fréquemment désignées par «cases» (=cas)<sup>6</sup> ou «fonctèmes»<sup>7</sup>.

0.3. La caractérisation précise et l'inventaire des catégories sémantico-fonctionnelles (=cases) constituent l'un des grands points d'interrogation de la linguistique actuelle<sup>8</sup>. Il y a, dans ce domaine, deux versions: l'une, que l'on peut nommer «généralisante», réduit le nombre des «cases», l'autre, «particularisante», augmente le plus possible le nombre des «cases». Pourtant, les problèmes majeurs sont ceux qui se situent au niveau de la relation entre «cases» et «arguments», entre «cases» et «sèmes» du prédicat, et l'identification de

---

*Towards an Explanatory Semantic Representation*, «Linguistic Inquiry», vol. 7, 1976, pp. 89-150, *Semantics and Cognition*, London-Cambridge Univ. Press, The MIT Press, 1985.

<sup>5</sup> Dans le sens normal qu'on lui donne dans la «grammaire de dépendances».

<sup>6</sup> FINKE, P. — *Theoretische Probleme der Kasusgrammatik*, Kronberg, 1974, *Aristoteles, Kant, Fillmore. Ein Diskussionsbeitrag zur Metaphysik der Kasusgrammatik*; «Kasustheorie-Klassifikation-semantische Interpretation», Hamburg, 1977, pp. 27-42; PASCH, R. — *Zum Status der Valenz*, «Linguistische Studien», Reihe A, 42, 1977, pp. 42-50; ROSENGREN, I. — *Status und Funktion der tiefenstrukturellen Kasus*, «Beiträge zu Problemen der Satzglieder», Leipzig, 1978, pp. 169-211; SGALL, P. — *Aktanten, Satzglieder und Kasus*, «Beiträge zu Problemen des Satzgliedes», Leipzig, 1978; FILLMORE, CH. — *The Case for Case, Some Problems for Case Grammar*, cit.; *The Case for Case Reopened*, cit.; 1968, 1971, 1977; JACKENDOFF, R. — *Semantics and Cognition*, cit., 1985, p. 110.

<sup>7</sup> POTTIER, B. — *Vers une sémantique moderne*, «TLL» II/1, 1964, pp. 107-136.

<sup>8</sup> Il nous manque un inventaire (minimal) universel de sèmes (pour l'analyse dite «composante») et de fonctèmes (pour l'analyse argumentale) (Vde FINKE, P. — *Theoretische Probleme*, cit., 1974, p. 77).

la fonction des «cases» dans la proposition. Tout le monde accepte que les «cases» soient des constructions au moyen desquelles on identifie le rôle que les arguments assument dans le cadre de la configuration des états de choses contenus dans le prédicat et que les «cases» caractérisent fonctionnellement les arguments. La détermination des «cases», comme la détermination sémantico-référentielle des arguments, sont conditionnées par le prédicat<sup>9</sup>. Au moyen de ce que l'on désigne par «valence syntaxique», on effectue la détermination de la structure phrastique des unités lexicales (=termes) qui sont réalisées comme «actants»<sup>10</sup>.

0.4. Le verbe est tenu comme l'organisateur structural de la construction phrastique, en indiquant le nombre et la qualité des positions syntaxiques dans le schéma de la phrase; il détermine le contenu général de l'énoncé (phrastique), en signalant, que ce soit la catégorie sémantique des noms qui remplissent et réalisent les occurrences prévues par et dans le prédicat, ou la nature même de ces relations. En d'autres termes, le verbe, comme catégorie qui réalise normalement le prédicat, spécifie, avec son signifié, le schéma générique de la phrase, en indiquant dans l'énoncé la distribution des verbes en «verbes d'état», «verbes de procès» et «verbes d'action», le sens et la fonction de leurs actants<sup>11</sup>. Pour le moment et pour le but que nous fixons dans cette analyse, nous n'avons pas besoin d'entrer

<sup>9</sup> BONDZIO, W. — *Valenz, Bedeutung und Satzmodelle*, «Beiträge zur Valenztheorie», Halle, Saale, 1971, pp. 85-103. Nous acceptons la définition de SCHENKEL — *Zur semantischen kombinierbarkeit deutscher Verben mit Substantiven*, «Probleme der Bedeutung und Kombinierbarkeit im Deutschen», Leipzig, 1977, pp. 93-115, 95 pour les «cases»: «[Les cas sont] die seantischen Leerstellen des Prädikats,... die von diesem zur Realisierung seines spezifischen verbalen Geschehens gefordert werden».

<sup>10</sup> BUSSE, W.; VILELA, M. — *Gramática de Valências. Apresentação e esboço de aplicação à língua portuguesa*, Coimbra, Almedina, 1986, pp. 35-41.

<sup>11</sup> FLÄMIG, W. — *Valenztheorie und Schulgrammatik*, in HELBIG, G. (Ed.) — *Beiträge zur Valenztheorie*, Halle, 1971, p. 109, caractérise ainsi cet ensemble de problèmes:» [Das Verb bildet nicht nur den logisch-semantischen Kern der Sachverhaltsbeschreibung, indem es die logisch-semantischen Hauptbeziehungen zwischen den Aktanten expliziert... Verben fordern Partnerwörter mit bestimmten Bedeutungsmerkmalen. Die Selektion geeigneter sowie die Ausschliessung unzulässiger Partnerwörter erfolgt auf Grund der semantischen Kompatibilität zwischen Verb und Ergänzungsbestimmungen, die ihrerseits durch die Sachverhaltsstruktur motiviert wird».

dans la discussion sur la distinction entre «signifié catégoriel» et «signifié lexical»<sup>12</sup>, concernant l'unité ou les unités à considérer comme point de départ de l'analyse. Nous nous proposons d'analyser la catégorie verbe.

0.5. Notre analyse sera faite d'après les paramètres suivants: d'abord, on fait l'analyse du signifié central du lexème verbal (=prédicat), ensuite, la vérification de la relation entre le prédicat et les arguments. En considérant que ces arguments sont les termes qui participent à l'état de choses créé ou décrit par l'énoncé, ils seront accompagnés de l'information des fonctions (= «semantic roles») qui interviennent dans l'état de choses phrastique. Mais au moment où l'on parle de pragmatique et de linguistique textuelle et de rien d'autre, ne sera-t-il pas une aberration que de prétendre décrire la langue en partant du lexique? On sait que la langue est en grande partie irrégulière, que la grammaire générative n'a pas dépassé l'analyse de «restes» de prédicats, et que la théorie des champs lexicaux est bien loin d'en arriver au champ des champs: il ne nous restera donc qu'à revenir au lexique. Ce retour sera fait ici par l'intermédiaire de la grammaire de dépendances/valences.

## 1. Classification générique des verbes et schéma verbal

Le signifié du verbe situe, de soi même, le verbe dans une catégorie sémantique générique: verbe d'état, verbe de procès ou verbe d'action<sup>13</sup>. Cette catégorisation est le résultat de l'interférence de trois traits de contenu: activité du sujet, écoulement dans le temps et permanence (de l'événement verbal). Les verbes d'état sont caractérisés par le trait «permanence de l'événement verbal»; les verbes de procès sont définis par «l'écoulement de l'événement verbal dans le temps» et les verbes d'action, par «l'activité du sujet» et par «l'écoulement dans le temps»<sup>14</sup>. Cette classification pourra être élargie et spécifiée

<sup>12</sup> STEPANOWA, M. D.; HELBIG, G. — *Wortarten und das Problem der Valenz in der deutschen Gegenwartssprache*, Leipzig, 1978, pp. 21-22.

<sup>13</sup> BUSSE; VILELA — *Ob. cit.*, 1986, pp. 101-106.

<sup>14</sup> HELBIG, G.; BUSCHA, J. — *Deutsche Grammatik. Ein Handbuch für den Ausländerrunterricht*, Leipzig, VEB Verlag, 1984, pp. 68-71; JACKENDOFF — *Semantics and Cognition, cit.*, 1985, pp. 178-180, distingue «états», «événements» et «actions», et il identifie ces catégorisations par l'intermédiaire de l'interrogation avec «to happen» et «to do».



au moyen de critères supplémentaires<sup>15</sup>, où la considération des «aires thématiques»<sup>16</sup>, des «cadres onomasiologiques»<sup>17</sup>, etc., du nombre et de la qualité syntaxique et sémantique des compléments, permettra d'obtenir une classification à peu près complète. C'est ce que l'on appelle «grammaire de valences», telle qu'on la conçoit actuellement. «Grammaire de valences» est le nom générique par lequel on désigne le développement et la systématisation d'un grand nombre de notions traditionnelles, comme la transitivité, l'accord, le régime verbal, etc. La valence d'un verbe, par exemple, inclut le nombre et la qualité (syntaxique et sémantique) des expressions qui peuvent réaliser, avec ce verbe, une phrase minimale bien formée<sup>18</sup>. D'autre part, l'ensemble constitué par le prédicat et les compléments ou arguments est désigné comme «structure argumentale» ou «cadre verbal»<sup>19</sup>.

La structure sémantique des catégories fonctionnelles, sans coïncider avec les «cases» de Fillmore (1968, 1971), est construite

---

<sup>15</sup> WILLEMS, D. — *Syntaxe, Lexique et Sémantique. Les Constructions Verbales*, Gent, 1981, p. 79, subdivise les «verbes d'action» en «verbes d'activité» et «verbes de mouvement»; LYONS, J. — *Semantics, cit.*, II, 1977, p. 483, classe les verbes en quatre groupes: les «verbes d'état», ceux qui existent et n'arrivent pas, les «verbes de procès», ceux qui sont dynamiques et se développent dans le temps, et les «verbes d'événement», ceux qui sont dynamiques et momentanés, et les «verbes d'action», ceux où il y a l'intervention d'un Agent.

<sup>16</sup> BUSSE; VILELA — *Ob. cit.*, 1986, pp. 110 ss.

<sup>17</sup> PROJEKTGRUPPE VERBVALENZ — *Cit.*, 1981, pp. 162 ss.

<sup>18</sup> LYONS — *Ob. cit.*, II, 1977, p. 496, «The concept of valency can be seen, as far as its ancestry within linguistics is concerned, as something which takes over and extends the more traditional, but more restricted, notions of transitivity and government. But it is also quite clearly relatable to the predicate-calculus classification of predicators in terms of the number of arguments that they take in well-formed formulae...: a one-place predicator could be described, from this point of view, as having a valency of 1, a two-place predicator as having a valency of 2, and so on... But valency covers more than simply the number of expressions with which a verb may or must be combined in a well-formed sentence-nucleus».

<sup>19</sup> CAPELLI, A. *et al.* — *Semantica lessicale in un analizzatore automatico per l'italiano*, «Lessico e Semantica», 1981, p. 366, «Per quadro verbale intendiamo il complesso dei fenomeni linguistici legati al verbo considerato,..., come struttura predicativa. La presenza di un particolare verbo di una frase comporta, in profondità, una serie fissa di argometi da questo dipendenti. Nella concreta attualizzazione del processo linguistico, però, questi fenomeni presentano un certo grado di aleatorietà...».

d'après ce modèle et est interprétée comme un schéma cognitif et perceptif de la réalité figurée en termes d'état de choses <sup>20</sup>. Lyons (1977, II, 499) résume ainsi la conception de ce mécanisme d'explication et de description: «It is perhaps more plausible to assume that, instead of there being a set of universal principles of cognition and perception (which may or may not be innate) and that the application of these principles to the situations that are described by language permits a considerable range of variation in the way in which these situations can be categorized». Les fonctions sémantiques, qu'on les considère comme des «relations thématiques» <sup>21</sup> ou comme des «cas sémantiques», peuvent être associées <sup>22</sup> aux catégories génériques du verbe. Ainsi, par exemple, le sujet d'un verbe d'état est le «Porteur d'état» et son complément d'objet est le «Domaine de l'état»:

- (1) *Ele* (=Porteur d'état) *sabe a resposta* (=Domaine de l'état)  
(=Il connaît la réponse)

et le sujet d'un verbe de procès est le «Porteur de procès» et son complément d'objet, le «Domaine de procès»:

- (2) *O estudante* (=Porteur de procès) *recebe apoios financeiros* (=Domaine de procès) (=L'étudiant reçoit une aide financière)

et le sujet d'un verbe d'action est le «Porteur de l'action» (=Agent) et le complément d'objet, le «Domaine de l'action»:

- (3) *O Pedro* (=Porteur de l'action/Agent) *vende o carro*  
(=Domaine de l'action) (=Pierre vend sa voiture)

Il y a encore des critères supplémentaires pour faire dériver de la notion de «Porteur de l'action» l'Agent, et de la notion de «Porteur du procès/de l'état», le Patient.

---

<sup>20</sup> FILLMORE, CH. — *The Need for a Frame Semantics within Linguistics*, «Statistical Methods in Linguistics», Stockholm, 1976, pp. 5-29; *The Case for Case reopened*, cit.

<sup>21</sup> JAGKENDOFF, R. — *Towards an Explanatory Semantic Representation*, cit.; *Semantics and Cognition*, cit.

<sup>22</sup> WOTJAK, B. — *Untersuchungen zu Inhalts- und Ausdruckstruktur ausgewählter deutscher Verbes des Beforderns*, Berlin, p. 33.

Pour déterminer la notion d'Agent, les critères sont la présence des traits «activité» et «intentionnalité», et pour la notion de Patient, les traits traditionnellement liés à «objectum affectum/effectum». Les catégories sémantiques Agent, Patient et Destinataire, celle-ci étant la catégorie qui représente l'entité bénéficiaire de l'action impliquée dans le signifié du verbe, sont les catégories fondamentales.

D'autre part, en partant de ce qu'on désigne par «aires thématiques», on pourra établir les catégories sémantiques adéquates aux domaines ainsi délimités, par exemple, dans le cas des verbes de «perception», on dira que le sujet actif est le «Porteur de Perception» (en considérant des verbes comme: *ouvir, escutar, ver, olhar*, etc.), et dans celui des verbes comme *conhecer, saber, ignorar*, etc., on dira que le complément d'objet est le «Domaine de connaissance», etc. C'est-à-dire, les domaines d'expérience occupés linguistiquement par un groupe de verbes permettent l'identification des catégories sémantiques adéquates à leurs fonctions sémantiques, car il s'agit de catégories plus spécifiques.

On insiste spécialement sur les catégories sémantiques qui, en cas de réduction des «cases», demeurent, car elles représenteront les catégories dites universelles: Agent, Patient et possiblement Destinataire<sup>23</sup>. Si l'on considère l'Agent comme la cause actuante de l'événement verbal, il faut distinguer dans cet Agent, un causateur intentionnel de l'action (=être vivant) et causateur non-intentionnel (=causes naturelles). Pour rendre compte de cette distinction, soit on considère le trait [+intentionnel] comme un trait supplémentaire, soit on est obligé de distinguer Agent 1 (qui inclut ce trait [+intentionnel]) et Agent 2<sup>24</sup>. La même observation devra être faite par rapport à Patient, l'entité sémantique qui est affectée par l'événement verbal, mais ne subit pas de changement dans son être et dans sa structure, nous avons Patient 1:

(4) *Ele pendura o quadro* (=Il suspend/accroche le tableau)  
et si l'entité est affectée par l'événement verbal et simultanément

<sup>23</sup> JACKENDOFF, R. — *Semantics and Cognition*, cit., 1985, p. 176.

<sup>24</sup> WOTJAK, B. — *Untersuchungen zu Inhalts- und Ausdrucksstruktur*, cit., 1982, p. 34.

## VERBES DE DEPLACEMENT

subit un changement dans son être et sa structure, dans ce cas nous avons Patient 2:

(5) Ele destroi *o quadro* (=Il détruit le tableau)

Il y a d'autres définitions de Patient. Pour notre analyse, il n'est pas nécessaire d'approfondir ce problème.

Entre les fonctions imposées par les «verbes de mouvement», sont particulièrement importantes celles qui se situent dans le domaine du Locatif. Pourtant, dans cette catégorie générique, on doit préciser et subcatégoriser: Loc implique, soit le lieu où l'entité est positionnée (simplement Loc ou Scène, soit l'endroit vers lequel l'entité est déplacée ou se déplace (Loc/But), soit le lieu d'où l'entité se déplace ou est déplacée (Loc/Source), et, finalement, le lieu intermédiaire où l'entité subit l'événement verbal (Loc/Pat)<sup>25</sup>. On doit remarquer que les catégories sémantiques peuvent ne pas se réaliser, car il y a des procédés d'incorporation des fonctions sémantiques dans le signifié du verbe, ou une catégorie sémantique donnée peut rendre une autre présente de façon implicite:

(6) *O camião transporta as espigas para o celeiro* (=Le camion emporte le blé vers le cellier).

l'Agent est implicitement présent dans la catégorie que l'on désigne par Instrument, dans notre exemple réalisé par *camião*<sup>26</sup>.

## 2. Verbes de déplacement

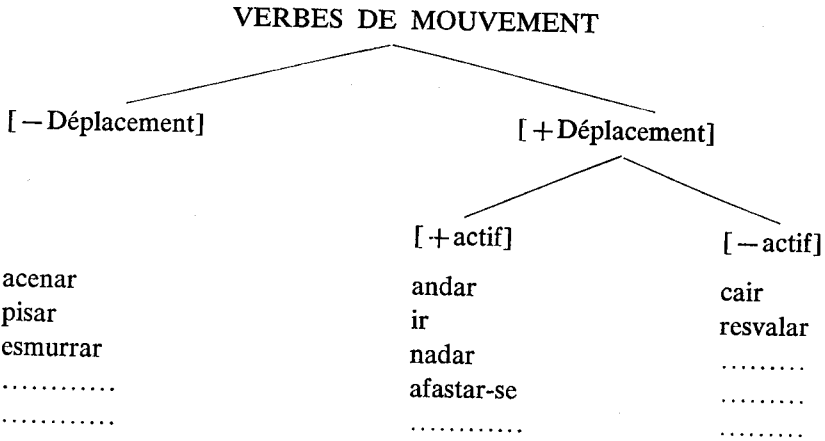
Les langues, essentiellement anthropocentriques et anthropomorphiques, ont parmi leurs centres organisateurs les plus importants, ceux qui sont en liaison avec les notions d'espace et de mouvement. Les relations de mouvement servent même de modèle d'organisation

---

<sup>25</sup> «Scène» comme indication du locatif statique a été employée pour la première fois par BOONS, J. P. et al. — *Le structure des phrases simples en français. Constructions intransitives*, Genève, 1976.

<sup>26</sup> JACKENDOFF, R. — *Semantics and Cognition*, cit., 1985, pp. 165 ss. développe de façon plus ou moins précise la catégorie sémantique PARCOURS (=Path): catégorie applicable surtout aux verbes de mouvement.

à d'autres domaines de la langue <sup>27</sup>. Au centre des relations spatiales se situent les *verbes de mouvement*. Mais cette désignation «verbes de mouvement» — notion et concept évidents — est de délimitation et définition difficiles: avec cette archi-notion, on peut désigner, soit des verbes comme *andar, correr, saltar*, qui impliquent «un déplacement total du sujet qui bouge», soit des verbes comme *acenar, esmurrar, pisar*, qui n'impliquent pas nécessairement un «déplacement» du sujet ou de l'objet, soit des verbes comme *trazer, levar, transportar*, qui signalent un déplacement du sujet et de l'objet, soit des verbes comme *enviar, despachar*, qui indiquent seulement le «déplacement» de l'objet, soit même des verbes comme *encontrar-se, estar em, abundar em*, etc., qui exigent un complément dit «Locatif». Nous n'analyserons que les verbes qui exigent un déplacement [+actif] du sujet, en excluant toutes les autres catégories de verbes de mouvement et des verbes comme *cair, resvalar, precipitar-se, despenhar-se*: ceux-ci impliquent un mouvement du sujet, mais un mouvement provoqué par une force extérieure. On pourra schématiser de la façon suivante:

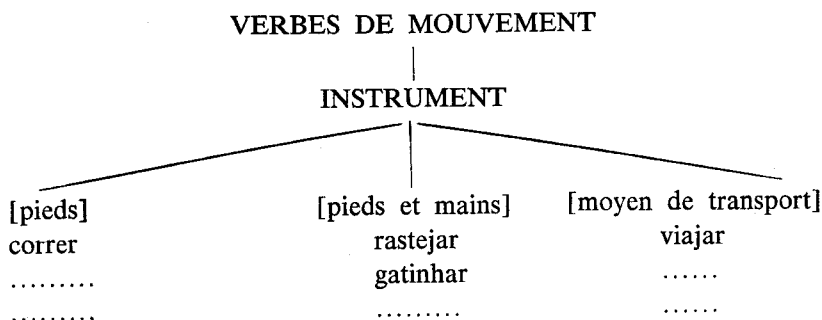
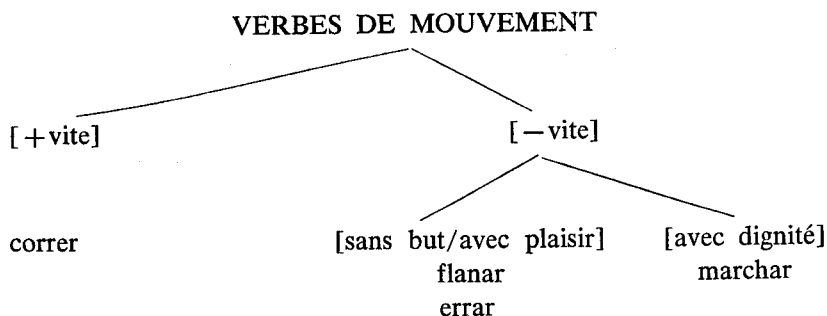


Les verbes de mouvement présentent, en les analysant sémi-  
 quement et classématiquement, outre le [+déplacement], des traits  
 comme [+avec un instrument (pieds vs. pieds et mains vs. moyen  
 de transport vs...)], [(dans un) milieu (eau vs. terre vs. air)],

<sup>27</sup> WOTJAK, B. — *Untersuchungen zu Inhalts- und Ausdrucksstruktur*,  
 cit., 1982, pp. 34 ss.

## VERBES DE DEPLACEMENT

[+(une certaine) vitesse (de mouvement: vite vs. lentement vs. ...)],  
 [+/-actif], etc.:



etc.

Il y a différentes réalisations de ces verbes, dans lesquelles l'activité contextuelle des termes qui actualisent les verbes dans des énoncés détermine leurs variantes possibles, comme, par exemple, dans

- (7) a) O relógio adianta-se (=La montre avance)  
 b) Ele adianta-se ao grupo (=Il prend de l'avance sur le groupe)

Et les problèmes s'accroissent et les moindres ne sont pas ceux que pose la distinction entre homonymie et polysémie:

- (8) a) O António vai para Beja (=António va à Beja)  
 b) Este comboio vai para Beja (=Ce train va à Beja)  
 c) Esta estrada vai para Beja (=Cette route va à Beja)  
 d) Ele vai ao cinema (=Il va au cinéma)

- e) Ele vai para o médico (=Il va chez le médecin)  
 f) Ele vai para a Universidade (=Il va a l'Université)  
 (deux lectures possibles, au moins)
- (9) a) Ele correu os cem metros barreiras (=Il a couru le cent mètres haies)  
 b) Ele correu a casa toda até que encontrou o que queria (=Il a fait toute la maison avant de trouver ce qu'il voulait)  
 c) Ele correu a serra toda à procura de caça (=Il a fait toute la montagne à la recherche de gibier)  
 d) Ele percorreu os cem metros barreiras em tempo record (=Il a parcouru le cent mètres haies en un temps record)  
 e) Ele percorreu a serra toda à procura de caça (=Il a parcouru la montagne à la recherche de gibier)

Ces détails ne seront pas considérés dans notre analyse. Ce qui nous intéresse, pour le moment, c'est surtout de trouver un schéma qui puisse servir de base à la comparaison/confrontation du portugais avec d'autres langues. Et, dans ce but, il nous suffit de distinguer, à l'intérieur des verbes de mouvement, les verbes qui impliquent un déplacement<sup>28</sup> ou un changement de lieu (=directional verbs), où il y a un changement de lieu vers un endroit précis, réalisé par des verbes comme *ir, vir, sair, entrar, subir, descer*, etc., et des verbes de mouvement proprement dits (=manner-of-motion)<sup>29</sup>. Le schéma le plus simple pour représenter les verbes de déplacement est donné par Lyons (1977, II, 494):

- (10) «MOVE (ENTITY, SOURCE)»  
 «MOVE (ENTITY, GOAL)»

Et si le mouvement implique simultanément SOURCE et BUT, nous avons:

- (11) «MOVE (ENTITY, SOURCE, GOAL)»

<sup>28</sup> LYONS, J. — *Semantics*, II, cit, 1977, pp. 690-691 et pp. 718 ss.

<sup>29</sup> WILLEMS — *Syntaxe, Lexique, ob. cit.*, 1981, p. 77, n.º 27, «Le déplacement ajoute au sème de /mouvement/ celui de /direction/. Les verbes de déplacement sont donc une sous-classe des verbes de mouvement».

## VERBES DE DEPLACEMENT

Mais il est encore possible que le déplacement soit provoqué par un Agent, et le schéma sera:

- (12) «PRODUCE (AGENT, (MOVE (ENTITY, SOURCE)))  
PRODUCE (AGENT, (MOVE (ENTITY, GOAL)))  
PRODUCE (AGENT, (MOVE (ENTITY, SOURCE,  
GOAL)))»

C'est le schéma directionnel des verbes de mouvement. L'importance des relations spatiales et des relations impliquées dans les verbes de mouvement a fait apparaître l'association entre SOURCE, CAUSE et AGENT d'un côté, et BUT, RESULTAT (=EFFECT) et PATIENT, de l'autre. D'ailleurs, la définition même de «transitivité» est depuis toujours marquée par l'idée de mouvement: «But such transitive verbs as 'hit' and 'kill'... are traditionally described in terms which suggest that the agent is the source of the action and that the patient is its goal. Indeed, the very term 'transitive' derives from this conception of the way the agent not only operates upon, but directs his action at, the patient;... The entity that is referred to by means of the expression that functions syntactically as direct object is both the patient, which ...suffers the effect of the action, and also the goal of the movement» (Lyons 1977, II, 499)<sup>30</sup>. Une certaine identité entre verbes de mouvement et verbes transitifs a donné origine à la théorie «localiste» comme tentative d'explication des fonctions sémantiques phrastiques. L'une des dernières explications sémantiques de la grammaire générative est d'orientation essentiellement localiste. Ainsi, Jackendoff (1976: 93) propose comme l'un des «primitifs»

---

<sup>30</sup> SCHMIDT-RADEFELT, J. — *Les prépositions dans les proformes interrogatives composées du type all. 'Wo+prép?', fr. 'prép.+quoi?', in SCHWARZE, CHR. — Analyse des prépositions, «IIIème Colloque Franco-Allemand de Linguistique Théorique», Tubingen, Niemeyer, 1981, pp. 200 ss., et PLATZACK, C. — The semantic interpretation of aspect and Aktionsarten, «Studies in generative grammar», 8, Foris Publications, Dordrecht, 1979, Voici la caractérisation faite par SCHLYTER, S. — *German and French Movement Verbs: Polysemy and Equivalence*, «Papers from the Scandinavian Conference Linguistics», Odense Univ. Press, 1978, p. 175, «Les verbes de déplacement (transformatifs) prennent deux arguments qui représentent l'état antérieur (au processus) et postérieur (au processus), et qui sont des négations l'un de l'autre» et «Les verbes de mouvement (cursifs) par contre, n'ont pas, dans leur information lexicale sémantique, d'argument qui représentent l'état antérieur et postérieur à la source et au but».*



sémantiques pour expliquer les prédicats et leur structure argumentale la formule suivante:

(13) GO (x, y, z)

où «this funcion [=celle de «GO»] makes the claim there has taken an event consisting of the motion of x from y to z. In other words, the first variable of GO corresponds to the Theme, the second to the Source, and the third to the Goal»<sup>31</sup>. La définition même des catégories sémantiques est toujours faite en des termes qui envisagent directement le domaine des verbes de mouvement: Agent, par exemple, est défini comme «any entity that is capable of operating upon other entities, effecting some change in their properties or their location»<sup>32</sup>.

## 2.1. Outils et présentation des données

On donnera l'indication générique des sèmes (=traits minimaux de contenu) définisseurs des lexèmes en question, l'information sur la qualité syntaxique des éléments simultanément réalisés et/ou réalisables, et l'explication supplémentaire sur certains «topiques» relatifs aux participants (locuteur/interlocuteur) en termes de deixis, ce qui nous permettra une description plus nuancée des énoncés.

<sup>31</sup> LYONS, J. — *Semantics*, II, *cit.*, 1977, pp. 721 et 499.

<sup>32</sup> JACKENDOFF, R. — *Towards an Explanatory Semantic*, *cit.*, 1976, p. 95. L'explication théorique est appliquée à l'énoncé *The hawk flew from its nest to the ground et explicite*, de la façon suivante, comment le prédicat dynamise la phrase: «For example, the lexical entry for the sense of *fly in...* (*The hawk flew from its nest to the ground*) will contain at least the following information:

.../fli/  
 + V  
 + NP1 - - - - (from NP2) (to NP3)  
 GO (NP1, NP2, NP3)  
 THROUGH THE AIR

The first line is the phonological representation; the second line is the syntactic category feature... The third line is the strict subcategorisation feature, ...The NPs in the strict subcategorisation feature are indexed so as to be identified with particular arguments in the fourth line, the semantic representation».

Nous indiquerons les espaces vides ouverts par le signifié du verbe <sup>33</sup> de la façon suivante: «Nx1/Agent» pour la première variable, «Nx2/Source» pour la variable qui représente le point de départ, etc. D'autre part, les catégories sémantiques (=classématiques) qui peuvent occuper ces variables se situent ontologiquement, pour «x1», dans le domaine des «Personnes/Êtres vivants», et éventuellement dans le domaine des «Choses», si ces «Choses» (=Instruments) sont capables de mouvement autonome (ou considéré comme tel, et, dans ce cas, l'Agent reste implicite); «x2» (Source) et «x3» (But) sont des espaces qui peuvent être occupés par des «Lieux» ou «Lieux»/«Directions» <sup>34</sup>.

Les prépositions qui appartiennent aux réalisations «Source» et «But» sont interprétées comme des prépositions vides ou «casuelles» (en opposition à des prépositions «pures») <sup>35</sup>.

## 2.2. Verbes de DEPLACEMENT

On se limite à des verbes de DEPLACEMENT qui impliquent un changement de lieu du sujet, changement provoqué par l'action du sujet lui-même: c'est-à-dire, on présuppose un Agent, ou un Instrument qui signale explicitement ou implicitement un Agent. Nous excluons donc les verbes que l'on pourra désigner par «verbes de position» (*encontrar-se em, centrar-se em/sobre, instalar-se em, ficar em, permanecer em, localizar-se em*) où «x1» ne se déplace pas et implique un locatif «scénique», et les verbes «causatifs de mouvement» (*levar, trazer, conduzir, enviar, expedir, mandar, transportar, impelir, puxar, empurrar*, etc.). Nous ne considérerons pas non plus les verbes dits

<sup>33</sup> LYONS, J. — *Semantics, II, cit.*, 1977, p. 483.

<sup>34</sup> SCHWARZE, CHR.—*Analyse des prépositions, cit. et Beiträge zu einem kontrastiven Wortfeldlexikon deutsch-französisch*, Tübingen, Narr, 1986; SCHLYTER, S.—*Le changement de lieu*, in SCHWARZE, CHR.—*Analyse des prépositions, cit.*, pp. 52-101.

<sup>35</sup> Lyons, en essayant de situer ontologiquement les termes linguistiques en partant du cadre sémantique, intègre l'Agent et le Patient dans la catégorie ontologique «entités», la Source et le But, dans la catégorie Lieux («Of the six, AGENT and PATIENT are roles that are assumed by first-order entities (typically persons); CAUSE and EFFECT are roles fulfilled by places» LYONS, J.—*Semantics, II, cit.*, 1977, p. 495. Dans une autre perspective et avec une autre justification, JACKENDOFF, R.—*Semantics and Cognition, cit.*, 1985, p. 53, attribue aux catégories qui remplissent (ou remplacent) les variables les catégories «Choses» (x1), «Lieux» (x2) et «Directions» (x3).

archilexématiques (*deslocar-se, mover-se, andar*), où la direction du mouvement n'est pas à proprement parler lexicalisée dans les lexèmes verbaux.

Nous organiserons les verbes de mouvement — déplacement en quatre groupes: 1) verbes — IR (*ir, sair, afastar-se, partir, etc.*), dont le contenu générique implique «déplacement» vers l'espace déictique de l'Allocutaire (=TU/TOI), 2) verbes — VIR (*vir, entrar, aproximar-se de, chegar, etc.*), dont la valeur prototypique ou invariante implique «déplacement» vers l'espace déictique du Locuteur/Observateur (=EU/MOI), 3) verbes — IR/VIR (*avançar, recuar, voltar, regressar, etc.*), 4) verbes — SUBIR/DESCER. Nous ne délimiterons pas le domaine des verbes de déplacement, ni à l'intérieur des verbes que nous avons caractérisés comme tels, ni à l'extérieur par rapport à d'autres verbes, et nous ne considérerons pas le problème de savoir si la liste des verbes de déplacement est complète. Nous insistons seulement sur le fait que ces verbes appartiennent aux groupes et sous-groupes indiqués et qu'à ces verbes nous attribuons des propriétés syntaxico-sémantiques qui sont fondamentales pour la description phrastique des énoncés où ils apparaissent.

### 2.2.1. Groupe — IR

Le contenu archilexématique de ce groupe est donc «déplacement dirigé vers l'espace déictique du TOI/VOUS». En portugais, la direction est bien marquée, si l'on fait la comparaison avec d'autres langues, même les langues romanes (comme, par exemple, le français).

#### a) IR

La structure normale du verbe IR contient trois arguments (qui sont aussi des «cases»): x1, x2 et x3, où «x1» fonctionne comme Agent et peut être remplacé par Instrument (dans lequel l'Agent reste implicite), «x2» fonctionne comme Source, et «x3» comme But.

La syntaxe de ce verbe est, normalement,

(14) Nx1/Ag Verbe (*de* Nx2/Source) Prép. *para/a...* Nx3/But

«Nx1» et «Nx3» sont obligatoires. Le contenu générique de la réalisation prototypique de IR (x1-x2-x3) est «x1 se déplace sur un parcours plus ou moins étendu, en partant de x2 vers x3, où x3 est

## VERBES DE DEPLACEMENT

l'espace de la deuxième personne grammaticale». Avec le trait de contenu «vers l'espace déictique du TOI/VOUS» IR se distingue de VIR, et avec le trait «sur un parcours étendu», IR se distingue de ENTRAR, PARTIR, etc.

Le verbe IR peut inclure plusieurs informations «incorporées», comme «à pied», «en avion», «par le train», «en voiture», mais ces traits n'appartiennent pas au lexème verbal comme tel: ils sont le résultat de notre connaissance du monde et de ses circonstances. Ainsi, dans

(15) O Pedro foi ao mictório (=Pierre est allé à l'urinoir)

on suppose qu'il est allé à pied, à moins que la distance soit indiquée dans le contexte, en exigeant l'utilisation d'un moyen de transport. Par exemple, dans

(16) O Pedro foi (do Porto) a Lisboa (=Pierre est allé (de Porto) à Lisbonne)

on suppose l'exclusion de «à pied». Mais ces informations sont le résultat du sens global et situationnel de l'énoncé et pas exclusivement du verbe et de ses actants. Toutefois, on peut considérer que le déplacement se fait par quelque moyen ou de quelque manière que ce soit: et cette information générique est contenue et incorporée dans le lexème verbal. Quoique les prépositions *de* (dans «de Nx2/Source») et *para/a* (dans «para/a Nx3/But») soient vides (=obligatoires et appartiennent au lexème verbal), nous distinguons:

(17) a) O Pedro vai à Universidade (=Pierre va à l'Université)

de

b) O Pedro vai para a Universidade (=P. entre à l'Université)

La réalisation avec IR peut correspondre (dans l'une de ses lectures possibles) à ESTAR:

(18) a) Já foste ao Brasil? (=Es-tu déjà allé au Brésil?)

on peut interpréter cet énoncé comme identique à

b) Já estiveste no Brasil? (=As-tu déjà été au Brésil?)

Il est évident qu'il y a toute une série d'occurrences où IR n'implique aucun déplacement, comme dans

- (19) Isto vai de mal a pior/Pelo alarido que vai na rua,...  
(=Cela va de mal en pis/Au bruit qu'il y avait dans la rue,...)

Il y a aussi des détails dont l'interprétation est évidente, comme, par exemple, le fait que la catégorie «But» soit remplie normalement par des «Lieux» (=Loc), mais la réalisation avec des noms de «Personne», interprétés comme «Lieu», est aussi possible:

- (20) O réu foi perante o juiz (=L'accusé est allé devant le juge)

L'argument «x2» (=Source/point de départ) n'est pas normalement réalisé discursivement: cet argument est incorporé dans le verbe, comme présence de l'allocutaire, de l'observateur, ou comme point de repère facilement identifiable dans le contexte

b) SAIR

Le verbe SAIR a comme structure argumentale:

- (21) x1 (Agent) Verbe *de* x2 (Source)

et la structure syntaxique normale est:

- (22) Nx1/Agent Verbe *de* Nx2/Source

où si «x2» est la place de l'observateur/locuteur, ou un autre lieu identifiable grâce au contexte, alors «x2» n'est pas obligatoire. La valeur prototypique de SAIR est: «x1 se déplace sur un parcours très peu étendu, en partant d'un point bien délimité, impliquant IR». Ce contenu global distingue SAIR de ENTRAR. SAIR et PARTIR ont une valeur «ponctuelle», mais SAIR ne lexicalise que ce «point», tandis que PARTIR présuppose, pour atteindre la destination, un parcours très long. La catégorie Source («x2») est un lieu spécifié comme la «place de l'observateur», ou comme «une place identifiable

## VERBES DE DEPLACEMENT

(par/dans le contexte)». Les Phrases qui réalisent les fonctions indiquées sont des énoncés tels que:

- (23) a) O Pedro saiu agora mesmo de casa/da cadeia/da escola) (=Pierre est sorti à l'instant de chez lui/de prison/de l'école)  
b) O Pedro partiu agora mesmo de casa/? da cadeia/da escola (La traduction littérale est ambiguë en français)

Il y a encore des réalisations où l'instrument peut occuper la place de l'Agent, qui reste implicite:

- (24) a) O carro saiu agora mesmo (da praça) (=La voiture est sorti de son emplacement)  
b) O carro partiu agora mesmo (da praça) (=La voiture est parti...)

c) AFASTAR-SE <sup>36</sup>

La structure argumentale de AFASTAR-SE est:

(25) x1/Agent Verbe x2/Source

et la structure syntaxique respective est:

(26) Nx1/Agent Verbe *de* Nx2/Source

Si «x2» (Source) est la place de l'observateur/locuteur, ou un autre lieu connu, «x2» n'est pas obligatoirement réalisé. D'ailleurs, «x2» est la place de l'observateur, un lieu connu ou un lieu spécifié linguistiquement.

Le contenu de AFASTAR-SE est: «x1 se déplace sur un parcours, plus ou moins étendu, impliquant IR, pendant un certain temps, en étant de plus en plus loin de x2 (Source)». Les traits sémantiques «pendant un certain temps» et «une continuité de IR» constituent la

---

<sup>36</sup> ZUBER, R. — *Prépositions et intentionalité*, in SCHWARZE CHR. — *Analyse des prépositions*, cit., 1981, p. 288.

distinction entre AFASTAR-SE et PARTIR. Les énoncés qui réalisent le schéma de AFASTAR-SE sont normalement formés comme suit:

- (27) a) O Paulo afastou-se da costa (=Paul s'est éloigné de la côte)  
 b) O Paulo partiu da costa (=Paul est parti de .....)  
 (28) a) O Pedro afastou-se do caminho (para evitar maus encontros) (=Paul s'est écarté du chemin.....)  
 b) \*O Pedro partiu do caminho (.....)  
 c) O Pedro saiu do caminho (.....) (=Pierre est sorti du chemin)

d) PARTIR

La structure argumentale de PARTIR est:

- (29) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But

et la structure syntaxique respective est:

- (30) Nx1/Agent Verbe *de* Nx2/Source *para* Nx3/But

Si «x2» (=Source) est la place de l'observateur/locuteur, ou un lieu identifiable par/dans le contexte linguistique, «x2» n'est pas obligatoirement réalisé. Le sens lexical de PARTIR est: «x1 se déplace, impliquant IR, un parcours étendu et un but». D'une part, les traits «un parcours étendu» et «un but» constituent la distinction entre PARTIR et SAIR, et, d'autre part, PARTIR est «ponctuel» par rapport au contenu de IR. La globalité du contenu de PARTIR fait de ce lexème l'opposé direct de CHEGAR. SAIR insiste sur le «point de départ» et PARTIR, sur la «destination».

Les énoncés qui remplissent la structure normale de PARTIR sont des réalisations telles que:

- (31) a) O António já partiu para o Canadá (=António est (déjà) parti pour le Canada)  
 b) O António já foi para o Canadá (=António est (déjà) parti ...).  
 c) O António já saiu para o Canadá (=António est (déjà) parti ...)

## VERBES DE DEPLACEMENT

- (32) a) O cliente já partiu (=já se foi embora) (=Le client est (déjà) parti)  
b) O cliente já saiu (=Le client est (déjà) sorti/parti)

Les catégories «x2» (Source) et «x3» (But) ne sont pas obligatoirement réalisées, car la situation, le contexte, etc., remplacent facilement ces éléments.

### Conclusion de 2.2.1.

Les verbes du Groupe—IR analysés, s'ils représentent les verbes qui lexicalisent les topiques les plus importants de la valeur «IR», n'épuisent ni la variété et multiplicité des possibilités de réalisations de ces mêmes verbes, ni la variété possible des contenus verbalisés dans les verbes que l'on désigne comme verbes de mouvement/déplacement. Sous ce dernier aspect, on peut considérer, d'une façon générique et outre les verbes analysés, qu'il y a des verbes qui spécifient directement IR (comme CORRER, DESLIZAR), ou des verbes qui signalent l'un des arguments (par exemple, «But»: DIRIGIR-SE PARA/A), ou des verbes qui particularisent certains aspects de contenu de quelques verbes du groupe (par exemple, *evadir-se*, *escapar-se*, *retirar-se*, *ausentar-se*, *deixar*, *abandonar* (les deux derniers, dans leurs variantes locatives) représentent une certaine «façon» de SAIR et PARTIR, etc.

Nous insistons sur le fait que nous n'avons fait qu'une analyse des topiques généraux des verbes qu'on a désigné comme Verbes — IR <sup>37</sup>.

### 2.2.2. Groupe — VIR

La valeur prototypique lexicalisée dans les verbes de ce groupe est: déplacement (intentionnel) de x1 vers l'espace déictique du MOI/

---

<sup>37</sup> Il y a des verbes comme *sobrevoar*, *atravessar* (*o exército atravessou o Alentejo*), *percorrer* (*o caçador percorreu a serra*), *transpor* (*o atleta transpôs o obstáculo*), etc., qui se situent sûrement dans le domaine du groupe IR, mais ils considèrent le «lieu» comme «Scène», à la façon des verbes de «Position» (comme *encontrar-se*, etc.).



/NOUS». Ce contenu invariant marque la place du groupe VIR dans l'ensemble des trois groupes de verbes (IR vs. VIR vs. IR/VIR)<sup>38</sup>.

a) VIR

La structure argumentale de VIR est:

(33) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But

et la structure syntaxique qui linéarise et actualise les arguments est:

(34) Nx1/Agent Verbe de Nx2/Source para/até/a/...Nx3/But

Si «x2» (=Source) est le lieu de l'observateur/locuteur, «x2» n'est pas obligatoirement réalisé. Le sens de l'énoncé avec VIR est: «x1 se déplace sur un parcours étendu, en partant de x2, vers x3». D'autre part, «x3» sera le lieu spécifié comme le lieu de l'observateur, obligatoirement défini comme «EU» (=MOI). C'est-à-dire, le mouvement/déplacement est observé ou imaginé en partant du But: ce trait sémantique distingue VIR de IR et de CHEGAR. Voici les exemples d'énoncés qui réalisent VIR:

- (35) a) Ele veio ontem à cidade (=Trad. litt.: Il est venu à la ville hier)  
 b) Ele foi ontem à cidade (=Il est allé en ville hier)  
 c) Ele chegou ontem à cidade (=Il est arrivé hier (\*à la ville))

---

<sup>38</sup> RODRIGUES, L. — *As construções verbais com clíticos obtidos por neutralidade*, (Tese mimeografada), Lisboa, 1985, pp. 40 ss. Des verbes comme *afastar-se*, *aproximar-se*, *afundar-se*, *baixar-se*, etc., correspondent aux verbes de mouvement «causatifs», où il y a dans l'espace du clitique (-se) l'argument «x2» et obéissent à certaines restrictions quant à la possibilité de l'omission ou non-omission du clitique *se*. Nous ne voulons pas entrer dans la discussion de ce problème et, en constatant que «x1» est AGENT (+Hum, +intentionnel), nous considérerons, dans notre analyse, les verbes *afastar-se*, *aproximar-se*, comme une unité du lexique, où «se» fait partie du lexème-même du verbe.

## VERBES DE DEPLACEMENT

- (36) a) Ele veio ontem a minha casa (=il est venu chez moi hier)  
b) Ele foi .....(=..... allé .....)  
c) Ele chegou ontem a minha casa (=Il est arrivé chez moi hier)
- (37) a) Ele veio ontem de Paris (=Il est venu de Paris hier)  
b) Ele foi ontem a Paris (=..... allé à .....)  
c) Ele chegou ontem a Paris (=Il est arrivé à Paris hier)
- (38) a) Ele veio até aqui sem parar (=il est venu jusqu'ici sans s'arrêter)  
b) Ele foi até ali sem parar (=Il est allé jusque là sans s'arrêter)  
c) Ele chegou até ali sem parar (=Il a réussi à y arriver sans s'arrêter)

Il y a des réalisations où «x1» a le rôle d'Instrument, et l'Agent devient implicite.

### b) ENTRAR

Les structures argumentale et syntaxique de ENTRAR sont:

- (39) x1/Agent Verbe x2/But  
(40) Nx1/Agent Verbe *em/para* Nx2/But

où si «x2» est le lieu de l'observateur, ou un lieu identifiable par/dans le contexte ou la situation, «x2» n'est pas obligatoirement réalisé. La valeur de l'énoncé avec ENTRAR est: «x1 se déplace, impliquant VIR, sur un parcours très peu étendu». Le trait «sur un parcours très peu étendu» distingue ENTRAR de VIR et CHEGAR. D'autre part, ENTRAR est, dans un certain sens, «ponctuel». «x2» (=But) est un lieu spécifié comme étant l'endroit où se trouve l'observateur, ou un lieu connu et spécifié par le contexte ou la situation. C'est précisément l'opposé de SAIR. En outre, «x2» représente le lieu du Locuteur au moment de l'énonciation:

- (41) Entre, se faz favor! (=Entrez, s'il vous plaît!)  
(42) Entre, sempre que passar por aqui (=Vous pouvez venir quand vous voulez)

«x2» peut également désigner un autre lieu différent de celui du Locuteur et de l'Allocutaire:

- (43) *Vá a minha casa e entre mesmo sem bater, mesmo que lá não esteja ninguém!* (=Allez chez moi et entrez sans frapper, même s'il n'y a personne)

Il y a des verbes très proches, sémantiquement, d'ENTRER, comme, par exemple, PENETRAR (EM y), INVADOR (y), où la nature de «y» (=But) (=penetrar) et la nature du déplacement, par rapport à ENTRAR, particualrisent ces verbes.

c) APROXIMAR-SE

Les structures argumentale et syntaxique de APROXIMAR-SE sont respectivement:

- (44) x1/Agent Verbe x2/But  
 (45) Nx1/Agent Verbe de Nx2/But

Si «x2» (=But) représente le lieu de l'observateur ou un autre lieu qui s'identifie grâce au contexte, la réalisation de «x2» n'est pas obligatoire. APROXIMAR-SE est précisément l'opposé de AFAS-TAR-SE, c'est-à-dire, «x1 se déplace sur un parcours plus ou moins étendu (mais pas très étendu), impliquant VIR, pendant un certain temps». Les traits sémantiques «pendant un certain temps» et «sur un parcours plus ou moins étendu» distinguent APROXIMAR-SE de CHEGAR (*chegar* est «ponctuel»). D'autre part, «x2» (=But) est le lieu de l'observateur, ou un lieu connu ou spécifié linguistiquement. Quand «x2» représente l'observateur lui-même et «x1» est l'Agent, il y a des réalisations où APROXIMAR-SE e VIR sont équivalentes:

- (46) a) *Ele aproxima-se de mim* (=Il s'approche de moi)  
           (Ag)                               (But)  
       b) *Ele vem para junto de mim* (=Il vient auprès de moi)

Les énoncés qui réalisent normalement les structures argumentale et syntaxique de APROXIMAR-SE ont la forme suivante:

- (7) *Ele aproximou-se de/da casa (correndo)* (=Il s'approcha de la maison (?en courant))

## VERBES DE DEPLACEMENT

- (48) Ao aproximar-se da cidade (a caravana automóvel alongou-se ainda mais) (=Au fur et à mesure qu'elle s'approcha de la ville, la caravane s'allongeait de plus en plus)

Un trait formel spécifique de APROXIMAR-SE DE est que la préposition *de* marque la catégorie «But»: normalement, le But est indiqué par les préposition *para, a, em direcção a, até*, et la préposition *de* marque, en règle générale, la catégorie Source (=point de départ).

### d) CHEGAR

Les structures argumentale et syntaxique de CHEGAR sont:

- (49) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But  
(50) Nx1/Agent Verbe *de* Nx2 *a* Nx3/But

Ces structures correspondent à des réalisations du type:

- (51) Vais sempre a direito e chegas a um rio e viras à direita!  
(=Tu vas toujours tout droit, tu arrives à une rivière et tu tournes à droite)  
(52) Onde é que chegámos agora? (=Où est-ce que nous sommes maintenant?)  
(53) O comboio chegou às nove (=Le train est arrivé à 9 heures)  
(54) O jornal já chegou (=Le journal est arrivé)  
(55) Ele mal chegou de Lisboa, partiu imediatamente para Braga (=Aussitôt arrivé de Lisbonne, il partit tout de suite pour Braga)

Les réalisations comme (54) et (55) impliquent, faute d'autre indication, la présence d'un Agent. Si «x3» (=But) est le lieu de l'observateur, ou un lieu identifié par le contexte, «x3» n'est pas obligatoirement réalisé. D'autre part, «x3» est normalement le lieu de l'observateur, ou un lieu identifié par le contexte, ou un lieu spécifié linguistiquement.

La valeur prototypique de CHEGAR est: «x1 se déplace sur un parcours», et ce trait distingue CHEGAR de ENTRAR (*entrar*

est ponctuel), «et ce déplacement est considéré sous un aspect ponctuel et non duratif»: ce trait distingue CHEGAR de APROXIMAR-SE.

### 2.2.3. VERBES: IR/VIR

Les verbes de ce groupe présupposent complémentaiement le mouvement IR-VIR, en différents temps, ou, dans leur définition-même, ils incluent simultanément les mouvements contenus dans IR-VIR. Des verbes comme AVANÇAR et RECUAR, VOLTAR et REGRESSAR, explicitent ce que nous désignons par verbes IR-VIR. Nous ne donnerons qu'une brève explication de ces quatre verbes.

#### a) AVANÇAR

Les structures argumentale et syntaxique de AVANÇAR sont:

(56) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But

(57) Nx1/Agent Verbe de Nx2/Source até, para Nx3/But

où «x1 se déplace dans le sens de la direction normale du corps (direction des yeux, du visage, etc.)»: ce trait distingue AVANÇAR de RECUAR:

(58) Tu não estás a avançar, mas a recuar (=Tu n'avances pas, mais tu recules)

(59) O carro não avança enquanto não desimpedirem a estrada (=La voiture n'avancera pas tant que la route ne sera pas dégagée)

«x2» (=Source) et «x3» (=But) normalement ne sont pas réalisés, car le point de départ et le point d'arrivée, impliqués en AVANÇAR, ou ils ne sont pas importants en tant que tels, ou ils sont tout simplement intégrés dans le signifié même de AVANÇAR, ou ils sont récupérés dans le contexte. D'autre part, AVANÇAR peut représenter une explicitation de ANDAR en ce qui concerne la direction du mouvement:

(60) O carro não anda/avança, recua! (=La voiture.../n'avances pas, elle recule)

## VERBES DE DEPLACEMENT

En outre, AVANÇAR, à cause de la force significative de «x2» (=Source) et de «3» (=But), peut encore représenter un «ANDAR» limité et plus spécifié:

- (61) a) O marinheiro avança lentamente (=Le marin s'avance lentement (vers le port))  
b) O marinheiro anda lentamente (=Le marin marche/va lentement)
- (62) a) O navio avança lentamente (=Le navire s'avance lentement)  
b) O navio anda lentamente (=Le navire va lentement)
- (63) a) O corredor tentou arrancar, mas o carro não andava/avançava (=Le coureur a essayé de démarrer, mais sa voiture n'avançait pas)

### b) RECUAR

Les structures argumentale et syntaxique de RECUAR sont:

- (64) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But
- (65) Nx1/Agent/Instrument Verbe *de/desde* Nx2/Source *até/para* Nx3/But

Une autre structure syntaxique possible de RECUAR est:

- (66) Nx1/Agent Verbe *perante/diante de* Nx2/Source/Cause

La valeur prototypique de RECUAR est: «x1 se déplace en direction inverse de la direction normale, en prenant comme repère le corps de x1». C'est l'opposé direct de AVANÇAR. Normalement, il n'y a pas de réalisation concrète de «x2» (=Source) et de «x3» (=But): le contexte linguistique, le lieu de l'observateur, la situation, etc., remplacent ces indications. Les énoncés qui réalisent les structures de RECUAR ont la forme suivante:

- (67) Ele recuou (=Il a reculé)
- (68) Ele recuou perante o perigo/diante do perigo (=Il a reculé devant le danger)
- (69) O exército recuou perante (diante de) o inimigo (=L'armée a reculé devant l'ennemi)

- (70) Ele recuou desde (do) o portão até à estrada (=il a reculé depuis le/du portail jusqu'à la route)

Il est encore possible d'indiquer le parcours fait et de réaliser linguistiquement l'objet déplacé comme objet direct:

- (71) Ele recuou dois passos (=deu dois passos para trás) e avançou de novo (=Il a reculé de deux pas/deux pas en arrière et avança de nouveau)  
(72) Ele recuou o carro aí ... uns trinta metros (=Il a fait reculer sa voiture d'une trentaine de mètres)

c) VOLTAR

La structure normale de VOLTAR implique trois arguments (x1, x2, x3), où «x1» fonctionne comme Agent, et éventuellement comme Instrument (où l'Agent reste implicite), «x2» représente la Source et «x3», le But. La structure syntaxique est:

- (73) Nx1/Agent/Instrument Verbe de Nx2/Source a/para Nx3/But

«x1» et «x3» sont obligatoires; «x2» n'est pas obligatoire, si le contexte, le lieu de l'observateur, etc., explicitent le lieu de départ. Le contenu prototypique de VOLTAR présuppose «un déplacement, en avant (en avançant), de x1, sur un parcours étendu, et la présence dans un moment antérieur, de x1 dans le lieu indiqué par x2 (=Source) et dans celui référencié par x3(=But), au moment présent». C'est-à-dire, VOLTAR est l'opposé de IR et «quelque chose de plus qu'un simple VIR»: *vir* ne présuppose pas la présence de «x1» dans un lieu indiqué par «x2». Voici des exemples de réalisations de VOLTAR:

- (74) O Paulo voltou a Paris (=Paul est retourné à Paris)  
(75) O Paulo voltou de Paris (=Paul est revenu de Paris)  
(76) Ele mal voltou a casa, saiu novamente (=A peine revenu/rentré/retourné à la maison, il est ressorti)  
(77) Ele nunca mais voltou a Portugal depois de se ter exilado em Paris (=Il n'est jamais revenu au Portugal après s'être exilé à Paris)

d) REGRESSAR

Les structures de REGRESSAR sont les mêmes que celles de VOLTAR, et les structures argumentale et syntaxique, et les structures sémiques. Il y a probablement, dans REGRESSAR, une insistance spéciale sur le trait sémique «mouvement dans le sens inverse», et/ou sur le «point de départ», et surtout sur le fait que REGRESSAR présuppose un «séjour d'une certaine durée» à l'endroit d'où l'on revient:

- (78) a) ?Ele regressou a casa para tornar a sair cinco minutos depois (=Il est revenu chez lui pour ressortir cinq minutes plus tard)  
 b) Ele voltou a casa para tornar a sair cinco minutos depois (=Il est revenu chez lui .....)
- (79) a) Ele regressou ontem (=Il est revenu hier)  
 b) Ele voltou ontem (=Il est revenu hier)
- (80) a) O Paulo partiu e, um dia depois, regressou de novo (=Paul est parti et, un jours plus tard, il est revenu)  
 b) O Paulo partiu, e um dia depois voltou de novo (=.....)

Il me semble que le verbe VOLTAR insiste surtout sur le mouvement de «retour» comme une «répétition», tandis qu le verbe REGRESSAR implique nécessairement un «retour au point de départ, après avoir eu un séjour d'une certaine durée ailleurs» et, d'une certaine manière, implique encore «un retour plus ou moins définitif».

2.2.4. GROUPE: SUBIR - DESCER

Le groupe des verbes de déplacement qui impliquent un mouvement vertical se trouve essentiellement référencié en SUBIR et DESCER: «déplacement vertical vers le haut/le bas». Les autres verbes de déplacement vertical n'ajoutent pas beaucoup, dans leur contenu, à SUBIR et DESCER: les structures des autres verbes qui réalisent aussi cette valeur sémantique ne sont pas autre chose que des variantes de ces verbes, comme, par exemple, AFUNDAR-SE, MERGULHAR (il faut distinguer: *x1 mergulha x2* de *x1 mergulha em x2* et de *x1 mer-*



*gulha x2 em x3*): ces deux verbes impliquent un milieu bien concret (l'eau), et ESCALAR et TREPAS spécialisent SUBIR, etc.

Dans SUBIR et DESCER il est possible que la force même de «x1» provoque la «montée»/«descente»:

- (81) a) Ele sobe ao primeiro andar (=Il monte au premier étage)  
b) Ele sobe a escada (=Il monte l'escalier/à l'échelle)
- (82) a) Ele desce à cave (=Il descend à la cave)  
b) Ele desce a escada (=Il descend l'escalier/de l'échelle/l'échelle)

ou qu'une force extérieure déclenche le déplacement:

- (83) O fumo sobe lentamente no espaço (=La fumée monte lentement dans le ciel)

Mais, par exemple, dans AFUNDAR-SE, c'est la force de la gravité qui cause le déplacement, et dans MERGULHAR EM c'est normalement la force-même de «x1» qui provoque le mouvement:

- (84) Ele mergulha profundamente na piscina e começa a nadar (=Il plonge profondément dans la piscine et commence à nager)

D'autre part, des verbes comme CAIR, etc., présupposent une force extérieure (la gravité, le poids, etc.) qui cause le déplacement:

- (85) Il caiu ao chão (=Il est tombé par terre)  
a) «Ele atirou-se ao chão» (=Il s'est jeté par terre)  
b) «Ele, sem querer, estatelou-se no chão» (=Sans le vouloir, il est tombé par terre)

La structure argumentale de ces verbes n'est pas simple:

- (86) a) x1/Agent Verbe x2/But  
b) x1/Agent Verbe x2/Source x3/But/x4/Path  
etc.

## VERBES DE DEPLACEMENT

et cette complexité se reflète dans la structure syntaxique:

- (87) a) Nx1/Agent/Patient Verbe *de* Nx2/Source *a* Nx3/But  
b) ..... *por* Nx2/Path *até* Nx3/But  
c) ..... *de* Nx2/Source *até a* Nx3/But  
d) ..... *para* Nx2/But  
etc.

Quelques exemples de réalisations de ces structures:

- (88) a) Ele desceu (agora mesmo) do primeiro andar a cave  
(=Il descendit du premier étage au sous-sol)  
b) Ele subiu (agora mesmo) da cave ao primeiro andar  
(=Il monta du sous-sol au premier étage)  
c) Ele desceu à cave pelas escadas (=Il est descendu à la cave par les escaliers)  
d) Ele subiu até ao tecto pelas escadas exteriores (=Il est monté sur le toit par les escaliers extérieurs)  
e) Ele subiu (sozinho) do primeiro andar até ao tecto  
(=Il est monté (tout seul) du premier étage jusque sur le toit)  
f) Ele subiu para o tecto (=Il est monté sur le toit)  
g) Ele desceu à cave (=Il est descendu à la cave)

Le verbe IR peut remplacer, dans la plupart de ces réalisations, les verbes SUBIR/DESCER.

Quand le lieu, où le déplacement se vérifie, est un endroit limité, le terme qui réalise cet argument a normalement la forme d'objet direct:

- (89) Ele desceu/subiu a colina/a escada (=Il a descendu/monté la colline/l'escalier)  
(90) Ele subiu à colina/\*à escada (=Il a gravi la colline)  
(91) Ele subiu ao/até ao monte/o monte (=Il a gravi la montagne/Il est monté jusqu'au sommet de la montagne)

Ces verbes peuvent aussi prendre la valeur de «verbes causatifs» de mouvement:

- (92) Ele sobe/desce a mala/a escada (=Il monte/descend la valise/Il pose l'échelle contre le mur)  
(93) Ele sobe a criança (=«ajuda-a a subir») (=Il soulève l'enfant)

### 3. Conclusion

Nous avons analysé les verbes et quelques expressions verbales qui représentent un déplacement (= un passage d'un lieu vers un autre lieu). Les verbes de déplacement portugais *ir/vir*, *chegar/partir*, *entrar/sair*, *subir/descer*, *aproximar-se/afastar-se*, *avançar/recuar*, présentent des schémas verbaux sémantico-syntaxiques ou des structures argumentales presque identiques. Les différences formelles et argumentales ne sont pas, au moins apparemment, significatives.

En excluant les usages métaphoriques, nous avons essayé d'établir une valeur significative prototypique de ces verbes, sans ignorer que le contexte est déterminant pour marquer l'orientation du verbe.

Nos paramètres ont été: la détermination de la catégorie sémantique à laquelle les termes appartiennent, les fonctions casuelles de ces termes et les réalisations linguistiques de ces catégories: il y a des individus qui causent le mouvement (=Agent), réalisés linguistiquement comme noms (ou expression syntaxiquement équivalente); le déplacement est défini par rapport à un endroit (=Loc), et le rapport avec cet endroit est marqué par des prépositions (*em*, *para*, *a*, *até*, etc.). Les «lieux» peuvent apparaître comme BUT vers où l'Agent se dirige, et les marques directionnelles sont exprimées par les prépositions *para/a/até*, ou comme «point de départ» (=SOURCE), et la préposition est *de*, ou encore comme SCÈNE, où le déplacement se déroule, et la préposition est *em*.

On peut avoir aussi un «lieu» qui représente l'espace entre deux «lieux», et les prépositions sont *de/desde...a/até*.

On présuppose un observateur, réel ou imaginaire, qui est à l'origine du point de vue sur le mouvement (Locuteur/Allocutaire/Délocuteur). La présence ou l'absence de SOURCE ou BUT sont conditionnées par la présence (explicite/implicite) des participants dans l'énoncé (car il y a des verbes qui implicent de par leur signification-même les actants), par le contexte ou la situation. L'implication des points de départ ou d'arrivée est un facteur déterminant dans la langue: il nous suffit de comparer *gehen/kommen*, *aller/venir*, *ir/vir*. La deixis est bien différente, sous certains aspects, selon les langues.

On n'a pas fait l'inventaire complet de la qualité syntaxique et sémantique des termes qui peuvent remplir les espaces vides ouverts

par le signifié des verbes de déplacement. On a voulu seulement donner un schéma générique d'analyse et ainsi offrir un modèle adéquat à l'analyse contrastive.

D'autre part, il est facile de voir et de constater que les structures se correspondent plus ou moins dans les différentes langues, et les divergences ne sont pas tellement visibles: on considère, par exemple, les verbes du français *aller, venir, partir, entrer, sortir, monter, descendre, s'approcher, s'éloigner*, etc., et les verbes de l'allemand *gehen, kommen, steigen, sinken*, qui, par l'intervention des prépositions *hin, her, weg, hinein, hinaus, hoch, hinauf, hinunter*, figurent linguistiquement les divers détails représentés, dans les langues romanes, par des verbes simples.

L'analyse faite en termes de SCÈNE, PARCOURS/PATH, SOURCE, BUT, peut se servir, comme moyen d'identification visible, de critères formels, et le plus simple et le plus évident est l'anaphorisation. Ainsi, SCÈNE est anaphorisable par *á/lá*, SOURCE, par *daí/de lá*, BUT, par *para á/para lá*, PATH, par *por á/por lá*. Le critère de l'interrogation peut encore fournir des éléments d'identification: SCÈNE répond à la question posée avec *onde*, SOURCE, à la question avec *de onde/donde*, PATH, avec *para onde*. Le jeu des prépositions, sauf dans le cas de APROXIMAR-SE, aide aussi à l'identification et caractérisation des catégories sémantiques et des actants syntaxiques. Cette constatation rend énormément service pour la confrontation des langues.

Mário Vilela

## A GRAMÁTICA NO ENSINO DE SEGUNDAS LÍNGUAS (L2) \*

0. O estudo que aqui se apresenta — sobre a gramática no ensino de segundas línguas (embora se centre especificamente no alemão) — consta de duas partes distintas. A primeira ocupa-se das várias respostas que se podem dar à questão da importância e da posição da gramática no ensino de L2, mostrando-se em que termos cada uma delas é dada e quais as tendências e as discussões que contribuíram para as perfilar. A segunda parte é dedicada à caracterização dos métodos de ensino que, respectivamente, têm sido adoptados ao longo dos tempos, à análise próxima do funcionamento de alguns, bem como à consideração dos pressupostos teóricos e dos modelos de gramática que cada um tomou por base.

1. Do ponto de vista das relações entre linguística e ensino de línguas põe-se a pergunta — que interessa fundamentalmente ao ensino de uma segunda língua (L2) — de saber qual a importância e a posição que ocupa aí a gramática.

Essa pergunta tem diferentes respostas das quais resultam posições controversas para a didáctica de segundas línguas, tanto mais que por via de regra esta se apoia em teorias e modelos linguísticos que foram eles próprios concebidos para outros fins que não os didácticos.

---

\* Trata-se da versão (em alguns aspectos) modificada da comunicação que apresentei, em duas sessões, no âmbito da disciplina de Metodologia do Ensino do Alemão do Ramo Educacional da Faculdade de Letras da Universidade do Porto, no ano lectivo de 1988-1989.

A discussão em torno do papel que a linguística — ou a gramática — desempenha no ensino de L2 revela que se trata, no fundo, de quatro questões essenciais, a saber:

- 1) qual a relação existente entre linguística (como ciência auxiliar da didáctica especial) e didáctica de línguas?
- 2) a gramática deve ser deliberadamente empregada no ensino de L2 ou deve-se, antes, prescindir do seu emprego explícito?
- 3) a defender a transmissão de conhecimentos de gramática no ensino das segundas línguas, que modelo de gramática deve ser tomado como base desse ensino?
- 4) que papel desempenha a gramática na construção de uma competência comunicativa?

1.1. A primeira destas questões — despoletada pelos desenvolvimentos rápidos das teorias linguísticas (nomeadamente da GGT) na década de 60 — deu origem a tomadas de posição tais que se fica com a impressão que linguistas e professores de L2 se disputam reciprocamente o terreno oposto. Isso sucedeu em virtude de um mal-entendido quanto às tarefas e objectivos de cada uma das disciplinas. Se, por um lado, a linguística desenvolve as suas teorias sem preocupações de natureza didáctica, a didáctica como disciplina tem uma dimensão que a relaciona com as ciências sociais e com as ciências da educação. São de facto duas ciências diferentes entre si, quer pelos seus interesses epistemológicos, quer pelos seus objectos respectivos.

A este propósito, recorde-se apenas de passagem que o objecto da linguística é, no entender de Saussure, não a faculdade de linguagem, mas sim a língua, o produto social dessa faculdade, um sistema de sinais convencionais que exprimem ideias. O termo «objecto» é empregado por Saussure no sentido de «finalité d'une activité», c'est-à dire au sens scolastique pour lequel l'*objectum* est... le terme d'une opération et, dans le cas de l'*objectum* d'une science, c'est la matière du savoir en tant qu'elle est apprise et connue»<sup>1</sup>. O objecto da

---

<sup>1</sup> SAUSSURE, F. de — *Cours de linguistique générale*, éd. critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1978, p. 415, nota 40.

linguística é a «langue comme système formel»<sup>2</sup>, a linguística descreve e explica a estrutura e a função da língua com o intuito de compreender esse objecto. Objecto da didáctica são as condições e os objectivos do ensino, a definição desses objectivos e a selecção dos materiais (textos e conteúdos), é a transmissão otimizada de conhecimentos de uma segunda língua com o objectivo da sua adequada utilização para fins comunicativos.

A distinção assim feita das tarefas que se propõe cada uma das disciplinas vem comprometer e prejudicar toda a tentativa de considerar o ensino de segundas línguas como simples aplicação de uma única disciplina de base e tira a força aos argumentos dos que têm procurado justificar os progressos no ensino de L2 exclusiva e unilateralmente com os novos conhecimentos e progressos feitos pela linguística.

É, no entanto, indubitável que o desenvolvimento da didáctica ou que a história do ensino das segundas línguas tem corrido em paralelo com o desenvolvimento da linguística e com o aparecimento das suas várias correntes. Muitas publicações dos anos 60 e 70, sobretudo relacionadas com linguística aplicada, fazem questão de frisar a dependência do ensino de línguas dos métodos e dos modelos utilizados pela linguística. Mas, por outro lado, e embora em número mais reduzido, há também trabalhos que sustentam a autonomia científica da didáctica das línguas e defendem a sua independência em relação à linguística. Estão neste caso, por exemplo, aqueles que se interessam por questões psicolinguísticas da aprendizagem e pela «Sprachlehrforschung» (cfr. grupo de Bochum).

1.2. A questão relacionada com o facto de uma segunda língua dever ser ou não aprendida mediante a utilização da gramática centrou-se durante algum tempo sobretudo em duas orientações diversas entre si e que ocorreram, nas obras especializadas sobre o assunto, sob duas formulações: consciencialização *versus* automatização ou, então, conhecimento acerca da língua *versus* saber a língua.

A discussão sobre o assunto não se poderá considerar terminada, e dependerá da resposta a dar à pergunta a definição da importância, do lugar e do papel que a gramática venha a ocupar/possa ocupar nas aulas de L2.

---

<sup>2</sup> SAUSSURE, F. de — *Ibid.*, p. 415, nota 40.

Mas o que até há alguns anos atrás foi seguido, o que se conhecia quanto às preferências e quanto à prática de duas abordagens tradicionais de ensino pode resumir-se no seguinte:

- a) os adeptos do chamado método da gramática e tradução defendem a consciencialização das regras gramaticais no ensino. É, de resto, também o ponto de vista da orientação relativamente mais moderna conhecida pela designação de «cognitive code-learning theory», uma teoria lançada nos finais da década de 60, princípios da de 70, e segundo a qual a compreensão, o entender as estruturas gramaticais tem mais importância que a sua simples mecanização;
- b) os defensores do chamado método directo consideram que a aprendizagem de L2 consiste na apropriação, pelo aluno, de capacidades mecânicas por via da utilização de «drills» e da imitação. Para este método, fica de fora toda a consciencialização de regularidades gramaticais nas aulas de L2 — uma maneira de ver perfilhada pelas variantes ulteriores do método directo, isto é, pelo método audio-oral e audio-visual, eles próprios behavioristas mas apoiados uma tecnologia mais recente.

No entanto, anterior a toda esta discussão e à tomada de diferentes posições, mas como responsável por elas, está a pergunta de se saber o que se deve entender por gramática. De facto, neste termo estão subsumidos diferentes aspectos a que correspondem outras tantas definições, como as que se apresentam, por exemplo, num dicionário de linguística como o de Lewandowski<sup>3</sup> — se bem que, na perspectiva do nosso estudo e dos nossos interesses, ainda tenhamos de completar essa lista com mais dois tipos de gramática: a gramática pedagógica e a gramática do aprendente.

Ora, se não se perderem de vista essas concepções de «gramática» e se, portanto, se partir de que o ensino de uma língua não se entende sem a consideração da sua estrutura imanente;

se se aceitar que a gramática científica, como descrição do sistema de regras de uma língua, constitui a base ou o ponto de partida para o autor de livros didácticos e para o professor;

---

<sup>3</sup> LEWANDOWSKI, Th. — *Linguistisches Wörterbuch*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 1975.



se se tomar em conta que uma gramática pedagógica representa a descrição do sistema de uma língua mas encarada do ponto de vista pedagógico-didáctico e do da psicologia da aprendizagem, e tendo em vista a orientação ou o controlo do processo de aprendizagem de L2;

e ainda se se considerar que a gramática pedagógica é, juntamente com a gramática científica, responsável pela formação da gramática do aprendente, ou seja, daquela gramática que o aprendente vai construindo e que lhe permite entender e, a seu tempo, produzir enunciados correctos em L2—fica bem claro que todo o ensino de L2 não pode prescindir da gramática, se bem que, assim, estejamos simultaneamente a deslocar a nossa atenção para a pergunta de se saber como e com base em que é que se pode ou deve construir essa gramática pedagógica que deve assegurar a ligação entre linguística e ensino de línguas. Como o nosso propósito não é o de seguir o caminho da construção dessa gramática, diga-se apenas, neste ponto, que a sua base não são só as teorias linguísticas mais divulgadas e mais conhecidas, mas também a psico-linguística, a sócio-linguística, a pragma-linguística, a linguística de texto, bem como conhecimentos provenientes da dimensão sócio-cultural e outras.

1.3. O terceiro ponto a discutir prende-se com o modelo de gramática que se deve tomar por base do ensino de L2. Esta tem sido uma questão discutida com muito empenho no quadro das considerações da didáctica das segundas línguas, mas é também um problema que interessou vivamente à linguística contrastiva. Sem querer estar a confundir as duas disciplinas e os seus respectivos interesses, recorde-se, todavia, rapidamente, em relação a esta última que os grandes projectos contrastivos, independentemente das línguas envolvidas (polaco-inglês; servo-croata-inglês/alemão; sueco-inglês; húngaro-alemão; romeno-alemão; espanhol-alemão; alemão-francês, etc.), não se ativeram, desde o seu início, a uma teoria gramatical única, mas caracterizaram-se por uma preferência diversa em relação a certas teorias. Assim, e só para ilustrar com dois exemplos, o projecto húngaro-alemão orientou-se mais fortemente pelo estruturalismo; e o projecto polaco-inglês, pela gramática gerativo-transformacional e pela semântica gerativa. Por outro lado, deve observar-se que teorias diferentes se prestam de modo também diverso para a descrição dos diferentes planos da língua e que esse facto conduz a uma diversificação dos pontos sobre que se centra a investigação:

os procedimentos estruturalistas taxonómicos levaram a resultados seguros na área da fonética e da fonologia; a orientação gerativo-transformacional, a resultados satisfatórios na área da sintaxe; os procedimentos da semântica gerativa trouxeram conclusões importantes para o léxico e para a semântica da frase; enquanto a aplicação do modelo valencial, na investigação contrastiva das línguas húngara e alemã, revelou limitações e dificuldades em virtude sobretudo de essas línguas serem tipologicamente diferentes<sup>4</sup>.

Com a referência ao recurso a diferentes modelos de gramática e às áreas em que se revelam mais eficientes, estamos a chamar a atenção para a preferência, por parte da linguística, pelas soluções ecléticas seguidas na investigação de áreas parciais das línguas — o que não é de modo nenhum uma solução negativa. Dado que a didáctica como disciplina não ficou nem é, por seu lado, alheia a estes conhecimentos e a estas tendências, poderá dizer-se que este é também o caminho mais equilibrado e razoável para o ensino de L2. Com efeito, aí não se trata, no fundo, também senão de descrições gramaticais parciais, e a preferência a dar à respectiva componente de gramática descritiva deve ser orientada para a resolução dos problemas do ensino e determinada pelo contributo que traz para o desenvolvimento da competência do aprendente para entender e produzir enunciados, no melhor dos casos, sem erros.

1.4. O quarto aspecto prende-se com o papel da gramática na construção da competência comunicativa do aprendente. O lugar e o tipo da gramática é determinado pela orientação comunicativa do moderno ensino de L2. A selecção dos materiais didácticos e a sua organização metodológica têm de corresponder ao desenvolvimento daquela capacidade, de tal modo que nas aulas só deviam ser tratados sistematicamente aqueles aspectos que sejam relevantes do ponto de vista comunicativo; e quanto aos métodos, só se deviam escolher aqueles que favoreçam o comportamento comunicativo adequado por parte dos aprendentes, comportamento que, aliás, e isto tem de ficar claro, não pode ser definido segundo os mesmos parâmetros que determinam o que seja a competência comunicativa de um falante nativo na sua própria língua materna.

---

<sup>4</sup> De facto, não há para o húngaro uma teoria valencial comparável à alemã, as flexões verbais húngaras têm um valor informacional mais elevado que as alemãs, de modo que não é necessário explicitar certos sentidos.

Pode-se talvez falar em mais que um ponto de vista ou em mais que uma prática pelo que diz respeito ao peso da gramática nas aulas de uma segunda língua. Uns advogam a separação nítida da competência gramatical e da competência comunicativa; outros, como por exemplo Piepho<sup>5</sup>, opõem-se a essa cisão do ensino em dois grandes momentos, dedicados, um à formação da já referida competência gramatical e o outro, separado do primeiro, destinado à competência comunicativa, ao emprego da língua em situação. Outros, talvez, ainda, levados pela convicção de que a consideração ou a formação do que entenderam por capacidade de comunicação devia ter um peso dominante, puseram esses interesses de facto em primeiro lugar em detrimento da qualidade e da correcção da produção dos aprendentes. Considero que esta última tendência está, ou pelo menos esteve, de algum modo representada também em Portugal e que isso se deveu provavelmente ao entusiasmo (inicial) que muitas vezes caracteriza a recepção (digamos precipitada) de uma teoria recém-chegada; mas ficou também a dever-se em parte a certa impreparação ou falta de informação correcta quanto ao que seja verdadeiramente um ensino comunicativo.

Pela análise que pude fazer e por alguns elementos a que tenho tido acesso, fiquei com a impressão de que quem age assim, isto é, se tolera a si mesmo a produção de textos com erros e até o emprego de formas não «normais» ou mesmo inexistentes em alemão para aparentemente não prejudicar o seu próprio «sucesso» comunicativo, estará igualmente motivado e pronto para o praticar com os alunos e permitir-lhes outro tanto.

Se assim for, teremos razões para reproduzir aqui, se bem que noutra contexto, a pergunta provocatória de Enkvist: «should we, or should we not, prefer a rapid lesson in efficient pidgin to spending more time and effort on correct utterances?»<sup>6</sup> Defendo obviamente que a resposta deva ser negativa: se o próprio ensino tem por objectivo a formação de uma crescente competência em L2, esse objectivo encontrar-se-ia prejudicado, se desde o princípio não houvesse o cuidado de, perante o aprendente, se evitarem estruturas erradas de L2 — mesmo que fáceis de aprender e dominar —, e se quisesse, depois, num estágio de conhecimentos mais avançado, que ele pro-

<sup>5</sup> PIEPHO, H.-E. — *Kommunikative Kompetenz als übergeordnetes Lernziel im Englischunterricht*, Dornsburg-Frickhofen, 1974.

<sup>6</sup> ENKVIST, N. E. — *Should we count errors or measure success?*, in SVARTVIK, J. (ed.), *Errata*, Lund, CWK Gleerup, p. 22.

duzisse estruturas correctas nessa mesma língua. Quer dizer, para além dos conteúdos a transmitir, devia-se cuidar igualmente, desde o início, das formas em que tais conteúdos correctamente se veiculam. Por isso, os aprendentes deviam ser sempre confrontados não só com textos bem formados mas também aceitáveis de L2. Este aspecto, por sua vez, significa que ao professor de uma segunda língua não se deva conceder aquela margem de tolerância de desvios que se lhe tem de recomendar que ele próprio observe nomeadamente na avaliação dos erros de produção dos alunos. Esta exigência justifica-se com o argumento de que o professor deve ser entendido como aquele que aprende uma segunda língua com o objectivo de possibilitar a terceiros a satisfação das suas necessidades comunicativas.

2. As considerações até agora feitas poderão eventualmente ter-se constituído em sugestões para perguntas, em motivos para discussão e crítica ou ainda em pontos de partida tanto para o estudo mais fundo de aspectos aqui apenas aflorados como para a exploração de outros deixados por mencionar.

Sem pretender de modo nenhum obstruir ou prejudicar qualquer dessas possibilidades, tenho por objectivo, apesar de tudo, voltar — embora de modo diferente — a alguns pontos anteriormente esboçados e acompanhá-los mais de perto. Isso acontecerá à medida que formos passando em revista os métodos de ensino postos em prática ao longo dos tempos (métodos que foram, pelo menos parcialmente, já mencionados), mas sem que nos preocupemos com o facto de o nosso ponto de vista poder ser diacrónico ou sincrónico. (A este respeito, lembre-se apenas que em praticamente todos os tempos coexistiram vários métodos em dado momento). Embora apresente as características típicas de cada um dos métodos, não me ocuparei detalhadamente, de modo igual, de cada um deles e do seu modo de aplicação: só serão abordados mais demoradamente o método da gramática e tradução, o método directo, o audio-oral e o comunicativo.

Também não me limitarei a informações teóricas do género das que normalmente se encontram em publicações da especialidade. Pretendo ir mais longe: seguindo um caminho diferente do que muitos escolhem, referirei com pormenor os princípios e os procedimentos registados nos manuais a que lancei mão (e que foram seguidos, respectivamente, por cada uma das três primeiras abordagens supra-mencionadas) e apresentarei igualmente exemplos concretos

extraídos dessa obras (ver anexos). Isto, na convicção de que deste modo podemos ficar com uma ideia bem definida e fundamentada acerca desses métodos, da sua concepção, dos seus objectivos e dos seus materiais, e de que, assim, criamos uma necessária distância crítica em relação a eles e ficamos a saber situá-los e a situarmo-nos perante cada um. Pelo que toca à abordagem comunicativa, ilustrada e materializada nos manuais escolares actualmente em uso nas escolas e com os quais, por isso, docentes e discentes estão bem familiarizados, será a caracterização dos seus pressupostos teóricos que nos ocupará em particular.

## 2.1. O método da gramática e tradução.

2.1.1. O manual a que recorri<sup>7</sup> e que me parece ilustrar paradigmaticamente o método da gramática e tradução abre com um prefácio de que não resisto a sublinhar algumas passagens e de que seleccionei algumas informações que considere relevantes. Publicado em 1849 — portanto antes da data que marca o início da «Reform», cujo expoente máximo foi o escrito de Wilhelm Viëtor *Quosque Tandem. Der Sprachunterricht muß umkehren*<sup>8</sup> — o referido prefácio (e manual) contém, a alguns anos de distância, indicadores bem seguros acerca do que se pretendia atingir com a reforma do ensino, ou seja, essencialmente o corte com os métodos e com o modelo das línguas clássicas e o reconhecimento da importância da linguagem falada.

A propósito do primeiro aspecto, o seu autor insurge-se contra os responsáveis por gramáticas e manuais destinados ao ensino do alemão que propõem para esta língua planos decalcados sobre os que a Universidade prescrevia para o ensino do grego e do latim. Em relação ao segundo aspecto, acentua que o objectivo de quem se entrega ao estudo de uma língua viva é «d'arriver promptement non-seulement à écrire, mais encore à converser dans cette langue»<sup>9</sup> — o que representa um nítido afastamento dos propósitos de quem estuda línguas mortas, que se limita a traduzir textos e a imitá-los,

---

<sup>7</sup> GROSS, S. — *Manuel complet de la langue allemande*, Paris, A. Franck, 1849.

<sup>8</sup> VIËTOR, W. — *Quosque Tandem. Der Sprachunterricht muß umkehren*, Heilbronn, 1882.

<sup>9</sup> GROSS, S. — *Ob. cit.*, p. VI.

sem chegar nunca a falar a língua dos seus autores. Ora, como as teorias gramaticais não são entendidas como adequadas «pour nous donner le moyen d'exprimer oralement nos pensées avec la rapidité qu'exige une conversation soutenue», achou-se necessário acrescentar a isso a prática e exercícios em abundância. Esta intenção — devemos nós dizê-lo — constitui sem dúvida um avanço, uma novidade em relação aos processos de ensino até então vigentes. Mas não nos podemos iludir, nem devemos julgar essa realidade como aproximando-se da que é nossa conhecida. O que aqui se propõe tem, ao contrário, de ser visto de facto sobre o pano de fundo do que se passava em meados do século XIX no campo do ensino das segundas línguas: o verdadeiro fim desses «exercices nombreux, variés, continuel» não é senão entendido como apresentando «le double avantage de familiariser avec les règles et d'enrichir la mémoire des expressions et des tours les plus usuels». Consciencializar regras gramaticais e exercitar a memória são, pois, aparentemente os pressupostos de um ensino que pretendia levar ao domínio da linguagem falada.

O manual consta de duas partes, das quais a primeira, com 33 lições, é uma espécie de introdução à gramática geral, com muitos exercícios mas também com uma estratégia: «écartant d'abord toutes les difficultés qui pourraient intimider leur [a dos alunos] courage ou mettre leur entendement à la torture, nous ne leur présentons... que des règles simples, faciles, et des exercices nombreux qui en rendront l'application familière». Na segunda parte, são abordadas «les difficultés qu'offre toute espèce de mots» acompanhadas das explicações necessárias, e cada capítulo inclui um ou mais exercícios de tradução (e de retroversão) apoiados por comentários feitos numa perspectiva contrastiva, para que o aluno possa «fixer par ce moyen dans la mémoire, et sans plus attendre, les règles...».

Deste método faz parte igualmente uma tradução da segunda língua para a língua materna e vice-versa — um exercício que «assure que l'élève possède bien tous les mots de la version et l'habitude, en outre, à traduire et à interpreter»<sup>10</sup> e ao qual se segue uma conversação com o professor sobre o assunto da tradução.

Por fim, vem um exercício de recapitulação ou uma espécie de redacção que dá a oportunidade de empregar, mais uma vez, não

---

<sup>10</sup> As citações que neste contexto se têm feito provêm do prefácio da obra citada de GROSS.

só as regras gramaticais tratadas no respectivo capítulo, como o vocabulário e expressões apresentadas.

2.1.2. O que acabamos de referir pode agora ser acompanhado e comprovado com os elementos reproduzidos no «Anexo 1» que podemos analisar mais em pormenor.

Pelo que respeita à relação entre este método didáctico e o modelo gramatical subjacente, os conceitos e categorias com que este opera, apenas respigamos os pontos que se seguem.

O que esteve na origem do ensino tradicional, universitário ou não, foi em primeira linha a preocupação com a formação de uma capacidade de tradução do grego e do latim (na sua forma escrita) para a língua materna e vice-versa. Quando das línguas clássicas se passou para as chamadas línguas vivas, o seu ensino, como já se referiu, experimentou sem dúvida a introdução de algumas novidades, mas talvez não se possa afirmar que o esquema em si tivesse sofrido alterações essenciais. Esse facto deve-se nomeadamente a que as categorias gramaticais utilizadas — como as de parte do discurso, género, número, caso, tempo, modo, pessoa, aspecto — constituem unidades de uma metalinguagem destinada em primeiro lugar à descrição de dada língua ou à comparação de várias. É certo que essa metalinguagem, embora procurando ser universal, não pode ser tomada como tal — o que se prova imediatamente pela consideração da existência de línguas diferentes entre si. (Lembre-se, para exemplo, o sistema de casos alemães e o que se passa em português ou confronte-se o sistema do género nas duas línguas). Apesar disso, também é inegável que se desenvolveu uma linguagem descritiva que, partindo das concepções e dos princípios classificatórios das gramáticas grega e latina, se generalizou e que, apesar das suas inadequações, se constituiu como que naturalmente na base de descrição de outras línguas, nomeadamente das europeias ocidentais, aquelas que de modo mais directo nos interessam.

Será talvez em virtude disso que se aceitam como óbvias certas predisposições epistemológicas ou se pressupõe pura e simplesmente o conhecimento de noções com que se opera — a começar, por exemplo, pela noção de substantivo. Estes são, entre muitos outros, os aspectos mais insistentemente criticados por outras correntes linguísticas, em especial pela estruturalista que, como se sabe, define os segmentos da língua a partir dela própria (é o princípio da ima-

nência), a partir da análise dos materiais linguísticos concretos e não mediante o recurso à questão do significado.

Mas, por outro lado, se partirmos de que só se pode estruturar aquilo que previamente se compreende e domina, então também teremos de considerar que no ensino de L2 se segue um percurso inverso ao que preconiza o estruturalismo. Como escreve Hüllen: «Die Sprache wird von den Schülern zunächst nicht verstanden und kann nicht gesprochen werden. Die Bewußtmachung und Einübung der Strukturen soll ja gerade dem Aufbau dieser Fähigkeit dienen. Dabei spielt das Bedeutungsphänomen eine entscheidende Rolle... [es ist] ein fester Bestandteil des naiven Sprachbewußtseins, auf das jeder Unterricht aufbauen muß»<sup>11</sup>. Se, de modo geral e numa perspectiva metodológica, só se pode fazer a iniciação de alguém numa língua se se começar por lhe explicar os significados dos signos linguísticos, estabelecendo uma relação entre estes e os respectivos referentes (em algum mundo possível) — então aqui reside com certeza, apesar de tudo, um dos méritos da gramática tradicional, a explorar com proveito sobretudo na fase inicial do ensino. E tanto mais quanto é certo que em larga medida a interpretação individual dos mundos possíveis é comum à maioria das comunidades linguísticas.

### 2.1.3. Traços característicos em resumo:

- bilingue: recurso à tradução e retroversão (de textos escritos)  
semantização por via da tradução  
formulação de regras com base nas traduções
- dedutivo-cognitivo
- centrado na gramática e no vocabulário

#### Objectivos a atingir:

- competência de leitura (obtida por via da tradução; preferência pela forma escrita da língua)
- conhecimentos gramaticais (domínio de metalinguagem)

---

<sup>11</sup> HÜLLEN, W. — *Linguistik und Englischunterricht*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 1976, p. 88.



Procedimentos:

— cognitivo: exercícios de tradução e de retroversão  
formulação dedutiva de regras  
memorização de regras e suas excepções  
memorização de listagens de palavras  
todas as informações e explicações gramaticais são fornecidas na língua materna do aprendente

Objectivo último: levar o aprendente a conhecer e a apreciar a cultura e a literatura de L2

## 2.2. O método directo

2.2.1. Tal como fiz para o método da gramática e tradução, socorro-me também aqui de uma obra expressamente concebida, como o título revela, para o «Unterricht in den neueren Sprachen»<sup>12</sup>, uma edição para a Espanha e para Portugal. Trata-se de um curso para adultos e é sem dúvida um representante típico do método directo (ver Anexo 2).

O prefácio é de toda a importância não só por definir os princípios fundamentais por que se rege, mas por apresentar as razões mesmas que justificam tanto a sua reacção ao método da gramática e tradução, como a cisão completa com este método visto como antiquado e insuficiente. De facto, o método Berlitz «hat mit dem veralteten Übersetzungssystem ganz gebrochen»<sup>13</sup> e preconiza um «ausschließlicher Gebrauch der zu lernenden Sprache und direkte Verbindung des Gedankens mit den Ausdrücken derselben ohne Zuhilfenahme der Muttersprache»<sup>14</sup>. Esta opção absolutamente inovadora tem as seguintes justificações:

- a) nos métodos da gramática e tradução, a maior parte (9/10) do tempo destinado ao ensino de L2 é ocupado pela língua materna, pelo que não se chega praticamente a dizer uma palavra na segunda língua;

---

<sup>12</sup> BERLITZ, M. D. — *Erstes Buch für den Unterricht in den neueren Sprachen. Deutscher Teil für Erwachsene*, Berlin, N. York, 1903.

<sup>13</sup> BERLITZ, M. D. — *Ob. cit.*, p. 3.

<sup>14</sup> BERLITZ, M. D. — *Ob. cit.*, p. 3.

- b) quem procura aprender uma segunda língua através da tradução nunca conseguirá penetrar no seu espírito, nem tão-pouco pensar nessa língua;
- c) as traduções feitas são, na maioria dos casos, traduções palavra a palavra, o que resulta numa mutilação («Verstümmelung») da língua;
- e) cada língua tem especificidades e idiossincrasias de que a tradução não consegue dar-se conta.

Por estas razões e porque se parte do princípio de que uma língua só se pode aprender com base em si própria, a partir de si mesma, o método Berlitz não hesita em declarar-se um método que, a ser usado no ensino, «soll den Aufenthalt im fremden Lande ersetzen».

Até que ponto se trata de um objectivo fácil, difícil ou mesmo impossível de alcançar, poderá ou deverá cada um por si julgar; mas o que fica assente é que o aluno deve, tal como o turista no estrangeiro, «nur die Sprache hören und sprechen, welche er sich anzueignen den Wunsch hat». Para se atingir tal fim, o método prevê que o professor, em vez de traduzir, procure comunicar com o aluno e se faça entender por via de um ensino visual (ou da lição de coisas), no qual emprega sistematicamente quadros de parede coloridos. Aqui estão representados — e enquadrados no seu contexto natural — os objectos com que nos confrontamos no dia-a-dia e que, por isso mesmo, ocorrem frequente e normalmente na fala diária. Assim concebidos, estes quadros permitirão tornar o ensino interessante e dinâmico, mas, antes de tudo, asseguram a eficácia do processo de semantização: «Die fremdsprachlichen Bezeichnungen werden in ihrer unmittelbaren Verbindung mit den Handlungen und Anschauungen gegeben, wodurch erreicht wird, daß der Schüler das fremde Idiom leicht, unwillkürlich, wie seine Muttersprache und nicht auf dem Umwege der Übersetzung gebrauchen lernt». Além disso, considera-se que este método é capaz de reduzir substancialmente as dificuldades da gramática, visto que não provoca situações de contraste entre as duas línguas: no entender de Berlitz, a maior parte dessas dificuldades só surgem com a tradução e com a comparação de L2 com a língua materna.

Por outro lado, «Das, was sich auf dem Wege der Anschauung nicht verständlich machen läßt, wird durch die Verbindung des Unbekannten mit dem Bekannten... und durch Beispiele in der

Weise veranschaulicht, daß aus dem Zusammenhange die Bedeutung des Unbekannten leicht erhellt».

Finalmente, a concepção dos materiais a utilizar neste método foi determinada pela preocupação não só com uma progressão definida em termos utilitários e económicos (o que quer que se entenda por isso): «zuerst immer nur das Nützlichste und Notwendigste..., wodurch der Vorteil erzielt wird, daß der Schüler, wenn er auch schon nach kurzer Dauer des Unterrichts seine Stunden abbricht, dennoch seine Zeit nicht verloren hat; er wird vielmehr imstande sein, von dem wenigen Erworbenen bereits Gebrauch zu machen», mas ainda com a progressão relacionada com o grau de complexidade dos exercícios, de modo a evitar-se o recurso à reflexão assente na língua materna: «Die Erfahrung lehrt uns nämlich, daß der Schüler durch gewisse Übungen zu sehr zum Nachdenken bewogen wurde, wobei die Gefahr entstand, daß er im Geiste seine Muttersprache zu Hilfe nahm. Wir haben deshalb solche Übungen auf spätere Stadien verlegt, wenn die Neigung, in seiner Muttersprache zu denken, zum größten Teil verschwunden ist und das sich in ihm gebildete ‘Sprachgefühl’ ein sicherer Führer sein wird»<sup>15</sup>.

2.2.2. Se procurarmos entretanto fazer um balanço, temos que, em relação ao método da gramática e tradução, as diferenças e as inovações mais importantes a considerar são as seguintes. Trata-se de um método indutivo em que o aluno na aula é confrontado exclusivamente com os materiais de L2, de modo a que aprenda esta língua fácil e automaticamente como se fosse a sua língua materna. O primado da linguagem falada e o uso do diálogo em situação assinalam outra diferença fundamental.

Comum ao método da gramática e tradução é por certo o cuidado dispensado aos aspectos morfológicos (e sintácticos) da língua, para além de ambas as abordagens constituírem em primeiro lugar a palavra e depois a frase nas unidades preferenciais de trabalho nas aulas.

Por outro lado, mas agora num sentido prospectivo, temos no método directo, em embrião, não só a hipótese da identidade de aquisição das línguas (L2 adquire-se como L1), mas também o procedimento automatizante que havia de amadurecer e de se instalar

---

<sup>15</sup> As passagens transcritas têm, todas elas, como fonte o prefácio da obra citada de BERLITZ.

plenamente com e no método audio-oral, bem como o início da instituição da sequência dos quatro 'skills' — ouvir, falar, ler e escrever. (Lembre-se, por exemplo, que o método directo de Berlitz recomenda expressamente que não se exija a leitura senão após a nona lição).

Um aspecto que de todo em todo não é sustentável, como o prova a moderna psicologia, é a convicção de que se possa manter completamente excluída a língua materna do processo de aprendizagem. Mas como especialmente meritório e pedagogicamente correcto é a simulação de situações reais de comunicação com o emprego do diálogo.

### 2.2.3. Traços característicos em resumo:

- unilingue: L2 aprende-se por via de L2; L1 não tem lugar na sala de aula  
semantização por meio de gestos, ilustrações e objectos  
prioridade à oralidade (linguagem falada)
- indutivo
- importância da morfossintaxe
- exploração das situações: diálogos situacionais
- recurso à repetição  
à associação

#### Objectivos a atingir:

- domínio da língua falada
- produção gramaticalmente correcta
- adequação situacional

#### Procedimento:

- unilingue
- indutivo: o aprendente é primeiro confrontado com os factos da língua
- directo
- pela primeira vez, sequência dos quatro 'skills':  
ouvir, falar, ler, escrever

## 2.3. O método audio-oral

2.3.1. O método audio-oral foi lançado pela primeira vez durante a Segunda Guerra Mundial, quando o exército norte-americano sentiu a necessidade de, o mais rapidamente possível, preparar falantes

fluentes em várias línguas estrangeiras — as de países para que as tropas eram enviadas. Com esse fim, foram mobilizados linguistas e falantes nativos daquelas línguas e organizado um sistema que, com turmas reduzidas, devia preparar novos falantes durante um período de 6 a 9 meses, sujeitando-os a 9 horas diárias de ensino intensivo.

Os trabalhos deste projecto foram bem sucedidos, e, apesar de certa desconfiança inicial, as próprias universidades acabaram por mostrar interesse nele. De resto, a colaboração e participação de linguistas não deixou de determinar essa aceitação e de garantir um aspecto científico à experiência. No entanto, o método audio-oral, tal como foi aplicado e divulgado em manuais e seguido nas escolas, resultou em boa verdade do aperfeiçoamento e de reformulações do método inicial posto em prática pelo exército.

2.3.2. Os pressupostos teóricos em que o método assenta devem procurar-se, em primeiro lugar, na psicologia behaviorista americana e, em segundo lugar, nas concepções de língua defendidas pelo estruturalismo.

A psicologia behaviorista parte do princípio de que todo o agir humano, incluindo aí as operações psíquicas e linguísticas, se pode explicar por factos externos, objectivamente observáveis e verificáveis, e que esse agir se baseia simplesmente numa interacção de estímulo e resposta. Quer dizer, excluindo da investigação toda a espécie de introspecção, o behaviorismo constitui a observação do comportamento no único método objectivo; e, tomando por modelo as ciências da natureza, trabalha com categorias como as de estímulo e resposta, das quais o comportamento humano é uma função.

Este princípio de cientificidade foi, por sua vez, transportado para a linguística por L. Bloomfield e por Z. Harris e influenciou directa e profundamente a maneira como os estruturalistas entenderam a linguagem. (Recorde-se a este propósito e de passagem o bem conhecido modelo de situação comunicativa de Bloomfield e como ele explica o processo de comunicação)<sup>16</sup>. Mas não é só nas obras mais sonantes e mais divulgadas desta corrente linguística que se aborda assim a linguagem. Num artigo de Francis, com o título sugestivo de *Revolution in Grammar* lê-se, entre outras coisas, que

---

<sup>16</sup> BLOOMFIELD, L. — *Language*, 13.<sup>a</sup> ed., London, George Allen & Unwin Ltd., 1976, p. 22 e segs.

«a language constitutes a set of behavior patterns common to the members of a given community. It is part of what the anthropologists call the culture of the community. (...) But for purposes of study it may be dealt with as a separate set of phenomena that can be objectively stated, described and analyzed like any other universe of facts. (...) A second important principle of linguistic science is that each language or dialect has its own unique system of behavior patterns»<sup>17</sup>.

Também Chao considera a língua como «a conventional system of habitual vocal behaviour by which members of a community communicate with one another» que tem, entre outras, as seguintes características: «Language is voluntary behaviour (...) Language is a set of habits»<sup>18</sup>. Trata-se do ponto de vista que era normal defender naquela época e que ocorria, repetido, inclusivamente nas introduções aos manuais escolares<sup>19</sup>.

Esta noção de que a língua é um conjunto de padrões comportamentais observáveis e cientificamente analisáveis, de que é um conjunto de hábitos condicionados, adquiridos por um processo sequencial e mecânico de estímulo e resposta, teve reflexos directos também no ensino de L2: aprender uma segunda língua é essencialmente aprender esses padrões comportamentais que a definem. A escola tinha por missão criar as condições que permitissem ou levassem a que, no aprendente, esses padrões de comportamento se transformassem em hábitos automáticos. As estruturas básicas da língua deviam, pois, ser automatizadas. Era nisso que consistia de facto a aprendizagem, apoiada, por sua vez, na utilização de tábuas de substituição, de exercícios de repetição — o que se coadunava com o princípio de que o aluno devia primeiro ouvir e falar antes de ler e escrever. Além disso, esse tipo de trabalho foi favorecido pelo recurso a novos meios técnicos como o laboratório de línguas e as gravações em fita magnética.

As estruturas básicas ou regularidades da língua — os 'patterns' — são «descobertos» pelos linguistas mediante a aplicação de procedi-

---

<sup>17</sup> FRANCIS, W. N. — *Revolution in grammar*, «Quarterly Journal of Speech», 40, 1954, p. 300.

<sup>18</sup> CHAO, Y. R. — *Language and symbolic systems*, London, Cambridge University Press, 1968, p. 1.

<sup>19</sup> Cf. também FRENCH, F. G. — *English in tables*, 9.<sup>a</sup> ed., London, Oxford University Press, 1970, p. 1.

mentos analíticos («discovery procedures») <sup>20</sup> como a segmentação e a classificação. A operação de substituição tornou-se o procedimento por excelência para o estabelecimento de classes formais de palavras, e foi assim que Fries <sup>21</sup> considerou que à «Class 1» pertenceriam todas as palavras que, em estruturas como «The concert was good», «The clerk remembered the tax», «The team went there», pudessem, por substituição, ocupar as posições de 'concert', 'clerk', 'tax' e 'team'. Seguindo este caminho, é possível fixar outras classes de palavras e definir as suas propriedades morfológicas e avançar-se posteriormente para a descrição dos padrões estruturais básicos («basic structural patterns») da língua, isto é, das combinações lineares das suas classes de palavras. Mas estes «patterns» têm a característica de não representarem apenas sequências ou cadeias lineares de classes de palavras, mas também uma articulação, de modo a constituírem unidades superiores a que chamamos constituintes imediatos. Dominar uma língua do ponto de vista morfossintático equivale a conhecer os «patterns» fundamentais da construção frásica.

«Pattern», que, como já se deu a entender, significa modelo, padrão ou construção e que foi adoptado pelos estruturalistas americanos, é um termo já anteriormente utilizado pela escola inglesa, nomeadamente por Harold Palmer, o inventor das tábuas de substituição. Mas a noção de «pattern» tem na linguística ainda outro suporte: a tagmémica de Pike com a sua técnica do 'slot' e do 'filler'. Se a análise em Constituintes Imediatos (CI) permite estabelecer que uma frase não é uma simples concatenação de elementos básicos mas, antes, uma construção em que esses elementos se encontram articulados e dispostos por níveis hierárquicos, para Pike a frase é uma unidade estruturada de várias posições para preenchimento, funcionalmente determinadas («functional slots» <sup>22</sup>. Estas posições — como a de sujeito ou de predicado, por exemplo — consistem, por sua vez, também numa série de posições susceptíveis de serem preenchidas segundo várias opções, isto é, com materiais diferentes. Deste modo, um sintagma nominal (que assuma na frase a função sintáctica de

---

<sup>20</sup> Cf. HARRIS, Z. S. — *Structural linguistics*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1961.

<sup>21</sup> FRIES, Ch. C. — *The structure of English. An introduction to the construction of English sentences*, New York, 1952.

<sup>22</sup> PIKE, K. L. — *Language in relation to a unified theory of the structure of human behavior*, The Hague, Paris, Mouton & Co., 1967, p. 31.

sujeito) poderá ter uma estrutura como «Der alte Mann an der Ecke» em

«Der alte Mann an der Ecke wartet auf ein Taxi»,

e por isso um número de posições antes do elemento nuclear 'Mann' e outras depois dele; os SNs «Der Mann» ou «Hans» teriam a mesma estrutura, mas nesses casos ficariam por preencher, respectivamente, vários 'slots' funcionais:

«Der alte Mann an der Ecke wartet auf ein Taxi.»

«Der — Mann — — — wartet auf ein Taxi.»

« — — Hans — — — wartet auf ein Taxi.»

O que não é permitido é alterar de um modo qualquer as posições, em virtude de os 'slots' apresentarem entre si uma ligação funcional. «Der Mann alte» não é uma construção possível.

Comum à tagmémica e à análise em CI é a ideia da possibilidade de se substituírem segmentos isolados de uma frase, sem que a sua estrutura gramatical seja por isso alterada. Ora, foi precisamente esse princípio da substituição que foi didacticamente explorado; e os exercícios concebidos nessa base para as aulas de L2 tiveram tanto interesse, porque é a conjugação do sistema lexical com o gramatical que se constitui na verdadeira dificuldade para o aprendente.

Esta dificuldade seria máxima se se lhe desse a tarefa de construir uma frase de modo a que fosse obrigado, como um falante nativo, a seleccionar e a combinar correctamente os materiais lexicais e a escolher para esse conjunto um sistema gramatical adequado, isto é, a inserir os constituintes terminais nas posições correctas na estrutura em árvore da frase. Mas, ao contrário, no ensino dirigido e institucional de uma segunda língua o que sucede é que são apresentadas frases com determinada estrutura subjacente, de modo que o aluno só tem de se preocupar em substituir por outros, em determinadas posições, os materiais (morfemas, palavras ou membros da frase) originalmente fornecidos. Se para além destes dados lhe forem fornecidos materiais lexicais mais abundantes que permitam várias possibilidades de selecção, o aprendente pode alterar mecanicamente o sistema lexical numa ou em mais posições e construir deste modo várias frases sintacticamente correctas sem que tenha de dominar certas dificuldades inerentes a essa construção. Isto é «pattern practice».



2.3.3. Coincidindo com o período de implantação e de sucesso do estruturalismo, a «pattern practice» foi como que uma fórmula mágica capaz de resolver todos os problemas do ensino e aprendizagem. Tinha-se diagnosticado com precisão que as dificuldades para um aprendente de L2 eram constituídas pelos padrões do ouvir e do pronunciar e pela gramática. Por isso Hockett defendeu que tais «patterns» exigem do aluno «drill, drill and more drill and only enough vocabulary to make such drill possible»<sup>23</sup>. Apesar de Hockett reconhecer que a aquisição de tais estruturas exige muito tempo até o aprendente atingir um estágio de automatização como o do falante nativo, a sua proposta não deixou de ser um verdadeiro programa.

Considerando os «pattern drills» tais como foram divulgados nomeadamente pelos manuais e gramáticas escolares, e desde que a sua estrutura não ultrapasse o limite da frase, podemos distinguir de modo geral mais que um tipo fundamental desses exercícios e de que destaque:

- a) exercícios que consistem na substituição dos constituintes terminais;
- b) exercícios que consistem na substituição de constituintes imediatos da frase (i. é, situados a um nível mais elevado na estrutura em árvore);
- c) exercícios que consistem na expansão ou então na eliminação de constituintes imediatos.

Todavia, mesmo dentro de cada um destes tipos, há múltiplas possibilidades para variações e para diversos graus de complexidade. Nesta ordem de ideias, um exercício do tipo mais simples é com certeza do género dos que French<sup>24</sup> (ver Anexo 3) apresenta na tábua 1(a) e que consiste na substituição dos materiais constantes da coluna 4 por outros que se indicam a seguir. A tábua 1(b) mostra como é possível proceder a uma variação: por simples inversão, a construção ou «pattern» anterior transforma-se numa frase interrogativa total.

Outros exercícios, mas que ultrapassam a fronteira da frase simples e que exigem mais do aprendente por envolverem certas

---

<sup>23</sup> HOCKETT, C. F. — *Objectives and processes of language teaching*, in BYRNE, D. (ed.) — *English teaching extracts*, London, 1969, p. 21.

<sup>24</sup> FRENCH, F. G. — *Ob. cit.*, p. 17.

transformações, são os que são propostos por exemplo por Robin, P./Cotet, P.<sup>25</sup>. (Ver Anexo 4).

Seria fastidioso e mesmo radicalmente impossível enumerar<sup>26</sup>, ilustrando-os, os muitos aspectos de que se revestem tais exercícios. Como já se disse, encontram-se em abundância, mas seleccionados e ordenados segundo determinados critérios (de que não nos ocuparemos aqui), nos vários livros escolares concebidos de acordo com o modelo estruturalista. É para eles que remeto. Convém, todavia, não esquecer, por outro lado, que os autores de livros didáticos para as segundas línguas não ficaram apegados às convicções e às propostas iniciais do estruturalismo: a variedade e a complexidade dos exercícios reflectiu, ao longo do tempo, cada vez mais claramente, a consciência do que são as línguas e dos processos mentais que envolvem; e por isso não é de estranhar que as tarefas propostas aos aprendentes não prescindam do recurso a mais ou menos complexos exercícios de transformação que de algum modo procuram dar-se conta de outras questões que não apenas as relacionadas com a estrutura de superfície das frases daquelas línguas.

2.3.4. Apesar dos méritos que se atribuem ao método, as críticas ao mesmo foram proporcionalmente mais virulentas e as desvantagens descobertas parecem constituir um rol mais extenso: encorajadas, primeiro, pela recensão crítica de Chomsky<sup>27</sup> à obra de Skinner *Verbal Behavior*, com a discussão das principais noções (como a de estímulo, resposta, reforço) introduzidas por Skinner no seu sistema descritivo, foram, depois, continuadas pelo transformacionalismo em

---

<sup>25</sup> ROBIN, P./COTET, P. — *Structures allemandes*, Paris, Hachette, 1971.

<sup>26</sup> Lembre-se que o número enormemente elevado de tipos de frase que se obteria da aplicação de critérios puramente distribucionais nunca poderia ser reduzido a um número praticável do ponto de vista pedagógico. Tal como escreve GLEASON, H. A. — *An introduction to descriptive linguistics*, New York, Holt, Rinehart and Winston, Inc., 1961, (Trad. ptg., *Introdução à linguística descritiva*, Lisboa, Fundação C. Gulbenkian, 1978, p. 157): «Com frases de quatro palavras, o número [de esquemas de frases] chegaria às centenas, enquanto os esquemas de frases com cinco palavras seriam da ordem dos milhares. Quanto aos esquemas mais extensos, são praticamente incalculáveis, mas, para qualquer frase de tamanho razoável, eles ascendem a muitos milhões — número demasiado vasto para poder vir a ser integrado numa gramática».

<sup>27</sup> CHOMSKY, N. — *Review of Verbal Behavior by B. F. Skinner*, «Language», 35, 1959, pp. 26-58.

geral. Referiremos aqui algumas dessas críticas, apresentadas pela linguística e também pela psicologia da linguagem.

Os «*pattern drills*» limitar-se-iam a trabalhar com estruturas de superfície, o que traz como consequência que num mesmo exercício se confundam frases com a mesma estrutura de superfície mas com diferente estrutura profunda. Esta objecção tem, aliás como outras, de ser relativizada, porquanto, como se sabe, alguns manuais e gramáticas tiveram justamente o cuidado esclarecido de fazer essa distinção e incluíram exercícios com tais frases em séries diferentes.

Por outro lado, a memorização permitiria ao aprendente passar a dispor de dados padrões de construção e de materiais lexicais (como os fornecidos pelas tábuas de substituição), mas não lhe garantiam evitar a construção de falsas analogias. Ao aluno não é fornecido nenhum instrumental com que possa verificar se a sua construção está correcta ou errada. Dos exercícios mecânicos não se desenvolve nenhum conhecimento de regras que permita a geração sistemática de frases.

Também como método, a «*pattern practice*» apresenta limitações, pois que com a memorização de uma construção o aprendente não tem — ao chegar ao fim da fase do «*drill*» — verdadeiramente mais nada senão essa construção: este facto não garante por si só o seu domínio posterior, para além de que o aluno talvez nunca ou nem sempre possa vir a usá-la numa situação real de comunicação.

Também muitos desses exercícios não foram concebidos com a preocupação de um contexto situacional. Neste sentido, poderá dizer-se que as ‘frases’ aprendidas de cor estão destinadas a cumprir a mesma função improdutiva que as ‘palavras’ (isoladas) ensinadas pelo método da gramática e tradução.

Do ponto de vista da prática pedagógica, pode igualmente perguntar-se se os «*drills*» não são de facto monótonos e também se muitos alunos não se sentirão desmotivados ao descobrirem que eles afinal apresentam poucas semelhanças com a actividade normal da fala no dia-a-dia. Se este for o caso, aquilo que no fundo também estamos nós próprios a pôr em dúvida é o valor comunicativo dos exercícios estruturais.

Mas, conforme se disse, tais exercícios têm igualmente inegáveis virtudes. Parece irrefutável que é com as estruturas de superfície que o aprendente de L2 se vê em primeiro lugar confrontado e que são elas que terá de dominar para poder comunicar. Assim sendo, com a inclusão da «*pattern practice*», o professor oferece ao aluno princi-

piante a possibilidade de entrar directamente na língua e no seu funcionamento. Na fase inicial, sublinhe-se, o método não deixa de ser bem sucedido por criar no aprendente certa satisfação pela produção de frases novas a partir dos materiais lexicais fornecidos; por outro lado — e enquanto as estruturas e o léxico forem reduzidos — também não há problemas de falsas analogias, nem de construções cuja estrutura de superfície as possa atribuir a dado «pattern», quando pela sua estrutura profunda pertencem de facto a outro. Dúvidas poderão, no entanto, pôr-se é quanto à eficácia do método em fases mais avançadas de conhecimento e aprendizagem.

Muitas das críticas feitas ao ensino que emprega exercícios estruturais, e que levaram muitos a recusá-los, assentam em geral num entendimento algo distorcido e simplista do método audio-oral. De facto este método não consiste exclusivamente — como alguns pretenderam fazer crer — em «pattern drills». Como o provam várias publicações didácticas, não se deixou igualmente de dar atenção aos processos cognitivos, de modo que tais críticas têm de ser reduzidas à sua correcta dimensão, sem se esquecer obviamente que na sua maioria e na sua acutilância surgiram no período de afirmação e expansão da gramática gerativo-transformacional. É indesmentível que o primeiro objectivo do ensino audio-oral de L2 foi o domínio automatizado dos «patterns» dessa língua, mas os materiais com que trabalharam muitos manuais mostram à evidência que se ultrapassou em muito essa fase da automatização para se dar, como se afirmou atrás, também lugar a fases cognitivas no estilo do ensino tradicional da gramática.

#### 2.3.5. Traços característicos em resumo:

- unilingue
- primazia da fala (não da escrita)
- indutivo
- morfossintaxe: orientada pelo estruturalismo taxonómico
- ênfase na forma
- insistência na sequência 'ouvir, falar, ler, escrever'
- automatização dos padrões da linguagem falada: influência da psicologia behaviorista: estímulo-resposta: a língua é um conjunto de hábitos
- domínio de situações do dia-a-dia
- apoio tecnológico: recurso a gravações de falantes nativos; emprego do laboratório de línguas

Objectivos a atingir:

- domínio (automatizado) da linguagem falada
- adequação gramatical
- domínio das situações do dia-a-dia

Procedimento:

- unilingue
- indutivo
- automatizante/condicionante: exercícios de repetição (pattern drills), exercícios de substituição e de transformação
- como para L1: L2 adquire-se como L1

#### 2.4. O método audio-visual

(Tal como se tinha inicialmente anunciado, apresentam-se aqui, deste método, apenas os traços que o caracterizam. Não se esqueça, no entanto, que ele revela muito em comum com o método audio-oral, dado que os fundamentos teóricos de ambos são também os mesmos).

##### 2.4.1. Traços característicos em resumo:

- unilingue
- primazia da linguagem falada
- indutivo
- situativo
- estruturas autênticas da fala — falar como um falante nativo — habituação através da imitação — «pattern drills»
- trabalho por fases: apresentação — explicação — assimilação — transfer (repetição)

Objectivos a atingir:

- adequação situacional da fala
- reprodução de diálogos (assunção e desempenho de papéis)

Procedimentos:

- unilingue e visual (uso de ilustrações)
- indutivo
- por fases
- exercícios de substituição e de transformação
- como para L1: L2 adquire-se como L1

2.5. O método comunicativo

2.5.1. Atrás acentuámos mais que uma vez que, se por um lado o método da gramática e tradução se orientou no sentido de deixar no centro dos seus interesses a palavra escrita, o método audio-oral, por outro lado, constituiu a frase na unidade preferencial de trabalho. Ora, uma das objecções que constantemente se tem levantado a esta opção — opção influenciada ela própria pelo estruturalismo taxonómico e sustentada também, posteriormente, pela linguística chomskyana — visa o facto de essa orientação se ter concentrado de modo reducionista sobre a frase e respectivos aspectos morfossintácticos sem atender às suas condições de emprego. Esta posição não é excepcionalmente estranha se se tiverem em conta os interesses específicos da linguística de sistema e a concepção de que a língua (como sistema) não serve exclusiva nem prioritariamente para fins comunicativos. O próprio Chomsky, embora reconhecendo como uma das características dos enunciados a «appropriateness to the situation»<sup>28</sup>, não explora esse aspecto que é relegado simplesmente para o domínio da «performance» — o uso efectivo da língua em situações concretas<sup>29</sup>.

Mas se ainda dentro do estruturalismo propriamente dito procurarmos indagar se aquela foi a atitude generalizada, logo verificamos que não foi esse o caso: os próprios discípulos de Saussure exigiram uma linguística da «parole» com a investigação das regularidades de emprego dos signos; e, por seu turno, o Círculo Linguístico de Praga faz da funcionalidade da língua o núcleo da sua investigação. É o que

---

<sup>28</sup> CHOMSKY, N. — *Language and mind*, 2.<sup>a</sup> ed., New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1972, p. 12.

<sup>29</sup> CHOMSKY, N. — *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge/Mass., 1965, p. 4.

está patente na primeira das «teses de 1929», onde se defende uma concepção da língua como sistema funcional: «Aussi doit-on, dans l'analyse linguistique, prendre égard au point de vue de la fonction. De ce point de vue, la langue est un système de moyens d'expression appropriés à un but»<sup>30</sup>.

Mas não foi só o estruturalismo europeu a reclamar uma linguística da fala. Também dentro das fileiras transformacionistas se exigiu uma linguística da «performance» e a definição dos aspectos que deviam fazer parte da sua descrição. É que o emprego da língua está ele mesmo sujeito a regras — «rules of use» na terminologia do etno-linguista Dell Hymes<sup>31</sup> — e sendo assim impunha-se não só definir essas regras de emprego da língua, mas saber o que é que determina a aceitabilidade dos enunciados, já que era ponto assente que é a competência linguística que define a gramaticalidade das frases. É neste contexto que Hymes, utilizando como um dos primeiros a noção de competência comunicativa, escreve: «There are several sectors of communicative competence, of which the grammatical is one. Put otherwise, there is behavior, and underlying it, there are several systems of rules reflected in the judgements and abilities of those whose messages the behavior manifests. (...) If an adequate theory of language users and language use is to be developed, it seems that judgements must be recognized to be in fact not of two kinds but of four. And if linguistic theory is to be integrated with theory of communication, this fourfold distinction must be stated in a sufficiently generalized way. I would suggest, then, that for language and for other forms of communication (culture), four questions arise». Uma dessas quatro questões é: «whether (and to what degree) something is appropriate (adequate, happy, successful) in relation to a context in which it is used and evaluated»<sup>32</sup>.

Já anteriormente o filósofo Habermas se servira também da expressão «kommunikative Kompetenz»<sup>33</sup>; mas o que nesse estudo lhe interessou foi saber como é que criamos situações de comunicação

<sup>30</sup> FAYE, J. P./ROBEL, L.—*Le Cercle de Prague*, Paris, Seuil, 1969, p. 23.

<sup>31</sup> HYMES, D.—*On communicative competence*, in PRIDE, J. B./HOLMES, J. (eds.), *Sociolinguistics, Selected Readings*, Harmondsworth, Penguin Education, 1972, p. 278.

<sup>32</sup> HYMES, D.—*Ob. cit.*, p. 281 e segs.

<sup>33</sup> HABERMAS, J.—*Vorbereitende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz*, in HABERMAS, J.—*Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1971, pp. 101-141.

ou, melhor, quais são as condições da comunicação possível. Para que possa haver diálogos, têm de existir também condições universais a que chamou universais pragmáticos<sup>34</sup> e dos quais fazem parte classes de palavras (e respectivas gramaticalizações) que se referem às estruturas gerais da situação de enunciação. São exemplos dessas classes os pronomes e as palavras e expressões empregadas como formas de tratamento e na abertura da conversação e que têm directamente a ver com o falante/ouvinte e outros potenciais participantes na conversação; as expressões díticas que se relacionam por exemplo com o tempo e o lugar da enunciação e com o horizonte perceptivo do falante/ouvinte; os verbos performativos que se prendem ao enunciado propriamente dito, à relação entre o falante e os seus enunciados e à relação entre falantes e ouvintes; e ainda os verbos intencionais e alguns advérbios modais, directamente relacionados com a expressão das intenções do falante e das suas atitudes quer perante o enunciado quer perante o ouvinte.

Os contributos de Hymes e de Habermas — aliás na sequência de trabalhos de Wunderlich<sup>35</sup> — vêm provar que a descrição da competência (linguística) dos falantes de dada língua não consiste simplesmente em estabelecer as condições de boa formação sintáctica e semântica que as frases dessa língua devem satisfazer. Para além dessas condições, têm de se verificar ainda certas condições de adequação a que deve obedecer a produção, por parte dos falantes, de sequências de signos linguísticos em determinadas situações de enunciação para que essa produção seja nessas mesmas situações possível e tenha de facto um sentido.

Ora, se tomarmos consciência da importância real que mesmo intuitivamente somos capazes de reconhecer aos factores de uma situação de enunciação que Habermas enumera; mas se, por contraste, tivermos presente que o ensino (a que vamos chamar) «tradicional» — proclamando embora como objectivo o domínio prático de L2 — não se ocupou, através dos manuais, gramáticas e dos próprios cursos, senão do domínio da língua como código ou como sistema; e se sobre este pano de fundo conseguirmos ver claramente as diferenças de interesse, de pressupostos e de dimensões que separam as duas

<sup>34</sup> HABERMAS, J. — *Ob. cit.*, p. 109.

<sup>35</sup> WUNDERLICH, D. — *Die Rolle der Pragmatik in der Linguistik*, in «Der Deutschunterricht», 4, 1970, pp. 5-41. — *Pragmatik, Sprechsituation, Deixis*, in «LiLi», 1, 1/2, 1971, pp. 153-190.



abordagens (a tradicional e a comunicativa), tanto melhor entendemos os motivos por que a didáctica das segundas línguas tem dirigido as atenções para as disciplinas que se ocupam essencialmente do emprego ou das condições de emprego dos elementos linguísticos e das suas estruturas. E creio que não é necessário neste ponto acrescentar outras informações também sobre o contributo da teoria dos actos de fala, da análise conversacional, da psicolinguística, da psicologia social, da sociolinguística e da etnometodologia, com os respectivos instrumentais, para a moderna discussão metodológica. Os elementos que atrás referimos são bem relevantes e suficientes para ajuizarmos da influência que exerceram e do peso que tiveram na concepção dos materiais didácticos com que se tem trabalhado mais recentemente nas aulas de alemão e que se afastam radicalmente dos usados há alguns anos atrás.

Uma das grandes diferenças entre esses métodos, talvez mesmo a decisiva, é a de que, enquanto o ensino comunicativo se orienta pelos parâmetros inovadores da linguística pragmática e aplica conhecimentos da teoria da socialização<sup>36</sup> na descrição das condições da aprendizagem de L2, os métodos que antes dele referimos e caracterizámos deixaram totalmente fora do seu âmbito a tematização das relações e do comportamento social, tal como se reflectem na língua, e esqueceram toda a dimensão afectiva que se manifesta nomeadamente naquelas palavras que, como referiu Leisi, se encontram «an der Grenze zwischen Lexikon und Grammatik»<sup>37</sup>. As palavras em questão são, por exemplo, alguns advérbios modais a que se reporta Habermas (cfr. supra), mas também e sobretudo os chamados sinais de articulação do discurso, os «gambits», as partículas escalares e, sobretudo, as partículas modais que, para além de funções argumentativas, exprimem valorações, tomadas de posição e atitudes do falante (quer para com o que diz, quer para com o seu ou seus ouvintes), atitudes de admiração, de impaciência, de crítica, de admoestação, de perplexidade, etc.<sup>38</sup>. São, em suma, aquelas «palavrinhas» que por via de regra causam grandes dificuldades aos aprendentes e por vezes certo embaraço aos professores, que não

---

<sup>36</sup> WILKINS, D. A. — *Linguistik und Sprachunterricht*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 1976, pp. 195 e segs.

<sup>37</sup> LEISI, E. — *Der Wortinhalt*, Heidelberg, Quelle & Meyer, 1975, p. 117.

<sup>38</sup> Cf. FRANCO, A. — *Descrição linguística das partículas modais no português e no alemão*, Porto, 1986.

vêm por via de regra registadas nos dicionários bilingues, que não se encontram nos textos construídos e artificiais das tradicionais antologias, mas que ocorrem a cada passo, como marcas de autenticidade, nos textos dos livros actualmente utilizados no ensino do alemão como L2 e de que são exemplos os volumes da série «Deutsch aktiv».

Apesar de o conceito de competência comunicativa ter sido entendido por vários autores de modos diversos, o certo é que o que constitui o ponto central das considerações didácticas são as necessidades comunicativas do aprendente, são as intenções comunicativas e accionais que o aluno deve aprender a actualizar em actos de fala, mediante a utilização de elementos e estruturas da língua, mas sem perder de vista a sua interligação com os respectivos factores situacionais. É assim que subjacente à concepção dos manuais escolares modernos está a preocupação de seleccionar e de organizar materiais e estruturas linguísticas de modo a que sirvam de suporte para a expressão de categorias nocionais (como as de lugar, tempo, espaço, quantidade, etc.) e de categorias modais (como as escalas de certeza e outras), e a que desempenhem um papel na realização das funções fundamentais da linguagem e se prendam com situações típicas e com os respectivos temas escolhidos.

Trata-se de um tipo de gramática de que a obra de Leech/Svartvik *Communicative Grammar of English*<sup>39</sup> é o paradigma, e que parte não das categorias e estruturas formais tal como são conhecidas da gramática tradicional, mas que utiliza outros princípios ou grandezas classificatórias (semântico-gramaticais) como «concepts; information reality and belief; mood, emotion and attitude» etc. Sem esquecer que este novo conceito de gramática também tem os seus pontos fracos — dos quais, aliás, não me vou ocupar aqui — deve acentuar-se sobretudo que ela não representa nenhuma fuga ao reconhecimento da importância fundamental dos conhecimentos gramaticais por parte do aluno, os quais exercem uma função de controlo com vista ao seu próprio emprego da língua. O que se pretende com o ensino integrado da gramática, ou seja, orientado para as situações, é, em primeiro lugar, fazer jus ao facto de a língua se nos deparar sempre como língua-com-funções — de tal modo que se não pode entender como separada das condições do seu emprego na sociedade.

---

<sup>39</sup> LEECH, G./SVARTVIK, J. — *Communicative grammar of English*, London, Longman, 1975.

Em virtude do conjunto de novas dimensões e das exigências envolvidas, não se pode já dizer que a abordagem comunicativa seja tributária de um único modelo de gramática. Teremos de falar, antes, de um método eclético que exige bem mais ao professor de L2 do que ser apenas o mestre-escola que sabe de cor as regras da gramática com todas as suas excepções e que orienta tecnicamente o ensino pelas categorias e formas do código linguístico. O professor de L2 tem agora de estar preparado para transmitir aos alunos um conjunto de conhecimentos que lhes permitam descrever e julgar complexas situações (linguísticas e sociais) para melhor as entender.

2.5.2. Traços característicos em resumo:

- fundamentalmente unilingue
- quando necessário (processo de semantização) bilingue: início do curso
- indutivo
- ênfase na comunicação: intenções comunicativas: necessidades de comunicação do aprendente > actos de fala (directos e indirectos) > forma ≠ função
- trabalho por fases:
  - apresentação } eventualmente { consolidação de
  - assimilação } bilingue { formas ling.  
(cognitiva)
  - aplicação (tendo em vista a comunicação (bilingue))
- uso de materiais autênticos, não simplificados:
  - diálogos em situações reais
  - vários géneros/tipos de texto (gravados; fixados por escrito)

Objectivos a atingir:

- (domínio de estratégias de) comunicação: emprego de linguagem adequada à situação em que se produz o acto de fala
- orientação para a satisfação das necessidades práticas comunicativas > papel dos interactantes

Procedimento:

- unilingue (+ em certos casos bilingue)
- indutivo e cognitivo

- unilingue e comunicativo
- centrado no aprendente — desenvolvimento da sua personalidade
- a ordem dos 4 'skills' deixou de ser rígida (podem ser apresentados de modo integrado)
- fomentando a abertura do campo de acção e a autonomia de actividades do aluno > trabalho de grupo
- orientado para situações reais de emprego de L2

3. Com a demorada passagem em revista dos métodos que através dos tempos foram sendo postos em prática no ensino do alemão como segunda língua, tive por objectivo não só mostrar como cada um foi mais ou menos profundamente influenciado pelo tipo de gramática ou pela corrente linguística que na respectiva época predominou e que a didáctica de línguas seguiu, como também apresentar as características que marcam e individualizam cada um desses métodos. Simultaneamente procurei deixar claro que não é possível ensinar uma segunda língua sem o recurso à gramática, independentemente do facto de este termo poder ser entendido de mais que um modo.

Mas as considerações que se fizeram sobretudo a propósito dos fundamentos (teóricos) do método comunicativo revelam que 'gramática' não se pode já entender no sentido de «gramática tradicional», nem definir numa base mais ou menos restrita e estática, e que o que a moderna didáctica de L2 reflecte é a preocupação de incluir nos seus materiais e na sua práxis um conceito alargado de gramática, enriquecido de outras dimensões, nomeadamente da social, aproveitando e conscientemente integrando os conhecimentos específicos de várias sub-disciplinas afins que têm contribuído para que cada vez melhor se dê conta de quão complexas e multifacetadas são as línguas.

Cumulativamente com esta nova orientação, regista-se uma importante viragem no sentido da focalização não só do aprendente como sujeito do processo de aprendizagem, mas do próprio processo em si, e, para além disso, sobretudo, um interesse muito nítido pelo emprego — ou pelas condições de emprego — da segunda língua em situações reais de comunicação — consequência directa do reconhecimento de que as (segundas) línguas são instrumentos do agir comunicativo.

ANEXO 1

Materiais extraídos de GROSS, S. — *Manuel complet de la langue allemande*, Paris, A. Franck, pp. 9-13 e 57-63:

## PREMIÈRE PARTIE.

### PREMIÈRE LEÇON.

Il y a en allemand trois genres : le masculin, le féminin et le neutre marqués par l'article *der, die, das, le, la*.

#### *Article défini.*

Masc. *der Vater*, le père ; *der Mann*, l'homme.

Fém. *die Mutter*, la mère ; *die Frau*, la femme.

Neut. *das Kind*, l'enfant ; *das Buch*, le livre.

#### VOCABULAIRE.

*Ist*, est ; *gut*, bon, bonne ; *groß*, grand, grande ; *klein*, petit, petite.

*Remarque.* L'adjectif placé après le verbe reste toujours invariable quant au genre et au nombre.

#### EXERCICE I.

*Der Vater ist gut. Die Mutter ist gut. Das Kind ist gut. Der Mann ist groß. Die Frau ist groß. Das Buch ist groß. Ist der Vater klein? Ist die Mutter gut? Ist das Kind groß?*

Le père est grand. La mère est bonne. L'enfant est petit. L'homme est bon. La femme est petite. Le livre est grand. Le père est-il grand? La mère est-elle petite? Le livre est-il bon?

MASC.	FÉMIN.	NEUTRE.
<i>dieser, ce, cet...ci;</i>	<i>diese, cette...ci;</i>	<i>dieses, ce ou cette...ci.</i>
<i>jener, ce, cet...là;</i>	<i>jene, celle...là;</i>	<i>jenes, ce ou cette...là.</i>

#### VOCABULAIRE.

*Sind*, sont ; *der Bruder*, le frère ; *der Garten*, le jardin ; *die Schwester*, la sœur ; *das Haus*, la maison ; *das Pferd*, le cheval ; *und, et* ; *schön*, beau, belle.

*Remarque.* Les adjectifs et pronoms démonstratifs *dieser, jener*, prennent les terminaisons de l'article défini.

EXERCICE II.

Dieser Vater und diese Mutter. Dieser Mann und diese Frau. Dieses Kind und dieses Buch. Dieses Haus und dieser Garten sind schön. Dieser Bruder und diese Schwester sind groß. Dieses Pferd ist klein.

Cet homme-ci et cette femme là. Ce frère-ci et cette sœur-là. Cet homme là est grand et cette femme-ci est petite. Ce livre-ci est bon. Ce cheval-là est beau. Ce jardin et cette maison-là sont beaux. Cette mère-ci est-elle bonne? Cet enfant-là est-il petit? Ce jardin-ci et cette maison-là sont-ils grands?

DEUXIÈME LEÇON.

*Article indéfini.*

MASC.	FÉM.	NEUT.
ein, un;	eine, une;	ein, un ou une.

VOCABULAIRE.

Der Freund, l'ami; der Hund, le chien; die Katze, le chat; die Feder, la plume; das Kleid, l'habit, la robe; treu ou getreu, fidèle; falsch, faux; nützlich, utile.

EXERCICE III.

Dieser Freund ist getreu. Das Pferd und der Hund sind nützlich. Eine Katze ist klein und falsch. Ein Hund ist schön und treu. Ist ein Buch nützlich? Ist jenes Kleid schön? Ein Haus und ein Garten sind nützlich und groß. Ist diese Feder gut?

Une maison est-elle belle? Un ami est-il fidèle? Un cheval est-il beau? Une plume est-elle utile? Un chat est-il faux? Un chien est-il fidèle? Cet habit-ci est-il grand? Ce livre-là est-il utile? Un frère et une sœur sont-ils bons?

MASC.	FÉM.	NEUT.
mein, mon;	meine, ma;	mein, mon, ma.
dein, ton;	deine, ta;	dein, ton, ta.
sein, son ( <i>possesseur masc.</i> )	seine, sa;	sein, son, sa.
ihr, son ( <i>possesseur fém.</i> )	ihre, sa;	ihr, son, sa.

VOCABULAIRE.

Karl, Charles; Heinrich, Henri; Friedrich, Frédéric; Karoline, Caroline; Amalie, Amélie; vernünftig, sage, raisonnable; traurig, triste; sehr, très.

*Remarque.* Les adjectifs possessifs mein, dein, sein, ihr; unser, notre; euer, votre; ihr, leur; et fein, nul (*pas un*), prennent la terminaison de l'article indéfini.

## EXERCICE IV.

Mein Vater ist dein Bruder. Meine Mutter ist seine Schwester. Karl ist ein Kind. Friedrich ist unser Freund. Amalie ist sehr vernünftig. Euer Bruder ist sehr traurig. Dein Haus ist schön. Kein Kind ist vernünftig. Dieser Mann und diese Frau sind gut. Ihr Bruder und ihre Schwester sind klein. Ist kein Hund falsch? Ist keine Kage treu?

Votre frère est-il bon? Sa sœur (à lui) est-elle fidèle? Ton père est-il sage? Son cheval (à lui) est-il beau et grand? Ta sœur est-elle raisonnable? Son livre (à elle) est-il utile? Un chat est-il fidèle? Un cheval est-il petit? Une plume est-elle grande? Frédéric et Henri sont-ils sages? Votre sœur est-elle triste?

## VOCABULAIRE.

Welch-, quel; jed-, chaque, tout; manch-, maint; nicht, ne ... pas; der Oheim, Onkel, l'oncle; die Muhme, Tante, la tante; reich, riche; arm, pauvre; krank, malade; zufrieden, content; immer, toujours; aber, mais.

Remarque. Les adjectifs *welch-*, *jed-*, *manch-*, prennent la terminaison de l'article défini.

## EXERCICE V.

Mein Vater ist euer Oheim. Seine Frau ist unsere Tante. Welcher Mann ist immer zufrieden? Jede Frau liebt ihr Kind. Mancher Mann ist nicht reich, aber zufrieden. Welche Frau ist immer krank? Amalie und Louise sind zufrieden. Unser Onkel und unsere Tante sind sehr reich. Ferdinand ist unser Freund. Henriette und Karoline sind traurig. Ihre Mutter ist krank. Ist jeder Hund treu? Ist kein Hund falsch? Ist jenes Kind nicht ihre (votre) Schwester?

Louise est triste. Henri est pauvre. Caroline n'est pas contente. Sa mère (à elle) est très-malade. Votre ami est-il fidèle? Votre cheval et votre chien sont-ils beaux? Notre chat est très-faux, mais notre chien est fidèle. Cet homme-ci est-il votre père? Votre sœur n'est-elle pas leur tante? Toute mère n'est-elle pas bonne? Tout homme est riche. Quel père est toujours content? Quel enfant est toujours petit?

## TROISIÈME LEÇON.

Il y a en allemand quatre cas: le *nominatif*, le *génitif*, le *datif*, l'*accusatif*.

Ce que l'on appelle nominatif, n'est autre chose que le sujet du verbe. C'est le mot qui répond à la question *qui* ou *qu'est-ce qui*. Le génitif est ordinairement le complément d'un sujet ou d'un

régime ; il marque la possession , et répond à la question *de qui* ou *de quoi*, faite à la suite d'un autre mot. Le datif est le régime indirect d'un verbe, soit exprimé, soit sous entendu ; il marque l'attribution ou la destination. En français il est marqué par une préposition, mais en allemand cette préposition n'est pas toujours exprimée. L'accusatif n'est autre chose que le régime direct. Il répond à la question *qui* ou *quoi* faite après le verbe. En français le régime direct se met ordinairement avant le régime indirect, en allemand on place le datif avant l'accusatif.

VOCABULAIRE.

Ich bin, je suis ; du bist, tu es ; er ist, il est ; sie ist, elle est ; wir sind, nous sommes ; ihr seid (Sie sind), vous êtes ; sie sind, ils ou elles sont.

Der Sohn, le fils ; die Tochter, la fille ; fleißig, appliqué ; faul, paresseux ; wo, où.

*Remarque.* En parlant à quelqu'un on emploie, par politesse, la troisième personne du pluriel au lieu de la seconde, et l'on écrit alors le pronom qui représente cette personne, par une grande lettre.

EXERCICE VI.

Ich bin arm. Du bist reich. Er ist faul. Sie ist vernünftig. Wir sind krank. Ihr seid fleißig. Sie sind traurig. Amalie ist meine Schwester. Ferdinand ist euer Sohn. Edward ist unser Freund. Ihr (leur) Hund und ihre Kage sind nicht schön. Der Garten und das Haus sind nicht groß. Das Pferd und der Hund sind nützlich. Diese Frau und dieser Mann sind traurig. Ihr Sohn und ihre Tochter sind krank. Ist Ihr (votre) Onkel zufrieden? Ist sein Sohn nicht faul?

Où suis-je ? Charles où es-tu ? Où es ta sœur ? Où sont ton père et la mère ? Où êtes-vous, mon ami ? Cet homme et cette femme sont riches ? Cet enfant est pauvre. Il (est) est triste. Il est malade. Il est notre ami, notre frère. Cette enfant est notre sœur. Elle est appliquée. Cette femme-ci est riche. Sa maison (à elle) est grande, Son jardin est beau. Mais cet homme-là est pauvre et malade. Votre livre est beau et utile. Votre habit n'est pas beau. Il est petit. Etes-vous content, mon ami ? Tu es contente, ma sœur ! Sommes-nous tristes, mon frère ? Quel enfant est toujours appliqué ? Quel homme est toujours content ? Quelle femme est triste ?

QUATRIÈME LEÇON.

	MASC.	FÉM.	NEUT.
Nom.	der, le ;	die, la ;	das, le ou la.
Gén.	des, du ;	der, de la ;	des, du.
Dat.	dem, au ;	der, à la ;	dem, au.
Accusat.	den, le ;	die, la ;	das, le.



Déclinez aux trois genres : dieſ-, ce ... ci ; jen-, ce ... là ; weſſſ-, quel ; jeb-, chaque, tout ; ſolſſ-, tel ; manſſ-, maint ; all-, tout.

	MASC.	FÉM.	NEUTRE.
N.	ein, un ;	eine, une ;	ein, un, une.
G.	eineſ, d'un ;	einer, d'une ;	eineſ, d'un, -e.
D.	einem, à un ;	einer, à une ;	einem, à un, -e.
A.	einen, un ;	eine, une ;	ein, un, -e.

Déclinez aux trois genres : mein, mon ; dein, ton ; ſein, son ; ihr, son ; unſer, notre ; euer, votre ; Ihr, votre ; ihr, leur ; kein, aucun, point de.

#### VOCABULAIRE.

Ich habe, j'ai ; du haſt, tu aſ ; er hat, il a ; ſie hat, elle a ; man hat, on a ; wir haben, nous avons ; ihr habt (Sie haben), vous avez ; ſie haben, ils ou elles ont.

Der König, le roi ; der Kaiſer, l'empereur ; die Uhr, la montre ; der Brief, la lettre ; Recht, raiſon ; Unrecht, tort ; gegeben, donné ; geliehen, prêté ; wer, qui ; waſ, que, quoi.

I<sup>re</sup> Remarque. Les ſubſtantifs maſculins en eſ, er, en prennent au génitif ſingulier ſ ; tous les autres cas ſont ſemblables au nominatif.

II<sup>e</sup> Rem. L'interrogatif wer pour les perſonnes, waſ pour les choſes, ſe décline comme l'article défini ; excepté au génitif qui fait weſſen.

III<sup>e</sup> Rem. Le participe ſe ſépares de l'auxiliaire et ſe met à la fin de la propoſition.

#### EXERCICE VII.

Der Sohn deſ Königs iſt reich. Die Tochter eureſ Freundes iſt ſehr ſchön. Ich habe dem Bruder deſ Heinrichs einen Brief geſchrieben. Der Garten deines Oheims iſt groß. Daſ Buch Ihreſ Sohneſ iſt ſehr nützlich. Daſ Hauſ meiner Tante iſt ſehr klein. Unſere Schweſter hat Recht, ſie iſt ſehr fleißig. Dein Bruder hat Unrecht, er iſt ſehr faul. Der Vater jeneſ Kindeſ iſt ſehr traurig. Wer hat meinem Bruder Recht gegeben ? Wer hat dem Kinde dieſer Frau eine Uhr gegeben ? Wo iſt der Hund deſ Friedrichs ? Wer hat der Schweſter unſereſ Königs einen Brief geſchrieben ? Welchem Manne iſt dieſe Uhr ? Wer hat dieſem Kinde mein Meſſer geliehen ? Waſ haſt du geſchrieben ?

Glücklich, heureux ; unglücklich, malheureux ; geſehen, vu ; genommen, pris ; geweint, pleuré ; auch, auſſi.

Remarque. Les noms propres de perſonnes peuvent ſe décliner avec ou ſans article. On peut auſſi changer la place deſ mots et mettre le ſubſtantif qui représente l'objet poſſédé, avant celui qui représente le poſſeſſeur, mais alors on ſupprime l'article défini qui précède celui-ci. Ainſi, cette phrase :

*le père de Charles eſt arrivé,*

peut ſe traduire par : der Vater deſ Karleſ iſt angekommen,

ou par : der Vater Karleſ iſt angekommen,

ou encore par : Karleſ Vater iſt angekommen.

Amélie, tu as tort. Ta sœur a raison. Où es ton frère? Nous avons raison et vous avez tort. Cette femme est triste; elle est malheureuse; elle a pleuré. La fille de cette femme est malade. Le frère de votre mère est votre oncle. Il est aussi notre oncle; il est le frère de notre père. Votre fils est très-appliqué, mais la fille de votre ami est très-paresseuse; son père n'est pas content. Le chat de la tante n'est pas grand; mais son chien est très-grand. Le chien de cet homme est petit; mais il est fidèle. Qui a vu le roi et l'empereur? Quelle femme a pleuré? Tout (chaque) homme est-il content? Je n'ai pas votre montre. L'ami de Frédéric a vu notre jardin. Cette femme et son fils sont très-malheureux; ils ont pleuré; ils sont toujours très-tristes. Le mari (Mann) de cette femme est malade? Qui a vu ma plume? Ma robe est-elle belle? A quelle enfant avez-vous donné un livre?

## DEUXIÈME PARTIE.

# GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

Il y a dans la langue allemande dix sortes de mots que l'on appelle aussi les dix parties du discours, ce sont :

le nom ou substantif,	das Nennwort ou Hauptwort.
l'article,	das Geschlechtswort.
l'adjectif,	das Eigenschaftswort ou Beiwort.
le pronom,	das Fürwort.
le verbe,	das Zeitwort.
le participe,	das Mittelwort.
la préposition,	das Vorwort.
l'adverbe,	das Nebenwort.
la conjonction,	das Bindewort.
l'interjection,	das Ausrufungswort.

De ces dix espèces de mots, les six premières sont variables et les quatre dernières invariables.

Le nom, l'article, l'adjectif, le pronom et le participe sont variables selon le *genre*, le *nombre*, et le *cas*.

Il y a trois genres, le masculin, le féminin et le neutre : das männliche, das weibliche und das sächliche (Geschlecht). Deux nombres, le singulier et le pluriel : die Einzahl und die Mehrzahl. Quatre cas (Beugungsfälle), le nominatif, le génitif, le datif et l'accusatif : der Nennende, der Zeugende, der Gebende und der Anflagende. Le génitif se dit aussi Besißfall, et le datif Zeugungsfall.

DE L'ARTICLE.

(Von dem Geschlechtswort).

Il y a en allemand deux articles : l'article *défini* (das bestimmte Geschlechtswort), et l'article *indéfini* (das unbestimmte Geschlechtswort).

DÉCLINAISON DE L'ARTICLE DÉFINI.

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
MASC.	FÉM.	NEUT.	DES TROIS GENRES.
N. der, le;	die, la;	das, le ou la;	die, les.
G. des, du;	der, de la;	des, du;	der, des.
D. dem, au;	der, à la;	dem, au;	den, aux.
A. den, le;	die, la;	das, le;	die, les.

On voit, dans le tableau qui précède, que les différentes terminaisons caractéristiques de l'article défini sont :

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
MASC.	FÉM.	NEUT.	DES TROIS GENRES.
N. er,	e,	aß,	e.
G. er,	er,	eß,	er.
D. em,	er,	em,	en.
A. en,	e,	aß,	e.

DÉCLINAISON DE L'ARTICLE INDÉFINI.

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
MASC.	FÉM.	NEUT.	DES TROIS GENRES.
N. ein, un;	eine, une;	ein, un, une.	L'article indéfini
G. eines, d'un;	einer, d'une;	eines, d'un.	n'a point de
D. einem, à un;	einer, à une;	einem, à un.	pluriel.
A. einen, un;	eine, une;	ein, un.	

TERMINAISONS CARACTÉRISTIQUES DE L'ARTICLE INDÉFINI.

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
MASC.	FÉM.	NEUT.	DES TROIS GENRES.
N. —	e,	—	
G. eß,	er,	eß.	
D. em,	er,	em.	
A. en,	e.	—	

*Singulier.*

Article ein, eine, ein, un, une.

N. mein, mon ;	meine, ma ;	mein, mon, ma.
G. deineſ, de ton ;	deiner, de ta ;	deineſ, de ton.
D. feinem, à son ;	ſeiner, à sa ;	feinem, à son.
A. ihren, son ;	ihſ, sa ;	ihſ, son.

*Remarque.* L'article indéfini ein, un, n'ayant point de pluriel, les adjectifs déterminatifs qui remplacent cet article se déclinent sur l'article défini die. *Ex.* .

*Pluriel.*

Article die, les, pour les trois genres.

N. unſere, nos.
G. eurer, de vos.
D. ihren, à leurs.
A. keine, point de, etc.

*Règle générale.* Dans toute la déclinaison de l'article défini ainsi que dans celle de l'article indéfini et de leurs remplaçants, l'accusatif féminin et neutre, ainsi que l'accusatif pluriel, sont semblables à leurs nominatifs.

VERSION.

Die ewige Bürde.

I. Der Kalif Hakkam, der die Pracht liebte, wollte die Gärten ſeines Palaſtes verſchönern und erweitern.

II. Er kaufte alle benachbarten Ländereien, und bezahlte den Eigenthümern ſo viel ſie dafür verlangten.

III. Nur eine arme Wittve fand ſich, die daſ Erbtheil ihrer Väter, auß frommer Gewiſſenhaftigkeit, nicht veräußern wollte, und alle Anerbietungen außſchlug.

MOT-A-MOT.

<sup>2</sup> <sup>1</sup>  
La éternelle fardeau.

<sup>1</sup> <sup>2</sup> <sup>4</sup> <sup>3</sup> <sup>5</sup>  
Le calif Hakkam, qui la pompe aimait (aima), . voulait (voulut)  
<sup>8</sup> <sup>9</sup> <sup>6</sup> <sup>7</sup>  
les jardins de son palais embellir et élargir.

<sup>1</sup> <sup>2</sup> <sup>3</sup> <sup>5</sup> <sup>4</sup> <sup>6</sup>  
Il achetait (acheta) toutes (les) voisines terres et payait (paya) aux  
<sup>7</sup> <sup>8</sup> <sup>9</sup> <sup>10</sup> <sup>11</sup>  
propriétaires si beaucoup (tant, autant que) ils en demandaient (demandèrent).

<sup>1</sup>                    <sup>4</sup>                    <sup>5</sup>                    <sup>6</sup>                    <sup>3</sup>                    <sup>2</sup>                    <sup>7</sup>                    <sup>15</sup>  
 (Il) Seulement une pauvre veuve trouva t se, qui l'héritage *de ses*  
<sup>16</sup> <sup>8</sup>                    <sup>9</sup>                    <sup>10</sup>                    <sup>11</sup> <sup>13</sup> <sup>14</sup>  
 pères de (par une) pieuse *délicatesse de conscience ne pas aliéner*  
<sup>12</sup>                    <sup>17</sup>                    <sup>19</sup>                    <sup>20</sup> · <sup>21</sup> <sup>22</sup> <sup>23</sup>                    <sup>25</sup>  
 voulait (voulut) et (qui) toutes (les) offres, que on lui *pour cela*  
<sup>24</sup>                    <sup>18</sup>  
 faisait (fit), refusait (refusa).

*Comparaison des deux langues.*

*Phrase I.* Der Kalif Hakkam, der die Bracht liebte, wollte die  
 Le calif Hakkam qui la pompe aimait, voulut les  
 Gärten seines Palastes verschönern und erweitern.  
 jardins de son palais embellir et élargir.

On dirait en français : Le calif Hakkam qui aimait la pompe vou-  
 lait élargir (agrandir) les jardins de son palais.

*Phrase II.* Er kaufte alle benachbarten Ländereien und bezahlte  
 Il acheta toutes les voisines terres et paya  
 den Eigenthümern soviel sie dafür verlangten.  
 aux propriétaires autant qu' ils en voulaient.

En français on dit : Il acheta toutes les terres voisines et paya aux  
 propriétaires autant qu'ils en demandaient.

On voit que dans la phrase I l'ordre de la construction est interverti,  
 qu'à la première proposition le verbe est à la fin au lieu d'être après  
 son sujet et que, dans la seconde, les infinitifs verschönern et erweitern  
 sont à la fin de la proposition, tandis qu'en français ils se trouvent  
 immédiatement après le verbe personnel *voulait*.

La raison de cette interversion est que la première proposition, *der*  
*die Bracht liebte*, qui aimait la pompe, est une proposition inci-  
 dente; et dans toute proposition incidente le verbe se met à la fin.

*Remarque.* On appelle *propositions incidentes* celles qui servent de complément  
 à l'un des termes d'une autre proposition. Elles commencent toujours par un pro-  
 nom relatif ou une conjonction.

Quant à la deuxième proposition de la même phrase, où les verbes verschönern et er-  
 weitern sont à la fin, c'est parce que les infinitifs allemands, dans l'ordre régulier de la  
 construction, se placent toujours à la fin de la proposition à laquelle ils appartiennent.

Si dans la phrase II l'ordre de la construction est le même qu'en  
 français, c'est que les deux propositions qui la composent sont des  
 principales et, par conséquent, qu'aucune ne commence par un pro-  
 nom relatif ni par une conjonction. Cependant, dans la seconde propo-

sition, *soviel sie dafür verlangen*, quoique en tout semblable à la construction française, elle n'est pas régulière; car en allemand on met dans l'ordre régulier, les régimes, soit directs, soit indirects, soit pronom ou une autre partie du discours, après le verbe. Donc, si cette proposition était une principale, on dirait : *sie verlangen dafür soviel*; *dafür* étant un régime indirect et *soviel* un régime direct; mais elle est incidente et sert de complément à un membre de la principale; il y a une conjonction sous entendue, c'est comme s'il y avait: *Er bezahlte den Eigenthümern soviel als sie dafür verlangten*.

*Phrase III. Nur eine arme Wittwe fand sich, etc.*  
 Seulement une pauvre veuve trouva se, etc.

En français: Il se trouvait seulement une pauvre veuve, ou mieux, il ne se trouvait qu'une pauvre veuve, etc.

Pourquoi le pronom *sich* se ou soi est-il placé après le verbe?

Dans la 2<sup>e</sup> proposition: *die das Erbtheil aus frommer Gewissen-*  
 qui l' héritage par pieuse délica-

*haftigkeit nicht veräußern wollte.*  
 tesse de conscience (ne) pas aliéner voulait.

En français: qui, par une pieuse délicatesse de conscience, ne voulait pas aliéner l'héritage.

Pourquoi le verbe est-il à la fin de la proposition?

3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> propositions: *und alle Anerbietungen, die man ihr*  
 et toutes les offres qu' on lui  
*machte, ausſchlug.*  
 fit refusa.

En français: et qui refusa toutes les offres qu'on lui fit.

Dans ce membre de phrase il y a deux propositions incidentes: *die alle Anerbietungen ausſchlug* et *die man ihr machte*. Cette dernière étant le complément du régime de la première, elle se trouve nécessairement placée après le mot dont elle complète le sens, de sorte que le verbe de la première de ces deux propositions se trouve placé après celui de la dernière. Cependant pour que le sens de la phrase ne reste pas trop longtemps suspendu, il vaut mieux mettre le verbe à la fin de l'incidente à laquelle il appartient, si la suivante est d'une grande étendue.

Eine Wittve, die alle Anerbietungen ausschlug welche man ihr seit mehreren Jahren mit inständigem Bitten und Anhalten machte.

Une veuve qui refusait toutes les offres qu'on lui faisait depuis plusieurs années avec des sollicitations continuelles.

### EXERCICE I<sup>er</sup>.

*Nota.* Cet exercice, ainsi que le suivant, doit se faire de vive voix et à livre fermé. Le professeur dira la phrase en allemand, et l'élève la traduira en français. Ce n'est qu'après cette leçon orale qu'on l'écrira.

Traduisez : Die ewige Bürde. — Der Kalif Hakkam ; — der die Pracht liebte ; — wollte verschönern ; — wollte vergrößern ; — die Gärten seines Palastes. — Er kaufte alle Ländereien ; — alle benachbarten Ländereien. — Nur eine arme Wittve fand sich. — Das Erbtheil ihrer Väter. — Eine Wittve die sich fand. — Die nicht veräußern wollte. — Die ausschlug ; — alle Anerbietungen. — Die man ihr machte. — Deswegen.

### EXERCICE II.

Traduisez en allemand : L'éternel fardeau. La pompe. Hakkam aimait la magnificence (la pompe). Le calif aimait. Il aimait. Il voulait embellir. Il voulait élargir les jardins. Les jardins de son palais. Il acheta. Il achetait des propriétaires toutes les terres voisines. Tant, autant (ebensoviel). Aux propriétaires, seulement. La pauvre veuve se trouva. Il se trouva une pauvre veuve. Qui voulait. Qui ne voulait pas. Qui ne voulut pas aliéner l'héritage. Aliéner l'héritage de ses pères. Par (aus) une pieuse délicatesse de conscience. Une veuve refusa. Une pauvre veuve qui refusa toutes les offres. On lui fit des offres. Les offres qu'on lui en fit.

### EXERCICE III.

*Conversation.* (Gespräch).

#### VOCABULAIRE.

Der Titel, le titre : die Uebersetzung, la version, la traduction ; wieviel, combien ; warum, pourquoi ; wie, comment ; machte, fit ; weil, parce que ; zürnt, est en colère.

*Remarque.* Le professeur interrogera et l'élève répondra en allemand. Quand on interroge, on commence toujours par les mots interrogatifs ; quand il n'y en a pas dans la phrase, on commence par le verbe, et le sujet se met toujours après le verbe.



Welches ist der Titel dieser Uebersetzung? Wie ist die Würde. Was ist ewig? Wer liebte die Pracht? Was wollte er machen? Was wollte er vergrößern? Was kaufte er? Wieviel bezahlte er dafür? Wem bezahlte er soviel? Wer fand sich, die das Erbtheil ihrer Väter nicht veräußern wollte? Was wollte die Wittve nicht veräußern? Warum wollte sie das Erbtheil ihrer Väter nicht veräußern? Wieviel Wittwen fanden sich? Wie war ihre Gewissenhaftigkeit? Was machte sie?

## EXERCICE IV.

*Phraséologie (Satzbildung).*

Hakkam voulait embellir les jardins de son palais, parce qu'il aimait la magnificence. Le calif aimait la pompe. Il acheta toutes les terres voisines. Quelle pompe éternelle! La pauvre veuve *porte* un fardeau éternel (*porte, trägt*). J'achetai (1) toutes les terres voisines, et je payai aux propriétaires tant qu'ils en (dafür) demandaient. Comme (da) le prince (Fürst) (ne) voulait pas perdre (*verlieren*) les terres voisines, il les (*sie*) acheta. Le fils du calif ne voulant pas perdre (*tournez : comme le fils du calif ne voulait pas perdre*) l'héritage de son père, il acheta toutes les terres voisines, et il paya aux propriétaires tant qu'ils en demandaient. Le calif Hakkam *est en colère*. Pourquoi? Parce que la pauvre veuve refusa toutes les offres qu'il lui fit.

---

## ANEXO 2

Elementos extraídos de BERLITZ, M. D. — *Erstes Buch für den Unterricht in den neueren Sprachen*, Berlin, N. York, Paris, 1903, pp. 9-15:

**Erste Übung.<sup>1</sup>**

der Bleistift.	die Feder.	das Buch.
der Stuhl.	die Kreide.	das Lineal.
der Tisch.	die Tafel.	das Papier.
der Ofen.	die Schachtel.	das Kult.
der Boden.	die Decke.	das Fenster.
der Vorhang.	die Wand.	das Tintenfaß.
	die Tür.	

Was ist das? — Der Bleistift, der Stuhl u. s. w.

Ist das der Stuhl? { Ja, das ist der Stuhl.  
                          { Nein, das ist nicht der Stuhl.

Ist das der Tisch, der Vorhang? u. s. w.

Ist das der Bleistift { Das ist der Bleistift.  
oder die Feder? { " " die Feder.

Ist das die Tür oder das Fenster, der Boden oder die Decke? u. s. w.

Farben: Schwarz, weiß, rot, blau, grün, gelb, braun, grau.

Die Tafel ist schwarz, die Kreide ist weiß, das Buch ist blau u. s. w.

Wie ist der Stuhl? Der Stuhl ist braun. Wie ist die Tafel? Die Tafel ist schwarz. Wie ist das Lineal? Das Lineal ist gelb. Wie ist der Tisch? Der Tisch ist rot u. s. w.

Wie ist der Bleistift?	Er ist schwarz.
" " die Feder?	Sie ist schwarz.
" " das Buch?	Es ist schwarz.

<sup>1</sup> Man warte mit dem Lesen bis nach der neunten Übung.

Wie ist der Tisch, der Stuhl, die Wand, die Decke,  
das Pult, das Lineal?

Ist der Bleistift schwarz? — Ja, er ist schwarz.

Ist die Feder rot? — Nein, sie ist nicht rot.

Ist das Buch grün oder schwarz? — Es ist schwarz.

---

Der Bleistift	}	ist rot, grün, blau u. s. w.
Die Feder		
Das Buch		

Das ist	}	der rote, grüne, blaue Bleistift.
		die " " " Feder.
		das " " " Buch.

Dieser Bleistift ist rot, dieser ist schwarz: das ist der rote Bleistift, das ist der schwarze. Diese Schachtel ist blau, diese ist grün: das ist die blaue Schachtel, das ist die grüne. Dieses Papier ist weiß, dieses ist gelb: das ist das weiße Papier, das ist das gelbe.

Welcher Bleistift ist das? — Das ist der rote Bleistift.

Wie ist dieser Bleistift? — Er ist rot.

Welches Buch ist das? Wie ist das Buch? Welcher Stuhl ist das? Wie ist der Stuhl? Welche Schachtel ist das? Wie ist die Schachtel? u. s. w.

---

## Zweite Übung.

Der schwarze Bleistift ist lang, der rote ist nicht lang, er ist kurz.

Wie ist der schwarze Bleistift? Der schwarze Bleistift ist lang.

Wie ist der lange Bleistift? Der lange Bleistift ist schwarz.

Wie ist das braune Lineal? Das braune Lineal ist kurz.

Wie ist das kurze Lineal? Das kurze Lineal ist braun.

Welcher Bleistift ist lang? Wie ist der rote Bleistift?  
Wie ist der kurze Bleistift? Welcher Bleistift ist schwarz?

Das braune Buch ist breit; das schwarze ist nicht breit, sondern schmal.

Wie ist die blaue Schachtel? Die blaue Schachtel ist breit.

Wie ist die breite Schachtel? Die breite Schachtel ist blau.

Wie ist das weiße Papier? Das weiße Papier ist schmal.

Wie ist das schmale Papier? Das schmale Papier ist weiß.

Welches Buch ist breit? Wie ist das breite Buch? Wie ist das schwarze Buch, breit oder schmal? Welches Buch ist schwarz?

Das rote Buch ist lang und breit, es ist groß; das graue Buch ist kurz und schmal, es ist klein. — Ist das rote Buch groß? Wie ist das graue Buch? Ist das große Buch gelb oder grün? Ist die Tür klein? Welches Buch ist grau?

Wie ist der braune Tisch? Der braune Tisch ist groß.

Wie ist der große Tisch? Der große Tisch ist braun.

Wie ist die gelbe Schachtel? Die gelbe Schachtel ist klein.

Wie ist die kleine Schachtel? Die kleine Schachtel ist gelb.

Das rote Buch ist dick, das graue ist dünn.

Wie ist das gelbe Buch? Das gelbe Buch ist dick.

Wie ist das dicke Buch? Das dicke Buch ist gelb.

Wie ist das blaue Buch? Das blaue Buch ist dünn.

Wie ist das dünne Buch? Das dünne Buch ist blau.

Welches Buch ist rot? Wie ist das graue Buch? Wie ist das rote Buch, dick oder dünn? Welches Buch ist grau? Welches Buch ist dick?

---

so lang wie,	länger als,	am längsten,
so kurz wie,	kürzer als,	am kürzesten,

Der schwarze Bleistift ist lang und der braune ist lang: der schwarze Bleistift ist länger als der braune. — Welcher Bleistift ist länger? Ist der braune länger? Was ist kürzer, das Lineal oder die Feder?

Das rote Buch ist größer als das graue; das graue ist kleiner als das rote. — Welches Buch ist kleiner? Ist das graue kleiner? Welches Buch ist dicker, das breite oder das Schmale?

Das braune Buch ist größer als das schwarze, das schwarze ist nicht so groß wie das braune. — Die Decke ist ebenso groß wie der Boden. — Ist das schwarze Buch so groß wie das graue? Ist der Tisch so lang wie die Wand? Ist das weiße Papier schmaler als das gelbe, oder ist es ebenso breit?

Welcher Bleistift ist am längsten, der rote, der schwarze oder der braune? Welches Buch ist am größten, das gelbe, das graue oder das schwarze? Was ist am kürzesten, das Lineal, der Bleistift oder die Kreide?

Der Tisch ist hoch. Der Stuhl ist niedrig. Das Fenster ist niedriger als die Decke. — Ist die Tür so hoch wie die Wand? Was ist höher, das Fenster oder die Tür?

### Dritte Übung.

Das ist Herr Berliß und das die Frau Müller. Wer ist das?

Herr Berliß geht. Fräulein Berta geht nicht. Wer geht? Herr Berliß. Wer geht nicht? Fräulein Berta. Geht Herr Brandt? Nein, er geht nicht. Geht Herr Berliß? Ja, er geht. Geht Fräulein König? Nein, sie geht nicht.

Herr Berliß geht; Herr Berliß kommt. Kommt Herr Berliß oder geht er? Wer kommt?

Herr Berliß steht; Herr Heinz steht nicht, er sitzt. Steht Herr Berliß? Ja, er steht. Sitzt Herr Berliß? Nein, er sitzt nicht. Steht Herr Heinz? Sitzt Fräulein Berta? Steht Herr Brandt oder sitzt er? Wer steht? Wer sitzt hier?

Ich bin Herr Berliß. Sie sind Herr Braun. Dieser Herr ist Herr Wolf, jener ist Herr Schulze. Diese Dame ist Fräulein Moll, jene ist Frau Schulze.

Wer sind Sie? Ich bin Herr Müller.

Wer bin ich? Sie sind Herr Berliß.

Wer ist jener Herr? Das ist Herr Schulze.

Wer ist jene Dame? Das ist Frau Friedrich.

Ist das Herr Schulze? Ja, das ist er.

Ist das Fräulein Schmitt? Nein, das ist sie nicht.

Ich gehe. Sie gehen nicht, Sie sitzen. Herr Moll sitzt nicht, er steht. Gehe ich? Ja, Sie gehen. Gehen Sie? Nein, ich gehe nicht. Sitze ich? Nein, Sie sitzen nicht. Sitzen Sie? Ja, ich sitze. Steht Herr Schulze? Ja, er steht. Stehen Sie? Nein, ich stehe nicht. Stehe ich? Ja, Sie stehen. Wer geht? Sie gehen. Wer sitzt? Ich sitze.

Das schwarze Buch liegt, das rote steht. Welches Buch liegt? Welches Buch steht? Steht der Stuhl oder liegt er?

Das rote Buch liegt hier, das schwarze liegt dort. Herr

Heinz sitzt hier. Herr Friedrich sitzt dort. Was liegt hier?  
Was steht dort?

Wo sind Sie? Ich bin hier. Wo bin ich? Sie sind  
dort. Wo sitzt Herr Müller? Er sitzt hier. Wo steht Fräulein  
Moll? Sie steht dort. Wer bin ich? Wer sind Sie? Wer  
steht hier? Wer sitzt dort?

ich gehe	Sie gehen	er (sie) geht
„ komme	„ kommen	„ kommt
„ stehe	„ stehen	„ steht
„ sitze	„ sitzen	„ sitzt
„ bin	„ sind	„ ist.

### Vierte Übung.

Der Herr Berliß nimmt das Buch. Er legt das Buch hin.  
Er macht das Buch auf. Er macht das Buch zu.  
Er nimmt das Tintenfaß. Er stellt das Tintenfaß hin.  
Herr Berliß berührt das Buch. Er bewegt das Buch.

Was tut Herr Berliß? Er nimmt das Buch u. s. w.  
Macht Herr Berliß die Thür auf? Ja, er macht die Thür  
auf. Nein, er macht die Thür nicht auf, sondern zu. Nimmt  
Karl das Tintenfaß? Ja, er nimmt das Tintenfaß. Nein,  
er nimmt nicht das Tintenfaß, sondern das Buch.

ich nehme	Sie nehmen	er (sie, es) nimmt
„ lege	„ legen	„ ( „ „ ) legt
„ stelle	„ stellen	„ ( „ „ ) stellt
„ mache	„ machen	„ ( „ „ ) macht
„ berühre	„ berühren	„ ( „ „ ) berührt
„ bewege	„ bewegen	„ ( „ „ ) bewegt.

Ich nehme das Papier. Bitte, Herr Müller, nehmen

Sie die Schachtel! Sie nehmen die Schachtel. Was tun Sie? (Ich nehme die Schachtel.) Was nehme ich? (Sie nehmen das Papier.) Ich lege das Papier hin. Was tue ich? (Sie legen das Papier hin.) Bitte, stellen Sie die Schachtel hin! Ich mache die Tür auf. Was tue ich? (Sie machen die Tür auf.) Bitte, Frau Heinz, machen Sie die Tür zu! Was tun Sie? Was tut Frau Heinz? Fräulein Berta, bitte, machen Sie das Fenster auf! Was tun Sie, Fräulein? Was tut Fräulein Berta? Bitte, Fräulein, nehmen Sie das Buch! Was nimmt Fräulein Berta? Frau Müller, berühren Sie den Tisch! Was tun Sie? Was tut Frau Müller? Herr Marks, nehmen Sie das Buch und bewegen Sie es! Was tun Sie? Was tut Herr Marks?

Das ist der —. Ich nehme (lege, stelle u. s. w.) den —.  
 Das ist der Bleistift. Ich nehme den Bleistift. Ich lege den Bleistift hin. Das ist der Stuhl. Ich nehme den Stuhl. Ich stelle den Stuhl hin. Was ist das? Was nehme ich? Was lege ich hin? Was stelle ich hin? Bitte, nehmen Sie den Bleistift! Was tun Sie? Was tut Herr Moll? Das ist der Tisch. Ich berühre den Tisch. Ich bewege den Tisch. Was ist das? Was berühre ich? Was bewege ich? Herr Schwarz, bitte, bewegen Sie den Stuhl! Was tun Sie? Was tut er? Was tut Herr Berliß? Er stellt den Stuhl hin. Steht der Stuhl oder liegt der Stuhl? Der Stuhl steht. Was tut Herr Berliß? Er legt den Stuhl hin. Steht der Stuhl oder liegt der Stuhl? Der Stuhl liegt. Nehmen Sie den Bleistift? Ja, ich nehme ihn. Bewege ich den Tisch? Nein, Sie bewegen ihn nicht. Macht Frau X. die Tür auf? Ja, sie macht sie auf. Mache ich das Buch auf? Ja, Sie machen es auf.



ANEXO 3

Exemplos retirados da obra de FRENCH, F. G. — *English in tables*, London, Oxford University Press, 1960, pp. 17-18, com a autorização expressa de Oxford University Press:

TABLE 1  
*Identification*

TABLE 1 (a)

This table gives the standard English pattern of the simplest form of statement — the statement of identification.

*This is a diamond.*

24 sentences

1	2	3	4
This	is		house.
That	is not	a	box.
It			chair.
			horse.

*Substitutes for Column 4:*

temple	restaurant	school	shop	
church	post office	classroom	store	
mosque	police station	playground	cinema	
snake	fly	dog	lion	goat
hen	bee	cat	camel	cow
chicken	moth	rat	rhino	pig
pen	knife	desk	table	letter
pencil	ruler	chair	word	match

By simple inversion, the pattern is converted into a 'closed' yes/no question form:

TABLE 1 (b)

18 sentences

1	2	3	4
Is	it		rat?
Isn't	that	a	shop?
	this		ruler?

*Exercises:*

- (1) Read and learn the tables. Learn by heart three examples from each table.
- (2) Show, touch or point to a picture or an object, and make the statements or ask the question.
- (3) Team 'A' shows, touches or points to an object or picture and asks the question. Team 'B' answers.

TABLE 2  
*Description*

TABLE 2 (a)

30 sentences

1	2	3
This	is	white.
It		blue.
That	is not	red.
		green.
		black.

*Substitutes for Column 3:*

new	large	bad	hard	long	thick
old	small	good	soft	short	thin
empty	rough	clean	wet	hot	
full	smooth	dirty	dry	cold	

*Exercise:*

Learn by heart six sentences from the table.

TABLE 2 (b) — Second use of THIS, THAT.

64 sentences

1	2	3	4
This	house	is	new.
	box		large.
That	book	is not	clean.
	room		dirty.

ANEXO 4

Exercícios extraídos de ROBIN, Pierre/COTET, Pierre — *L'Allemand en Seconde — Structures et textes contemporains*, Hachette, Editeur, 1971, pp.4-6, com a autorização expressa de Achette e de Atrium-Verlag A. G.:

# 1

*Deux skieurs,  
Kesselhuth et Hagedorn,  
se reposent  
sur la terrasse ensoleillée  
de leur hôtel.*

## EIN SEHR SCHÖNER EINFALL

**Kesselhuth** Wenn wir wieder nach Hause fahren, werden wir wie Neger aussehen. Braune Gesichtsfarbe tut Wunder. Ihre Mutter wird Sie nicht wiedererkennen.

**Hagedorn** Wissen Sie, wann meine Mutter den Brief geschrieben hat, der heute ankam? Während ich in Berlin beim Fleischer war, um Wurst für die Reise zu holen.

**Kesselhuth** Wozu diese Überstürzung?

**Hagedorn** Damit ich bereits am ersten Tag Post von ihr hätte!

**Kesselhuth** Aha! Ein sehr schöner Einfall. Ich habe immer schon gewußt, daß Ihre Mutter Ideen hat!

*frei nach Erich Kästner*

### Zu den Strukturen

#### Während ich in Berlin beim Fleischer war.

Wir fahren nach Hause.

Wenn wir nach Hause fahren, werden wir wie Neger aussehen.

Meine Mutter hat den Brief geschrieben.

Wissen Sie, wann meine Mutter den Brief geschrieben hat?

Der Brief kam heute an.

Meine Mutter hat den Brief geschrieben, der heute ankam.

Ich war in Berlin beim Fleischer.

Sie hat den Brief geschrieben, während ich in Berlin beim Fleischer war.

Ich holte Wurst für die Reise.

Ich war beim Fleischer, um Wurst für die Reise zu holen.

Ich hatte bereits am ersten Tag Post von ihr.

Meine Mutter schrieb mir noch vor meiner Abreise, damit ich bereits am ersten Tag Post von ihr hätte.

Sie wissen Bescheid.

Ich sage es Ihnen, damit Sie Bescheid wissen.

Ihre Mutter hat Ideen.

Ich habe immer gewußt, daß Ihre Mutter Ideen hat.

**Struktur-  
übungen**

- 1 **Die Freunde fahren nach Hause; sie sehen wie Neger aus.**
  - Wenn die Freunde nach Hause fahren, sehen sie wie Neger aus.
  - 1 Die Freunde sind müde; sie ruhen sich aus.
  - 2 Sie haben sich ausgeruht; sie sind wieder frisch.
  - 3 Sie haben ihre Post gelesen; sie sprechen miteinander.
  - 4 Sie sind stundenlang Ski gelaufen; sie sind hungrig wie Bären.
  - 5 Die Mutter sieht ihren braungebrannten Sohn; sie erkennt ihn nicht wieder.
  
- 2 **Wann hat die Mutter den Brief geschrieben?**
  - Ich weiß nicht, wann die Mutter den Brief geschrieben hat.
  - Wie heißt die Mutter?**
  - Ich weiß nicht, wie die Mutter heißt.
  - 1 Was schreibt die Mutter?
  - 2 Wo wohnt die Mutter in Berlin?
  - 3 Wie verbringt sie ihre Tage?
  - 4 Woher kommen die Freunde?
  - 5 Wohin gehen sie morgen?
  - 6 Wieviel Tage bleiben sie im Gebirge?
  - 7 Wann fahren sie wieder nach Hause?
  - 8 Warum ist die Mutter nicht mit ihnen gefahren?
  - 9 Was für Ideen hat die Mutter schon immer gehabt?
  - 10 Wie lange wartet die Mutter auf ihren Sohn?
  
- 3 **Die Liegestühle sind auf der Terrasse; die Gäste sollen sich darin ausruhen.**
  - Die Liegestühle sind auf der Terrasse, damit die Gäste sich darin ausruhen.
  - 1 Hagedorn will ganz braun werden; seine Mutter soll ihn bewundern.
  - 2 Die Mutter fährt nicht mit den beiden; sie sollen unter sich bleiben.
  - 3 Der Hotelchef tut sein Bestes; seine Gäste sollen zufrieden sein.
  - 4 Die Mutter schreibt ihrem Sohn sehr früh; er soll den Brief am ersten Tag bekommen.
  - 5 Der Sohn ruft seine Mutter an; sie soll seine Stimme hören.
  
- 4 **Die Freunde fahren in die Berge; sie wollen Ski laufen.**
  - Die Freunde fahren in die Berge, um Ski zu laufen.
  - 1 Sie laufen viel Ski; sie wollen sich erholen.
  - 2 Sie sonnen sich; sie wollen braun werden.
  - 3 Sie gehen oft auf die Terrasse; sie wollen eine schöne Aussicht haben.
  - 4 Sie legen sich in die Liegestühle; sie wollen sich ausruhen.
  - 5 Sie nehmen den Lift; sie wollen auf den Gipfel hinauffahren.
  
- 5 **War die Tür geschlossen? Ich wußte es nicht.**
  - Ich wußte nicht, daß die Tür geschlossen war.
  - 1 Verreisen wir morgen? Die Kinder möchten es nicht.
  - 2 Hat er den Film gesehen? Ich wußte es nicht.
  - 3 Hat der Zug Verspätung? Es ist nicht schlimm.
  - 4 Ist das Wetter morgen schön? Ich glaube es nicht.
  - 5 Schreibst du ihm noch einmal? Es hat keinen Sinn.

**6 Du arbeitest ; ich aber lese die Zeitung.**

■ **Während du arbeitest, lese ich die Zeitung.**

**Wie gehen spazieren ; wir diskutieren dabei.**

■ **Während wir spazieren gehen, diskutieren wir.**

- 1 Die Mutter kocht das Essen; die Kinder aber spielen.
- 2 Meine Schwester betrachtet Fotos; dabei läuft das Radio.
- 3 Wir sprachen von der Politik; er aber hörte nicht zu.
- 4 Die Familie ißt zu Abend; dabei sieht sie fern.
- 5 Meine Familie fährt nach Deutschland; ich aber bleibe in Paris.

**7 Ein Mädchen war heute hier. Wie heißt es?**

■ **Wie heißt das Mädchen, das heute hier war?**

- 1 Ein Herr hat heute angerufen. Wie heißt er ?
- 2 Eine Sängerin singt im Radio. Wie heißt sie?
- 3 Ein Kind spielt auf der Straße. Wie heißt es?
- 4 Männer warten da. Wie heißen sie?
- 5 Ein Buch liegt auf dem Tisch. Wie heißt es?
- 6 Ein Roman steht in der Zeitung. Wie heißt er?
- 7 Eine Verkäuferin hat uns bedient. Wie heißt sie?
- 8 Eine Komödie wird heute abend gespielt. Wie heißt sie?
- 9 Drei Filme werden gezeigt. Wie heißen sie?
- 10 Ein Dichter liest morgen aus seinen Werken. Wie heißt er?

ANEXO 5

Outros métodos alternativos/não convencionais: (breve caracterização)

1. Resposta física total (Total physical response) — Método de Asher:

A aprendizagem faz-se fundamentalmente através das ordens dadas pelo docente e que o aluno tem de executar. Essas ordens, que partem das mais simples para as mais complexas, envolvem um agir ou movimentos do corpo da pessoa (porque ela é obrigada a agir, levantando-se, escrevendo, etc.).

2. Sugestopedia/Psicopedia — (Método de Georgi Losanov):

Assenta na exploração dos factores psicológicos da aprendizagem, para o que contribui o próprio ambiente circundante: luz indirecta, música suave, assentos confortáveis. Redução ao mínimo das inibições individuais. Fornecimento maciço de vocabulário a que o aluno se expõe através da leitura (com variações de entoação) de diálogos por parte do professor.

3. Método silencioso (Silent way) — (Método de Gattegno):

O professor cria as situações de aprendizagem por meio de bastões coloridos e de gráficos (para o ensino da pronúncia). O professor fica a maior parte do tempo calado.

4. Abordagem natural (Método de S. Krashen):

Modelo do monitor — «aquisição» da linguagem, não «aprendizagem» da linguagem.

Bibliografia (Sel.):

- KRASHEN, S. — *Some issues relating to the Monitor Model*, in BROWN, H. D. et al. (eds.) — *On Tesol '77: Teaching and learning English as a second language: Trends in research and practice*, Washington, «TESOL», 1977, pp. 144-158.
- *The Monitor Model for adult second language performance*, in BURT, M. et al. (eds.) — *Viewpoints on English as a second language*, N. York, Regents, 1977, pp. 152-161.
- *Second language acquisition and second language learning*, Oxford, Pergamon Press, 1981.

António Franco

## LINGUÍSTICA E INFORMÁTICA :

### PERSPECTIVAS RECENTES DO USO DO COMPUTADOR EM LINGUÍSTICA APLICADA E DESCRITIVA <sup>1</sup>

#### 1. Introdução

A «interface» entre linguística e informática pode ser analisada sob prismas diversos. Uma área das ciências da computação que tem dedicado uma atenção particular ao estudo das línguas naturais é, como se sabe, a inteligência Artificial, cujas relações com a Linguística e a Psicologia Cognitiva são de tal forma estreitas que se pode hoje falar de um metadomínio científico em que elas se aglutinam, a Ciência Cognitiva.

Não é esse, contudo, o aspecto que desejamos abordar neste modesto trabalho. É apenas nosso propósito considerar algumas aplicações da informática, na sua maioria muito recentes, em diversos domínios da linguística, caso da lexicografia, tradução, reconhecimento/sintetização de voz e aprendizagem de línguas assistida por computador (secção 2). A própria metodologia da linguística tem sido afectada pelo crescente uso do computador, pelo que, numa segunda parte (secção 3), queremos avaliar alguns aspectos dessa transformação. Reflectiremos em particular sobre os contornos do que parece ser uma (re)emergência do paradigma descritivista na linguística actual, e apontaremos aspectos da sua interacção com a

---

<sup>1</sup> Devo à minha participação na «Third European Science Foundation summer school» (Pisa, Julho/Agosto de 1988), sobre «Computational Linguistics and Lexicography», muito do estímulo que motivou a realização deste trabalho. Ao Instituto Nacional de Investigação Científica e à Fundação Calouste Gulbenkian expresse a minha gratidão por terem tornado possível essa participação.

linguística computacional e a linguística aplicada. Subjacente a esta análise está a convicção de que muitas das recentes e futuras alterações da linguística se encontram determinadas pela sua necessária integração num novo quadro disciplinar articulado pelo *paradigma computacional*, o paradigma metodológico e epistemológico que está a caracterizar genericamente a ciência moderna.

## 2. Recentes desenvolvimentos de aplicações linguístico-computacionais

A evolução rápida da informática e da tecnologia de modo geral conduziram, como seria de esperar, ao desenvolvimento de aplicações linguístico-computacionais de tipos muito variados, desde os utilitários simples que equipam hoje os processadores de texto até aos produtos sofisticados produzidos em laboratórios de investigação universitária ou industrial. Daremos a seguir a indicação de algumas dessas aplicações, designadamente as que têm neste momento um especial interesse para a linguística em geral e para certos domínios da linguística aplicada em particular <sup>2</sup>.

### 2.1. Utilitários linguísticos

Existe neste momento, em alguns casos já há alguns anos, um conjunto de utilitários linguísticos que se encontram na sua maioria associados ao processamento de texto. Referimo-nos, por exemplo, aos **verificadores** («checkers»), como os verificadores ortográficos («spellcheckers») de uso cada vez mais popular. De facto, muitos programas de processamento de texto incluem já verificadores deste tipo que, mediante comparação do texto introduzido com uma lista de palavras armazenadas em memória, assinalam erros e apresentam propostas de correcção.

De um ponto de vista linguístico, a verificação ortográfica é bastante rudimentar. O mesmo não se poderá dizer de dois outros tipos de verificadores que têm vindo a ser lançados mais recentemente: os verificadores gramaticais e estilísticos. Os primeiros efectuam um

---

<sup>2</sup> Grande parte das observações que se seguem procedem de informações contidas em revistas da especialidade, como *Language Monthly*, *Language International* e *Language Technology*.



controlo sobre falhas habituais, sobretudo ao nível da concordância e da pontuação, mas envolvem também processos mecânicos de análise morfológica e sintáctica já de alguma complexidade<sup>3</sup>. Neste momento, alguns processadores de texto já incluem verificadores gramaticais<sup>4</sup> e mesmo verificadores de estilo. Embora os verificadores gramaticais sejam considerados ainda muito incipientes, aguarda-se com alguma expectativa o lançamento do **Critique Grammar** da IBM, que está já há algum tempo a ser usado e desenvolvido por investigadores do «Natural Language Group» desta empresa americana. Ao grupo dos verificadores de estilo pertence, por exemplo, o programa **Readability**, que compara o texto introduzido no computador com nove estilos pré-programados, desde o tipo artigo jornalístico até à linguagem burocrática e publicitária, passando pela linguagem literária (!). Convém notar que este programa foi desenvolvido por um matemático sueco com base no trabalho de um linguista, Edmond H. Weiss, estando neste momento em preparação, para além da versão inglesa original, versões para o alemão, francês e espanhol.

Podemos incluir neste grupo de utilitários programas que elaboram automaticamente concordâncias e listas de palavras por ordem de frequência. Um dos mais conhecidos é o **Oxford Concordance Program**, de que existe já uma versão para microcomputadores DOS<sup>5</sup>. Um utilitário particularmente interessante é o desenvolvido por P. Legrand na Universidade de Nantes: baseando-se na «lexigramática» de M. Gross, este programa permite analisar as proprie-

---

<sup>3</sup> Programas como *Grammatik*, da casa americana «Reference Software», para a família IBM; *Sensible Grammar*, que possui uma vasta lista de construções indesejáveis de palavras e de frases e inclui sugestões a nível da pontuação (para o Mac); ou o potente DEC'S VAX Grammar Checker, que analisa frases detectando erros comuns ao nível da sintaxe, pontuação, capitalização, hifenização e ortografia, e apresenta sugestões de correção.

<sup>4</sup> Caso da versão 4 do «Volkswriter», com a aplicação *CorrecText*, que corrige documentos analisando a estrutura das frases e identificando relações gramaticais das palavras na frase. Usa uma base de dados de 135 000 palavras, em que cada entrada é codificada com informação morfológica, sintáctica, ortográfica, e ainda com informações sobre hifenização, flexão e outras características linguísticas.

<sup>5</sup> Um programa semelhante, para computadores Mac, é o *Stablex*, desenvolvido pelo prof. A. Camlong em Toulouse e recentemente apresentado na Universidade do Porto, que transporta texto para uma folha de cálculo e contém facilidades adicionais no campo do tratamento estatístico do léxico.

dades formais contextuais de palavras, assinalando com «+» ou «-» a realização dessas propriedades; um sistema de busca permite definir subclasses gramaticais, como, por exemplo, as que pertencem ao grupo N-V-prep-V-Nhum.

## 2.2. Lexicologia e lexicografia assistida por computador

No domínio da lexicografia, a utilização dos recursos da informática tem sido notória e, em alguns casos, geradora de mudanças assinaláveis a nível da metodologia tradicional.

É o caso do dicionário lançado em 1987 pela editora britânica Collins, o **Collins COBUILD English language dictionary**, que resultou da cooperação da Collins com a universidade de Birmingham (mais especificamente, a «Birmingham University International Language Database»). Este dicionário trata os 2000 vocábulos de maior frequência do inglês e baseia a descrição linguística nos dados fornecidos por um 'corpus' de 20 milhões de palavras, cujas origens são muito diversificadas — desde romances e novelas, textos de jornais e revistas, documentos burocráticos de empresas, a textos orais transcritos, obtidos na rádio e televisão. Os seus destinatários são, primariamente, professores e aprendentes de inglês.

Embora possam ser-lhe tecidas críticas a diversos níveis<sup>6</sup>, a verdade é que um dicionário deste tipo possui características inovadoras que o tornaram já um marco de referência obrigatória. Como observa um dos seus responsáveis<sup>7</sup>: «*What is new about the project, apart from technology, is the ability to get for the first time a view of a language which is both broad and comprehensive [...] based on a thorough study of the way words are used.*»

De facto, este dicionário assenta numa **evidência textual** que lhe confere uma autoridade muito particular. Para cada entrada é feita uma análise semântica (que inclui alguma informação de ordem pragmática), gramatical e fonética. No que respeita ao tratamento

---

<sup>6</sup> Cf. os comentários críticos na recensão feita em *Language Monthly*, 47, Agosto de 1987, p. 9, sobretudo no que respeita à apresentação da informação sintáctica. V. também a entrevista feita a Pierre Cousin, um dos principais responsáveis do projecto, em «*Language Technology*», 12, Março/Abril de 1988, p. 14.

<sup>7</sup> SINCLAIR, J. M. (ed.) — *Looking Up, an account of the COBUILD Project in lexical computing*, Collins, 1987, p. vii.

do significado, há um dado que torna a descrição semântica diferente da generalidade dos dicionários: o recurso sistemático ao contexto, propiciado pela base de dados linguísticos. Este facto é importante na resolução de diversos problemas clássicos da lexicografia, como, por exemplo, o da ambiguidade. Como observa um dos editores: [...] *context desambigues. In continuous discourse, whether written or spoken, true ambiguity occurs rarely, except where a writer or speaker deliberately wants to be ambiguous. [...] A particular word is unlikely to be ambiguous at the moment of utterance, irrespective of how many different senses for it are recorded in a dictionary*<sup>8</sup>.

O dicionário é apenas o primeiro dos projectos elaborados a partir da base COBUILD. Outras realizações estão previstas, em variadas áreas de investigação, como, por exemplo, no campo do ensino do inglês, o «Collins Cobuild English Course».

Vários projectos de estudo computacional do léxico estão a ser realizados para outras línguas, caso do «Trésor de la Langue Française» e o «Lessico della Lingua Italiana». Para o português, para além das realizações do «Português Fundamental», existem projectos sobretudo em torno de terminologias, e outros de alcance mais amplo mas ainda embrionários. Há também notícia de que está neste momento em desenvolvimento, em Araraquara, Brasil, um plano de criação de uma base de dados lexical de 5 milhões de palavras portuguesas, distribuídas da seguinte forma: 3 milhões de palavras extraídas a partir de textos brasileiros, 1 milhão a partir de textos portugueses e 1 milhão a partir de textos da África de língua portuguesa<sup>9</sup>. O objectivo deste projecto é a elaboração de um dicionário de frequências de palavras e uma lista de concordâncias.

Uma versão de dicionário que está a ganhar cada vez mais interesse é o chamado dicionário electrónico, isto é, um dicionário que a máquina pode ler e que, uma vez em memória, pode ser relacionado com outras aplicações (como, por exemplo, 'software' de tradução automatizada). Existem diversas realizações neste campo, desde o projecto de M. Gross na Universidade de Paris VII, em que se trabalha já há quase 20 anos, em associação com a construção de uma base de dados linguística, até aos mais recentes dicionários

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 87.

<sup>9</sup> Cf. «Language International», vol. 1, n.º 1, 1989, p. 33.

de tecnologia CD-ROM, como o **Oxford English Dictionary**. Este último propicia, num único disco compacto, o acesso electrónico ao conteúdo dos 12 volumes originais do OED, com possibilidades adicionais de pesquisa de palavras segundo critérios pré-definidos. Também o Dicionário **Webster** se encontra numa versão para computadores DOS, contendo 80 000 entradas e 470 000 sinónimos para 40 000 entradas do «thesaurus». Além destes, estão em produção dicionários bilingues da editora Collins, que têm a vantagem de poderem ser carregados na memória activa do computador, permanecendo «on-line» à disposição do utilizador.

Outros lançamentos recentes de dicionários CD-ROM, além do já referido OED, são: o **Harrap's Multilingual Dictionary**, com acesso a 5 milhões de palavras em oito línguas (inglês, alemão, espanhol, francês, holandês, italiano, japonês e chinês), estando previsto o acréscimo do sueco, dinamarquês, norueguês e finlandês; o **Termdok**, de origem sueca, que fornece traduções de 75 000 palavras do sueco, norueguês e finlandês para inglês, alemão, espanhol e russo. Um projecto britânico ainda em preparação, que deverá ser lançado em 1990, **Facts on File Visual Dictionary**, elaborado a pensar primariamente no ensino da língua, combina texto, som e imagem, permitindo a pesquisa rápida de palavras, acompanhadas da respectiva pronúncia e imagem. As versões iniciais são para inglês-francês, inglês-alemão e inglês-espanhol.

No domínio das terminologias, assiste-se a um rápido crescimento, quer de bases de dados, que de 'software' apropriado. É conhecida a base **Eurodicautom**, da ECHO («European Commission Host Organization»), que contém cerca de meio milhão de termos científicos e técnicos, frases contextuais e 90 000 abreviaturas, em todas as línguas da Comunidade Europeia. Em França, a base **Normaterm**, acessível pelo popular serviço francês de videotexto, o Minitel, possui 90 000 termos de domínios técnicos, como a agricultura e os têxteis, em inglês e francês. Outros programas constituem valiosos auxiliares no domínio da tradução técnica, como o **Superlex**, uma espécie de glossário residente na memória que substitui as velhas fichas pessoais elaboradas penosamente pelos tradutores.

A leitura óptica, com digitalização de imagem, feita por 'scanners' com uma capacidade de resolução cada vez maior, é um recurso tecnológico que está já e vai sem dúvida, nos anos que se seguem, facilitar a compulsão de vastos 'corpora' linguísticos. Embora

ainda incipientes, alguns programas de reconhecimento óptico de caracteres (OCR) apresentam já capacidades notáveis de reconhecimento de um largo espectro de tipos de letra. Este facto, para dar apenas um exemplo, está a dar novas perspectivas aos estudos de textos em línguas clássicas, dadas as facilidades de edição que propicia.

### 2.3. Tradução automática

A tradução automática é uma velha aspiração em que hoje se concentram grandes meios científicos e tecnológicos. Convém distinguir a simples tradução assistida por computador, em que se integram os conhecidos como sistemas CAT («computer-aided translation»), da tradução automatizada propriamente dita (MT, «machine translation»).

No primeiro grupo podemos incluir um vasto conjunto de 'software' que tem vindo a ser desenvolvido como apoio aos diversos tipos de tradução. Alguns desses programas assistem a tradução no campo da correspondência comercial geral<sup>10</sup>, da correspondência bancária<sup>11</sup>, dos manuais técnicos e científicos<sup>12</sup>, ou possibilitam a gerência de grandes bases de dados de terminologias multilíngues<sup>13</sup>. Na maioria dos casos, trata-se de uma tradução semi-automática, em que é exigida a intervenção do tradutor ao nível da sintaxe e da correcção da própria tradução sugerida pelo computador. Seja como for, temos a redução de pelo menos parte do trabalho do tradutor: este terá sempre a seu cargo a tarefa da pós-edição.

A par destes podemos colocar potentes sistemas de tradução automática, como o **SYSTRAN**, desenvolvido em França, largamente usado pelos serviços de tradução da Comunidade, mas cujos serviços são também acessíveis ao público (por Minitel). Este sistema de MT inclui dois tipos de dicionários, gerais (o maior dos quais é o Russo-Ingês, com 500 000 entradas) e específicos, cobrindo estes últimos cerca de 30 diferentes domínios, desde a electrónica à medicina.

---

<sup>10</sup> Caso do *Lingua Write*, que traduz para cinco línguas 2000 blocos de texto comercial. (Cf. «Language Technology», 11, 1988, p. 10).

<sup>11</sup> Opção contida pelo conhecido *PC-Translator*, cf. «Language Technology», 13, 1989, p. 34.

<sup>12</sup> Como o *MicroCat*, que, entre muitas outras, contém uma opção de tradução de inglês para português.

<sup>13</sup> Caso do *Interdoc*, abreviatura de «Integrated Terminology and Document Control System» (cf. «Language Technology», 13, 1989, p. 3).

Este programa possibilita a tradução, sobretudo a partir do inglês, para todas as línguas da Europa Ocidental e o árabe; do alemão para inglês, francês, italiano e espanhol; do francês para inglês e alemão; e do russo, espanhol, italiano e português para inglês. A sua 'performance' é considerada razoável, com percentagens de correcção entre os 70 % e os 95 % e uma velocidade de cerca de 8000 palavras/hora.

Outros sistemas comerciais de CAT e MT estão em lançamento, embora o interesse actual de empresas privadas pelos sistemas de tradução automático seja ainda relativamente reduzido <sup>14</sup>.

No campo da tradução automática, um dos projectos de maior alcance existentes neste momento a nível mundial é o EUROTRA, um projecto da CEE que se desenvolve já há sete anos e a que Portugal se encontra associado. Embora não exista muita informação sobre os progressos do trabalho em curso, o que alguns interpretam como falta de abertura e transparência por parte dos responsáveis <sup>15</sup>, são conhecidas as dificuldades que este projecto tem enfrentado, prevendo mesmo alguns o reconhecimento público da sua inviabilidade (como já aconteceu anteriormente com outros projectos, como o «Ikaros», «Palabre» ou «Spin»), o que, até agora, não se verificou. O EUROTRA pretende obter um protótipo de uma máquina avançada de tradução automática para as línguas da Comunidade, alvo que, todavia, parece situar-se ainda num horizonte longínquo <sup>16</sup>. Contudo,

---

<sup>14</sup> Um estudo da viabilidade comercial de projectos de tradução assistida por computador conclui que «no CAT system is cost effective yet, and no CAT company ever made a real profit» (in «Language Technology», 13, 1989, p. 67).

<sup>15</sup> Crítica, por exemplo, de um conhecido traductologista, o Prof. Knowles, que, na 10.<sup>a</sup> conferência anual sobre «Tradução e o computador» (10 e 11 de Novembro de 1988), observou o seguinte: «[...] developing a multilingual, multifunctional system such as EUROTRA is really akin to NASA trying to launch a space-shot to Mars. The true nature of the complexity is not known beforehand and those funding it having to accept that quite openly at the beginning». (In «Language International», vol. 1, n.º 1, pp. 23-28).

<sup>16</sup> Uma das deficiências estruturais do projecto, segundo PIGGOT, Ian — (EC Policies for Coping with Multilingualism, in «Language Technology», 13, 1989, p. 27), seria a seguinte: «[...] one of the biggest mistakes the Eurotra people made is that they had the national universities research the specific aspects of their languages, instead of searching for what these have in common. The numerous exceptions are impossible for the software to handle».

dado o envolvimento político e financeiro que rodeia este projecto, mesmo que se revele irrealizável a curto prazo, o mais provável é que continue enquanto projecto, de inegável interesse, de investigação europeia na área da linguística computacional.

O EUROTRA é bem representativo das dificuldades que os actuais sistemas de MT enfrentam. Uma dessas dificuldades prende-se com a necessidade de ultrapassar as barreiras da frase. As gramáticas desenvolvidas para computador são gramáticas de frase, o que faz com que a tradução trate as frases como partes distintas e não relacionáveis entre si. Torna-se muito complexa a tarefa de levar em conta, na tradução automática, fenómenos que dizem respeito à coerência e coesão textuais, em que se destacam a referência pronominal, relações temáticas, determinação do foco, análise dos conectores lógicos e a anáfora em geral. Um dos grandes desafios que se colocam à tradução automática é, reconhecidamente, a passagem de uma gramática de frase à análise do discurso.

#### 2.4. Reconhecimento e sintetização da fala

Um domínio em que se colocam hoje também grandes esforços é o do reconhecimento e sintetização da fala por computador. Esta área tem tido grandes avanços nos últimos anos, existindo neste momento uma gama de sistemas que estão inclusive a ser comercializados, desde sistemas independentes do falante, isto é, que aceitam uma grande diversidade de realizações linguísticas, dentro de certos limites dialectais e etários, aos sistemas adaptáveis ao falante que necessitam de ser «treinados» para reconhecerem a voz de determinado sujeito; ou desde sistemas de palavras isoladas, isto é, sistemas que apenas reconhecem palavras ou frases curtas articuladas separadamente, a sistemas que aceitam discurso contínuo, a fala em sequência normal.

As fases típicas do reconhecimento automático são as seguintes <sup>17</sup>: processamento do sinal, em que o som captado por um microfone é interpretado de acordo com um (elevado) número de parâmetros; segmentação e classificação dos sons, isto é, elaboração de hipóteses

---

<sup>17</sup> Cf. «Language Technology», 10, 1988, p. 25.

sobre a natureza dos fonemas articulados; hipóteses de identificação das unidades lexicais a que podem corresponder os fonemas interpretados; e eliminação de ambiguidades, geralmente recorrendo a critérios de ordem sintáctica.

O mercado para os sistemas deste tipo é muito vasto, pelo que praticamente todas as grandes empresas de informática a nível mundial têm projectos de investigação em curso nesta área. Alguns sistemas, os chamados «voicewriters», máquinas que reconhecem alguns milhares de palavras pertencentes a domínios especializados do léxico (caso da linguagem comercial), estão já a ser usados e comercializados, embora exijam na sua vasta maioria a articulação de palavras isoladas.

## 2.5. Ensino/aprendizagem de línguas assistida por computador

Os sistemas «CALL» («Computer Aided Language Learning») estão em franco desenvolvimento, sobretudo graças às novas e apaixonantes perspectivas que a evolução dos «hipermedia»<sup>18</sup> proporciona neste momento. Vai já longe o tempo em que o computador era apenas uma espécie de extensão do laboratório de línguas. Diversos tipos de aplicação estão a ser usados, dentre os quais destacamos<sup>19</sup>: exercícios estruturais de tipo clássico, com manipulação mecânica de palavras e frases, espaços para preencher, etc.; programas tutoriais, em que o computador explica uma certa quantidade de material, de forma interactiva; simulações, em que o aprendente é mergulhado numa situação (criada apenas por texto ou também com o auxílio de som e imagem) que solicita o exercício linguístico; jogos, geralmente relativos à resolução de problemas de tipo variado; e programas utilitários diversos que assistem o estudante no aperfeiçoamento dos seus desempenhos a nível da ortografia, pontuação e escrita de modo geral.

---

<sup>18</sup> Os «hipermedia» possibilitam o acesso relacional e integrado a diferentes «media», desde o áudio e vídeo a gráficos e animação. Seleccionando, por exemplo, uma palavra em computador, é possível obter vários tipos de respostas: um excerto de texto, a pronúncia da palavra, uma imagem gráfica ou uma passagem de vídeo.

<sup>19</sup> Cf. UNDERWOOD, John — *CALL. Computer aided language learning*, in «Language Technology», 9, 1988, pp. 29-32.



Há neste domínio muitas hesitações e problemas a resolver<sup>20</sup>. Um deles diz respeito a certas limitações do computador enquanto tutor interactivo, como, por exemplo, a impossibilidade de aceitar como válidas respostas correctas que sejam diferentes das que tem armazenadas em memória. Torna-se assim necessário desenvolver programas cada vez mais inteligentes, que, por exemplo, sejam capazes de interpretar a origem de determinados erros, — mas isso já excede a própria linguística computacional, entrando no campo dos sistemas periciais baseados na estrutura do conhecimento.

A aprendizagem de línguas assistida por computador está destinada a grandes desenvolvimentos no futuro, pois trata-se de uma área crucial que pode ajudar a resolver muitos problemas presentes, mas que está dependente dos progressos que se venham a verificar noutras áreas. De qualquer forma, as expectativas são imensas neste domínio. Como observa um investigador<sup>21</sup>, «*we are beginning to create language-learning tools like no others have had: tools that will ultimately change the way we think and feel about learning a language.*»

### 3. Linguísticas descritiva, computacional e aplicada: um quadro de interacção

As aplicações a que nos referimos na secção anterior, bem como muitas outras que não mencionámos, continuarão a desenvolver-se no futuro próximo, atraindo a uma cooperação especial três disciplinas linguísticas a que temos feito particular referência — a linguística descritiva (LD), a linguística computacional (LC) e a linguística aplicada (LA). Queremos a seguir considerar algumas perspectivas de interacção destas disciplinas linguísticas, considerando um quadro disciplinar comum em que os seus contributos específicos se podem integrar.

#### 3.1. Linguística descritiva

O descritivismo caracterizou boa parte da actividade linguística deste século, embora de certa forma secundarizado pela emergência,

---

<sup>20</sup> Cf. HAYET, Marie C. — *Introducing CALL*, in «Language International», vol. 1, 2, 1989, p. 22.

<sup>21</sup> UNDERWOOD, J. — In *op. cit.*, *ibidem*.

sobretudo a partir do início dos anos 60, de uma linguística de cariz fundamentalmente teórico e especulativo. Hoje, porém, sem embargo dos investimentos que se verificam no domínio da linguística teórica, torna-se óbvia uma forte reafirmação do paradigma descritivista, cremos que em grande parte motivada pela premente necessidade de informações fidedignas a respeito da estrutura das línguas naturais manifestada, em primeiro plano, pelas linguísticas aplicada e computacional.

De facto, no que respeita à LC, é óbvio que esta necessita, como seu «input», de todo um conjunto de descrições prévias das línguas naturais, talvez em medida igual ou superior à sua necessidade de algoritmos mais potentes ou de novos recursos tecnológicos. Os grandes problemas que a LC enfrenta não são apenas os computacionais, mas também os linguísticos. Poderíamos mesmo fazer a suposição de um momento em que a técnica e algoritmia avançassem a níveis considerados satisfatórios, mas em que a evolução da LC seria detida por ausência de descrições relevantes das línguas naturais. O mesmo pode ser afirmado, *mutatis mutandis*, da LA. Veja-se o caso do ensino de línguas: é fundamental que esse ensino se baseie na língua **em uso**, sobretudo no que respeita à gramática e léxico.

Compete à LD dar resposta a estas solicitações, sendo certo que ela mesma não pode passar indemne à revolução informática. Hoje estão ao seu dispor instrumentos técnicos e conceptuais que podem redimensionar a sua actividade. Especificamente, interessa à LD (por todas as razões, incluindo provavelmente a da sua própria sobrevivência como ciência) articular-se no que hoje se designa por *paradigma computacional* da ciência. Tal perspectiva não significa o abandono do seu objecto específico de estudo — as línguas naturais, enquanto sistemas simbólicos de ordem física, fisiológica, mental e social —, antes um reforço e, talvez em alguns casos, um regresso a esse estudo. Procuramos a seguir definir os contornos dessa perspectiva.

Em primeiro lugar, a LD necessita de utilizar em seu favor os actuais recursos propiciados pela informática, o que implica que a sua actividade seja *assistida por computador*. Isso envolve, por exemplo, um reconhecimento das actuais capacidades do computador a nível do armazenamento de grandes volumes de dados e de pesquisa económica de informação. Essa capacidades devem ser exploradas fundamentalmente em favor da construção de grandes *bases de dados*

*linguísticas* (BDL), onde se organizem 'corpora' não apenas de linguagem escrita, mas também conversacional, bem como de terminologias técnicas e científicas, em constante mutação. As BDL devem incluir facilidades de utilização, como acesso rápido aos contextos, análise de frequências ou elaboração de concordâncias. Em segundo lugar, cabe à LD a exploração linguística dos 'corpora' contidos de forma organizada nas BDL, propondo descrições dos níveis fonético e fonológico, morfológico, sintático, semântico, pragmático, retórico e textual. Estas descrições devem ser *formalizáveis*, embora, a nosso ver, não necessariamente formalizadas<sup>22</sup>.

Como vemos, a reafirmação nestes moldes da tradição descritivista conduz necessariamente ao retomar da análise do 'corpus' como elemento central do estudo da linguagem. Recordemos que, sobretudo a partir da distinção competência/«performance», os dados provenientes do 'corpus' foram considerados reflexo da «performance», e, por esse motivo, relegados para um plano secundário. O acesso à competência seria feito através da introspecção, devendo as intuições do sujeito falante substituir os dados empíricos, dados considerados essenciais por modelos descritivistas (como, por exemplo, o de Z. Harris, paradigmático em muitos aspectos<sup>23</sup>). A rejeição do 'corpus' foi feita em nome de alguns princípios, como sendo a falta de valor generalizável das descrições baseadas em 'corpus', a suposta exclusão do recurso à intuição que o uso de 'corpus' implicaria e, sobretudo, a fácil degeneração dos dados empíricos obtidos por processos mecânicos.

---

<sup>22</sup> «Formalização» não implica necessariamente «lógica». É sabido que uma boa área da inteligência Artificial que se especializou no processamento das línguas naturais preferiu o modelo, algo intuitivo, dos casos semânticos de Fillmore aos modelos da gramática generativa ou da semântica lógica formal de Mantague (cf. a este respeito, por ex. WINOGRAD, T. — *On some contested suppositions of generative linguistics about the scientific study of language*, in «Cognition», Maio de 1977, e SCHANK, R., WILENSKY — *Response to Dresher and Hornstein, ibidem*). Por outro lado, a tarefa essencial do linguista reside na área da pré-formalização, isto é, da descrição propriamente dita. Poderíamos pois concluir que a linguística que pode funcionar como «input» da linguística computacional não é necessariamente uma linguística formalizada, mas, de qualquer modo, um conjunto de informações formalizáveis.

<sup>23</sup> HARRIS, Z. — *Methods in Structural Linguistics*, Chicago, University of Chicago Press, 1951.

Hoje, graças ao desenvolvimento da informática, muitos destes argumentos perdem a sua validade. Como observámos na secção anterior, é hoje possível registar, armazenar, ordenar e pesquisar facilmente um imenso volume de informação linguística **real**. Pode-se contestar a representatividade de um 'corpus' de alguns milhares de palavras, mas não os actuais 'corpora' de vários milhões. De facto, dificilmente se poderá justificar, com a existência dos recursos actuais, que a teorização linguística se baseie em exemplos casuísticos construídos em muitos casos pelo próprio linguista (as famosas frases-de-linguista), de aceitabilidade duvidosa, sem reconhecimento da intervenção de factores que determinam a produção linguística, a variedade sócio-linguística, o próprio «medium» utilizado para veicular a mensagem e o contexto de um modo geral <sup>24</sup>.

Por outro lado, a nova linguística descritiva não pode regressar ao mecanicismo dos modelos americanos dos anos 50. Um grupo de linguistas holandeses, envolvidos em linguística descritiva computacional, em moldes que nos parecem bem representativas do que poderíamos chamar hoje linguística neo-descritiva, aponta algumas diferenças básicas a esse nível <sup>25</sup>. Em primeiro lugar, diferente do descritivismo dos anos 50 é a não restrição aos dados do 'corpus', admitindo como válido o recurso à intuição (que, afinal, nunca foi totalmente suprimida dos modelos empiristas) e atribuindo-lhe mesmo um papel fundamental. Em segundo lugar, a análise do 'corpus' não pode ser feita mediante procedimentos mecânicos do tipo, por exemplo, dos propostos por Harris, mas assume a forma de **hipóteses** formuladas a respeito da estrutura do 'corpus'. Finalmente, o 'corpus' não é considerado como um bloco autónomo (fechado) de dados, conducente à sua própria descrição, mas como uma forma de testar as hipóteses.

---

<sup>24</sup> É sabido que, em muitos casos, um estudo dos dados fornecidos pelo 'corpus' desmente muitas conclusões estabelecidas. Um dos responsáveis do COBUILD, por exemplo, assinala o facto de «know» ocorrer mais frequentemente em expressões tipo bordão, como «you know», do que como verbo lexical pleno.

<sup>25</sup> «The Nijmegen Research Group for Corpus Linguistics», especializado na construção de bases de dados sintácticas. Cf. AARTS, J.; MELJS, W. (eds.) — *Corpus Linguistics. Recent Developments in the Use of Computer Corpora in English Language Research*, Amsterdam, Rodopi, 1984.

### 3.2. Linguística computacional

Muito do que por vezes se chama linguística computacional é, de facto, *linguística assistida por computador*, caracterizada pelo uso ingénuo e meramente instrumental da máquina, enquanto a LC propriamente dita implica a construção de algoritmos em linguagem de programação e a sua implementação em computador. A diferença entre uma e outra pode de algum modo ser colocada em paralelo com a que se estabelece em informática entre *utilização e programação*.

No interior da LC podemos observar duas perspectivas distintas quanto à forma de abordar a língua. Uma que aborda a linguagem numa perspectiva mais próxima da engenharia da linguagem, em que se encara o processamento da língua natural essencialmente como meio de realização de projectos computacionais específicos (na área, por exemplo, do desenvolvimento de sistemas periciais). Outra que, embora apontando para objectivos semelhantes, mantém uma orientação que diríamos ser a da linguística clássica, em que o desenvolvimento de algoritmos que possam ser implementados em computador para fins de tratamento automatizado de domínios restritos da linguagem é articulado com a consideração do **sistema** da língua, na sua complexa diversidade e, sobretudo, na sua **irreducibilidade**.

Para além desta diferença básica de perspectiva, podemos observar outra de carácter mais restrito mas não menos importante: em alguma linguística computacional a língua é analisada directamente através de programas de computador criados geralmente «ad hoc», não sendo muitas vezes clara a teoria linguística que lhes subjaz; outra faz preceder a automatização da elaboração de gramáticas formais, que, em si mesmas, são independentes do computador. É evidente que é esta última que está mais de acordo com a sensibilidade do linguista no que respeita ao processamento automático da língua e a que nos referimos neste trabalho. Se a primeira tende em muitos casos a simplificar aspectos da língua, sacrificando o rigor descritivo em favor da capacidade de execução, a segunda recusa por princípio essa atitude reducionista e sublinha o que, na língua, é diversidade e complexidade, e o muito que é ainda objecto de interrogação e dificilmente computável (como é o caso de quase tudo o que se prende, por exemplo, com as dimensões discursiva e pragmática da linguagem). Em muitas aplicações linguístico-computacionais verifica-se facilmente a existência destas duas tendências.

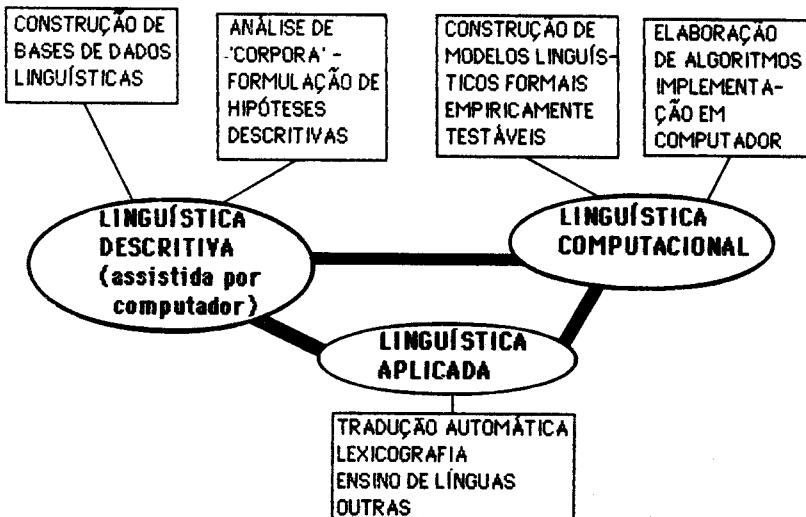
Contudo, dado o crescente envolvimento de linguistas «puros» nestes domínios, cremos que esta segunda tendência irá progressivamente adquirir mais peso e equilibrar a LC em muitos aspectos.

É a LC considerada nesta segunda perspectiva que necessita de dados descritivos da **língua real**, dados que a LD deverá tornar disponíveis. A partir daí, é necessário elaborar gramáticas formais, independentes da programação em si mesma. Finalmente, os algoritmos construídos necessitam de ser empiricamente testados, havendo para tal a possibilidade de recorrer às BDL.

### 3.3. Linguística aplicada

Neste momento, os maiores estímulos ao desenvolvimento da LC provêm de áreas da linguística aplicada. Vejam-se os actuais projectos de tradução automática, de elaboração de dicionários electrónicos, de 'parsers' que incluam informação semântica, de ensino da língua, de estudos contrastivos, de análise automática de erros e de muitos outros. É certamente em função destas e outras áreas da LA que hoje se trabalha em LC e mesmo em LD.

Podemos, pois, articular estas três disciplinas num contexto de relações e interdependências que, esquematicamente, teria uma configuração do tipo que sugerimos no quadro seguinte:



#### 4. Conclusão

Procurámos neste trabalho observar a recente evolução de aplicações informáticas na área do processamento automático das línguas naturais com interesse especial para a linguística, em domínios como a lexicografia, a tradução automática e o ensino de línguas. Verificámos que os desenvolvimentos que se processam nestas áreas solicitam uma articulação em novos moldes das linguísticas descritiva, computacional e aplicada. No que respeita à primeira, observámos os novos contornos de que se reveste o paradigma descritivista na actualidade.

Creemos que este quadro disciplinar que tentámos esboçar cobre áreas de reconhecida carência no que respeita à língua portuguesa. Supomos que, futuramente, à semelhança do que ocorre internacionalmente, constituirão domínios privilegiados da investigação linguística no nosso país.

Porto, Maio de 1989

*Sérgio Matos*

## PAPEL DA FACULDADE DE LETRAS DO PORTO NA FORMAÇÃO DE PROFESSORES DE LÍNGUAS VIVAS ESTRANGEIRAS<sup>1</sup>

Com a realização dos exames de 2.<sup>a</sup> época, atingiu o seu termo o primeiro ano em que a Faculdade de Letras do Porto se abriu à formação pedagógica de professores, continuando deste modo a assumir legítima responsabilidade na preparação profissional daqueles estudantes que aqui obtiveram a sua formação académica. Ao contrário daquilo que mais frequentemente se ouve, a inovação foi apenas parcial, uma vez que, na sua quase totalidade, os estudantes que aqui se matriculam vêm à procura de formação que os habilite para a docência nas escolas portuguesas. Tem sido assim na segunda e actual fase desta Faculdade, como o foi na primeira. Nessa altura o preâmbulo do decreto n.º 5770, que criou a nova faculdade, publicado no *Diário do Governo* de 10 de Maio de 1919, atribuía, textualmente, às Faculdades de Letras a função de preparar «os diplomados que se destinam ao professorado liceal», acrescentando ainda que o complemento dessa formação, naturalmente a sua componente pedagógica, se efectuava nas escolas superiores de educação da época.

Ao longo dos 70 anos entretanto decorridos a situação manteve-se inalterada e só quem não o quisesse é que não compreendia que era com o objectivo da docência que os jovens vinham frequentar a Faculdade de Letras. É verdade que aqui esperavam encontrar apenas a formação científica, mas não é menos verdade que a procuravam, quase exclusivamente, para mais tarde darem aulas. Por isso, enquanto a Faculdade de Letras se reclamou uma instituição

---

<sup>1</sup> Comunicação apresentada na sessão de abertura do ano lectivo de 1988-89 da Faculdade de Letras da Universidade do Porto.



de vocação unicamente académica — e era-o objectivamente — via as suas carteiras ocupadas, não por uma juventude com sede de saber em si mesmo, mas sim por candidatos a trabalhadores que aqui se vinham preparar para uma profissão. Sempre que o saber, a capacidade e o empenho dos professores conseguiram cativar os estudantes para as matérias científicas a um nível de interesse para além das suas preocupações mais pragmáticas — e estou crente de que isso foi muitas vezes conseguido —, então a função universitária exercia-se em plenitude. Mas se quisermos ser sinceros, teremos que admitir que poucos de nós, docentes, têm o dom de conseguir tal sucesso com carácter de regularidade e admitir igualmente que uma percentagem reduzida dos estudantes se esquece das razões objectivas que os conduziram aqui para de alma e coração se embrenharem no mundo sedutor das ciências especulativas e nos meandros igualmente sedutores da investigação. Os que o fazem merecem, naturalmente, todos os apoios e encorajamentos que a instituição e os seus agentes mais responsáveis lhes possam dispensar. Essa é a única forma de a ciência avançar e de as escolas universitárias continuarem e se distinguirem de todas as outras cuja missão essencial seja a transmissão do saber adquirido e confirmado.

Entretanto, a maioria dos estudantes não pode ser esquecida. Esses vêm à universidade apetrechar-se de saber, eventualmente daquele saber acabado de descobrir ou de inventar, para mais tarde se transformarem em agentes privilegiados da sua divulgação entre a juventude mais jovem do País. A este propósito a grande responsabilidade da universidade consiste em promover esse apetrechamento com solidez, de forma a que os futuros professores tenham confiança em si próprios e dêem confiança àqueles cuja formação lhes será confiada.

Estas considerações ligam-se com toda a certeza, a preocupações e objectivos que estiveram sempre presentes nas intenções da Faculdade de Letras do Porto. Tal só comprova que a preparação de futuros professores tem constituído a grande razão de ser desta como das restantes Faculdades de Letras portuguesas.

Apesar disso era notória a falta de algo mais. A grande maioria dos licenciados que ao longo de décadas deixaram esta casa com melhor ou pior formação académica, assumiu o ensino como actividade logo a seguir à conquista do grau. E não é difícil imaginarmos

o longo processo de tentativa e erro a que se sujeitaram (ou sujeitam ainda), até a experiência lhes ensinar quais das suas atitudes pedagógico-didáticas eram válidas ou inválidas. Quantas desilusões não terão tido lugar só porque se acreditou no conceito injustificadamente muito divulgado de que «quem sabe sabe ensinar»! Sem saber não é possível ensinar-se, mas também se aprende e ensina a ensinar.

É precisamente a isso que visa a introdução da via de formação pedagógica nas Faculdades de Letras. A meu ver, tal inovação é apenas o complemento desejável e que faltava no conjunto da formação que os nossos estudantes aqui procuram. Por isso disse acima que a inovação era apenas parcial, mas chamemos-lhe, se acharmos melhor, complementar.

Acrescentaria ainda que a nova situação pode mesmo acarretar consigo benefícios científicos. Na realidade, ao serem postos perante os desafios que o ensino envolve, os nossos estudantes que optarem pela via educacional vão sentir, talvez pela primeira vez de forma tão consciente, a indispensabilidade de uma segurança científica para o desempenho mais ou menos tranquilo das funções docentes para que se preparam. Por reflexo, irá a Faculdade sentir essa mesma pressão e terá que se empenhar mais atentamente na análise dos programas e dos métodos que aqui continuarem a ser praticados. Se a nossa primeira vocação é conduzir os estudantes ao recomendável hábito do aprofundamento de matérias em áreas circunscritas — é esta, afinal, a função principal que se espera da Universidade —, precisamos também de prestar permanente atenção àquilo que os diplomados pela Faculdade devam apresentar como cultura geral ao abandonarem esta casa. Só em consequência dessa atenção se poderá evitar a detecção de casos surpreendentes como um que enfrentei há poucos dias. Num curso esporádico de tradução que está presentemente em curso, explorava-se uma notícia acerca dos efeitos de chuvas ácidas sobre os lagos do Canadá. A notícia acrescentava que a culpa maior do indesejável estado de coisas se devia ao grande vizinho do sul. Por mera estratégia de tradução, perguntei aos estudantes se não seria vantajoso substituir a metáfora 'grande vizinho do sul' pelo nome próprio que lhe corresponde. Foi então que detectei hesitações e perguntei, directamente, qual era o grande país que se estendia ao sul do Canadá. Não obtive resposta. Não obstante, dos 14 estudantes presentes 12 eram licenciados (aos restantes faltava, há poucos dias, uma disciplina para se licenciarem) em Línguas e

Literaturas Modernas com a componente de inglês. Alguns terão mesmo feito a disciplina de Cultura Norte-Americana...

Pela boa ou má preparação destes jovens licenciados não é só a nós, Faculdade de Letras, que cabem todas as responsabilidades. Mas cabem algumas, provavelmente as maiores. E, convenhamos, não nos fica nada bem que o nosso diploma sancione carências da natureza da que descrevi e que, previsivelmente, se verificam em todos os cursos e áreas. A luta que nos incumbe é a de as reduzir ao mínimo e, como já salientei, apetrechar os estudantes com a capacidade bastante para assumirem correctas atitudes no desempenho das suas funções docentes, sejam essas atitudes científicas ou pedagógico-didácticas. Principalmente nós, professores, vamos ter que contrariar a eventual tendência que a Faculdade venha a sentir para se apresentar *apenas* como uma escola de formação de professores. O empenho na promoção das matérias científicas tem de ser redobrado e aqueles de nós que tiverem a seu cargo a leccionação de disciplinas de natureza educacional (ou de qualquer outra modalidade profissionalizante) estão obrigados, por pertencerem a uma casa da natureza da nossa, a manter a mais alta qualidade científica com tudo que este atributo quer dizer. Inclusivamente é de esperar que os mesmos professores, qualquer que seja o seu estatuto dentro da carreira universitária, promovam investigação séria e apresentem resultados. Só assim a mudança por que estamos a passar será correctamente conseguida e todos nós, docentes e discentes, aproveitaremos de forma correcta os recursos, mesmo que insuficientes, postos à nossa disposição.

Uma das áreas a que as considerações que até agora fiz se aplicam com grande pertinência é a das línguas vivas estrangeiras pelo facto de serem elas que envolvem maior número de estudantes. Por aquilo que a investigação internacional vai fazendo em tal domínio e também pelo que se vem fazendo e terá que fazer nesta Faculdade de Letras, justifica-se que me detenha de forma particular sobre este assunto.

Há mais ou menos um quarto de século, não era difícil caracterizarem-se as atitudes dominantes no ensino das línguas estrangeiras. Por quase toda a parte, os professores mais informados estavam convencidos da eficácia do método então mais popular, o audiolin-

gualismo<sup>2</sup>, e assumiam sensivelmente as mesmas atitudes: seguiam programas quase universais, elaborados com base na distribuição de rubricas gramaticais, e adoptavam técnicas de ensino muito semelhantes, quer ensinassem em Portugal, na Grã-Bretanha, no Perú ou no Japão. As pessoas acreditavam que, desde que correctamente aplicados, os métodos então largamente praticados funcionavam e os resultados surgiriam.

Actualmente, nem há essa fé generalizada num determinado método, nem é fácil descrever uma atitude considerada dominante. Citando uma conhecida metodóloga norte-americana, no momento que passa «Há uma tão grande diversidade de métodos [...] que seria impossível identificar uma aula típica. Não há hoje uma forma única aceitável de ensinar línguas. Na verdade as abordagens existentes diferem em questões fundamentais: Não há acordo sobre o tipo de programa, sobre a ordem de apresentação das capacidades<sup>3</sup>, sobre o valor da correcção explícita dos erros, ou mesmo sobre uma questão tão básica como seja o papel da língua materna dos alunos» (Larsen-Freeman 1987: 2). Qualquer professor medianamente experimentado e minimamente informado e consciencioso subscreveria sem esforço estas palavras.

Pode perguntar-se, então, por que razão se passou do estado de paz e certezas que se vivia na primeira parte da década de sessenta para o aparente caos actual. A resposta à questão, tal como acontece com os métodos, não poderá ser nem única nem categórica.

Pessoalmente, entendo que duas causas — em si causas absolutamente legítimas — podem ser apontadas como estando na origem do actual estado de coisas. Em primeiro lugar a linguística teórica, que, muito oportunamente, veio chamar a atenção para a importância

---

<sup>2</sup> O *audiolingualismo* tornou-se a designação mais vulgarizada do método (ou abordagem ao ensino das línguas) também chamado de 'audio-oral' e 'audio-labial', entre outras designações. Era de natureza behaviorística e o ensino que propunha assentava num processo de estímulo e reacção. Excluía a explicitação gramatical, substituindo-a pela prática intensiva das formas programadas para ensino, partindo do princípio de que, como consequência da exercitação, ocorreria a 'internalização' subconsciente dos mecanismos linguísticos.

<sup>3</sup> O termo *capacidade* deve ser aqui tomado como significando as tradicionais quatro 'skills', i.e. ouvir, falar, ler e escrever.

fundamental da função comunicativa<sup>4</sup> das línguas, mas, ao mesmo tempo, se esqueceu de que a aprendizagem e o ensino das línguas estrangeiras decorre, na esmagadora percentagem dos casos, em situações artificiais ou simuladas. Como escreveu Brumfit, «universidades com departamentos de Linguística Aplicada, mais do que com departamentos de Educação, forneceram à teoria do ensino das línguas as contribuições mais largamente discutidas. [...] Mas começou a vir ao de cima que os praticantes da linguística aplicada, tanto teórica institucionalmente, careciam de contacto mais íntimo com a sala de aulas» (1980: 111-112). Foi frequente, nas duas últimas décadas, vermos os praticantes da linguística pura invadirem os domínios da didáctica de línguas — sem que, para isso, apresentassem qualquer experiência que os recomendasse —, substituindo-se, desse modo, aos metodólogos, e começando a produzir literatura, muitas vezes com propostas pedagógico-didácticas irrealistas; pior do que isso foi o modo como conseguiram convencer muitos professores de línguas — demasiado prontos a aderir às novidades e a exibi-las ou inseguros em relação ao seu próprio ‘métier’ — sobre a excelência de tais propostas.

O segundo factor que poderá estar por detrás da indefinição a que hoje se assiste é o próprio Conselho da Europa quando concebeu o chamado *Projecto das Línguas Modernas*<sup>5</sup>. Tal projecto foi determinado pela situação observada nos países desenvolvidos da Europa industrial das décadas de cinquenta e sessenta, aos quais afluiu uma mão de obra de diversas proveniências linguísticas e de baixo ou nulo nível de escolaridade, de que eram exemplo típico os emigrantes portugueses, que demandavam, legal e ilegalmente, a França, a Alemanha, o Luxemburgo ou a Suíça em busca de condições de vida que os seus países de origem não conseguiam oferecer-lhes. O Con-

---

<sup>4</sup> Entre os linguistas que mais se salientaram na promoção do comunicativismo destacam-se os académicos britânicos David Willkins e Henry Widdowson.

<sup>5</sup> A decisão mais importante relacionada com este projecto teve lugar em 1971 e foi tomada pelos ministros da educação europeus no sentido de se constituir «um pequeno grupo multinacional de especialistas que foram convidados a examinar a exequibilidade de desenvolvimento de um sistema de unidades de crédito para a aprendizagem de línguas estrangeiras por adultos» (EK, J. A. van — *The threshold for Modern Language Learning in Schools*, Zangman, p. 2.

selho da Europa cedo tomou consciência de que as dificuldades de integração sentidas por essa mão de obra cheia de força e materialmente ambiciosa resultavam, em grande parte, de dificuldades de natureza linguística. Era, por conseguinte, urgente que os imigrantes aprendessem as línguas dos países de acolhimento. Para levar a cabo tal tarefa, porém, outra dificuldade se erguia: os métodos convencionais de ensino das línguas, que apelavam, normalmente, para os conhecimentos gramaticais dos aprendentes, não eram aplicáveis a um tipo de destinatários que careciam de escolaridade e das noções linguísticas basilares que lhes permitissem tirar proveito das aulas que lhes viessem a ser oferecidas. Em consequência, era necessário conceber novos programas, eventualmente, novos processos de ensino.

E foi assim que em 1971 se criou o grupo de especialistas (cf. também Trim 1980: VII). Este passo era, adicionalmente, mais uma forma de levar à concreção aquilo que, já em 1954, a Convenção Cultural Europeia tinha considerado um objectivo importante: o estudo das línguas estrangeiras como forma de promoção de «maior compreensão mútua entre os povos da Europa» bem como uma maior unidade» (apud Ek 1977: VII).

Em 1975, como primeira importante consequência dos estudos do grupo acabado de referir, publicou-se *The Threshold Level in a European Unit/Credit System for Modern Language Learning by Adults*. O principal objectivo deste trabalho tinha sido o levantamento das necessidades linguísticas dos aprendentes adultos típicos que «desejassem ser capazes de comunicar, a nível não profissional, com falantes de língua estrangeira em situações quotidianas sobre tópicos de interesse geral. Estes aprendentes [...] desejariam ser capazes não só de sobreviver linguisticamente como turistas num país estrangeiro, ou em contacto com visitantes estrangeiros no seu próprio país, mas requereriam igualmente a capacidade de estabelecer e manter relações sociais, porquanto de natureza superficial» (ob. cit.: 2). O *Threshold Level* constitui uma tentativa de resposta a tais objectivos e, diga-se de passagem, trata-se de um trabalho superiormente concebido e que revela a extraordinária sensibilidade linguística e didáctica do seu principal autor, o professor holandês Van Ek. Em meu entender, porém, a obra nem sempre foi correctamente entendida e convenientemente aproveitada pelos professores de línguas estrangeiras. Na verdade, esqueceu-se, talvez demasiado cedo, que os destinatários do *Threshold Level* eram aprendentes adultos e que se tratava essencial-

mente de um programa e não de um novo método para o ensino das línguas <sup>6</sup>.

Como quer que seja, foi com base nos dois factores descritos que surgiu a designada abordagem comunicativa, fortemente aproveitada tanto pelas grandes editoras como pelos autores de livros de textos e de outros materiais de ensino. Como diz Alan Davies o comunicativismo surgiu, não porque os professores o tivessem pedido, mas porque os linguistas o acharam uma ideia interessante (cf. Davies 1985).

No radicalismo de muitos comunicativistas e na insensatez de muitos que os seguiram, em muitos casos com traços de acentuado fanatismo, se devem procurar as razões próximas do descontentamento que em breve se estabeleceu entre professores e alunos: os primeiros queixando-se do esforço excessivo que a nova abordagem implicava; os segundos denunciando pouco progresso na aprendizagem.

Não era isto, como vimos, o que pretendia o Conselho da Europa com as suas iniciativas. Não surpreenderá, por isso, que, num estudo elaborado pela Unidade Europeia EURYDICE, a pedido do Comité «Educação» do Conselho das Comunidades Europeias e divulgado recentemente, se leia literalmente: «Segundo este estudo, o ensino das línguas estrangeiras em nada progrediu desde 1974» («Actividades da comissão a favor do ensino das línguas estrangeiras na Comunidade (1984-1987), Anexo I ao ANEXO: 4). O contexto em que esta afirmação está inserida permite que a mesma se interprete como significando que, para além do francês e do inglês, o ensino das restantes línguas europeias continua, em termos de quantidade, como anteriormente a 1974. Mas é igualmente passível da interpretação de que, em termos de eficácia de métodos, nada se evoluiu, uma interpretação com que eu pessoalmente concordaria sem a mínima hesitação.

E, no entanto, é urgente que se encontrem novos processos ou se recupere o que havia de válido em processos abandonados, a fim de que se consigam mais satisfatórios resultados de ensino e apren-

---

<sup>6</sup> Este aspecto é devidamente salientado pelo autor: «Deve dizer-se, desde já, que não há lugar à proposta de uma determinada metodologia. Não há nenhuma estrada real que conduza à capacidade de usar línguas estrangeiras, e as opções metodológicas têm que variar de acordo com as características dos aprendentes e dos professores bem como com as circunstâncias em que o processo de aprendizagem/ensino tem de ocorrer». (EK, J. H. van — *ob. cit.*, pp. 20-21).

dizagem entre os estudantes de línguas vivas estrangeiras. Helmut Kohl declarava, não há muito tempo, que a Europa está a conseguir unidade económica, política e social, mas não conseguirá nunca unidade linguística (Apud *The Plain Truth*, July 1988). Para ultrapassagem das barreiras linguísticas e como forma de contribuir decisivamente para um mais completo alcance dos factores de unidade referidos, a aprendizagem das línguas estrangeiras ganha toda a sua importância.

No que toca àquilo que se vem fazendo em Portugal, é necessário que se abandone, de uma vez, a tendência novo-riquista de se exibir actualização, adoptando as propostas novas no dia a seguir ao seu lançamento pelos grandes promotores internacionais, sem se cuidar de verificar a viabilidade da sua aplicação nas nossas escolas, inclusive sem se procurar averiguar se os agentes dessa aplicação, os professores, estão em condições de o fazer. Isto não significa, nem poderia nunca significar — ou não estivéssemos numa instituição de ensino universitário — que nos fechemos às inovações que se vão anunciando. Mas não devemos deixar-nos seduzir pela filosofia simplista de que o que é moderno é bom e o que é antigo não presta. Especialmente quando, por vezes, aquilo que é publicitado como grande novidade não passa da recuperação de experiências passadas <sup>7</sup>, algumas delas comprovadamente ineficazes, como tem acontecido com algumas das propostas recentes do Prof. Stephen Krashen, o responsável maior pela chamada 'Abordagem Natural'. E, muito particularmente, há que se meditar seriamente quanto a porem-se de parte práticas com que nos identificamos e com as quais obtemos resultados satisfatórios para, em seu lugar, perfilharmos outras práticas acerca das quais nos sabemos inseguros e que ainda não deram provas indelmentíveis de produzirem bons frutos. Em Portugal, a adopção oficial e precipitada do funcionalismo/nocionalismo, bem como do seu desenvolvimento mais conhecido, o comunicativismo, são a melhor ilustração do que acabo de dizer, não obstante a pertinente chamada de atenção deste novo movimento para alguns aspectos da didáctica das línguas que careciam de urgente revisão.

---

<sup>7</sup> «Numa conferência, em 1975, o psicólogo americano John Carroll declarou: «Ler o livro de John Kelly *25 Centuries of Language Teaching* faz-nos pensar e tomar consciência de que aquilo que pensamos ser hoje novo já se fazia há séculos em qualquer parte do mundo» (Finocchiaro 1982: 2).



Tem sido grande, no plano internacional, a polémica acerca do comunicativismo. Como resultado, vai-se regressando ao bom senso <sup>8</sup>, um regresso a que não são estranhos os modestos resultados conseguidos com as novas metodologias. Daí que a frase há pouco citada, segundo a qual nada se progrediu no ensino das línguas a partir de 1974, exprima aquilo que efectivamente se tem passado nos três últimos lustres.

No entanto é grande a atenção que os sistemas educativos dos vários países, nomeadamente europeus, têm concedido ao ensino das línguas nas suas escolas. Também a Comunidade Europeia tem revelado idêntica preocupação, traduzida, por exemplo, na criação da chamada Comissão a Favor do Ensino das Línguas Estrangeiras na Comunidade com objectivos que estão implícitos no próprio nome. Esta Comissão tem apoiado um vasto leque de iniciativas que vão desde reuniões para o estudo da situação do ensino das línguas estrangeiras no ensino superior até à organização de encontros e colóquios internacionais para abordagem do tema. A mobilidade de jovens estudantes consignada nos programas Erasmus, Comett e Língua pode, em parte, ser considerada como uma forma de promover a aprendizagem de outras línguas ou, no mínimo, como forma de sensibilizar a juventude para a conveniência de tal aprendizagem. Um outro programa «YES à Europa», actualmente em consideração pelo Conselho, é mais uma forma de encorajar essa mobilidade.

Ao longo de 1987, o número de «jovens envolvidos nestes intercâmbios [...] atingiu os 7500». Sobre isto pode ter-se no relatório a que tive acesso: «Com idades compreendidas entre os 15 e os 25 anos, estes jovens partiram em grupo para estadias socioculturais com uma duração mínima de 7 dias. Embora estas estadias sejam (na sua maior parte) relativamente curtas, elas fornecem aos jovens uma motivação para a aprendizagem das línguas que se pode revelar preciosa» (Relatório sobre o ensino das línguas estrangeiras, Anexo I ao ANEXO: 7).

---

<sup>8</sup> São exemplo disso as posições assumidas pelo próprio Widdowson, chamando a atenção para alguns exageros com que as suas propostas iniciais foram interpretadas, tanto no seu livro de 1983 como num congresso de professores que teve lugar em Londres em 1984 (V. 'Referência' no fim deste artigo).

Intimamente relacionada com esta evidente preocupação dos órgãos comunitários está a formação dos professores de línguas estrangeiras. Nesse sentido a unidade euporeia EURYDICE procedeu ao levantamento das formas como nos diferentes estados-membros se processa a formação inicial de docentes, divulgando os resultados em Fevereiro de 1988.

Da análise do documento, muito sintético, conclui-se que, em relação à preparação de professores para o ensino secundário — o nível que nos interessa — as universidades assumem, predominantemente, apenas a formação académica, oferecendo, em alguns casos, também a informação pedagógica teórica, como acontece na Alemanha, na Bélgica e na Holanda, especialmente quando os docentes em preparação se destinam ao chamado ensino secundário inferior. A prática pedagógica, isto é, o estágio, tem lugar em centros especializados, nas escolas, ou reveste-se das características de formação em exercício.

Por tudo isto se pode concluir que o empenhamento na formação pedagógica dos estudantes que a Faculdade de Letras do Porto recentemente assumiu deve ser vista não como algo de original, mas sim como algo que tem representativa correspondência noutras nações europeias e que pode aproveitar-se de experiências similares que nesses países tem havido. Nesses sentido — no que toca especificamente à formação inicial de professores de línguas vivas estrangeiras — para que os resultados se aproximem de níveis mais satisfatórios, muito daquilo que até à data tem sido feito na Faculdade de Letras do Porto precisa de ser urgentemente repensado. Por razões de vária ordem, as línguas estrangeiras não têm merecido aqui atenção correspondente ao peso relativo que ocupam nos horários da Faculdade e nas preocupações dos estudantes. De facto, desde a entrada em vigor do Decreto-Lei n.º 53/78, essas línguas vinham preenchendo 20 ou 40 % da totalidade dos horários dos alunos de Línguas e Literaturas Modernas, conforme as variantes incluíam uma ou duas línguas estrangeiras. O Alemão, por razões especiais, já vinha, em alguns níveis dos cursos, a beneficiar de seis horas semanais, o que, obviamente, eleva consideravelmente as percentagens acabadas de mencionar. A recente reestruturação veio generalizar o mesmo horário de seis horas ao Inglês e ao Francês, uma alteração que o Conselho Científico entendeu dever introduzir como tentativa que visa à obtenção de resultados de aprendizagem melhores do que aqueles que até agora se têm verificado. Por outro lado, a mesma reestruturação abriu a

outros cursos tais como os de História, Geografia e Estudos Portugueses — o curso de Sociologia desde o início do seu funcionamento ofereceu sempre Inglês ou Francês aos seus estudantes — a possibilidade de os respectivos alunos aprenderem as línguas estrangeiras como ‘instrumento de trabalho’.

Se a tudo isto acrescentarmos o esforço importante que tem sido feito no sentido de reduzir o número de alunos por turma nas aulas dessas línguas a dimensões que permitam tirar-se um rendimento maior do processo de ensino-aprendizagem, seremos forçados a concluir que as condições oferecidas a docentes e discentes são de inegável privilégio no cenário geral da Faculdade.

E os resultados até agora obtidos? Traduzirão eles o esforço apreciável que as condições acabadas de referir representam? A resposta a esta pergunta tem, infelizmente, de ser negativa. Independentemente dos índices de aprovações e reprovações — eles, também, muito variáveis e merecedores de cuidada análise — a competência revelada pelos nossos estudantes no final dos seus cursos é, salvo as sempre esperadas excepções, lamentavelmente insatisfatória.

Neste ponto, a pergunta que surgirá naturalmente é: PORQUÊ? A resposta, contudo, é difícil, complexa e, particularmente, delicada. Não obstante, merece a pena tentá-la.

Neste cenário ganham relevo os docentes encarregados do ensino das línguas estrangeiras: os leitores. Tem sido política da Faculdade entregar os lugares a falantes nativos dessas línguas, uma política a todos os títulos correcta, já que através dela se oferece aos estudantes a oportunidade de contactarem com modelos autênticos de uso das línguas que estudam. Mas isso não chega. Como a longa história do ensino das línguas estrangeiras regista, é falsa a crença de que, para se adquirir uma nova língua, bastam o contacto, mais ou menos assíduo, com aqueles que a falam e a leitura dos documentos nela escritos. Os insucessos do chamado *Método Natural*, dos finais do século XIX, e de algumas práticas do *Método Directo*, que caracterizou o ensino das línguas nas primeiras décadas do século XX, são disso prova mais que bastante. É isso que, com toda a certeza, se irá concluir se a adopção da chamada *Abordagem Natural* do norte-americano Krashen vier a ser adoptada, mesmo que enroupada nos conceitos aparentemente inovadores de ‘comprehensible input’ e ‘baixo filtro afectivo’ (Krashen & Terrell 1983: passim).

Para que, nesta Faculdade de Letras, o ensino se torne eficaz, é preciso muito mais do que isso. Antes de mais, é indispensável que existam programas coerentemente elaborados e articulados nos seus diferentes níveis, com objectivos e conteúdos aceitavelmente definidos. Isso, não obstante alguns esforços isolados, ainda não foi conseguido. O Conselho Científico e, muito particularmente, a Comissão Científica de Línguas e Literaturas Modernas, têm de encarar de frente a questão dos programas de línguas, começando por estabelecer os princípios gerais a que tais programas têm que obedecer. Nesse sentido é do mais elementar bom senso que se estudem os programas em vigor no ensino secundário, a fim de se averiguar o ponto da matéria a partir do qual devem ser elaborados os programas da Faculdade, procurando-se, dessa maneira, atingir a desejável articulação e a sequência lógica entre os dois níveis de ensino. A seguir é preciso garantir que os programas dos vários anos sejam de tal modo estruturados que a passagem de um nível para o imediatamente superior signifique um efectivo progresso em termos de conteúdo e de resultados. Assim se evitarão duas ocorrências relativamente frequentes: Uma delas é a impressão que se colhe junto de alguns leitores que parecem atribuir ao ensino secundário a obrigação de ter já ensinado tudo aos estudantes que para cá vêm, como se à Faculdade não mais competisse do que acolhê-los durante quatro anos e julgar, repetidamente, aquilo que eles aprenderam nos liceus ou nos institutos particulares. Outra ocorrência, demasiado frequente, é ouvir-se dizer que os exames de 1.º ano são mais exigentes do que os do 4.º ano quanto à matéria envolvida. Em alguns casos é fácil de confirmar esta denúncia pela simples comparação dos enunciados dos pontos escritos. Outro princípio importante que terá que ser salvaguardado é o de que, nas aulas de língua a matéria ensinada seja, fundamentalmente, a língua. Não vou negar a pertinência de se recomendar aos estudantes a integral leitura de obras literárias. Tal prática cria oportunidades de contacto com as formas mais exemplares das línguas estrangeiras e, além disso, fornece matéria para diálogo, para composição e para debate, numa palavra, essa prática torna-se importante fonte de motivação para o uso das línguas estrangeiras. Mas isso não deverá dar lugar ao exercício de análise literária em si, passando esta a constituir a base da classificação dos estudantes e, implicitamente, o objectivo central da sua preparação. Para isso há as disciplinas de literatura e os professores respectivos; os leitores, enquanto tal, devem

limitar-se ao ensino da língua. Se cumprirem bem essa obrigação, já terão muito com que se ocupar.

Através da proposta elaboração de programas coordenados se evitará que, o conteúdo programático de uma das línguas aqui ensinadas, a partir do 3.º ano inclusivé, seja, no essencial, teoria da tradução e análise textual, pondo-se de lado o ensino da língua propriamente dita. Não se põe em causa a legitimidade da tradução, mas discute-se que ela seja introduzida como objectivo numa altura em que os estudantes não estão ainda nas melhores condições para a fazer e a prioridade absoluta dos professores deveria ser a de desenvolver nos alunos a competência comunicativa e a consciencialização dos sistemas linguísticos, ambas elas requisitos importantíssimos para aqueles que se vão dedicar ao ensino, e que constituem, como se sabe, a esmagadora maioria dos estudantes de Línguas e Literaturas Modernas.

Os leitores não podem esquecer-se de que foram contratados pela Faculdade de Letras para ensinarem as suas línguas aos nossos estudantes. É isso, nem mais nem menos, que se espera que eles façam. E, embora se aceite como legítimo que entre si existam diferenças metodológicas, a todos são exigíveis o real empenhamento no desempenho das suas obrigações e os normais resultados que são de esperar como consequência do trabalho sério. O exercício das funções docentes na Faculdade tem de ser visto, não só pelos leitores mas igualmente por todos os restantes docentes que aqui se encontram ao abrigo de um contrato, como sua ocupação principal e prioritária e deixar, de uma vez por todas, de ser visto como forma de preencher horas livres deixadas por actividades noutros sítios, sejam essas actividades quais foram. A relativa liberdade que o munus universitário tradicionalmente concede aos seus docentes tem de ter, como contrapartida, uma responsabilização e um empenhamento redobrados. É mesmo tempo de se começar a pensar na substituição daqueles que não compreendem ou se recusam a compreender estes princípios.

As modificações recentemente introduzidas no estatuto do ensino superior, veio alargar aos leitores a possibilidade de exercerem as suas funções em dedicação exclusiva e veio criar explicitamente, também para os leitores condições para se dedicarem à investigação científica. Ora o ensino das línguas estrangeiras constitui actualmente uma área de investigação universitária extraordinariamente dinâmica a nível internacional. Os nossos leitores poderiam e deveriam corresponder

às novas condições oferecidas, lançando-se na análise dos problemas com que, indubitavelmente, o seu trabalho diário os confronta. Estou certo de que desse estudo poderiam resultar frutos interessantes tanto para a Faculdade como em realização pessoal e eficácia profissional dos próprios leitores. Especialmente, poderíamos, a curto e médio prazos, obter melhores resultados de ensino/aprendizagem, de que seriam primeiros beneficiados os nossos estudantes.

Porém, para que tudo isto possa funcionar de forma minimamente organizada, é necessário que o Conselho Científico se preocupe também com o apoio e acompanhamento a dispensar aos leitores, até agora bastante abandonados a si próprios, sem orientação e sem controlo. É urgente que se criem condições para que os leitores se sintam mais parte do corpo docente da Faculdade, assumindo todas as responsabilidades decorrentes de tal condição. É necessário que se tome consciência de que, em alguns cursos aqui ministrados, os estudantes são confiados durante quase 50 % das suas aulas ao cuidado dos leitores. Portanto estes são, de facto, elementos importantes do corpo docente, mas, na esmagadora maioria dos casos, fazem uma vida à parte ou apenas em convívio com outros leitores. Havemos de concordar todos que isso não é uma situação desejável. A tendência visível da maioria dos leitores para se alhearem totalmente da vida desta casa, precisa de ser contrariada quanto antes, tanto através de medidas de apoio ao seu trabalho como através de acções de controlo.

Se isto se fizer, a Faculdade poderá conseguir que mais leitores se fixem aqui por períodos mais prolongados ou mesmo definitivamente, podendo desse modo, compreender melhor a nossa realidade e identificar-se mais profundamente com as nossas preocupações e com os nossos objectivos. Até agora, salvo algumas raras excepções, poucos têm sido aqueles que têm levado o seu empenho na função para além do cumprimento das aulas. Isso não chega, numa perspectiva verdadeiramente universitária, para se proporcionar aos nossos estudantes a melhor preparação possível, para que, no futuro, desempenhem, eles mesmos, as exigentes funções de professores a que aspiram.

Em meu entender, a formação dos bons professores de línguas estrangeiras de que as escolas portuguesas carecem começa e passa por um sólido processo de ensino/aprendizagem dessas mesmas línguas aqui na Faculdade. Para isso é necessário que os nossos professores estejam à altura da sua missão. A formação pedagógica-didáctica, o

complemento da formação académica em boa hora introduzido, será assim mais fácil e, com certeza, muito mais eficaz. Empenhemo-nos todos na nova experiência, mas não nos furtemos à revisão do que até agora vínhamos fazendo. A nossa juventude de agora vai ter que enfrentar grandes dificuldades e merece que façamos tudo para lhes tornar o futuro mais risonho.

Manuel Gomes da Torre

#### REFERÊNCIAS

- «Actividades da comissão a favor do ensino das línguas estrangeiras na Comunidade» (1984-1987), Anexo I ao ANEXO: 4.
- BRUMFIT, Christopher J. — *Problems and Principles in English Teaching*, Oxford, Pergamon Press, 1980.
- DAVIES, Alan — *Follow my leader: is that what language tests do?* in LEE et al. — *ob.-infra cit.*, pp. 3-13, 1985.
- EK, J. A. van; ALEXANDER, L. G. — *The Threshold Level in a European unit/credit system for modern language learning by adults*, Oxford, Pergamon Press, 1980.
- EK, J. A. van — *The Threshold Level for Modern Language Learning in Schools*, Longman, 1977.
- FINOCCHIARO, Mary — *Reflections on the past, the present, and the future*. «Forum», XX/3, 1982, pp. 2-13.
- KRASHEN, Stephen D.; TERRELL, Tracy D. — *The Natural Approach: Language Acquisition in the Classroom*, Oxford, Pergamon Press, 1983.
- LEE, Y. P.; FOK, Angela C. Y. Y.; LORD, Robert; LOW, Graham (eds.) — *New Directions in Language Testing*, Oxford, Pergamon Press, 1985.
- LARSEN-FREEMAN, Diane — *From unity to diversity: twenty-five years of language-teaching methodology*, «Forum», XXV, 4, pp. 2-10, 1977.
- Relatório sobre o ensino das línguas estrangeiras, Anexo I ao ANEXO: 7.
- TRIM, J. L. M. — *Preface to this edition*, in EK; ALEXANDER, cit., VII-VIII.
- «Why it may be unwise to be too communicative», in *The Times Educational Supplement* de 30-03-84.
- WIDDOWSON, Henry G. — *Learning Purpose and Language Use*, Oxford, University Press, 1983.

## POR QUE SERÁ QUE O NEERLANDÊS, AO CONTRÁRIO DO PORTUGUÊS, NÃO SE TORNOU UMA LÍNGUA UNIVERSAL? \*

Um neerlandófono que vive e trabalha em Portugal, vê-se mais cedo ou tarde confrontado com esta pergunta. Na verdade, como explicar que o neerlandês seja hoje em dia um idioma falado por pouco mais de vinte milhões de pessoas, enquanto que se espera que o português sirva de veículo para uns 200 milhões nos anos 2000? Afinal, quer os Países Baixos quer a Bélgica não têm sido potências coloniais?

Ao pôr esta questão, os nossos pensamentos vão automaticamente para as características típicas da expansão colonial holandesa. Pois, os pequenos grupos que ao longo dos séculos emigraram dos territórios neerlandófonos — por razões económicas, religiosas ou políticas — não foram suficientemente numerosos e poderosos para impor-se, e acabaram por ser absorvidos pelo novo contexto.

Também os antigos Países Baixos do Sul, mais ou menos a Bélgica actual, não podiam dar origem a novas comunidades neerlandófonas: a pátria de Grotius fechou-lhes o Escalda, asfixiando assim o porto de Antuérpia, e contribuiu mais tarde para estrangular a Companhia de Oostende (autorizada em 1722), a saída que o Sul pensou ter encontrado. E quando Leopoldo II, no fim do século XIX, presenteou o seu país com uma colónia, o Congo, aquele tinha cariz francês.

Portanto, para começar, dá-se a resposta clássica: o império holandês foi em primeiro lugar um império comercial. Interessavam-lhe mais o monopólio de certos produtos e a hegemonia em várias rotas marítimas do que a posse de extensos territórios e a fixação de colonos em grande escala.

---

\* Versão alargada de uma comunicação apresentada ao «Tiende Colloquim Neerlandicum», Gent, no verão de 1988.



Mas não nos sentimos completamente satisfeitos com esta explicação. Apesar de se tratar de um elemento básico, não será demasiado simples para abranger vários continentes e um espaço de três séculos e meio? Além do mais patenteia uma nítida cesura, que coincide com o fim das duas Companhias — das Índias Orientais e das Índias Ocidentais — portanto, grosso modo com a revolução francesa e o fim do Antigo Regime. E nestas duas fases ainda se distinguem tendências diferentes. Não contentes, portanto, começámos a ler e reflectir sobre as leituras. Permito-me expor aqui resumidamente os resultados. Este contributo baseia-se essencialmente em literatura secundária, aliás muito abundante, de que citamos no fim só uma bibliografia seleccionada. No entanto, convém realçar desde já a obra de C. R. Boxer, que tem sido o nosso ponto de partida.

Consta que, como primeira razão, temos que efectivamente manter a acima formulada, tradicional, explicação e apontar para a actuação das duas Companhias, principalmente aquela das Índias Orientais, que tem sido muito bem caracterizada por H. K. s'Jacob nestes termos: «Afinal, ela era uma companhia comercial, para a qual eficiência e economia eram mais altamente cotadas do que religião e cultura. Fortalezas fáceis de defender, armazéns sólidos e secos, um escritório, casas para os empregados, uma igreja para o sermão, isso bastava-lhe.»

Mas mesmo apontando a ânsia do lucro como elemento constante, temos que o matizar em dois sentidos. Nenhum país procurou a sua expansão por bondade gratuita. E como comerciar é uma actividade humana, tem inevitavelmente também outros aspectos. A apresentação do Português, que precedeu o Holandês, essencialmente como missionário, e do Inglês, que o seguiu, como negociante-gentleman, enquanto que o Holandês teria sido o glutão sem escrúpulos, é um daqueles mitos que têm sido questionados pelos historiadores. Continuam, porém, vestígios na escrita e na mente.

Em primeiro lugar: todos queriam a canela de Ceilão, a pimenta da costa Malabar, os têxteis do Coromânde, as especiarias das Molucas, a seda da China, a prata do Japão, o ouro da Guiné, os escravos da costa ocidental africana, a madeira e o açúcar do Brasil... Francisco Xavier escreve numa carta de 1545 acerca dos Portugueses (citámo-lo na versão francesa de B. Davidson): «leur appétit du gain será aiguisé pour y avoir goûté, et il y aura tout un torrent de bas

exemples et de mauvais usages». Garcia d'Horta por seu lado queixa-se: «onde vão não procuram de saber senão como ferão melhor suas mercadorias». E quem vislumbra algo de gentlemanlike na guerra do ópio dos anos 1839-42 por exemplo, ou na política agressiva «Do Cabo ao Cairo»?

Em segundo lugar: apesar dos princípios mercantis, tem havido personalidades como Baldaeus, Van Rheede, Rumphius... cuja obra ainda hoje tem valor. A actuação de João Maurício no Brasil (1637-44) mereceu uma avaliação positiva de historiadores de vários quadrantes. Apesar das muitas restrições a feitoria holandesa de Deshima deixou passar um fio cultural entre o Japão e o Ocidente. A Sociedade para as Artes e Ciências, fundada em Batávia em 1778, terá sido a instituição científica de origem ocidental, que mais antiguidade tem na Ásia. E diz-se que o Museu de Etnologia em Leiden (1837) é o mais antigo do seu género na Europa.

Mas mesmo assim, a política de não-intervenção das Companhias (ou se for inevitável, o menos possível), os seus regulamentos muito restritivos (principalmente a proibição de iniciativa privada) e o limitado acesso a cidadãos livres, afectou a expansão holandesa de maneira geral e limitou, ipso facto, também a difusão da língua neerlandesa.

Esta política diferente tem sido muitas vezes relacionada com as características típicas das sociedades portuguesa e holandesa, e a identidade dos seus povos — mais tarde debruçamo-nos sobre esta vertente. Novo para mim foi, o facto de alguns historiadores a explicarem também como consequência de experiências: seja a observação da portuguesa, seja a própria experiência esporádica dos nórdicos. E. Stols é de opinião, que dezenas de anos antes da Companhia das Índias Ocidentais no Brasil, vários neerlandeses tomaram consciência dos problemas específicos de uma exploração agrícola capitalista numa economia colonial. E que, em consequência desta difícil acumulação, vários de entre eles se limitaram ao comércio. Pelo seu lado S. A. Arasaratnam diz: «Os governadores de Ceilão tinham num extenso território autoridade sobre pessoas, cuja sociedade, leis e costumes desconheciam. Quando os Portugueses encontraram as mesmas dificuldades, conservaram muitos elementos do tradicional governo indígena. Os Holandeses fizeram o mesmo e mantiveram o mais possível a estrutura tradicional, sobrepondo-lhe a hierarquia holandesa.»

Um segundo factor da nossa argumentação, muitas vezes ignorado apesar das narrativas antigas e panfletos abundarem de referências, é que os produtos cobiçados, e portanto também as feitorias, costumavam encontrar-se em zonas tropicais, muitas vezes de clima insalubre. O calor só por si já é um problema para quem nasceu num clima temperado. Doenças como malária, tifo, cólera, febre amarela agravam-no. Aliás, só para alcançar o seu destino já era precisa muita sorte, pois a embarcação — apesar dos grandes progressos — continuava precária e exígua. A travessia marítima era perigosa e dificultada por pirataria, falta de comida e água frescas. Se juntarmos a isso uma higiene deficiente, um estilo de vida pouco adaptado e irregularidades no comportamento, como o alcoolismo, compreendemos que a mortalidade era muito elevada e que existia, de maneira geral, pouco entusiasmo por embarcar. Jerónimo Münzer, que foi recebido por D. João II, escreve, referindo-se à costa ocidental da África: «As pessoas do norte [...] não suportam bem o clima dessas regiões: morrem quase todas.» Ainda por cima, eram os portos que no comércio colonial mais importância tinham e estes ficavam muitas vezes na foz de um rio ou na margem de uma lagoa, o que os tornava ainda mais infectos. Notei o paralelismo entre Batávia e Goa, onde os habitantes tinham que sair da cidade antiga, devido a problemas de água potável e mosquitos. E «felizmente?» para eles, os Holandeses não conseguiram conquistar a Ilha de Moçambique, já que o seu clima era péssimo. Assim, o Cabo subtropical tornou-se a sua paragem habitual no caminho da Índia. Esquecemos muitas vezes que só nos séculos XIX e XX o progresso das ciências e da tecnologia possibilitou viagens mais rápidas e seguras, mais higiene e conforto e um combate mais eficaz às doenças tropicais. Mas naquela altura os Países Baixos já tinham deixado de ser uma grande potência. Será imprudente afirmar que, do ponto de vista linguístico, o seu apogeu se situa demasiado tarde para um tipo de expansão e demasiado cedo para outro?

Como terras onde as Companhias ou os seus funcionários, apesar de tudo, actuaram de maneira expansionista (presumo ser escusado falar aqui sobre o Cabo por um lado, e as Índias Orientais/Indonésia, Guiana/Suriname e as Antilhas por outro lado — estas tornaram-se efectivamente colónias), temos que mencionar as seguintes: No Oriente: Formosa/Taiwan, onde a influência das estruturas holandesas nas locais foi manifesta, e Ceilão/Sri Lanka, onde a Companhia

se ocupou de maneira bastante intensiva com a população indígena. No Oeste: a região do Hudson, para onde se propagou emigração, e o Nordeste do Brasil, onde Maurício teria visto com agrado a fixação de colonos. Principalmente os dois últimos — na zona do Atlântico — encontram-se repetidamente mencionados como lugares geográficos, onde os Holandeses podiam ter criado raízes, originando comunidades próprias.

A perda destes e doutros sítios é muitas vezes atribuída à indiferença, apoio insuficiente da metrópole, medidas tardias, um maior interesse pelas Índias Orientais, falta de consenso na política das Companhias, que visavam o lucro imediato ou a curto prazo para os seus accionistas... e claro, isso tudo deve ter tido o seu papel. Mas do lado português deparamos também com falta de meios materiais e humanos, ajudas tardias, medidas nem sempre coerentes, queixas de vária ordem. Parece-me que, no fundo, a perda dos sítios acima mencionados, se deve à superioridade do adversário. Ao contrário da história portuguesa, onde se distingue um fio irracional, a holandesa foi caracterizada por bastante realismo e pragmatismo. Os Holandeses não tinham o hábito de lutar contra moinhos, aproveitavam-nos. Quanto ao Hudson e Ceilão: devem ter percebido que não podiam travar o crescente poder inglês. Não percamos de vista, que a relação europeia de forças costumava reflectir-se no mundo colonial. Aliás, os interesses dos povos «protegidos» ou das comunidades europeias aí estabelecidas não coincidiam necessariamente com os da metrópole. E, por outro lado, confrontos nas colónias podiam trazer retaliações na Europa. Diferente era a situação da Formosa, onde os Holandeses perderam a sua influência devido ao desaparecimento da dinastia Ming a favor da dinastia Manchu, o que originou lutas e emigração maciça para Formosa. No Brasil, os Portugueses revigorados depois da Restauração, conseguiram expulsar os Holandeses com a ajuda de forças locais, onde homens de cor tinham um papel importante. Pois, já se tinha formada aí uma sociedade mista. E assim chegámos ao ponto seguinte muito importante: Portugal tinha um avanço de um século, portanto de várias gerações.

Quando Filipe II proibiu aos hereges do Norte o acesso aos portos da Península Ibérica, e os Holandeses foram buscar eles próprios os produtos ao ultramar — de preferência na zona de influência portuguesa — os seus predecessores já tinham deixado aí a sua língua,

a sua fé católica-romana e uma população mista. E temos que ver de perto estes três elementos.

Começemos pela situação linguística na Ásia. Quando os Holandeses chegaram, já havia duas línguas francas: uma de origem asiática, o malaio, e uma de origem europeia, o português. Não havia necessidade de uma terceira.

Jan H. van Linschoten, que no seu Itinerário (1.<sup>a</sup> ed. 1596) tinha mostrado que o império português, esgotado, se tinha tornado um gigante com pés de barro, escreve a propósito de Malaca (utilizamos a versão mais acessível de Van der Moer): «Tomaram as melhores palavras de todas as línguas [...]. E esta língua, chamada malaio, tornou-se célebre e é considerada a mais civilizada e a mais apta de todo o Oriente. Os Malaios [...] têm variados poemas de amor, canções e rimas amorosas, em que excelem e de que se orgulham. Alguém que não sabe malaio na Índia, não conta, à maneira do francês nas nossas terras.» A formulação pode ser ingénua, porém não nos deixa dúvidas, de que o malaio gozava de um grande prestígio como língua cultural e que era imprescindível como língua veicular. E nós podemos completar van Linschoten, lembrando que se tornou também a língua do islão no Arquipélago.

Quanto ao português: foi utilizado no contacto de europeus com asiáticos, mas também entre eles quando um desconhecia a língua do outro. Encontramos uma profusão de exemplos no estudo de D. Lopes, actualizado por L. de Matos, do qual destacamos alguns.

Em 1545 escreve Francisco Xavier: «Se da nossa Companhia vierem alguns estrangeiros que não saibam falar português é preciso que o aprendam, porque de outro modo não haverá intérprete capaz que os entenda». Parece que, nas suas primeiras viagens de reconhecimento ao Oriente em fins do séc. XVI, os Holandeses Houtman e Van Neck foram munidos de documentos em português. No séc. XVII os reis de Ceilão e de Aracão correspondiam em português com Batávia, visto que este idioma se tinha tornado a língua da diplomacia num vasto espaço. Um missionário protestante lamenta em 1709: «É pena que não tenhamos tido mais facilidades na Alemanha para aprender esta língua na perfeição, visto ser tão universalmente útil para o fim que nos propúnhamos». Mas felizmente alcançou no Cabo um Novo Testamento em português, impresso em Amsterdão em 1681, e um pequeno tratado tipo catecismo. Ainda no 1.<sup>o</sup> quartel do séc. XVIII Alexandre Hamilton constata: «Eu não consegui encontrar uma pessoa em 10 000 habitantes da Índia que fosse capaz de falar

suficientemente inglês.» É portanto obrigado a usar português para os contactos necessários. Numa data tão tardia como 1833 o tratado entre Sião e os EUA leva uma tradução portuguesa, comunica-nos L. de Matos. Ainda no sundanês do séc. XX os Holandeses eram às vezes chamados Portugueses e a língua deles «basa Perteges», obviamente no sentido de «língua europeia». Consta assim que o próprio governo de Batávia e os ministros calvinistas foram obrigados a usar português, contribuindo desta maneira para a sua manutenção no tempo das Companhias. Em Batávia, Colombo e Amsterdão imprimiu-se material em português para as missões. Aliás, foi interessante ouvir num programa televisivo, que na Índia ainda hoje existe a expressão «falar cristão» para designar português.

Linguisticamente falando, a evangelização tem sido um caminho em dois sentidos. Muitos são os missionários que, para propagar a fé, estudaram o idioma dos grupos visados e elaboraram os primeiros vocabulários e gramáticas. Mas, por outro lado, espalharam também através das suas escolas o idioma do grupo da sua origem. A Igreja estimulou de maneira intensiva a expansão portuguesa, e o elemento religioso tem sido realmente uma constante. Já começou com a cruz nos veleiros das viagens de descobrimento e ainda num diploma publicado em 1930 encontramos acerca da função histórica da nação portuguesa: «civilizar as populações indígenas, exercendo também a influência moral que lhe é adstrita pelo Padroado do Oriente.» Rei e Igreja, espada e cruz eram elementos correlativos, como sublinhou Boxer. Todos nós sabemos das inevitáveis rivalidades e discordâncias que foram aparecendo entre o Padroado Português e Roma, entre o clero secular e regular, até entre as próprias ordens, mas no fundo estes também se complementavam.

Uma menor influência da língua e cultura neerlandesa fora da Europa tem, sem dúvida nenhuma, também a ver com uma menor evangelização. Repetidamente troçou-se desta faceta da Companhia e da colonização holandesa em geral. Mas houve com certeza sérias tentativas em várias épocas. Recordemos aqui em particular Formosa, Ceilão e Amboíno no tempo da Companhia. Em fins do séc. XVII houve 112 igrejas protestantes em Ceilão. Só na península de Jaffna chegaram a ter 34 escolas com uns 20 000 alunos — em consequência disso grande parte desta população sabia ler e escrever, muito antes da vinda dos Ingleses.

Mas do outro lado da balança, que era também uma escala de valores, estavam os escassos indígenas do Cabo — Hotentotes e Bosquímanos tão primitivos, que foram o espanto de todos os Europeus que aí aportaram.

A consideração pelos escravos negros nas Índias Ocidentais não era muito maior e, em consequência, o seu tratamento também não — principalmente na Guiana/Suriname que se tornou uma colónia de plantação. O sistema em vigor chegou aí a ser tão repressivo, que os escravos não podiam casar-se, tornar-se cristãos e aprender a língua dos donos. Os brancos, calvinistas e judeus, não costumavam favorecer a evangelização mas também a contrariaram. Todavia, esta atitude não foi apanágio só da Guiana holandesa.

Mas, se queremos avaliar as actividades missionárias nas zonas de influência holandesa com objectividade, não podemos esquecer que nos primeiros tempos o cristianismo protestante estava ainda a organizar-se e consolidar-se. A própria pátria continuava por missionar. Além disso, o protestantismo ramificou-se cedo, as várias tendências combateram-se às vezes violentamente, e nos primórdios da expansão holandesa, só ministros calvinistas foram autorizados no ultramar. Assim, o número de emissários nunca era suficiente. Com isso contrastava a poderosa organização da Igreja Católica, que depois do Concílio de Trento ganhou novo fôlego e encontrou tropas de elite nos jesuítas.

Mais, o ministro protestante dos tempos das Companhias era o seu empregado, pago por elas e portanto dependente. Tinha menos liberdade e menos autoridade do que queria. Afinal, a oligarquia burguesa comerciante preferia não ter um estado dentro do estado. E enquanto durante séculos famílias católicas importantes se orgulhavam de ter missionários entre os seus membros, isso parece não ter acontecido com as poderosas dinastias comerciantes holandesas. Também devido a esta sua origem humilde, os ministros da altura tinham geralmente menos autoridade no seu contexto colonial. Além disso, não costumavam ficar muito tempo, eram às vezes transferidos arbitrariamente e tinham que preocupar-se com as suas famílias, enquanto que os missionários católicos eram em princípio celibatários e costumavam ficar mais tempo, às vezes para sempre, o que aumentava o seu impacto. Em consequência disso tudo, a influência protestante limitou-se mais aos centros urbanos — enquanto que os padres católicos viviam com frequência em postos avançados no meio dos indígenas. O facto do ministro protestante às vezes ter que

combinar várias tarefas, nem sempre gratas, limitou ainda mais a sua influência. E posso imaginar que naquela altura se sofria e morria mais «facilmente» pela fé, pelo rei e pela pátria do que pelos directores das Companhias.

Finalmente, temos que realçar que o calvinismo mais racional e abstracto era menos atraente para os Hindus e Budistas da Ásia, os povos animistas da África e muitas tribos da América do Sul, do que o catolicismo com o seu culto de Maria e dos santos, as suas imagens e bandeiras, os seus trajes rituais, o seu incenso e as suas procissões. Mesmo assim, o catolicismo na Ásia limitou-se em grande parte aos povos costeiros, geralmente pertencendo às castas inferiores — como os pescadores — e portanto mais fáceis de converter. De conversões maciças de moslemes não ouvimos falar e de muitas conversões nas castas superiores também não. E no que respeita aos relativos êxitos na China e no Japão: quando se achou, que a influência deste corpo estranho se tinha desenvolvido demasiado, foi rejeitado. É evidente, pois a religião estava estreitamente entrelaçada com a cultura, as estruturas sociais, económicas e políticas.

Que o uso do português na Ásia foi também estimulado pelo contacto dos Holandeses com as mulheres locais portuguesas e mestiças, fala por si. Mais: o pessoal doméstico em Batávia foi recrutado na mesma esfera de influência, e como era costume entregar os filhos aos cuidados dos escravos e criados, isso significava um reforço do elemento português. Algo semelhante, mas de maneira mais efémera, aconteceu na África e na América do Sul.

E como é sabido, há linguistas que explicam o idioma Afrikaans da África do Sul como o resultado de um processo de crioulização, em que também o português-malaio teria tido um papel. No Oeste, o Papiamento das Antilhas holandesas teria um elemento português, introduzido pelo idioma dos escravos, reforçado pelo contacto com os seus donos judeus Sefardim e pelo convívio das crianças brancas com o pessoal doméstico. Parece-me que um estudo comparativo do Papiamento e do crioulo de Cabo Verde e Guiné-Bissau podia revelar-se muito interessante.

Aliás, para linguistas interessados neste tipo de estudos, as migrações da nossa própria era não são menos aliciantes. No séc. XVI Clenardo escreveu aos seus amigos, que muita gente do Norte estava



a trabalhar em Portugal. A seguir à segunda guerra mundial assistimos a uma corrente em sentido contrário: uma migração dos povos do Sul para os países industrializados do Norte — com consequências também no domínio linguístico. E pode ser que o elemento português no Papiamento fique reforçado pela presença de uns três mil Portugueses em Curaçau, na altura directa — ou indirectamente atraídos pela Shell? Por seu lado, M. Valkhoff, que se esforçou tanto para provar a influência portuguesa no Cabo, ficaria admirado de encontrar na África do Sul de hoje mais de meio milhão de Portugueses... No entanto, em Suriname, país vizinho do Brasil, a influência actual do português parece ser mínima. Os dois estados ficam separados por densas florestas tropicais e pela serra Tumac Humac, concentrando-se a maior parte da população na faixa costeira do Norte. Todavia, os linguístas constataram um número importante de palavras de origem portuguesa no vocabulário básico do saramakaans, uma língua crioula dos negros da floresta. Se, antigamente, relacionaram isso com a influência dos Sefardim na Guiana holandesa, contributos mais recentes — como de Jan Voorhoeve — apontam para o pidgin português, meio de comunicação na costa ocidental da África e no tráfico negroiro.

Entretanto, nenhuma das razões que avançámos até aqui para explicar a maior expansão da língua portuguesa no mundo, é de ordem puramente linguística. Havia, porém, também elementos deste tipo.

Assim é óbvio que a língua franca portuguesa daquelas zonas costeiras era uma variante crioula, com vocabulário reduzido e gramática simplificada — portanto, um idioma mais fácil de assimilar no dia-a-dia do que o neerlandês acabado de importar. Além disso, há quem aponte para o facto de que a própria língua neerlandesa dos princípios do séc. XVII ainda não estava bem firmada. Na verdade, depois da cisão dos antigos Países Baixos, com o Norte a ganhar supremacia em relação ao Sul, recomeçou o processo de formação de uma língua padrão, agora com base holandesa. E no que diz respeito mais especificamente ao Arquipélago Malaio: os indígenas teriam tido mais dificuldade com a pronúncia das consoantes holandesas, em particular das guturais. Seja como for, presumo que os povos malaios e outros devem ter problemas com certos sons do inglês, no entanto esta língua tornou-se universal. Portanto, este não deve constituir um factor de peso.

Pela sua curiosidade inserimos aqui uma sugestão formulada por Gilberto Freyre, segundo a qual a língua portuguesa deve talvez ser filiada, pelas suas predominâncias de carácter ecológico-social, na classe das línguas faladas ao ar livre. Predominâncias que teriam sido fornecidas de início pelos contactos da população lusitana com o mar; depois pela sua expansão principalmente em áreas ou espaços tropicais, propícios aos sons indiscretos, às vogais escancaradas, talvez aos próprios «ãos»!

Se este argumento nos faz sorrir, outro grupo importante para o nosso assunto deriva realmente das diferenças na sociedade e identidade de respectivamente Portugueses e Holandeses, como já mencionámos atrás. É terreno mais escorregadio, já que é impossível reduzir milhões de pessoas a um único denominador, que as sociedades vão mudando e que ainda subsistem susceptibilidades. Aliás, de acordo com a época histórica por um lado e a origem, formação e inclinação dos autores por outro lado, tem havido comentários negativos, positivos ou neutros — e mais do que uma vez contraditórios. Até dava para um artigo em si. Destaquemos aqui os elementos mais relevantes para o nosso tema.

Assim apontou-se, várias vezes para o carácter ainda predominantemente feudal do reino de Portugal na altura das viagens de descobrimento — e um tipo de expansão daí resultante com capitánias. Com isso contrastava a estrutura solta da República das Sete Províncias Unidas com o seu capitalismo liberal burguês, que deu uma preferência secular a feitorias.

Além disso, quinhentos anos de presença árabe teria deixado marcas nas sociedades da Península Ibérica. O Português, principalmente este do Sul, teria estado não só geograficamente mas também psicologicamente mais perto da África. Estava na sua terra habituado a um grande agregado familiar, ainda aumentado de padrinhos e madrinhas. Lidava em casa com muita criadagem e habituou-se à presença de escravos na própria metrópole. Na Holanda, porém, onde o feudalismo nunca conseguiu um impacto tão grande, revelaram-se cedo características individualistas. Uma das canções populares do séc. XVI reza: «Ajuda-te a ti próprio e Deus te ajudará.» Se o Holandês costumava filiar-se em variadíssimas associações, dava no entanto muito valor à privacidade do seu lar, onde empregados domésticos internos se foram tornando cada vez mais raros. É relevante que viajantes portugueses achem necessário sublinhar que em muitas casas abastadas dos Países Baixos a própria dona de casa,

eventualmente suas filhas, servia à mesa, preservando assim a intimidade da família.

O Português com o seu analfabetismo e machismo teria embarcado com menos orgulho e preconceitos do que o Holandês com a sua moral de classe e dignidade de comerciante. O elemento afectivo do feitiço luso teria facilitado o contacto com os povos dos trópicos, a sua aculturação e sua miscigenação, enquanto que o Holandês teria sido mais frio, mais rígido, de maneiras pouco atraentes. O Português católico teria acreditado na possibilidade de uma grande irmandade, abraçando todos os povos, enquanto que o calvinista se teria identificado com o povo eleito do Antigo Testamento, mais preocupado em manter pura a sua fé no meio dos pagãos.

Este comportamento do Holandês no ultramar teria tido raízes na sociedade segmentada da sua metrópole. Ao invés dos países absolutistas figurava na constituição desta república de cariz calvinista a liberdade de consciência. Isso levou desde o séc. XVI ao aparecimento de uma população muito diversificada: católicos, judeus, livre-pensadores, além de outros grupos de protestantes, como luteranos, anabaptistas... Portanto, habituaram-se a uma relativa coexistência. A emancipação destes grupos a partir do séc. XIX levou a uma «compartimentação», a uma segregação, aliás originalmente encarada como solução positiva, apesar de muito controversa hoje em dia. Outros, no entanto, interpretam a ânsia de manter as distâncias como um fenómeno tipicamente burguês.

E enquanto que alguns criticaram o imobilismo e a inércia nos domínios africanos portugueses, há quem ache que o Holandês chegou a irritar o Javanês por um excesso de organização e uma atitude demasiado metediça...

Um distanciamento crescente da época colonial levará também neste campo a estudos mais empíricos, mais objectivos e menos generalizantes. Aliás, já vão surgindo.

De qualquer maneira, duas características divergentes parecem-nos tão significativas que as queremos sublinhar aqui: o sonho de grandeza imperial que foi fomentado no povo português — enquanto que os historiadores falam da política de contracção holandesa — e o apego que o Português costuma ter à sua língua ao invés do Holandês. E existe obviamente uma ligação entre estes dois fenómenos. «A nossa pátria é a língua portuguesa.»

Na verdade, temos que salientar que o Português médio está mais afeiçoado à sua língua materna do que o Holandês médio. João de Barros escreve na 1.<sup>a</sup> metade do séc. XVI, que o tempo pode pôr termo à supremacia portuguesa mas não à sua língua. Quando Filipe II de Espanha se torna também rei de Portugal em 1580, tem que jurar que vai respeitar a língua portuguesa. Um dos feriados nacionais chama-se «Dia de Camões e das Comunidades portuguesas». Não consigo imaginar um «Dia de Vondel e das Comunidades neerlandesas». O facto de um ministro português ter usado o inglês numa reunião internacional em Paris, este inverno, ocasionou uma tempestade nos meios de comunicação — enquanto estou convencida, que uma certa percentagem de Holandeses não se importava de trocar a sua língua materna pelo inglês. Claro, temos que perguntar se o Português de hoje teria este apego à sua língua se o seu idioma estivesse limitado ao número de falantes na Europa e não tivesse os seus prolongamentos brasileiro e africano?

Para explicar esta menor consciência linguística holandesa, podia-se lembrar também que a língua neerlandesa nos Países Baixos nunca foi seriamente ameaçada. Nem por outras línguas no interior das suas fronteiras — o frísio nunca foi uma alternativa — nem pelas línguas poderosas dos seus vizinhos — já que a ocupação dos seus territórios foi rara e sempre por relativamente pouco tempo. Situação que contrasta muito com aquela da Flandres.

Outros acham que se trata da atitude natural de um povo tradicionalmente comerciante, com uma pátria de tamanho reduzido, que carece de matérias-primas. Acabou-se por fazer uma virtude de uma necessidade, interpretando o uso inevitável de outras línguas como sinal de abertura, largueza de vista, espírito internacionalista e cosmopolita.

Este seu interesse pelas línguas estrangeiras vem de longe. Na «Origem da Lingoa Portuguesa» de Duarte Nunes de Leão (1606) lê-se: «[...] todolos anos, nas naos que a Portugal vêm, continuamente mandam muito número de moços, filhos de mercadores e tratantes, a aprender a lingoa portuguesa, e servem só por o prémio de a saberem.» O governo de Batávia apontou em 1674: «Os Holandeses consideram uma grande honra saber falar uma língua estrangeira.» No Cabo, os tripulantes dos navios que aí faziam escala, foram atendidos em neerlandês, mas também em francês, inglês e alemão. Em 1779 a comunidade de Batávia chegou a pedir um sermão em francês de quinze em quinze dias. Mas que neste interesse pelas

línguas o pragmatismo não está ausente, prova-nos o anúncio persuasivo de um Instituto de Línguas, lido há pouco tempo: «quatro biliões de consumidores não falam neerlandês.»

Certos críticos explicam este menor amor do Holandês à língua materna pela falta de nacionalismo, enquanto se crê geralmente, que o povo português é um dos mais nacionalistas da Europa. Não terá nada a ver com o facto, que a nação portuguesa se formou tão cedo — as suas fronteiras datam da Reconquista e são as mais antigas da Europa — enquanto que os Países Baixos se tornaram um estado numa época bastante mais tardia? Fala-se de uma certa solidariedade no séc. XVI, quando as Províncias Unidas se revoltaram contra os Espanhóis, mas só a partir da revolução francesa se formou um estado unitário — o que explicaria uma maior lealdade para com a cidade e a província, do que pelo todo. E há quem diga, que foi a segunda guerra mundial que aproximou mais os cidadãos, fazendo deles uma verdadeira nação. Todavia, esta evolução ficou atenuada pelo impacto do marxismo e do socialismo na sociedade holandesa.

Alguns críticos foram mais longe, acusando o Holandês de falta de patriotismo e idealismo. O professor francês Bousquet, por exemplo, a propósito de uma visita a Sumatra. Aí constatou que os alunos ou não sabiam neerlandês ou davam preferência ao inglês. A reacção do bom patriota que o professor Barnouw era, vale a pena ler. Veja-se a sua resposta na rubrica «Monthly Letters» para a Netherland-America Foundation no verão de 1941. No cerne daquela encontra-se obviamente a afirmação de que o Holandês tem assumido uma atitude tolerante através dos séculos, que se absteve conscientemente de qualquer forma de imperialismo cultural, que tinha demasiado bom senso para alienar os povos indígenas da sua própria cultura, do seu habitat. Teria tido uma aversão secular de tudo o que era chauvinismo e fanatismo.

Os adversários, porém, retorquem que é difícil distinguir a fronteira entre tolerância e indiferença, entre tolerância e oportunismo. E que o alegado respeito pelas várias etnias e as suas culturas dentro de um determinado território pode muito bem disfarçar a divisa «divide et impera».

A seguir à segunda guerra mundial, A. Mourik foi um daqueles que acreditou num retorno dos Holandeses à Ásia, mas em bases bem

diferentes. Nós, que temos a vantagem da pós-visão, sabemos que depois da derrota infligida aí pelos Japoneses, isso era impossível.

Ao seu artigo e alguns outros contributos, como de De Vries e Groeneboer, fomos buscar mais componentes convergentes para explicar a difusão limitada do neerlandês. No entanto, não entramos na matéria, já que parece ter havido paralelos portugueses na África.

Assim apontou-se para a presença de muitos estrangeiros nos primórdios da expansão holandesa. A discrepância entre os princípios da boa nova e o comportamento real dos colonizadores não os tornou simpáticos. O emigrante médio não costumava distinguir-se por muita cultura. Muitas vezes faltou o dinheiro para o ensino, ou por o gastar em acções militares, ou por falta de procura dos produtos coloniais no mercado internacional, ou por dar prioridade a infra-estruturas (estrada, comboio, equipamento portuário...), e, claro, antes do aparecimento da política ética os interesses da metrópole vinham sempre em primeiro lugar. Não se investiu o suficiente em escolas secundárias e institutos superiores. Os programas eram pouco adequados e os métodos também. As exigências eram demasiado elevadas, avaliou-se os conhecimentos de neerlandês como se da língua materna se tratasse. Receou-se uma deslocação maciça de mão-de-obra rural para as cidades. As estruturas vigentes nas colónias não podiam absorver nativos com formação superior. Procurou-se evitar que o nativo contactasse, através do idioma europeu, com as ideias revolucionárias europeias. O colonialista não queria perder a sua superioridade. Falar a mesma língua teria levado a um contacto mais confiado — principalmente na Indonésia, onde se usava o malaio cerimonial e não-cerimonial de acordo com o contexto social, distinção que não existia de maneira tão pronunciada em neerlandês. E claro houve quem, cioso da sua privacidade, preferisse não ser entendido pelo pessoal doméstico ou outro.

Contudo, é óbvio que estes elementos devem ser avaliados à luz da situação na própria metrópole e tendo em conta a história ocidental e universal.

K. Groeneboer que está a preparar o seu doutoramento sobre a política linguística neerlandesa nas Índias Orientais, sob ângulo sociolinguístico, define o espectro da última fase assim: as línguas indígenas para o povo, o malaio para a comunicação inter-racial e inter-étnica, o neerlandês para os europeus e uma elite indígena.

Com o desaparecimento do português, uma das duas línguas francas já existentes no Arquipélago quando os Holandeses chegaram, a alternativa indígena — o malaio — ganhou cada vez mais terreno. Quando o governo holandês, por volta de 1900, tinha estendido o seu domínio a quase toda a zona, este viu-se confrontado com umas centenas de línguas. Chegou-se então, por razões práticas, a sistematizar uma das variantes do malaio, mediante a fixação da sua ortografia e a elaboração de uma gramática. Desta maneira os próprios Holandeses contribuíram para a sua difusão. E não é de admirar que o nacionalismo crescente a partir dos anos vinte promoveu o malaio como língua da unificação e, mais tarde, da independência como «Bahasa Indonesia».

Por fim, muito importantes para a resposta à nossa pergunta inicial parecem-me ainda estes três factores:

O primeiro tem a ver com o peso dos números, dos povos colonizados por um lado e dos colonizadores por outro. Na Ásia os Holandeses lidaram com uma população extremamente numerosa: quase 61 milhões nos anos trinta, com uma concentração excessiva em Java. O total dos habitantes das colónias portuguesas na África parece não ter excedido os 20 milhões nos anos setenta. Com isso contrasta o número de pessoas que falam, no mundo, neerlandês como língua materna e o número de falantes de português, já que ao grupo do antigo continente se juntou o contingente maciço do Brasil. No séc. XX, quando a procura do neerlandês na Ásia se tornou maior do que a oferta — fenómeno que acompanhou o impacto geral da civilização ocidental — houve quem se perguntasse se era sensato impor uma língua com tão pouca difusão, e portanto utilidade, no mundo actual. Um círculo vicioso!

O segundo factor relaciona-se com o facto de que o continente asiático acordou mais cedo do que o africano. Os Portugueses aproveitaram estes decénios para aumentar o seu impacto, estimulando a emigração branca e dando mais importância ao ensino. Aliás, a presença de tantos militares brancos mais tarde aumentou também o contacto do nativo com a língua da metrópole.

E por último, temos que realçar o contexto geo-político, geo-económico bem diferente. Se é verdade que no mundo de hoje existe uma interdependência geral, aquela entre a Europa e a África parece ainda mais estreita.

Se quisermos, concluindo, fazer o balanço do português e do neerlandês no mundo, este afigura-se a traços largos assim:

Na Europa fala-se português em Portugal, acrescentado das regiões autónomas da Madeira e dos Açores. O neerlandês é falado nos Países Baixos e na Bélgica/Flandres, mas numa área que ficou bastante reduzida pela actuação dos seus poderosos vizinhos, principalmente pela França.

Na Ásia, quer o neerlandês (Indonésia), quer o português (Macau, Timor Leste e uns enclaves indianos) tornar-se-ão, aos poucos, históricos.

Se o português é actualmente uma língua universal, isso deve-se em primeiro lugar ao Brasil, que ocupa metade da América do Sul e parece ser o quinto país do mundo em superfície. Aí a escassa população índia, ainda vivendo na era da pedra na altura dos descobrimentos, foi subjugada e dizimada. Os negros importados como mão-de-obra falavam originalmente línguas maternas diferentes, tinham o estatuto social de escravos num habitat que lhes era estranho e estavam desorganizados. Assim não existia aí uma alternativa linguística suficientemente forte à língua dos colonizadores — ainda para mais que ao longo dos séculos houve repetidamente novas ondas de emigração portuguesa para o Brasil. Aliás, a independência de 1825 não levou a uma ruptura com a antiga metrópole, já que os imperadores do novo estado eram membros da casa real de Bragança. No Brasil independente Portugal conservou ainda por muito tempo uma posição privilegiada, principalmente no sector dos negócios mas não só. Podia-se talvez dizer que o Brasil significa para Portugal o que os EUA são para a Grã-Bretanha?

Esta situação contrasta com o que se passou na única colónia de fixação holandesa: o Cabo. Pela emigração branca menos numerosa, pelo impacto controverso do inglês, pelo isolamento dos Boers no interior, e pelo comportamento principalista conhecido e agora muito contestado, formou-se aí uma língua aparte: o Afrikaans. Mas a médio ou longo prazo o português do Brasil é capaz de seguir também o seu próprio caminho.

As ex-colónias africanas que se tornaram estados independentes nos anos setenta (Cabo Verde, São Tomé e Príncipe, Guiné-Bissau, Angola e Moçambique) adoptaram o português como língua oficial. Para isso já apontava o seu uso pelos movimentos de libertação. Uns precisam de uma língua maior ao lado do seu idioma crioulo materno, outros necessitam de uma língua de comunicação e de



administração a sobrepôr ao grande leque de línguas maternas: aí o português tornou-se a língua da unificação. Trata-se de situações que fazem lembrar Aruba e as Antilhas Holandesas por um lado e a Suriname por outro. Mas os territórios de língua oficial neerlandesa no Oeste têm um peso numérico muito diminuto: ficam longe do milhão. Ainda por cima, as ilhas de Sotavento estão na zona de influência do inglês e as de Barlavento encontram-se mais perto de Venezuela e seu espanhol do que o porto de Antuérpia do Mar do Norte. Se, devido às várias etnias com as suas culturas e línguas diferentes, o neerlandês continua como língua oficial da Suriname, a língua crioula sranan está a ganhar terreno como língua franca — ainda para mais que a independência levou ao êxodo dos habitantes que mais se sentiam ligados à antiga metrópole: mais de um quarto da população.

O neerlandês chegou a ser denominado «a língua das oportunidades perdidas». Sim e não. Parece-me que a história tem a sua lógica própria.

Abril de 1989

Roza Huylebrouck

BIBLIOGRAFIA

- BARNOUW, Adriaan J. — *Monthly Letters on the culture and history of the Netherlands*, Assen, Van Gorcum-Prakke, 1969.
- BOXER, C. R. — *The Dutch Seaborne Empire 1600-1800*, 3rd impression, London, Hutchinson, 1972.
- BOXER, C. R. — *O Império Colonial Português (1415-1825)*, 2.ª ed., Lisboa, Edições 70, 1981. Trad. de Inês Silva Duarte.
- BOXER, C. R. — *A Igreja e a Expansão Ibérica (1440-1770)*, Lisboa, Edições 70, 1981. Trad. de Maria de Lucena Barros e Sá Contreiras.
- CHARRY, Eddy; KOEFOED, Geert; MUYSKEN, Pieter (red.) met medewerking van KISHNA, Sita — *De talen van Suriname*, Muiderberg, Coutinho, 1983. (Veja-se em particular o contributo de Jan Voorhoeve).
- CLARENCE-SMITH, Gervase — *The third Portuguese empire 1825-1975. A study in economic imperialism*, Manchester University Press, 1985.
- COOLHAAS, W. Ph. — *A critical survey of studies on Dutch Colonial History*, 3rd impression, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1972.
- DAVIDSON, Basil — *L'Afrique ancienne*, Paris, FM/petite collection maspero, 1973.
- Een zestiende-eeuwse Hollander in het verre Oosten en het hoge Noorden. Leven, werken, reizen en avonturen van Jan Huyghen van Linschoten*

O NEERLANDÊS: UMA LÍNGUA UNIVERSAL?

- (1563-1611), uitgegeven door A. van der Moer, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1979.
- FREYRE, Gilberto — *O Luso e o Trópico*, Lisboa, 1961. Comissão Executiva das Comemorações do V. Centenário da Morte do Infante D. Henrique.
- GOSLINGA, Cornelis Ch. — *A short history of the Netherlands Antilles and Surinam*, The Hague/Boston/London, Martinus Nijhoff, 1979.
- GROENEBOER, Kees — *De taalpolitiek in Nederlands-Indië, een eerste verkenning van de literatuur*. Seksi Belanda, Fakultas Sastra, Universitas Indonesia, Jakarta, 1987. Agradecemos a leitura do seu texto dactilografado.
- HAAN, F. de — *Uit de nadagen van de «Loffelijke Compagnie»*. Een keuze uit de geschriften samengesteld door Rob Nieuwenhuys. Amsterdam, Querido, 1984.
- HORTA, Korinna — *Garcia de Orta: luta pelo Progresso e não pela Fé*. «História», 55, Maio de 1983, pp. 58-61.
- HUGGETT, Frank E. — *The Modern Netherlands*, London, Pall Mall Press, 1971.
- INQUÉRITO. *Qual, no seu entender, o futuro do português como língua literária em África?*. «Colóquio-Letras», Lisboa, 21, Set. de 1974, pp. 5-16.
- KOSSMANN, E. H. — *The Low Countries 1780-1940*. «Oxford history of modern Europe», Oxford, Clarendon Press, 1978.
- LOPES, David — *Expansão da língua portuguesa no Oriente nos séculos XVI, XVII e XVIII*, 2.<sup>a</sup> ed. revista, prefaciada e anotada por Luís de Matos, Porto, Portucalense Editora, 1969.
- MATOS, Luís de — *O português — língua franca no Oriente*. «Colóquios sobre as Províncias portuguesas do Oriente», Lisboa, vol. II, 1968, pp. 11-23.
- MEILINK-ROELOFSZ, M. A. P. — *De VOC in Azië*, Bussum, Van Dishoeck, Unieboek b. v., 1976. (Contributos de A. Das Gupta, H. K. s' Jakob, L. Y. Andaya, John E. Wills jr., M. Kanai).
- MOURIK, A. van — *Het Nederlands in Indië*. «De Nieuwe Taalgids», Groningen/Batavia, J. B. Wolters, eerste aflevering, een-en-veertigste jaargang, 1948, pp. 9-14.
- RIBEIRO, Orlando — *A colonização de Angola e o seu fracasso*, Lisboa, Imprensa Nacional, Casa da Moeda, 1981.
- ROMEIN, Jan en Annie — *De lage landen bij de zee. Een geschiedenis van het Nederlandse volk*. Amsterdam, Querido, 1979.
- SERRÃO, Joel (dir.) — *Dicionário de História de Portugal*, Porto, Livraria Figueirinhas, 1981.
- STOLS, Eddy — *De Spaanse Brabanders of de Handelsbetrekkingen der Zuidelijke Nederlanden met de Iberische Wereld 1598-1648. Tekst*. Brussel, Paleis der Academiën, 1971.
- VASCONCELOS, Basílio — «Itinerário» de Dr. Jerónimo Münzer. (Excertos), Coimbra, Imprensa da Universidade, 1932.
- VOOYS, C. G. N. de — *Geschiedenis van de Nederlandse taal*, Antwerpen, De Sikkell, 1952.
- VRIES, J. W. de — *Het Nederlands in Indonesië. I Historische achtergronden*. «Neerlandica extra muros», Muiderberg, Coutinho, 41, jaargang 1983, pp. 50-56.

## ATENAS, UMA DEMOCRACIA ? \*

Na época de Péricles a democracia ateniense, atingido o apogeu, apresentava-se como uma construção harmoniosa e equilibrada. Constituiu então um exemplo válido — que continuou a fornecer durante longo tempo — de coexistência conseguida entre direcção política e participação popular, sem a apatia que hoje se verifica <sup>1</sup>.

Essa participação fazia-se sobretudo através de três grandes instituições: a Assembleia (*Ecclesia*) que agrupava todos os Atenienses que nela tinham o direito e o dever de tomar parte; o Conselho dos Quinhentos (a *Boulê*) e os Tribunais Populares (a *Helieia*), dois órgãos para que eram escolhidos, por tiragem à sorte, de cada uma das dez tribos, cinquenta e seiscentos cidadãos, respectivamente. Atenas possuía ainda, além de outros órgãos, os dez Arcontes, um por tribo, e o Areópago, constituído por ex-arcontes, que, embora muito influentes na época arcaica, haviam perdido grande parte da sua importância ao longo da primeira metade do século V: os Arcontes a partir de 487, data em que começam a ser tirados à sorte, e o Areópago a partir de 462, altura em que perdem todas as suas competências, salvo a jurisdição nos crimes de homicídio.

Os Estrategos, em número de dez, um por tribo, constituíam também uma magistratura de grande importância na democracia ateniense. Suplantaram os Arcontes no primeiro quartel do século V, sobretudo a partir de 487, e, escolhidos por eleição, podiam ser reeleitos em anos sucessivos e, por consequência, imprimir à pólis as suas ideias no que respeita à política interna e externa. Assim aconteceu com Temístocles, Péricles e outros <sup>2</sup>.

---

\* Conferência realizada na Faculdade de Letras do Porto em 17-4-1989.

<sup>1</sup> Vide FINLEY, M. I. — *Democracy, Ancient and Modern*, London, 1973, pp. 33-37.

<sup>2</sup> Sobre as instituições de Atenas e sua evolução vide HIGNETT, C. — *A History of the Athenian Constitution to the End of the Fifth Century B. C.*, Oxford, 1952, repr. 1975.

Marcada pela oposição entre «ricos» e «pobres» — ou como também lhe chamam as fontes, entre *plousioi* e *dêmos*, o termo que, como é sabido, entra na composição da palavra democracia —, o regime ateniense tinha na busca da igualdade um traço fundamental, talvez mesmo o mais saliente: dar aos cidadãos as mesmas possibilidades, sem olhar à categoria social, aos meios de fortuna ou à cultura. Atenas considerava este aspecto tão importante que se gabava de possuir a *isonomia*, a *isegoria* e a *isocracia*, ou seja «a igualdade de direitos» ou perante a lei, a «igualdade no falar» — ou a «franqueza no falar», como aparece designada em certas fontes, a nossa liberdade de expressão — e a «igualdade no poder», respectivamente <sup>3</sup>.

Era uma democracia directa e plebiscitária e não concebia o sistema representativo. A totalidade do corpo de cidadãos, ou seja a pólis, reunia sempre em pleno e não confiava a outrem a sua representação e a resolução dos seus problemas. Fazia-o na Assembleia que constituía o coração do sistema democrático e possuía o direito e o poder de tomar todas as decisões políticas.

Cavilhas mestras do regime de Atenas, por colocarem todos os cidadãos no mesmo plano de possibilidades, eram a escolha para a maioria dos cargos por tiragem à sorte e a existência de um salário para quem exercesse funções nesses mesmos cargos. Tanto é assim que, das duas vezes que, na segunda metade do século V, se tentou instaurar oligarquias, em 411 e em 404, a abolição de uma e de outro encontra-se entre as primeiras medidas tomadas.

1.

Quando a democracia ateniense atingiu a evolução plena com Péricles, o Ateniense médio deseja conservar e preservar cuidadosamente o que tinha adquirido — tendência que se nota já a partir de 462. Tal reacção devia-se ao facto de ter obtido, em todos os domínios importantes, o que havia querido.

Nessa altura a democracia ateniense estava baseada na aceitação absoluta das leis no sentido lato — incluindo nelas o que nós chamamos a constituição, o conjunto de regulamentações e normas que informam

---

<sup>3</sup> Para a *isonomia*, *isegoria* e *isocracia* vide OSTWALD, M. — *Nomos and the Beginnings of the Athenian Democracy*, Oxford, 1969, pp. 96-136, 137, 146-147, 153-158 e 180-182; HIGNETT, C. — *Athenian Constitution*, p. 157 e nota 6.

a vida da cidade — e de uma administração despersonalizada; para os Atenienses, todo o que governasse a pólis por meio das suas leis possuía, em grau igual, o direito e o dever de assegurar a execução e a manutenção dessas leis <sup>4</sup>.

Péricles, na «Oração fúnebre» que lhe atribui Tucídides, põe em realce a obediência dos Atenienses em relação às leis, especialmente as que protegiam o oprimido (2.37.3). Uma actividade criadora inspirada pela liberdade e assegurada pela lei constituía precisamente, como mostra Bowra, o ideal que esse dirigente pretendia para Atenas <sup>5</sup>. Boa parte da força da cidade radicava no facto de os seus cidadãos, apesar de gozarem de grande liberdade, permanecerem observantes da lei, por terem a consciência de que a desordem ou anarquia convinha aos que odiavam a democracia e a queriam destruir. Daí a afirmação de Atena nas *Euménides* de Ésquilo (vv. 696-699):

*Nem anarquia, nem despotismo eu quero  
que os meus cidadãos cultivem com devoção  
E que não se lance o temor fora da cidade.  
Sem nada recear, qual dos mortais seria justo?*

e daí também sua longa e persistente tentativa de persuadir as Erínias, deusas do remorso, a ficarem em Atenas, transformadas em Euménides, como protectoras de justiça e guardiãs das leis e do seu cumprimento (vv. 779 sqq). *Sem nada recear, qual dos mortais seria justo?* — proclama Atena <sup>6</sup>.

A liberdade, para o Ateniense, significava o reinado da lei e a participação no processo de tomada de decisões; não residia na posse de direitos inalienáveis. Não havia o reconhecimento da existência de direitos e de um domínio privado intangíveis para o Estado <sup>7</sup>.

A esse propósito são significativas as afirmações de Sócrates no *Crítion* de Platão, no episódio da «Prosopopeia das Leis»

<sup>4</sup> Vide FORREST, W. G. — *La naissance de la Démocratie Grecque*, trad. fr., Paris, s.d., p. 221.

<sup>5</sup> Vide BOWRA, C. M. — *Periclean Athens*, New York, 1970, pp. 121-128.

<sup>6</sup> Vide KITTO, H. D. F. — *Greek Tragedy*, pp. 92-95; LESKY, Albin — *A Tragedia grega*, trad. port., São Paulo, 1971, pp. 108-110.

A tradução dos vv. 696-699 das *Euménides* é de ROCHA PEREIRA, M. H. — *Hélade*, Coimbra, 4.<sup>a</sup> edição, 1982, p. 204.

<sup>7</sup> Vide FINLEY — *Democracy*, p. 78.

(50a sqq.). Quando Críton, na noite anterior à execução, lhe propõe fugir, Sócrates recusa com o argumento de que as Leis o acusariam de, com tal acção, as deitar a perder, a elas e a toda a pólis, porque nenhum Estado pode subsistir quando as sentenças proferidas não têm poder. Não se pode alegar que a pólis foi injusta, porque ela não é outra coisa senão o conjunto dos cidadãos e, por isso, é senhora plena do cidadão: graças às leis, normas e costumes da pólis que ele nasce, é educado e cresce. Por isso, as leis insistem:

*Depois de teres nascido, de teres sido criado e instruído, acaso poderás afirmar, em primeiro lugar, que não és nosso, filho e escravo nosso, tu e os teus antepassados? E, sendo assim, acaso entendes que os direitos são iguais para ti e para nós, e pensas que, quanto nós intentarmos fazer, te é lícito também fazê-lo a nós, legitimamente? <sup>8</sup>.*

Ninguém deve recuar, fugir ou abandonar o seu posto, mas no combate, no tribunal, em toda a parte é um dever executar o que ordena a pólis e a pátria, ou então convencê-la por processos que sejam justos (51b-c).

Gabava-se o Ateniense da sua liberdade. Mas será que uma dependência da vontade da pólis, como a que acaba de ser referida cabe dentro desse conceito?

2.

Orgulhosos da sua *isonomia*, *isegoria* e *isocracia*, os Atenienses consideravam-se livres, porque eram iguais perante a lei, de que se sentiam autores, e apenas a ela obedeciam. Tinham todos a mesma possibilidade de participar no poder e norteavam-se, nas suas decisões políticas, pelo princípio da maioria. Contudo, apenas os cidadãos gozavam de tais prerrogativas e também apenas eles detinham direitos políticos. Ora os cidadãos constituíam uma pequena parcela da população de Atenas, que incluía ainda os metecos e escravos.

Embora as cifras variem de autor para autor e necessitemos de usar de certa prudência e alguma reserva no manuseio de estatís-

---

<sup>8</sup> 50 e. Tradução de ROCHA PREEIRA, M. H. — *Hélade*, p. 378. Sobre o passo vide BURNET, J. — *Plato's Euthyphro, Apology of Socrates and Crito*, Oxford, 1924, repr. 1967, pp. 199 sqq.

ATENAS, UMA DEMOCRACIA?

ticas para esta época, como aconselha Finley<sup>9</sup>, os investigadores que mais se têm dedicado à matéria apontam — como se pode ver no quadro dado a seguir — para uma população total que, por volta de 430, ao iniciar-se a Guerra do Peloponeso, ronda os trezentos mil. Desses, apenas cerca de trinta a quarenta mil seriam cidadãos<sup>10</sup>.

QUADRO

	Gomme	Ehrenberg	Lauffer
Cidadãos	43	35 a 45	30
Cidadãos e familiares	172	110 a 180	150
Metecos	28,5	25 a 40	50
Escravos	115	80 a 110	100
População total	316	215 a 300	300

Como apenas os cidadãos tinham direitos políticos, estaríamos afinal somente perante a maioria de c. 10 a 15 % da totalidade da população. Daí que pareça justificar-se a afirmação de V. Ehrenberg de que a democracia ateniense não passava de uma «aristocracia alargada» ou a recusa de K. Reinhardt em ver qualquer parentesco entre as antigas e as modernas democracias<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> *The Ancient Economy*, London 1973, pp. 71-72. Vide ainda EHRENBURG, V. — *The Greek State*, London, 1.ª edição, 1969, repr., 1974, pp. 32-34; DAVIES, J. K. — *Democracy and Classical Greece*, Fontana, 1978, pp. 99-100; ROCHA PEREIRA, M. H. — *Estudos de História da Cultura Clássica*. I — *Cultura Grega*, Lisboa, 6.ª edição, 1988, pp. 166-168.

<sup>10</sup> Os números do quadro são dados em milhares e foram colhidos nas obras seguintes: GOMME, A. W. — *The Population of Athens in the Fifth and Fourth Centuries B. C.*, Oxford, 1933 (em especial p. 26); EHRENBURG, V. — *The Greek State*, pp. 66 sqq.; LAUFFER, S. — «Antike und moderne Demokratie» in HÖRMANN, F. (ed.) — *Die Alten Sprachen im Gymnasium*, München, 1968, pp. 33-34.

<sup>11</sup> EHRENBURG, V. — *The Greek State*, p. 50; REINHARDT, K. — *Tradition und Geist*, Göttingen, 1960, p. 257.

Juridicamente os escravos eram coisas sem quaisquer direitos ou garantias: não podiam possuir bens, nem constituir família legal, nem conservar os filhos junto de si. Equiparados a animais ou a ferramentas automoventes e sujeitos à compra e venda, faziam parte do tipo a que se costuma dar o nome de «escravo-mercadoria»<sup>12</sup>. Uma coisa, no entanto, é o estatuto jurídico do escravo em Atenas e outra a sua situação real e a vida que efectivamente levava e lhe era permitido levar.

Aí as coisas mudam um pouco. Os escravos públicos, pertença da própria pólis, além de utilizados em diversos trabalhos manuais, uns — o corpo dos archeiros citas — tinham a seu cargo o policiamento da cidade, com todo o peso que tal facto implica, inclusive autoridade sobre os cidadãos<sup>13</sup>; outros, em número considerável, trabalhavam como funcionários nos diversos órgãos e edifícios da pólis: arquivos, armazéns, tesouros públicos, arsenais da marinha<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> Vide GERNET, L. — *Aspects du droit athénien de l'esclavage* in «Droit et société dans la Grèce ancienne», Paris, 1964, pp. 151-172; HARRISON, A. R. W. — *The Law of Athens*, London, 1968, pp. 163-180; AUSTIN, M.; VIDAL-NAQUET, P. — *Économie et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, 1972, pp. 118-120; GARLAN, Yvon — *Les esclaves en Grèce ancienne*, Paris, 1984, pp. 54-67.

<sup>13</sup> Este corpo de archeiros citas estava acampado na colina do Areópago, de onde dominava toda a Ágora e uma parte da cidade. Vide PLASSART, A. — *Les archers d'Athènes*, «REG» 26, 1913, 151-213; JACOB, O. — *Les esclaves publics à Athènes*, Liège, 1928, cap. 2; FINLEY, M. I. — *Ancient Slavery and Modern Ideology*, London, 1980, p. 85.

<sup>14</sup> Vou apontar alguns exemplos. Embora os escravos estivessem excluídos da Pnix, encontravam-se aí, sentados por trás do presidente, para lhe passarem o texto da lei aplicável a cada caso; o seu nome vem citado por vezes na lista do secretariado. É característico o caso do escravo Nicómaco que, no ofício de escrivão, se tornara com o tempo o mais sabedor jurisconsulto de Atenas. Assim, após o governo dos «Trinta Tiranos», quando se pretendeu fazer uma reforma legislativa, para eliminar as disposições contraditórias ou caducas, foi a ele que se recorreu. Tão bem se incumbiu do seu trabalho que Atenas não só lhe deu a liberdade como lhe concedeu ainda a cidadania (vide FINLEY, M. I. — *Was Greck civilisation based on Slave Labour?*, «Historia» 8, 1959, pp. 145-164 (= *Slavery in Classical Antiquity*, Cambridge, 2.<sup>a</sup> edição, 1968, pp. 53-72; GERNET, L. — *Lysias: Discours II*, Paris, 1955, pp. 157-63).

Em 362/361, quando foi necessário inventariar os bronzes guardados na Acrópole de Atenas, foi um escravo público — um *demosios* — que o fez; foi também a um escravo que se prestaram honras públicas e não a um magistrado (vide IG II-III. 120, pp. 59-60. Sobre o assunto vide GLOTZ, G. — *História Económica da Grécia*, Lisboa, 1973, p. 192.

Um passo de Ésquines, *Contra Timarco* 54 dá uma ideia da importância que certos escravos públicos adquiriram.



Num sistema em que a quase totalidade dos magistrados e dos elementos dos diversos órgãos mudava anualmente, esses escravos constituíam a garantia de continuidade governativa. Sem eles, a constituição de Atenas, tal como era, possivelmente não teria podido funcionar.

Por outro lado, o escravo particular de modo geral não vivia ou trabalhava na casa dos donos. Mediante o pagamento de determinada renda poderia exercer a profissão que lhe conviesse, viver onde quisesse ou pudesse e com quem lhe apetecesse. Como não usava um vestuário que o diferenciasse dos homens livres, gozava de certa liberdade. Daí as queixas do «Velho Oligarca» de que em Atenas um escravo se não distinguia do homem livre<sup>15</sup>. Como os cidadãos atenienses sem posses, que não tinham outros meios de subsistência a não ser o aluguer do seu trabalho, colocavam-se diariamente na Ágora para serem contratados por quem necessitasse. Eram-no do mesmo modo que os cidadãos e o salário recebido não se distinguia do destes. É o que se observa numa inscrição relativa aos acabamentos da construção do Erecteu. Por aí se vê que trabalham lado a lado cidadãos, metecos e escravos — portanto as três categorias da pólis — e que não se estabelecia qualquer diferença de salário entre uns e outros<sup>16</sup>.

Além de o não distinguir do homem livre na remuneração do trabalho, a cidade, por meio de leis, garantia ao escravo o direito à vida e concedia-lhe protecção contra as violências de qualquer cidadão, mesmo dos maus tratos dos patrões, ao dar-lhe possibilidade de se asilar em determinados locais — templos de Teseu, das Euménides e altar de Atena Políade —, sempre que fosse alvo das crueldades dos senhores. Provada a existência dos maus tratos, a consequência seria a venda do escravo por baixo preço ou mesmo a sua perda<sup>17</sup>.

Mais significativa é, contudo, a chamada lei relativa à insolência (*hybris*) que vem transcrita no discurso *Contra Mídias* (45-48) de

<sup>15</sup> Cf. Pseudo-Xenofonte — *República dos Atenienses* I. 10

<sup>16</sup> IG I<sup>2</sup> 374 (IG I 323); CASKEY, L. D. — in *The Erechtheum* XVII, col. 1.

Sobre o assunto vide RANDALL, JR., R. H. — *The Erechtheum Workmen*, «AJA» 57, 1953, 199-210; AUSTIN, M.; VIDAL-NAQUET, P. — *Économie et sociétés en Grèce ancienne*, pp. 300-307.

<sup>17</sup> Em Pseudo-Xenofonte, *República dos Atenienses* I. 10 encontramos o lamento de não ser permitido bater nos escravos em Atenas e de aí tanto eles como os metecos gozarem da total liberdade.

Demóstenes e referida no *Contra Timarco* (15-17) de Ésquines. Estipula a lei que será alvo de acção pública quem — e passo a transcrever — «for insolente e cometer injustiça contra outrem, seja ele criança, homem ou mulher, de condição livre ou escrava». Não se estabelece, pois, distinção entre livres e escravos, sexo ou idade. Na filosofia dessa lei, como acentua Demóstenes, todo o acto de insolência atentava contra a sociedade e atingia mesmo os que não estavam implicados objectivamente em tal acto. Quem recorria à insolência cometia uma injustiça contra a pólis em geral e não apenas contra a vítima. Daí que estivesse sujeito, perante a Helieia, a uma acção pública que podia ser apresentada por qualquer cidadão. Como acentua Ésquines, pensava-se mesmo que, «em democracia, todo o que comete ultraje contra quem quer que seja não é digno de participar no governo da cidade»<sup>18</sup>.

Com isto não estou a apresentar uma defesa ou uma desculpa para o regime de escravatura. Coloco-me simplesmente no tempo em que os Atenienses criaram e, pouco a pouco, aperfeiçoaram a sua constituição. Perante a escravatura que era universalmente aceite — e continuou a sê-lo por largos séculos —, Atenas teve uma atitude que a distinguiu e isso pareceu-me de sublinhar. Em todas as épocas se geram processos de encadeamento e de subjugação e, para os combater, se levantam vozes e as sociedades buscam meios ou instrumentos legais. Foi afinal o que aconteceu em Atenas. Por isso, mais do que epitetá-la de «democracia escravagista» e do debate em torno de tal designação que a nada levam, importará ter em conta o número de cidadãos que possuíam escravos, definir, como sugere M. I. Finley, a função destes dentro da sociedade e determinar se é nas suas mãos que de facto se encontra a totalidade da produção, ou mesmo a sua grande maioria<sup>19</sup>. Esse estudo será elucidativo e mostrará que em muitas cidades gregas, em especial em Atenas, não só muitos cidadãos não possuíam escravos como a maioria da produção dependia do trabalho dos homens livres — pequenos comerciantes, camponeses, artesãos,

---

<sup>18</sup>. A lei de Ésquines é diferente da citada em Demóstenes, *Contra Mídias* 47. No entanto, pelas palavras introdutórias, Ésquines parece referir-se à lei que se encontra em Demóstenes, pelo que talvez se possa, e deva, concluir que a lei por ele transcrita é apócrifa.

<sup>19</sup>. *Was Greek Civilization based on Slave Labour?* in «Slavery in Classical Antiquity», Cambridge, 2.<sup>a</sup> ed., 1968, pp. 69-70.

marinheiros ou mesmo simples assalariados<sup>20</sup>. Eram esses afinal quem constituía a maioria dos cidadãos — o *plêthos* ou *dêmos*<sup>21</sup>.

É certo que esse *dêmos* era afinal a maioria de apenas cerca de quinze por cento da população. Isso deriva, contudo, do facto de a democracia ateniense ser directa e plebiscitária e de os Gregos não admitirem o sistema representativo. Tal impõe, como vimos, que o número de cidadãos não suba além de determinados limites.

3.

Outro aspecto que domina a democracia ateniense — como aliás a generalidade das cidades gregas, fossem elas democráticas ou oligárquicas — reside no seu carácter não profissional, uma feição que se manifesta sobretudo no que respeita ao exército, mas está também presente em variados outros aspectos, como é o caso das actividades judiciárias, para dar apenas mais um exemplo<sup>22</sup>.

No exército, todos os cidadãos tinham o dever de servir em função da sua fortuna. Os mais abastados serviam na cavalaria ou tinham o encargo de equipar e manter navios de guerra — uma das várias *liturgias* a que eram submetidos. Os remediados serviam como hoplitas e custeavam as suas armas e equipamento. Os que não tinham posses para serem hoplitas — os tetas — eram recrutados como remadores, mediante um salário.

Em Atenas não havia o que hoje se chama *mass media*. Encontrávamo-nos no mundo da palavra, da oralidade e não da escrita. Os dirigentes políticos eram levados — obrigados mesmo — a relações directas e imediatas com os governados. Pensa-se hoje que os partidos políticos são essenciais à democracia e tende-se a considerar que devem ser os dirigentes dos partidos a decidir e não o povo. Em Atenas a situação era consideravelmente diversa. Estamos, como vimos, perante uma democracia directa e plebiscitária que tem o seu órgão principal na Assembleia do povo que reúne todos os cidadãos — portanto um

---

<sup>20</sup> Vide FINLEY, M. I. — *Was Greek Civ. based on Slave Labour?*, cit., pp. 53-72.

<sup>21</sup> Em Heródoto 3.80 os dois termos aparecem utilizados sem distinção aparente.

<sup>22</sup> Vide HARRISON, J. A. — *The Athenian Law Courts in the Fourth Century B. C.*, London, 1977, pp. 6-7.

agrupamento de massas com composição incerta. O *dêmos*, além de possuir a elegibilidade para ocupar os cargos e o direito de escolher os magistrados, tinha o direito de decidir soberanamente em todos os domínios e de, constituído em tribunal, julgar toda e qualquer causa — civil ou política, pública ou privada —, por mais importante que fosse <sup>23</sup>. Pode portanto afirmar-se que o governo em Atenas era um governo «pelo povo».

É certo que, como na actualidade, as pressões funcionavam e jogavam-se influências. Apesar disso, o dirigente político estava muito mais dependente da vontade do *dêmos* reunido em Assembleia — sempre volúvel e pronto a responsabilizar os seus governantes. Sociedade sem burocracia, nela as clientelas partidárias não tinham expressão significativa. Quando muito verifica-se uma espécie de clientela pessoal, mas sem carácter permanente <sup>24</sup>.

Daí que o dirigente político de Atenas vivesse em constante tensão e precisasse convencer a pólis, dia a dia, em todas as reuniões da Assembleia, da superioridade da sua política e de que as medidas por ele propostas eram as que melhor convinham à cidade. Enfim, precisava ser, por excelência, um *demagogo* — no sentido neutro da palavra de «condutor do povo» e não com a carga negativa que começa a adquirir no último quartel do século V, que acumulou ao longo dos tempos e que hoje a acompanha.

Os demagogos — no sentido neutro da palavra, acentue-se mais uma vez — tendem a exercer um papel tanto mais significativo quanto maior for o peso atribuído à intervenção efectiva dos cidadãos nos destinos da sociedade e nas decisões do Estado. Para Finley, na democracia ateniense, os demagogos constituíam elementos estruturais. Em sua opinião, sem eles, o sistema não funcionaria em pleno e o termo deve ser aplicado a todos os líderes políticos de Atenas, sem olhar à classe ou pontos de vista. Conclui, por isso, que os demagogos devem ser julgados, individualmente, pelas suas realizações e não pelos seus modos ou origem <sup>25</sup>. Aí é que parece ter-se verificado uma

---

<sup>23</sup> Vide FINLEY, M. I. — *Democracy*, pp. 73-75.

<sup>24</sup> Cf. Aristóteles, *Constituição de Atenas* 27.3. FINLEY, M. I. — *Politics in the Ancient World*, Cambridge, 1983, pp. 40-43 analisa as relações dos camponeses e elementos pobres de Atenas com Címon e com Péricles, como uma relação de patrono/cliente.

<sup>25</sup> *The Athenian Demagogues*, in «*Studies in Ancient Society*», London, 1974, p. 21.

considerável evolução a partir de 429. Nessa data, após a morte de Péricles, pela primeira vez o povo escolheu um chefe que não vinha da classe aristocrática — Cléon. A essas personalidades que, originárias de meios não nobres, atingem o primeiro plano político os autores antigos e adversários, de modo geral os aristocratas ou os círculos aristocráticos partidários de oligarquia, passam a chamar «demagogos», depreciativamente. Dirigentes sem a personalidade nem o carisma de Péricles, em vez de serem verdadeiros condutores do povo, aconselhando-o e indicando-lhe o caminho da prudência, do bom senso e da razão, deixaram-se arrastar pela sua vontade — sempre volúvel e a cada passo dada a extremos —, quando não incitavam mesmo as suas inclinações e caprichos.

Observe-se contudo que, por um lado, esse acesso de personalidades «novas» à liderança é o resultado de uma longa evolução, do crescimento económico de Atenas e da sua progressiva democratização<sup>26</sup>; por outro, logo que atingem o primeiro plano, esses elementos tornam-se aparentemente os mais conservadores dos democratas.

O aparecimento de tais homens nas primeiras linhas — apesar do seu conservadorismo, uma vez à frente dos destinos da pólis, e de a cada passo serem competentes e honestos governantes — foi evidentemente aproveitado pelos oligarcas, como motivo de propaganda e de protesto. Acendem-se as críticas à democracia, por permitir e facilitar o acesso de incompetentes à chefia da pólis.

As críticas encontram-se bem explícitas nos *Cavaleiros*, uma comédia de Aristófanes, onde Paflagónio — ou seja Cléon — por meio da adulação e da mentira ganha a simpatia do Povo e leva-o a fazer tudo o que deseja. Eis senão quando um salsicheiro, de nome Agorácrito, com os mesmos processos, consegue insinuar-se junto do Dêmos e suplantar a influência de Paflagónio-Cléon, vencendo-o na Assembleia e no Conselho dos Quinhentos. Assim se faz eleger pelo Povo. Desse modo fica demonstrado que a adulação e a mentira constituem os melhores processos de atrair e seduzir o dêmos e que qualquer salsicheiro o consegue fazer<sup>27</sup>.

<sup>26</sup> Vide FORREST, W. G. — *La naissance*, pp. 222-224.

<sup>27</sup> Para uma análise mais pormenorizada dos *Cavaleiros* vide STRAUSS, Leo — *Socrates and Aristophanes*, New York, 1966, pp. 80-111; DOVER, K. — *Aristophanic Comedy*, London, 1972, pp. 93-100; RIBEIRO FERREIRA, J. — *Hélade e Helenos I — Génese e Evolução de um Conceito*, Coimbra, 1983, pp. 419-420; SILVA, Maria de Fátima de Sousa e — *Aristófanes: Os Cavaleiros*, Coimbra, 1985, pp. 11-26.

Sob a acção dos demagogos, Atenas caminha para um radicalismo cada vez mais violento e intolerante e a sua situação agrava-se. Por um lado, avoluma o coro dos protestos contra o seu domíno; por outro, oferece campo fecundo às críticas dos antidemocratas.

4.

Com frequência se acusa a democracia de crueldade, de cegueira e de incompetência para tomar determinadas decisões, de se deixar arrastar pelo oportunismo e ambição de poder dos dirigentes. Insiste-se nos baixos instintos do *dêmos* e na sua impreparação para governar, apontam-se a execução dos generais de Arginusas e a condenação de Sócrates. A acusação, encontramos-la com frequência nos autores gregos e continua a repetir-se ao longo dos tempos <sup>28</sup>.

Argumenta-se que o *dêmos* politicamente activo, o *dêmos* urbano, não era representativo da sua totalidade e que as decisões políticas em Atenas tendiam, portanto, a seguir a opinião de uma classe inferior, de uma facção; não visariam por conseguinte o interesse da pólis. Pressupõe-se deste modo que os cidadãos que habitavam nas regiões afastadas da Ática tinham na vida política um papel obrigatoriamente menor ao dos que habitavam na zona urbana <sup>29</sup>. Por outro lado, tem-se subjacente a ideia de uma multidão cidadina, sem reacção ou marcada pelos interesses e preocupações comerciais, de cidadãos sem recursos que ganhavam o seu sustento como remadores dos barcos.

Essa visão menos clara e mais sombria da Atenas democrática baseia-se sobretudo nas descrições deturpadas ou na imagem desfocada transmitidas por autores como Tucídides, Xenofonte, Platão.

Não esqueçamos, porém, que, ao longo da Guerra do Peloponeso, as decisões foram debatidas, emendadas, aceites ou rejeitadas pelo *dêmos* ateniense constituído por pessoas que, como observa Forrest, não eram génios mas sabiam escutar um discurso de Péricles, encarregavam Ictinos de construir templos e Fídias de esculpir estátuas, entregavam o primeiro prémio da tragédia a Esquilo e Sófocles

---

<sup>28</sup> Cf. Tucídides 6.1.1, 24.3-4 e 31, a propósito da expedição à Sicília.

<sup>29</sup> Vide FORREST, W. G. — *La Naissance*, pp. 26-30.

e reservavam com discrição o segundo prémio para Eurípides<sup>30</sup>. Não são manifestações de incompetência e quem nos dera que, nas sociedades actuais, a classe média tivesse um mesmo tipo de actuação e fosse capaz da mesma sagacidade na escolha.

Quanto à crueldade, observe-se que, como acentua Finley, se a Atenas democrática se viu isenta quase por completo das formas extremas de *stasis*, ou «guerra civil», tão comuns em outras cidades, não escapará às suas manifestações menores<sup>31</sup>. De admirar fora que se verificasse o contrário. Por outro lado, fala-se do processo de Arginusas — numa época de descontrolo e desequilíbrio emocional e numa altura em que a propaganda oligárquica já deixara as suas marcas — e da condenação de Sócrates. Curiosamente deixam-se contudo na sombra, ou esquecem-se mesmo, assassínios políticos como o de Efiáltes em 462 ou 461, o de Androcles em 411 e tantas condenações arbitrárias verificadas em 404-403. Se o *dêmos* ateniense foi por vezes cruel, nada na democracia — observa-o Forrest — igualou a crueldade, a cega e estúpida chacina dos poucos meses de 411 e de 404-403, em que os oligarcas estiveram no poder<sup>32</sup>. A democracia, pelo contrário, usou até a cada passo de considerável tolerância, de que colheu depois funestas consequências. Assim aconteceu após ter dominado o golpe oligárquico de 411. Muitos dos elementos perdoados então foram mais tarde, consumada a derrota em 404, membros activos do movimento que levou ao poder os Trinta Tiranos, cuja brutalidade é bem evidente e deixou marca imperecível na conotação da palavra *tiranía*: uma das primeiras medidas desse grupo consistiu em condenar à morte sem julgamento cerca

---

<sup>30</sup> *La naissance*, p. 34.

Convém recordar que o júri dos concursos dramáticos era constituído por tiragem à sorte, e a escolha por ele feita das obras premiadas, tanto quanto podemos aperceber-nos, não oferece indícios de incompetência. É um caso típico as *Rãs* de Aristófanes, uma obra de 405. Baseada, em toda a segunda parte, na crítica literária e paródica dos prólogos e partes líricas das tragédias de Ésquilo e de Eurípides, a comédia obteve o primeiro prémio. Era preciso entender-se e conhecer as peças dos referidos autores e estar dentro das características de estilo de cada um e das técnicas de composição para entender a crítica, as alusões e a paródia.

<sup>31</sup> *Athenian Demagogues*, p. 23.

<sup>32</sup> *La naissance*, p. 34.

Sobre o assassinio de Androcles em 411 cf. Tucídides 8.65.2.

de 1500 ou 2500 Atenienses, segundo fontes divergentes<sup>33</sup>. Tais factos levaram Stuart Mill a escrever, ao recensar a *History of Greece* de Grote: «O povo ateniense (os *polloi*), de que se sublinha tantas vezes o carácter irritável e desconfiado, deve antes ser acusado de confiança demasiado complacente e acomodaticia, se se pensa que conservava vivos no seu seio os homens que na primeira ocasião estavam prontos a intentar uma acção subversiva contra a demo-

<sup>33</sup> As fontes divergem quanto ao número das vítimas. Cf. Xenofonte, *Helénicas*, 2.3.13-14; Isócrates, *Areopagítico* 67, *Panegirico* 113; Ésquines, *Contra Ctesifonte* 235; Aristóteles, *Constituição de Atenas* 35. 4; Diodoro 14.4.3-4; schol. Aesch., in *Timarch.* 39. Sobre o assunto vide RHODES — *Comm. on the Aristot. Ath. Pol.*, pp. 446-447.

No fr. 19 West de Arquíloco a tirania apenas é apelidada de poderosa. Na segunda metade do século V ainda os termos *tyrannos* e *tyrannis* aparecem utilizados com o sentido apenas de «rei», «soberano», e «realeza», «poder», respectivamente, como se pode ver em Sófocles (cf. *OC.* 419, 851; *El.* 661), sobretudo no *Rei Édipo*, vv. 514, 588, 799, 925, 939, 1043, 1095 (para *tyrannos*) e 380, 535, 541, 592 (para *tyrannis*). Elucidativo é o caso do verso 873 do *Rei Édipo* em que o coro, após a discussão violenta de Édipo e Creonte no episódio II, aconselha moderação e proclama que a *hybris* gera o *tyrannos*. Daí que BLAYDES sugira, sem necessidade, a emenda para *tyrannis* que DAWE e WINNINGTON-INGRAM — *Sophocles. An Interpretation*, Cambridge, 1980, pp. 191-194 aceitam. Se bem que o termo *tyrannis* pareça ter adquirido mais cedo uma conotação negativa, como se pode ver no fr. 32 West de Sólon, também *tyrannos* apresenta essa cor semântica já na primeira metade do século V, como se deduz da sua ocorrência, por exemplo, no *Prometeu Agrilhoado* de Ésquilo (vv. 222, 310, 736, 942) e nas *Suplicantes* de Eurípides (vv. 399, 404). Vide GRIFFITH, M. — *Aeschylus: Prometheus Bound*, Cambridge, 1983, pp. 7-20, 84 ad 10, 117 ad 150-151, 220 ad 736-737. Portanto, podemos considerar que, na segunda metade do século V, existiria paralelismo de sentido nos termos *tyrannos* e *tyrannis*. Vide LANZA, Diego — *Il tiranno e il suo pubblico*, Torino, 1974.

De qualquer modo, só a partir do governo dos Trinta Tiranos, em 404, e da sua actuação violenta é que o termo ganha conotação pejorativa. Mas a oposição rei/bom e tirano/mau só aparece plenamente formada no século IV. Até então os termos são utilizados um pouco indiferentemente, se bem que *tyrannos* apresente significado mais negativo e seja a palavra apropriada para designar o autocrata mais recente, enquanto *basileus* «rei» seria o termo usual para designar os governantes constitucionais das monarquias arcaicas. Vide ANDREWES — *The Greek Tyrants*, London, 1956, repr. 1977, pp. 20-30; MOSSÉ, C. — *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris, 1969, pp. 133 sqq. Para a questão do aparecimento da noção de tirania entre os Gregos, vide LABARBE, J. — *L'apparition de la notion de tyrannie dans la Grèce archaïque*, «Antiquité Classique», 40, 1971, pp. 471-504.



cracia»<sup>34</sup>. Restaurada esta em 403, de novo os democratas deram mostras de grande tolerância e apenas castigaram um pequeno número. As partes hostis reconciliaram-se e deu-se de seguida um facto de grande significado: foi proclamada uma amnistia geral — «a primeira da história», nas palavras de Lord Acton<sup>35</sup>. Não foram abrangidos pela amnistia os sobreviventes dos Trinta, os dez que governavam o Pireu e o colégio dos Onze — os magistrados encarregados das prisões e das execuções capitais (cf. Xen., *Hell.* 2.4.38).

Embora o sistema ateniense favorecesse, sem dúvida, os que viviam na cidade ou próximo dela, não me parece que as críticas apontadas sejam de aceitar sem reservas. Nesse aspecto concordo com a opinião de Forrest que argumenta como se segue. Não se pode afirmar que os remadores proviessem apenas da parte cidadina e do Pireu, um porto que afinal distava do local de reunião da Assembleia, a Pnix, sete a oito quilómetros — distância não inferior a meia dúzia de grandes outras povoações. Por outro lado, além da cidade propriamente dita e do Pireu, havia na Ática outras localidades importantes, como Elêusis e Acarnes. Mesmo que a população urbana ultrapassasse largamente os grandes muros que uniam a cidade ao Pireu, de modo algum se aproximaria da metade dos cidadãos e desse número nem todos poderiam ser incluídos no «proletariado urbano», já que — como refere Tucídides — os camponeses perfaziam dois terços do corpo cívico. Concordo, por isso, com a conclusão de Forrest de que, tanto durante a guerra como em tempo de paz, a cidade era demasiado pequena, para que o factor geográfico pudesse desempenhar um papel decisivo na determinação da vida política ateniense em função de classes sociais<sup>36</sup>.

Não podemos aceitar sem reservas que o *dêmos* ateniense se alheava da vida da pólis e não sentia interesse em participar na sua governação. Essa é uma crítica que se vem repetindo ao longo dos

---

<sup>34</sup> MILL, J. Stuart — *Dissertation and Discussion II*, London, 1859, p. 540 (apud FINLEY, M. I. — *Democracy*, p. 90).

<sup>35</sup> *The History of Freedom in Antiquity*, in HIMMELFARB, G. (ed.) — *Essays on Freedom and Power*, London, 1956, p. 64 (apud FINLEY, M. I. — *Democracy*, p. 90 e *Athenian Demagogues*, p. 24).

Para um estudo mais pormenorizado deste tempo conturbado vide CLOCHÉ, P. — *La restauration démocratique à Athènes en 403 av. J. Ch.*, Paris, 1915.

<sup>36</sup> *La naissance*, pp. 26-30. Citação da p. 30.

tempos e hoje continua a ser uma das principais pedras de toque da oposição à democracia. Compreendem-se mal — na observação acertada de Mossé — os ataques dos adversários da democracia ateniense, se o *dêmos* não tivesse estado realmente activo <sup>37</sup>. A oposição da frota estacionada em Samos ao regime dos Quatrocentos em 411 — considera o mesmo helenista — mostra que a democracia directa se exercia realmente e que, ao contrário do que diziam os seus adversários e do que pretendem certos autores, o *dêmos* no era um simples instrumento nas mãos dos dirigentes políticos <sup>38</sup>.

Se passarmos agora a analisar a acusaço de incompetênca, um pouco de reflexão permite concluir, como observa Finley, que a ignorância não era assim tão supina nem apresentava consequêncas da gravidade que apregoam <sup>39</sup>.

A tiragem à sorte para os cargos que, como vimos, era uma das marcas distintivas da democracia ateniense dá, é certo, de algum modo razão à denúncia <sup>40</sup>. Observe-se, contudo, que, além da incompetênca não parecer ter sido assim grave e danosa, a democracia criou um conjunto de medidas e mecanismos que lhe permitissem manter o princípio da tiragem à sorte que considerava essencial, mas lhe minorassem os riscos da derivados: a colegialidade que atenuava a gravidade de um possível erro e precavia contra a incompetênca ou pior qualificação de alguns elementos; os futuros magistrados sujeitavam-se a juramentos e à verificação, antes da posse, dos seus títulos e comportamento cívico; não aplicação da tiragem à sorte em campos — como é o caso dos cargos militares ou financeiros —, em que a colegialidade não era possível ou em que determinada qualificação era requerida <sup>41</sup>.

Do convívio na Ágora, que o Grego — e o Ateniense em particular — tanto apreciava, e do contacto com os mais velhos nos ginásios e outros locais públicos colhiam os cidadãos um fecundo capital humano, no domínio ético, social, científico, político-administrativo ou mesmo artístico. Do exercício das actividades no Conselho dos Quinhentos, onde era tratada uma vasta gama de assuntos, e da

<sup>37</sup> *Le procès de Socrate*, Paris, s.d., p. 135.

<sup>38</sup> *Le procès de socrates*, p. 36.

<sup>39</sup> *Democracy*, pp. 69-70.

<sup>40</sup> Vide supra p. 172.

<sup>41</sup> Cf. Demóstenes, *Contra Timcrates* 112.

participação nos tribunais da Helieia, onde eram julgados os casos mais diversos, retirava o Ateniense rica experiência em matéria governativa e adquiria consideráveis conhecimentos em variados assuntos da pólis. Como a participação no Conselho dos Quinhentos era um cargo rotativo, em qualquer década, 1/4 ou 1/3 da totalidade dos cidadãos, de mais de 30 anos, passaria pelo Conselho, — servindo diariamente durante o ano todo, ou pelo menos a décima parte dele como prítanes — ou poderia até presidir às sessões da Assembleia e do Conselho, se nesse dia desempenhasse as funções de presidente dos prítanes. Se, além disso, tivermos em consideração que a função no Conselho era um cargo anual e que o cidadão ateniense apenas podia exercê-lo duas vezes na vida e em anos não seguidos, temos de concluir que, numa geração, a grande maioria dos Atenienses exerceriam essas funções. Acresce os milhares de cidadãos que adquiriam experiência, anualmente, nos tribunais, onde participam e têm de votar em inúmeros julgamentos, sobre os mais variados assuntos; as centenas que todos os anos servem em magistraturas várias; muitos outros que tinham servido no estrangeiro, no exército ou na marinha. Todos eles podiam participar na Assembleia, sempre que o quisessem.

Desse modo não pode afirmar-se que metade, ou mais, dos cidadãos atenienses tomava as decisões na ignorância dos negócios da pólis. Essa ideia em que insistiram Tucídides e Platão, e é pensamento favorito de muitos historiadores modernos, fica assim bastante enfraquecida <sup>42</sup>.

Tentei lançar alguma luz sobre uma sociedade e seu regime político que, ao longo dos tempos, tem sido ponto de referência constante. Procurei sobretudo discutir algumas acusações que, desde a Antiguidade, a Atenas têm sido feitas. No fundo pretendi mostrar o claro e o escuro de uma democracia que, embora visando um ideal de igualdade, nunca o conseguiu atingir plenamente, como é próprio afinal de todas as realizações humanas.

*José Ribeiro Ferreira*  
(Universidade de Coimbra)

---

<sup>42</sup> Vide FINLEY, M. I. — *Politics*, pp. 74-75; WOODHEAD, A. G. — *Isegoria and the Council of 500*, «Historia», 16, 1967, 129-140.

## UMA DUPLA DIRECÇÃO DA ESCRITA EM DANIEL DEFOE: THE FARTHER ADVENTURES OF ROBINSON CRUSOE, OU, ALGUNS BONS ENSINAMENTOS DA MÁ LITERATURA

«One of these Authors (the Fellow that was pilloried, I have forgot his name) is indeed so grave, sententious, dogmatical a Rogue, that there is no enduring him».

(J. SWIFT, referindo-se a DEFOE) <sup>1</sup>

Cerca de 1707 um panfletista anónimo justificava maliciosamente o hábito de Defoe de se citar a si próprio afirmando que tal se devia ao facto de serem mais os livros por ele escritos do que os por ele lidos <sup>2</sup>.

Esta observação dá conta de como já em 1707 os contemporâneos de Defoe estranhavam a sua grande quantidade de escritos.

---

<sup>1</sup> SWIFT, J. — *A Letter Concerning the Sacramental Test* (1709), transcrito em Pat Rogers (Ed.), *Daniel Defoe: The Critical Heritage*, London and Boston, 1972, p. 38. Claro que ninguém acredita que Swift se tivesse realmente esquecido do nome de Defoe.

<sup>2</sup> Não resisto a transcrever este característico exemplo do tom e da linguagem de boa parte da literatura panfletária nos inícios do séc. XVIII: «They object against you [...] that at every Inn, you are quoting your lamentable rhymes; but your Friends at Sue's excuse you upon this Account, and say, That you having writ more Books than you have read, must quote yours own dear impudent Self, or nothing at all». O panfleto intitula-se *The Review Review'd*. In a *Letter to the Prophet Daniel in Scotland*, e deve ter sido publicado quando Defoe se encontrava na Escócia em missão política ao serviço de Robert Harley. Citado por Maximillian Novak no mesmo artigo em que dá nota da sua descoberta deste panfleto, *A Whiff of Scandal in the Life of Daniel Defoe*, «Huntington Library Quarterly», 1970, 34, p. 38.

Se considerarmos que o seu ritmo de publicação de textos viria depois a ser ainda mais acelerado, particularmente a partir de 1719-20 e até à sua morte, ocorrida em 1731, encontramos as razões que fazem de Defoe um dos mais prolixos autores da história da literatura inglesa.

Mas se aquele panfletista anónimo testemunha assim a grande quantidade (que não a qualidade) da produção escrita de Defoe, já talvez não façam as suas palavras inteira justiça à vastíssima quantidade de conhecimentos de que este autor dá provas em toda a sua obra, e que nos faz mesmo interrogar sobre como terá ele encontrado tempo não só para escrever tudo aquilo que escreveu, como também para se documentar sobre tão grande variedade de assuntos <sup>3</sup>. Só nas páginas de *The Review* (jornal que Defoe publicou, e quase integralmente escreveu, entre 1704 e 1713, com uma periodicidade de três números por semana) é abordada uma diversidade de assuntos e temas que atesta a sua espantosa multiplicidade de conhecimentos e de interesses. Mas, como se o espaço de *The Review* fosse demasiadamente limitado (e são 22 volumes na edição fac-simile de Arthur Secord <sup>4</sup>), Defoe desenvolveu ainda a maior parte desses assuntos, e muitos outros, em panfletos e em livros que, num total superior a 500 títulos <sup>5</sup>, tratam de política, religião, geografia, filosofia, viagens, economia, magia, educação, moral, direito, história, pirataria, e dissemelhantes temas, e entre os quais se contam os sete ou oito volumes, cuja autoria Defoe nunca reconheceu explicitamente, que hoje consideramos como romances e pelos quais atribuímos um lugar a este autor na história da literatura inglesa.

---

<sup>3</sup> Para já não falar no tempo que dedicou aos seus empreendimentos comerciais, financeiros e industriais — mas como todos os seus negócios faliram, há sempre a hipótese de Defoe não lhes ter prestado a atenção necessária. Há um estudo recente que desmente o panfletista citado, apresentando como muito atentas e numerosas as leituras implicadas nos diversos escritos de Defoe (Ver Paula R. Backscheider, *Daniel Defoe: Ambition and Innovation*, Lexington, Kentucky, 1986).

<sup>4</sup> SECORD, A. W. Ed. — *The Review*, New York, 1938.

<sup>5</sup> A lista bibliográfica de Defoe foi estabelecida por MOORE, J. Robert — *A Checklist of the Writings of Daniel Defoe*, Bloomington, Indiana, 1960, (edição revista, 1971). Outros autores acrescentaram entretanto mais títulos, enquanto alguns dos títulos incluídos por Moore foram considerados de atribuição pouco provável. Contudo, a lista de Moore continua a ser a grande bibliografia de referência.

Não deixa de ser curioso observar que, em todo o manancial de diferentes assuntos que Defoe abordou ao longo dos seus escritos, a literatura quase é ignorada. Embora nos inícios da sua carreira Defoe tivesse gostado de ser reconhecido como poeta, dada a celebridade obtida, em particular, com *The True-Born Englishman*, que se tornou no poema em língua inglesa mais vendido até então <sup>6</sup> (e este «início de carreira» verifica-se quando Defoe tem já 41 anos de idade), era sobretudo como entendido em questões de economia e política que Defoe pareceria ter gostado de criar a sua imagem. É, pois, por ironia da história que Defoe é hoje quase exclusivamente conhecido como romancista.

Embora sem esperanças de encontrar uma resposta inequívoca, podemos-nos interrogar sobre o que terá levado este autor, já perto dos sessenta anos de idade, a escrever aquela que viria a ser a sua primeira, e mais conhecida, obra de ficção. Talvez o objectivo de Defoe fosse a ilustração de alguns princípios e normas de conduta moral, ao mesmo tempo que procurava demonstrar ideias suas sobre o interesse comercial da exploração de certas zonas do globo, em particular da América do Sul. Estes objectivos não eram de modo algum novos em Defoe, que poucos anos antes tinha publicado *The Family Instructor* (1715), um livro em que através de situações e diálogos envolvendo personagens apenas esboçadas se pretende ilustrar códigos de conduta familiar, e que via na guerra com a Espanha, reacendida em 1718, a possibilidade de alargar o domínio inglês na América do Sul. Fossem estas, ou outras, as razões que levaram Defoe à escrita de *Robinson Crusoe*, o que quase com certeza pode ser afirmado é que não há, no projecto inicial, uma preocupação de ordem estritamente ficcional, ou literária. De resto, o romance foi inventado por acaso: Richardson começou por escrever cartas-modelo «para uso dos leitores da província», e Fielding começou por parodiar Richardson. Não admira por isso que Defoe chegasse ao romance porque queria ilustrar os malefícios da desobediência aos pais ou as vantagens para a Inglaterra da exploração da bacia do Orinoco.

---

<sup>6</sup> Só no ano da sua edição (1701), foram publicadas 10 edições de *The True-Born Englishman*, para além de várias edições-pirata, tendo mais doze sido publicadas ainda em vida de Defoe. Pat Rogers refere um total de 80 000 exemplares, aparentemente apenas relativo às 10 edições autorizadas de 1701 (ROGERS, Pat — *Robinson Crusoe*, London, 1979, p. 3).

É possível que o episódio da ilha lhe tenha aparecido como uma «estranha surpresa», como afirma J. Robert Moore<sup>7</sup>. Não fossem, com efeito, as potencialidades formais abertas por este *tour-de-force* da imaginação de Defoe e *Robinson Crusoe* arriscar-se-ia a ser mais uma das histórias de viagens que preencheram o imaginário europeu na sequência dos Descobrimentos, ou então uma simples variação sobre o tema do peregrino, espécie de lugar-comum da tradição narrativa puritana. Mas o episódio da ilha abriu a Defoe a possibilidade de se espriaiar por outros temas que também lhe eram caros, como a capacidade humana de adaptação e transformação do meio, a submissão da natureza à sua utilização pelo homem, ou a puritana harmonização do trabalho com a glorificação de Deus: com o tratamento destes temas, a sua imbricação, e os seus insuspeitados desenvolvimentos, era a sua capacidade de criação ficcional que Defoe implicitamente descobria e dominava.

Esta é uma história possível, e plausível, para o percurso que levou Defoe ao mundo do romance. Ou melhor, é uma tentativa de racionalização desse percurso — será possível aventar outras, mas duvido que seja possível dar conta do processo global que operou a abertura desta via na escrita de Defoe, a não ser que se lance mão de conceitos com referentes fracamente racionalizáveis, como impulso, intuição, ou, sobretudo, inspiração. O próprio Defoe não consegue depois justificar a sua obra noutros termos senão apresentando-a como uma alegoria da sua própria vida<sup>8</sup> — uma justificação que tem sido entendida pela crítica como mistificadora, mas que talvez seja antes a única racionalização para o dito percurso que Defoe conseguiu conceber. Diga-se, de passagem, que, ainda que eventualmente sincera, a considero menos plausível do que a por mim acabada de esboçar.

---

<sup>7</sup> MOORE, John Robert — *Daniel Defoe, Citizen of the Modern World*, Chicago, 1958, p. 224.

<sup>8</sup> «I, Robinson Crusoe [...] do hereby declare [...] that there is a man alive, and well known too, the actions of whose life are the just subject of these volumes, and to whom all or the most part of the story most directly alludes» (os volumes referidos são *The Life and Adventures of Robinson Crusoe* e *The Farther Adventures of Robinson Crusoe*). DEFOE, Daniel — *Serious Reflections During the Life and Surprising Adventures of Robinson Crusoe*, in ATKEN, George A. (Ed.) — *Romances and Narratives by Daniel Defoe*, vol. 3, London, 1895, pp. ix-x.

Mas talvez a forma mais certa, se bem que menos analítica, de dar conta desta inauguração da carreira de romancista de Defoe seja considerar que em *Robinson Crusoe* o autor encontrou uma nova via para o prazer da escrita. A variedade e a quantidade dos escritos de Defoe parecem testemunhar isso mesmo: um grande, um imenso prazer no acto da escrita, qualquer assunto ou acontecimento não sendo mais do que um pretexto para escrever. Embora se possam assinalar algumas preocupações mais persistentes, como os já referidos interesses pela política, pela economia, ou ainda pela educação, a verdade é que Defoe não perde nenhuma oportunidade para escrever, seja ela a erupção de um vulcão, a pretensa aparição de um fantasma, uma tempestade sobre Londres, ou a invasão da Áustria pelos turcos. A utilização dos mais variados acontecimentos ou assuntos para sobre eles escrever é ainda complementada pela adopção de diferentes personalidades, que, sendo frequentemente um simples meio de obter o anonimato, consistem porém algumas vezes na criação de identidades definidas, sujeitos construídos que permitem a Defoe estabelecer um ponto de vista imaginário para um renovado exercício da escrita — J. Robert Moore calcula em 87 o número de personalidade fictícias assumidas por Defoe<sup>9</sup>.

Por outro lado, há em Defoe uma constante necessidade de estabelecer um enquadramento moral ou religioso para as histórias que conta. Mesmo uma colectânea de relatos sobre a tempestade que assolou o sul de Inglaterra na noite de 26 para 27 de Novembro de 1703, onde Defoe disserta sobre as causas dos ventos e sobre as tempestades em geral, é encimada por uma citação bíblica que atribui as tempestades à ira de Deus<sup>10</sup>, assim como o minucioso relato da pretensa aparição do fantasma de uma tal Mrs Veal (um caso verificado em Canterbury em 1705, e que tinha já motivado a publicação de quatro relatos anteriores ao de Defoe) é apresentado como ilustrativo da necessidade de um comportamento virtuoso justificado pela

---

<sup>9</sup> MOORE, J. Robert — *Defoe's Persona as Author: «The Quaker's Sermon»*, «Studies in English Literature», 11, 1971, pp. 507-516.

<sup>10</sup> Trata-se de *The Storm* (1704), que apresenta em epígrafe uma citação de Nahum 1,3 («The Lord hath his way in the Whirlwind, and in the Storm, and the Clouds are the dust of his Feet»). In *The Novels and Miscellaneous Works of Daniel De Foe*, vol. 5, London, Bohn's British Classics, 1855.



existência de uma vida depois da morte, subordinada à justiça de Deus <sup>11</sup>. Exemplo elucidativo é ainda o de *A Journal of the Plague Year*, onde um pormenorizado relato da vida quotidiana em Londres durante a epidemia de peste de 1665 é enquadrado por um ponto de vista que vai aproveitando os diversos acontecimentos e episódios relatados para deles extrair princípios e ensinamentos morais e religiosos. As narrativas de ficção escritas por Defoe e iniciadas com *Robinson Crusoe*, e que vieram depois a ser consideradas como romances, parecem poder ser igualmente enquadráveis por esta dupla direcção que se verifica na generalidade dos seus restantes escritos: o prazer da escrita na invenção de personagens e de acções, e a preocupação em ver nessas invenções uma ilustração emblemática de padrões ético-religiosos.

Será conveniente proceder a um esclarecimento prévio do que aqui se considera como esta dupla direcção da escrita. Encarando-a em termos gerais, ela não seria mais do que uma instância prática do modelo ontológico da obra de arte em que esta é concebida como resolução do conflito entre a multiplicidade e a unidade, ou a complexidade e a ordem — um modelo recorrente desde a ideia de unidade orgânica do *Phaedrus* até à noção de «correlativo objectivo» de T. S. Eliot. Significativamente, quer Platão quer Eliot referem o modelo a ideias de causalidade aparentadas, falando o primeiro de «necessidade retórica» e o segundo de «inevitabilidade» artística <sup>12</sup>. Trata-se, em qualquer caso, de considerar a obra de arte como elaboração ou descoberta de uma forma (estrutural, temática, linguística) ordenadora da complexidade, multiplicidade, e variedade do mundo, ou da vida, em termos que remetem para os extremos do artisticamente valorizável quer o excesso da representação (de algum cultismo barroco, por exemplo), quer o excesso do represen-

---

<sup>11</sup> *A True Relation of the Apparition of One Mrs Veal, the Next Day After her Death*. In BOULTON, J. T. (Ed.) — *Daniel Defoe*, New York, 1965, pp. 134-141.

<sup>12</sup> Ver PLATÃO — *Phaedrus*, 264b, e ELIOT — «Hamlet», in *Selected Essays*, 3.<sup>a</sup> ed., London, 1951, p. 145. Alude-se aqui a estes autores apenas pelas suas localizações extremas na escala cronológica e pelas semelhanças na linguagem usada, mas a ideia é, como se sabe, praticamente um lugar-comum na história da teoria literária, constituindo, desde logo, uma categoria central implícita na *Poética* de Aristóteles (e explicitada no seu Capítulo VIII).

tado<sup>13</sup>. Aplicando o mesmo modelo dentro de outros parâmetros poder-se-ia igualmente falar de limites, ou de riscos de excesso, a propósito das moralidades medievais ou de *Finnegans Wake*. No ponto de adequação, ou de encontro, entre os vectores da multiplicidade e da unidade residiria assim o valor da representação, ou a marca de água da autenticidade da obra de arte.

Decorrendo desta noção de necessidade, ou inevitabilidade, da representação, a dupla direcção da escrita que aqui se pretende assinalar na ficção de Defoe refere-se a um outro nível da constituição da obra, ao qual é localizável, quando existe, o esforço do autor em conduzir a leitura a uma interpretação específica. Não se trata aqui já de uma ordem organicamente necessária, mas de uma ordem imposta como que do exterior. Espécie de segundo nível retórico, esta «segunda» ordem sobrepõe-se (ou procura sobrepor-se) à autenticidade da representação, ideologizando-a: a ordem objectiva é apresentada de um ponto de vista subjectivo.

A ordem da representação, ou ordem orgânica, apresenta um carácter de necessidade humana e histórica. Pelo primeiro destes termos — a necessidade humana da representação — entende-se a dimensão de intemporalidade da obra de arte: só pela constância axiológica da natureza humana nos é ainda hoje possível apreciar algumas pinturas rupestres, ou até a *Iliada*, como objectos estéticos. Por outro lado, é pelo segundo termo — o carácter de necessidade histórica — que a ordem da obra se encontra sempre indissolúvelmente ligada a um tempo histórico, que impõe as selecções, as valorações, e as perspectivas. Num termo como no outro, ou, talvez melhor, na confluência de ambos, é de uma ordem objectiva que se trata: a natureza humana e a história, as marcas do ser e as marcas do tempo, são inescapáveis.

Esta inescapabilidade da obra de arte às necessidades da representação foi formulada nas primeiras décadas do nosso século em termos bastante semelhantes por dois autores que partiam contudo de pressupostos teóricos substancialmente diferentes: um deles foi

---

<sup>13</sup> Como aquele que Eliot nota em Hamlet, no texto atrás citado: «Hamlet (the man) is dominated by an emotion which is inexpressible, because it is in excess of the facts as they appear» (p. 145. O sublinhado é de Eliot).

T. S. Eliot, já referido neste trabalho; o outro foi Georg Lukács<sup>14</sup>. Quando este último afirma que caso Balzac se tivesse limitado a representar a realidade das suas convicções e dos seus desejos a sua obra não teria hoje qualquer interesse, e quando Eliot considera que não é pelas suas emoções pessoais que o poeta se torna notável ou interessante, é fundamentalmente uma mesma ideia que ambos formulam: o grande artista é aquele que à necessidade orgânica da representação é capaz de sacrificar a sua apreensão conceptual do mundo (as suas concepções, convicções e utopias, como diz Lukács, ou a sua personalidade, como lhe chama Eliot)<sup>15</sup>. Num caso como no outro, a subordinação da obra à interpretação subjectiva do autor é encarada como um empobrecimento que põe em risco o seu próprio valor enquanto objecto estético. O risco agora corrido pela representação já não é o de excesso de unidade, mas o da sua perda.

A existência, na obra de ficção de Defoe, de um conflito entre os significados do mundo representado e os padrões ético-religiosos a que o autor tenta subordinar esses significados tem sido frequentemente assinalada pela crítica. Já em 1936 Rudolf Stamm acentuava a contradição entre a fidelidade de Defoe à natureza das suas personagens e a «roupagem» moralista, de tradição calvinista, que ao mesmo tempo ele tenta impor às suas histórias. Outros autores, como Hans Andersen, Michael Shinagel, e Peter Earle, falaram respectivamente de «paradoxo», «ambiguidade» e «dualismo», na tentativa de dar conta deste mesmo conflito a partir de diferentes perspectivas<sup>16</sup>. Vendo, e muito bem, este conflito como expressão de

---

<sup>14</sup> A escolha agora já não é casual: atrever-me-ia mesmo a dizer que foram estes dois homens que criaram, ou pelo menos que melhor formularam, os modos de o séc. XX pensar a literatura.

<sup>15</sup> Ver ELIOT, T. S. — «Tradition and the Individual Talent», in *Selected Essays*, pp. 13-22, LUKÁCS, Georg — *Balzac et le réalisme français*, trad. Paul Laveau, Paris, Maspero, 1973. Embora estes dois textos tenham sido escritos com cerca de quinze anos de diferença, pode-se considerar que os autores defendem estas ideias desde aproximadamente a mesma altura (1915-1920). Eles são, de resto, quase da mesma idade, sendo Lukács apenas três anos mais velho do que Eliot.

<sup>16</sup> STAMM, Rudolf G. — *Daniel Defoe: An Artist in the Puritan Tradition*, «Philological Quarterly», 15, 1936, pp. 225-46; ANDERSEN, Hans H. — *The Paradox of Trade and Morality in Defoe*, «Modern Philology», 39, 1941, pp. 23-46; SHINAGEL, Michael — *Daniel Defoe and Middle-Class Gentility*, Harvard, 1968, p. 141; EARLE, Peter — *The World of Defoe*, London, 1976, pp. 29-44.

contradições de ordem individual não resolvidas por Defoe (a formação religiosa calvinista *versus* a adopção da teoria da sociedade da tradição whig), ou então como expressão de contradições inerentes à sociedade em que Defoe vive (as contradições do modelo mercantilista ou a mais vasta conflitualidade entre o tradicional e o moderno que caracteriza a viragem do séc. XVII para o séc. XVIII), estes autores não se debruçam contudo sobre as razões e as implicações deste conflito ao nível das formas narrativas adoptadas por Defoe, embora seja precisamente nos romances que com maior frequência o localizam.

De todos os romances de Defoe talvez seja o primeiro, *Robinson Crusoe*, aquele em que o autor melhor consegue estabelecer uma adequação entre a orgânica da representação e o seu pendor interpretativo. Embora mesmo aí tenha sido possível localizar uma descontinuidade entre as concepções ético-religiosas e a acção da personagem central — descontinuidade que para Ian Watt é «o resultado de um conflito, não resolvido e provavelmente inconsciente, do próprio Defoe»<sup>17</sup> — penso ser possível uma leitura do romance integradora dessas concepções no curso da necessidade orgânica da representação, sendo aliás esta uma das razões para a valorização estética desta obra acima dos restantes romances de Defoe<sup>18</sup>. Em contrapartida, a muito inferior qualidade do livro que Defoe publica como continuação das aventuras de Robinson Crusoe é já parcialmente resultante de uma mais rígida imposição de esquemas conceptuais ao trabalho imaginativo.

*The Farther Adventures of Robinson Crusoe*, que Defoe publica quatro meses após o aparecimento do primeiro volume, consiste numa seqüência de episódios, em que nem sempre Crusoe aparece como personagem central, e que não apresentam um fio condutor capaz de os integrar organicamente. Tentando no início estabelecer uma relação com o volume anterior através do regresso à ilha, Defoe acaba por lançar Crusoe numa série de aventuras que o levam a Madagáscar,

---

<sup>17</sup> WATT, Ian — *The Rise of the Novel*, Harmondsworth, 1972 (1.ª ed., 1957), p. 90.

<sup>18</sup> Tal como o panfletista referido no início deste trabalho, também eu não simpatizo com a prática dos autores que se citam a si próprios. Mas não vejo aqui outro modo de justificar o não desenvolvimento deste tema senão assinalando que procedi já ao seu tratamento pormenorizado na minha dissertação de doutoramento (*Dialécticas do Poder: A Representação do Individualismo em Robinson Crusoe*, Porto, 1986).

à China e à Sibéria, sem qualquer conexão no plano da intriga ou sequer no plano da transformação da personagem.

Este aparente recurso de Defoe ao modelo tradicional da narrativa de viagens tem sido interpretado como uma solução fácil para a tentativa de manter vivo e aproveitar o interesse do público que o relativo sucesso de *Robinson Crusoe* demonstrara<sup>19</sup>. Dir-se-ia ser esta uma conjectura admissível, embora pressupondo limitações para o fôlego imaginativo de Defoe cujo estabelecimento pode ser muito arriscado. Contudo, uma atenta leitura de *The Farther Adventures* permite verificar que, embora ao nível das personagens e da intriga, se esteja nesta obra perante um conjunto de episódios formalmente inconsequentes, todos esses episódios podem em geral ser lidos como diferentes ilustrações de ideias morais, religiosas, políticas, ou mesmo científicas, como se Defoe pretendesse deste modo corrigir as veleidades imaginativas do primeiro livro.

Esta intenção de apresentar as diferentes aventuras de Crusoe como exemplares é de resto evidenciada no momento da narrativa onde se estabelece a transição entre a sequência que, através da ilha, ainda se liga à história do primeiro livro, e os episódios seguintes. Depois de afirmar que, a partir desse momento, não mais voltou à ilha, Crusoe introduz a continuação da história nos seguintes termos:

But I was gone a wild goose chase indeed; and they that will have any more of me must be content to follow me thro' a new variety of follies, hardships, and wild adventures; wherein the justice of Providence may be duly observed, and we may see how easily Heaven can gorge us with our own desires, make the strong of our wishes be our affliction, and punish us most severely with those very things which we think it would be our utmost happiness to be allow'd in<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> A publicação de *The Farther Adventures* verifica-se poucos dias depois da saída da quarta edição de *Robinson Crusoe*. Embora se tratasse de edições com pequenas tiragens (mil exemplares cada, provavelmente), o aparecimento de quatro edições em menos de cinco meses é significativo de uma certa procura. É ainda provável que entre a 3.<sup>a</sup> e a 4.<sup>a</sup> edições tenham aparecido algumas edições-pirata.

<sup>20</sup> *The Farther Adventures of Robinson Crusoe*, London, Dent, 1969, p. 342.

Como é costume em Defoe, a declaração de intenções não vai coincidir plenamente com o que depois é contado: a justiça da providência não vai ser inteiramente ilustrada nestes termos, enquanto, em contrapartida, serão tratadas questões bem afastadas dos objectivos enunciados, como sejam a existência de uma passagem entre a Ásia e a América ou a habilidade dos chineses no uso da porcelana. Contudo, se é possível encontrar a variedade imaginativa de Defoe nos diferentes episódios que se vão seguir, a cada um deles vai aparecer subjacente uma intencionalidade que é, pelo menos parcialmente, responsável pela inexistência de qualquer articulação significativa interior à sequência.

Na sua globalidade, esta narrativa tem como arquétipo formal a viagem como percurso moral e religioso da alma humana — um modelo que, cerca de quarenta anos antes, tinha encontrado a sua mais acabada realização literária em *Pilgrim's Progress*, de John Bunyan, e que pode ser evocado como ponto de referência para as apreciações morais que, em *The Farther Adventures* como nas restantes narrativas de Defoe, as personagens vão regularmente fazendo a propósito de diferentes momentos das suas vidas. Mas, à diferença de Bunyan, Defoe particulariza as suas personagens e concretiza com um realismo que as faz ultrapassar os limites da alegoria para as transformar em «pedaços de vida», em representações sensíveis de um mundo que pela sua riqueza e pelo seu inacabamento significativo não pode ser reduzido à conceptualização definitiva de uma alegoria. Um modo de entender as obras de Defoe consiste precisamente em vê-las como um espécie de alegorias «à Bunyan» em que, contudo, personagens e situações adquirem vida própria, tornando-se em algo mais do que meras ilustrações de contextos e de destinos impessoais e absolutos, ou seja, abstractos. Considerada historicamente, esta deslocação da razão de ser da representação literária para o indivíduo e para a situação particulares, integrando-se num processo mais vasto pelo qual o indivíduo se torna no centro da acção, do saber, e dos valores, é ela própria o processo constitutivo da forma do romance moderno, o que permite entender a obra de Defoe nos termos em que tradicionalmente é considerada, ou seja, como momento inicial da história da forma.

Nada mais natural, por isso, que as obras de Defoe oscilem ainda entre essa nova forma de fidelidade à dinâmica material da vida (que já tinha um antepassado — a narrativa picaresca) e a

tradicional subordinação da imaginação criadora à valorização exclusiva da existência espiritual revelada pela alegoria. Exceptuando, mais uma vez, *Robinson Crusoe*, talvez seja mesmo possível assinalar um percurso de gradual esvaimento desta subordinação na sequência cronológica das obras de ficção de Defoe, desde *The Farther Adventures* até *Roxana*, o seu último romance.

Não cabe nos limites, nem na intenção, deste artigo, proceder a uma análise pormenorizada de *The Farther Adventures*, nem possivelmente o valor da obra justificaria a empresa. Limitar-me-ei, por isso, a uma apresentação dos traços gerais desta narrativa que me parecem ilustrar as ideias que tenho vindo a defender.

Se excluirmos o debate de Crusoe sobre se deve ou não regressar à ilha, e as primeiras e rápidas aventuras verificadas durante a viagem, pode-se considerar que o primeiro momento significativo da narrativa se inicia com o relato dos acontecimentos ocorridos na ilha durante a ausência de Crusoe, e que lhe são contados pelos espanhóis que entretanto lá se tinham instalado. Ao longo de cerca de cinquenta páginas são-nos contadas as complicadas histórias dos novos habitantes da ilha, que são agora espanhóis, ingleses e selvagens: de como as desavenças entre espanhóis e ingleses são superadas perante a ameaça dos selvagens, e de como estes canibais são «domesticados», transformando-se a ilha num exemplar modelo de sociedade colonial. Nesta extensa secção do livro é difícil descortinar outros sentidos senão alguns que Defoe desde há muito defendia nas páginas de *The Review* e noutros escritos: a necessidade de união dos esforços da Europa cristã num projecto imperialista de dominação do resto do mundo, e o princípio de que a colonização só será bem sucedida se levada a cabo na base de um tratamento humanitário e evangelizador dos povos colonizados. Para ilustrar estas ideias, porém, não eram precisas tantas páginas — a acção da representação alegórica reduz-se geralmente a um esquematismo simples, sem a complicação e o pormenor das aventuras aqui relatadas. Não havendo a possibilidade de integrar esta complicação e estes pormenores numa mais vasta coerência significativa, resta ver neste alongamento da narrativa o Defoe que se compraz em, por exemplo, pormenorizar o relato da aparição de Mrs Veal (atrás referido), transformando-o num exercício de estilo. O pormenor, que em *Robinson Crusoe* tem um papel significativo na constituição da personagem e da acção, torna-se aqui numa consequência gratuita do prazer da invenção e da escrita de

Defoe, fazendo da narrativa a expressão de um dilema que o autor não resolve: por um lado, acção e personagens são imaginadas em função de esquemas conceptuais; por outro lado, o trabalho imaginativo de Defoe leva-o a uma minuciosa particularização da história contada. O resultado é uma espécie de mistura da narrativa picaresca com o manual de formação (neste caso, política) — duas modalidades de escrita de resto não negligenciáveis como influências na obra de Defoe.

Mas se nesta primeira secção da narrativa a formação ideológica tem apenas um carácter supraestrutural, dado que não informa o livre curso imaginativo da história narrada, já o mesmo não acontece na secção que se lhe segue, onde se conta como um padre francês (salvo por Crusoe de um barco incendiado, durante a viagem que o levará à ilha) se propõe realizar o casamento cristão dos ingleses que vivem maritalmente com algumas mulheres selvagens, propondo-se ao mesmo tempo tentar a conversão dos selvagens. O ritmo narrativo que caracterizava a acção anterior é agora elidido, para dar lugar a uma demorada apresentação da acção pastoral do padre francês. Justificando-se a apresentação do episódio do ponto de vista do escritor apologético, dado que se trata de algo para este tão importante como é o caso de uma conversão, tal alongamento não se justifica porém do ponto de vista do romancista, vendo-se mesmo Defoe obrigado a fazer como que um interlúdio dramático, num aparente esforço para dar alguma vivacidade à narrativa.

Com esta temática, Defoe entra plenamente no domínio do manual de educação moral e religiosa, um domínio da escrita que lhe era particularmente caro, como se pode verificar em obras como o já referido *The Family Instructor*, ou *Religious Courtship* (1722), ambas escritas também sob a forma de diálogos, ou ainda num título de sabor setecentista como *A Treatise on the Use and Abuse of the Marriage Bed* (1727). Ao mesmo tempo que procura demonstrar que as diferenças entre católicos e protestantes apenas dizem respeito a questões de pormenor e não aos elementos fundamentais da crença cristã, Defoe constrói na figura de Will Atkins, um dos ingleses que vivia com uma das mulheres selvagens, uma réplica espiritual de Crusoe ilustradora do percurso pecado — castigo — expiação — salvação. Através desta personagem Defoe procede a uma interpretação da história de Crusoe que, reduzindo a multiplicidade e a abertura significativa representada no primeiro livro, a transforma numa mera



ilustração alegórica, como é patente na patética resposta de Crusoe à manifestação de arrependimento de Will Atkins por ter desobedecido à vontade de seu pai (desobediência que Will Atkins encara como assassinio do pai):

Yes, Atkins, every shore, every hill, nay, I may say, every tree in this island is witness to the anguish of my soul, for my ingratitude and base usage of a good tender father; a father much like yours, by your description: and I murder'd my father as well as you, Will. Atkins, but I think for all that, my repentance is short of yours too by a great deal <sup>21</sup>.

É possível que com esta tentativa de condução da história de Crusoe a um significado moral Defoe se tentasse apenas defender das acusações de frivolidade e mesmo de irreligiosidade dirigidas ao primeiro livro, e que provavelmente já andariam no ar ao tempo em que o segundo é escrito <sup>22</sup>. Creio, contudo, que antes de responder às acusações de outros Defoe sentiu a necessidade de responder às acusações da sua própria consciência, procurando deste modo ver, e fazer ver, a história de Crusoe como uma ilustração moral apenas mais pormenorizadamente apresentada do que a história de Will Atkins.

O tema da conversão de Will Atkins praticamente encerra a narração da vida de Crusoe no que respeita ao papel que a ilha nela desempenhou, sendo apenas seguido pela apresentação das medidas administrativas por ele tomadas antes de definitivamente a abandonar, o que deixa a suspeita de ter sido intenção de Defoe encerrar esta parte da história da sua personagem com um episódio que funcionaria assim como esclarecimento dos ensinamentos morais a extrair dessa história. Na parte da narrativa que se segue, apresentada, num passo já acima transcrito, como «a new variety of follies, hardships, and

---

<sup>21</sup> *The Farther Adventures*, p. 319.

<sup>22</sup> Se era esta a intenção (o que duvido), os resultados não terão sido animadores. Ainda em 1719 Charles Gildon, dando voz a todas estas acusações contra Defoe, serve-se deste episódio para também o acusar de defender o papismo na figura do padre francês (GILDON, Charles — *The Life and Strange Surprizing Adventures of Mr D. ... De F. ..., of London, Hosier, ...* Editado por DOTTIN, Paul — *Robinson Crusoe Examin'd and Criticis'd*, London, 1923).

wild adventures», são relatadas diversas aventuras que, não apresentando ao nível das personagens ou da acção qualquer sequência significativa, podem contudo ser parcialmente entendidas, nalguns casos, como diferentes ilustrações da justiça divina e do seu desencontro com a justiça dos homens, ou, noutros casos, como versão da tradicional alegoria do peregrino. A frequente ocorrência de sequências e digressões irrelevantes para estas unidades temáticas torna-as contudo vagas e diluídas, o que se verifica sempre que Defoe se detém no prazer de fazer Crusoe contar as suas múltiplas aventuras nos mares do Oriente, ou pormenorizar as condições económicas, políticas ou militares dos povos que visita. A ilustração ético-religiosa torna-se então num simples pano de fundo sobre o qual se destaca a invenção criadora de histórias que, tomadas isoladamente, valem sobretudo pela tensão emocional da aventura sustentada pelo pormenor realista, ou então pela satisfação da curiosidade (sentida pela personagem e provocada no leitor) relativamente a povos e costumes exóticos.

Inicialmente, esta nova série de aventuras parece desenhar-se como o reverso das aventuras do primeiro livro, nos termos da interpretação moral que deste agora se pretende veicular. Crusoe é abandonado em terra pelos tripulantes do seu barco por ter acusado os actos por eles praticados contra as leis de Deus, enquanto o naufrágio (no primeiro livro) teria sido um castigo por ele ter então ofendido a vontade de Deus. O tema da iniquidade da justiça dos homens continua a ser ilustrado pelas perseguições de que Crusoe é alvo nos mares da China, sem que ele haja participado qualquer acto que justifique a sua condenação: no meio de peripécias que envolvem viagens e actividades comerciais, perseguições e combates navais, histórias de piratas e visitas a reinos do Oriente, Crusoe vai reflectindo sobre os ínvios caminhos da Providência e vai tirando lições morais, religiosas, e políticas dos vários acontecimentos. Se, por um lado, o que aqui de Defoe se nos revela é o contador de histórias, apaixonado por aventuras de piratas e de outros marginais (lembremo-nos que todas as personagens centrais de Defoe são de algum modo marginais), é por outro lado a consciência moralista do mesmo Defoe que, mantendo a imaginação sob apertada vigilância, a impede de seguir os cursos da apreensão significativa da vida — os cursos da autenticidade de que falava Lukács, ou da impessoalidade a que se referia Eliot. Ao deixar-se guiar por esses cursos em *Robinson Crusoe*

Defoe tinha criado a sua obra-prima, ainda que no final a sua personagem tenha acabado por representar precisamente o contrário do que uma tradicional interpretação ético-religiosa lhe pretenderia impor. Agora, ao determinar o curso da narrativa em função do modelo interpretativo, Defoe apresenta-nos uma personagem para a qual os acontecimentos relatados não têm qualquer autenticidade vivida, não sendo por isso afectada por eles. O Crusoe que aqui aparece apenas participa nos acontecimentos como uma espécie de figurante, enquanto a voz que comenta os mesmos acontecimentos é iniludivelmente a voz de Defoe: a espessura possuída pela personagem em *Robinson Crusoe* perdeu-se. E para um autor como Defoe, cuja arte, no domínio da ficção, consiste fundamentalmente na sua capacidade de criação de personagens, esta perda significa a mediocridade.

A sequência final de *The Farther Adventures* é porventura a única parte da obra em que se reconhecem alguns lampejos da capacidade criadora de Defoe. Conta a viagem por terra em que Crusoe atravessa a Ásia no seu regresso à Europa (curiosamente também *Robinson Crusoe* termina com uma viagem por terra), e embora a viagem seja povoada por digressões ilustradoras de temas tão diversos como o contraste entre a vaidade dos chineses e a sua pobreza ou a já referida refutação da existência de uma ligação entre a Ásia e a América, há um fio narrativo que, abrangendo a história das perseguições de que Crusoe é alvo por parte dos tártaros, integra a destruição por Crusoe de um ídolo de madeira adorado pelos seus perseguidores, e se conclui no encontro com um príncipe russo exilado na Sibéria, e que aí, no meio das condições mais inóspitas, tinha encontrado finalmente a paz de espírito.

Simbolicamente centrado num acto iconoclasta em que Crusoe reivindica a autenticidade única da sua religião, este percurso final, embora subordinado ao modelo da alegoria do peregrino, em que os sucessivos recontros com os tártaros serão outras tantas provações com que a alma se defronta por ter escolhido o caminho justo, dá a Defoe a possibilidade de imaginar um desfecho não casual para as aventuras da sua personagem. O príncipe russo é, um tanto como tinha sido Will Atkins, uma projecção de Crusoe — do Crusoe peregrino, que encontra a paz de espírito depois de rejeitar os falsos deuses e depois de escapar às forças diabólicas que o ameaçaram na travessia do deserto da vida. Mas, à diferença de Will Atkins, o príncipe russo é também a projecção ideal de uma independência e

integridade moral que o leva a rejeitar a tentação do regresso à sociedade que lhe é oferecida por Crusoe:

Dear sir, let me remain in this blessed confinement, banish'd from the crimes of life, rather than purchase a shew of freedom, at the expense of the liberty of my reason, and at the expense of the future happiness which now I have in my view, but shall then, I fear, quickly lose sight of; for I am but flesh, a man, a meer man, have passions and affections as likely to possess and overthrow me as any man: O be not my friend and my tempter both together! <sup>23</sup>

O exemplo de ascetismo do príncipe russo é motivo de admiração e de reverência por parte de Crusoe, mas não é humano no sentido em que Crusoe o é: para Crusoe este é um preço demasiado alto, por inumano, a pagar pela paz de espírito. Neste confronto da sua personagem com a imagem da abstinência moral que se preserva refugiando-se do mundo, Defoe redime a autenticidade que faz de Robinson Crusoe uma representação grandiosa do alcance, e do risco, da acção humana no mundo — uma representação que tem a grandiosidade do mito.

Mas um bom episódio final não chega para fazer um bom romance, e *The Farther Adventures of Robinson Crusoe* permanece como um dos maus atingimentos artísticos de Defoe, como uma obra onde a imaginação é manietada pela reflexão, a autenticidade pela convenção, a criação pela ideologia. Defoe foi um homem dotado de um grande prazer da escrita, mas também um autor possuído por uma grande vontade de influenciar, a quem Swift já em 1709 podia aplicar os epítetos citados em epígrafe («grave, sententious, and dogmatical»). No domínio da ficção, esta dupla direcção da sua escrita fez oscilar as suas obras entre a liberdade criativa e a proposição dogmática, entre romances no sentido moderno do termo, como *Robinson Crusoe*, *Moll Flanders*, ou *Roxana*, e formas híbridas, historicamente (ainda que neste exemplo não cronologicamente) anteriores ao romance, como se pode constatar com *The Farther Adventures of Robinson Crusoe*. Por isso, só o estudo dos extremos coexis-

---

<sup>23</sup> *The Farther Adventures*, p. 420.

*GUALTER CUNHA*

tentes desta oscilação permitirá um completo conhecimento do autor — e se pouca importância terá que as obras maiores esclareçam as menores, já o mesmo não acontece quando se verifica a relação inversa. E é minha convicção que o entendimento do fracasso de *The Farther Adventures* como resultado de um excesso normativo é um contributo relevante para a compreensão das obras maiores do autor, onde por vezes a normatividade parece estar subvertida ou ausente.

*Gualter Cunha*

## T. S. ELIOT: NO CENTENÁRIO DO SEU NASCIMENTO \*

T. S. Eliot nasce em St. Louis, no Missouri, em 26 de Setembro de 1888. Este americano que se naturaliza cidadão britânico desce de um calvinista de East Coker, no Somerset, que viaja para a América nos fins do século XVII. Se ligarmos a estes dados a informação prestada pela mãe de Eliot a Bertrand Russell de que a família também tinha antepassados franceses e que haveria mesmo um tal William de Eliot que vencera em Hastings<sup>1</sup>, ficaremos mais preparados para entender estímulos que propiciaram, neste poeta maior do nosso século, a situação de ponte entre os Estados Unidos e a Inglaterra, alargada às culturas europeia e americana e até às profundezas culturais do Ocidente e do Oriente. Foi aliás esta situação de ponte em grande parte o que me levou, como estudante da Faculdade de Letras de Lisboa, a apresentar dissertação de Licenciatura sobre a poesia de T. S. Eliot, depois de inscrito num Seminário que era oficialmente de Literatura Americana mas em que acabei por ser integrado num grupo cujo orientador era um docente da Cultura e da Literatura Inglesas, o então Assistente Fernando Moser; a própria Instituição parecia reconhecer, pelas hesitações quanto à «colocação» de um trabalho sobre Eliot, que este se encontrava entre duas culturas e reivindicado por ambas, o que ainda hoje leva a que ingleses desaprovem a influência americana que através de Eliot invade a poesia inglesa e que americanos se ressintam do expatriamento do poeta em termos de definição pessoal e de cultura (por exemplo na conversão ao Anglo-Catolicismo, na tomada de posição monárquica e na opção classicista), que o levou a uma visão menos «americana» do que

---

\* Conferência realizada nesta Faculdade em 16 de Dezembro de 1988.

<sup>1</sup> V. ACKROYD, Peter — *T. S. Eliot*, London, Hamish Hamilton, 1984, p. 15.

no início e a uma postura «britânica» que se manifesta no próprio fato e atitudes do «gentleman» inglês.

A importância atribuída pelo poeta aos valores da tradição literária (entendida numa perspectiva supra-nacional e não como estereótipo mas como impulso renovador) e à sua presença na escrita confirmam uma atitude unificadora, de projecto e de processos, que contribuiu para o fortalecimento do meu interesse nas possibilidades da poesia como demanda do real. De facto, foi o poeta que em Eliot me atraiu, mais do que o teórico, o crítico ou o dramaturgo; e foi nos percursos de «awareness», um aprofundamento que esbate diferenças culturais e que permite formações em ponte, que veio a situar-se, para mim, a questão do poder da poesia, numa perspectiva que chegou, em anos recentes, a programas de Literatura Inglesa III em que se tentam diálogos com poesia americana <sup>2</sup>.

Eliot é, pois, um homem de várias culturas; mas sê-lo como receptor não será, talvez, muito difícil. O eclectismo cultural, afirmando-se nas suas vertentes psicológicas, ideológicas, religiosas, filosóficas ou sócio-políticas, é uma tendência lógica num século em que fronteiras de vária ordem se esbatem pelo desenvolvimento alucinante dos meios de comunicação. Muito mais difícil é ser um artista de várias culturas, por e para várias culturas, porque para isso a voz individual tem que se universalizar como experiência, isto é, tem que manifestar-se como coro. Ora isto, que causou problemas a um D. H. Lawrence, a uma Sylvia Plath, Eliot fê-lo quase, quase sempre, muito bem. A sua poesia traz-nos uma galeria de desenhos psicológicos suficientemente individualizados para se

---

<sup>2</sup> Na parte relativa ao século XX, não só Eliot, como Lawrence e Plath, permitem incursões nos dois campos. No que se refere ao século XVII, a relação é mais clara em Anne Bradstreet, mas não se pode esquecer que Donne fala da América em poesia num corpo de mulher, num momento qualitativamente significativo, e que, por outro lado, foi membro da «Virginia Company» e pouco depois membro honorário do seu «Council», tendo além disso dirigido «To the Honourable Company of the Virginian Plantation» um famoso sermão. Pretendeu ainda o lugar de secretário da Companhia (que não lhe foi concedido), sendo no entanto incerto se essa pretensão implicava o desejo de viajar para a colónia. É curioso que, caso Donne tivesse partido para a Virgínia em Junho de 1609, teria naufragado nas Bermudas, precisamente as ilhas que Marvell trata de modo tão sugestivo e sedutor no poema com o mesmo nome. O leitor atento verificará naturalmente que as relações anglo-americanas estabelecidas são quantitativa e qualitativamente diferentes.

distinguiem uns dos outros pelos próprios nomes com que o leitor de hoje os identifica: Prufrock, Sweeney, Gerontion, a prima Nancy, a tia Helena; ou pela profissão que têm: a dactilógrafa e o criado de restaurante, ela sendo possuída na absoluta indiferença e ele a babar-se sobre a sopa do cliente; ou por características físicas: o jovem cheio de carbúnculos, que usa a dactilógrafa como um urinol; ou por situações de convenção: os noivos em lua de mel, no meio dos percevejos e do cheiro a cadela — uma galeria bem definida em traços rápidos e dissemelhantes que estão no entanto ligados por um fundo psíquico comum em que avulta o isolamento, a indiferença, o tédio, o egocentrismo, o desenraizamento, a alienação. Por pouco tratado, e só por isso, destaco o «dandy» de «Hysteria», sofisticadamente desprendido, observador refinadamente irónico mas sempre cansado pelo «spleen»<sup>3</sup>, tanto que a própria forma não consegue moldar-se em poema, resultando um esboço que corresponde, quer no plano semântico, quer no do arranjo gráfico da matéria verbal, a um estado de espírito desgastado pela falta de objectivos, acentuado pela pose «détachée» e pela ironia que alastra à sensação, aqui arbitrária, esvaziada do seu papel de substituto dos valores perdidos. O enunciador, primeiro sugado e triturado, é depois fixado pelo olhar no sacudir do peito dela, o peito uma coisa que se mexe e por isso prende a atenção, mas incapaz até de conter a carga erótica que lhe estaria fatalmente associada no mundo de Isabel ou dos Stuarts<sup>4</sup>:

As she laughed I was aware of becoming involved in her  
laughter and being part of it, until her teeth were only accidental  
stars with a talent for squad-drill. I was drawn in by short gasps,  
inhaled at each momentary recovery, lost finally in the dark  
caverns of her throat, bruised by the ripple of unseen muscles.  
An elderly waiter with trembling hands was hurriedly spreading

---

<sup>3</sup> Já nos *Poems Written in Early Youth*, cronologicamente os primeiros, encontramos um poema assim intitulado, indiciando uma das atitudes caracterizantes da «waste land» em sentido lato.

<sup>4</sup> A atenção paralisada em objectos banais, não requerida pelos aspectos mais importantes do real, é característica da «waste land» em sentido lato. A experiência tratada em *Hysteria* é portanto suficientemente representativa para justificar a inclusão neste trabalho; mas, por outro lado, há aspectos específicos (quer no plano da expressão, quer no do conteúdo) que merecem tratamento detalhado fora do âmbito presente.



a pink and white checked cloth over the rusty green iron table, saying: 'If the lady and gentleman wish to take their tea in the garden, if the lady and gentleman wish to take their tea in the garden...' I decided that if the shaking of her breasts could be stopped, some of the fragments of the afternoon might be collected, and I concentrated my attention with careful subtlety to this end <sup>5</sup>.

Estamos num mundo de sensações muito pouco sensuais, amortecidas todas, desfasadas do corpo natural porque artificialmente provocadas, sintomaticamente concebidas num «yellow fog» sulfúrico e entorpecente onde nada nasce nunca de modo vital e espontâneo. A vitalidade possível é aqui somente a de um Sweeney, mas neste o sexo jamais é um encontro, só um acto de energia, como noutros casos é um acto de despejo. Tal como no famoso episódio da dactilógrafa, não há nunca sedução, nem um prelúdio, nem a gulosa expectativa que precede os primeiros toques pelo corpo. Estes entrechocam-se casualmente, como máquinas desgovernadas, e prendem-se arbitrariamente uns aos outros por convenções, num jogo de xadrês entrecortado por ausências assassinas:

'My nerves are bad tonight. Yes, bad. Stay with me.  
'Speak to me. Why do you never speak. Speak.

'What are you thinking of? What thinking? What?  
'I never know what you are trinking. Think.'

...

'Are you alive, or not? Is there nothing in your head?' <sup>6</sup>

O mundo em que «life is death» <sup>7</sup> expande-se em todos os estratos sociais, em todas as relações interpessoais, dentro e fora do casamento. A esterilidade alastra por impotência, contracepção ou aborto. Lil é a única mulher fértil de toda a «Waste Land», mesmo considerada em sentido lato <sup>8</sup>. Mas a fertilidade de Lil, como aliás já

<sup>5</sup> «Hysteria», *Prufrock and Other Observations*.

<sup>6</sup> *The Waste Land*, II — «A Game of Chess».

<sup>7</sup> *Sweeney Agonistes*, «Fragment of an Agon».

<sup>8</sup> V. LIMA, J. L. — *Morte no Ser e Ser para a Morte na Poesia de T. S. Eliot*, Dissertação de Licenciatura apresentada à Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, 1972.

referi há muitos anos, é uma fertilidade amorfa, qualificada negativamente em «A Game of Chess» em termos que antecipam a formulação culminante de *Sweeney Agonistes*, em que o ritmo sexual não tem modulações, é o da máquina:

Birth, and copulation, and death.  
That's all, that's all, that's all, that's all.  
Birth, and copulation, and death.

Lil não é mais do que a boneca insuflável americana que se envia agora pelo correio para os solitários e que «tem tudo»; é um objecto de prazer mecânico, que tem que ter os dentes todos quando Albert vier da guerra, ele não menos morto, ansiando pelo «good time» que lhe é insuportável com a desdentada<sup>9</sup>. Lá mais para a frente, no percurso pelos *Collected Poems*, quando Doris diz que não gosta de ovos, nunca gostou de ovos<sup>10</sup>, o leitor aprendeu a salvar somente a rapariga dos jacintos<sup>11</sup>.

Na poesia de T. S. Eliot, estes sentidos de ausência, por tédio, indiferença ou incapacidade acompanham, num outro plano, aquilo a que chamei um dia «a luta com as palavras», aliás aquele em que Eliot é mais inovador, revolucionando a linguagem da poesia a tal ponto, nos seus objectos, no discurso e no léxico, que pôde parecer, pela sua qualidade e adequação ao real, um obstáculo ao surgimento de outros tipos de linguagem poética. Tinha-se criado uma espécie de paradigma inacessível, quer porque o modelo era difícil de seguir, quer porque, e este aspecto é fundamental, esse modelo era muito mais do que um exercício poético; era um verdadeiro desafio à consciência do homem, uma chamada de atenção feita através das expressões e dos conteúdos do vazio.

O plano das estruturas discursivas, caótico na sintaxe, construído na área densíssima do inter-texto e do citacional, executa actos de enunciação desencontrados, mistura tempos e espaços, difunde gritos e murmúrios, choca segmentos frásicos, povoa-se de hesitações, numa sequência de alucinação em cenas desgarradas (comparadas já ao

---

<sup>9</sup> V. 2.<sup>a</sup> «cena» de «A Game of Chess», *The Waste Land*.

<sup>10</sup> *Sweeney Agonistes*, «Fragment of an Agon».

<sup>11</sup> V. passo compreendido entre as citações de *Tristão e Isolda* em *The Waste Land*, I — «The Burial of the Dead».

cinema) onde vozes diluídas em polifonia fazem ecoar anseios, medos, distorções: um coro, um fundo psíquico comum, um inconsciente colectivo, uma massa envolvente, muito antiga no mito mas de novo, intencionalmente, a levedar. O poeta T. S. Eliot, porta-voz de uma geração, traz inflexões que não deixámos de reconhecer porque com ele o eu se expande no plano da própria cultura ocidental. Através de uma estrutura «dramática» e de uma expressão dialógica completamente adequadas às tensões e ambiguidades do tecido em bruto de que todos nós, ainda hoje, fomos moldados, em compressões quase intoleráveis pelo esforço esgotante que exigem do leitor, o «eu» reconhecível foi distanciado em irradiações caleidoscópicas que nalguns passos foram verdadeiramente representativas, quer pelo processo técnico, quer pela atmosfera de inquietação gerada:

April is the cruellest month, breeding  
 Lilacs out of the dead land, mixing  
 Memory and desire, stirring  
 Dull roots with spring rain.  
 Winter kept us warm, covering  
 Earth in forgetful snow, feeding  
 A little life with dried tubers.  
 Summer surprised us, coming over the Starnbergersee  
 With a shower of rain; we stopped in the colonnade,  
 And went on in sunlight, into the Hofgarten,  
 And drank coffee, and talked for an hour.  
 Bin gar keine Russin, stamm' aus Litauen, echt deutsch.  
 And when we were children, staying at the arch-duke's,  
 My cousin's, he took me out on a sled,  
 And I was frightened. He said, Marie,  
 Marie, hold on tight. And down we went.  
 In the mountains, there you feel free.  
 I read, much of the night, and go south in the winter <sup>12</sup>.

De um trago a tradição literária de Abril virada do avesso <sup>13</sup> e também o sentido das outras estações, o desenraizamento psíquico e cultural representado por evocações que ampliam o espaço da con-

<sup>12</sup> Início de *The Waste Land*, I — «The Burial of the Dead».

<sup>13</sup> Lembremos Chaucer!

fusão política e linguística, um ambiente de receios profundos e paralisia de muitos nascimentos que como uma praga desce sobre a terra estéril. O poder evocativo da alusão, a força sugestiva da elipse, a compressão semântica, a colagem cenográfica, as técnicas multívocas do «objective correlative», a polifonia vocal, são estratégias que, integradas no espaço antropológico da dimensão mítica, expandem até ao infinito o processo do sentido. Já foi dito que o leitor adere ao texto e se inquieta com ele muito antes de o compreender. O impacto é fulminante, primeiro; o efeito intenso, persistente, inesgotável. Na esplendorosa série inglesa *Brideshead Revisited*, adaptada para a televisão do romance de 1945 de Evelyn Waugh, contemporâneo de Eliot, logo no primeiro episódio, que se reporta diegeticamente aos anos vinte, Anthony Blanche, o excêntrico gago do grupo de Sebastian Flyte<sup>14</sup>, recita lá de cima da varanda por um megafone adequado à voz remota de Tirésias, o famoso passo da dactilógrafa. Este momento não assinala somente a retumbância provocada pela chegada de *The Waste Land* a Oxford; lembra também como Eliot se tornara, em pouco tempo, porta-voz de uma geração à qual os valores desabavam e em que o sentido da vida se perdia no tumulto interior causado pela falta de esperança e de suporte — o absurdo generalizado dos actos, que a guerra tornara mais prementes e mais ociosos. A esta geração Eliot deu vida para todo o sempre através dos processos de escrita exuberantemente evidenciados em *The Waste Land*, uma técnica moral, como sugere Joaquim Manuel Magalhães<sup>15</sup>, por ser ela própria determinadora de sentidos. Mas não podemos esquecer que alguns dos processos utilizados vinham sendo testados há alguns anos, como em «The Love Song of J. Alfred Prufrock», «Preludes», «Rhapsody on a Windy Night», «Gerontion» e outros, e que a matéria verbal vinha já então das zonas psíquicas do tédio, da impotência, da desesperança; da repugnância física da gordura rançosa; do estatismo psico-somático das mãos automáticas e dos olhos parados, que contagiavam tudo, até as crianças:

I could see nothing behind that child's eye<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Um dos grupos que o tio do narrador Charles Ryder qualificou de «católicos sodomitas»...

<sup>15</sup> V. MAGALHÃES, Joaquim Manuel — *Dylan Thomas — Consequência da Literatura e do Real na sua Poesia*, Lisboa, Assírio e Alvim, 1982, p. 71.

<sup>16</sup> «Rhapsody on a Windy Night», *Prufrock and Other Observations*.

Esta ressonância de T. S. Eliot não só na geração de vinte mas no nosso século, deveu-se sobretudo ao processo técnico, uma estratégia que resultou como um espelho do real, um e outro «a heap of broken images»<sup>17</sup>; a esse léxico das banalidades e da sordidez; e também aos métodos de «impessoalização» do eu, por amplificação capaz de englobar os outros — tudo a evidenciar um combate corajoso e ousado contra o «poético» naquilo que o havia paralisado como detonador do real: a convenção do sistema, o desgaste da linguagem, as amenidades temáticas, o mundo que alguns críticos situaram na área designada por «poesia georgiana» ou «genteel tradition» e em que chegou a incluir-se D. H. Lawrence, se bem que este pertença a um «campo» que não é o bucólico de ovelhinha ao fundo<sup>18</sup>. É precisamente D. H. Lawrence, que não pode ser considerado um «modernista» no sentido em que Eliot ou Pound o foram, que nos traz um momento importante desta luta contra o «poético»:

The essence of poetry with us in this age of stark and unlovely actualities is a stark directness, without a shadow of a lie, or a shadow of deflection anywhere. Everything can go, but this stark, bare, rocky directness of statement, this alone makes poetry, today<sup>19</sup>

que Eliot desenvolve assim:

This speaks to me of that at which I have long aimed, in writing poetry; to write poetry which should be essentially poetry, with nothing poetic about it, poetry standing naked in

<sup>17</sup> *The Waste Land*, I — «The Burial of the Dead».

<sup>18</sup> A questão da poesia «georgiana», como paradigma a opor à modernista, não é tão linear quanto este passo poderá eventualmente sugerir. Se é certo que a devastação causada pelos «modernistas» nos processos e nos conteúdos está fora do alcance dos «georgianos», também é certo que nem todos os «georgianos» o foram no sentido em que Robert Graves se lhes referiu em 1927 e que Leavis seria capaz de corroborar. Mas era precisamente neste último sentido que se estava a pensar ao escrever o passo que deu origem a esta nota. Embora a questão não possa ser aqui desenvolvida, gostaria de assinalar que o que parece mais interessante é a ocorrência das duas linguagens, claramente em tensão, no interior do mesmo poema, como acontece nalguns dos *Rhyming Poems* de D. H. Lawrence.

<sup>19</sup> D. H. Lawrence, carta a Catherine Carswell, 11 de Junho de 1916.

its bare bones, or poetry so transparent that in reading it we are intent on what the poem *points at*, and not on the poetry, this seems to me the thing to try for. To get beyond poetry, as Beethoven, in his later works, strove to get *beyond music*. We never succeed, perhaps, but Lawrence's words mean this to me, that they express to me what I think that the forty or fifty original lines that I have written strive towards<sup>20</sup>.

Destaquei esta posição de Eliot por ser talvez menos conhecida do que aquelas que ficaram gravadas na crítica do século XX, vindas de ensaios tão famosos como *Tradition and the Individual Talent*, *The Metaphysical Poets*, *Hamlet and his Problems* ou outros, e porque ela evidencia a necessidade de renovar a linguagem poética sempre que a poesia se afasta do real ao ponto de não poder descolar-se do estético. É de facto aqui, no espaço desta luta entre a poesia e o poético, que nasce *The Waste Land*, o poema do século, a revolução mais eficaz da escrita do nosso tempo porque aqui o real é mais do que representado; ele parece assumir, no ser do poema, a concreção dos nossos próprios actos, dos nossos próprios ritmos, do nosso quotidiano, dos nossos desencontros. Talvez nunca a des-ilusão tenha sido construída em poesia como aqui, e por isso mesmo a «ilusão do real» é tão aguda, tão presente, o real concrecibilizado nestes fragmentos que o leitor monta e desmonta, como se neles estivesse jogando, julgando, o «puzzle» da sua vida. Leitor que posso ser eu, que podes ser tu, ou ele, ou ela, qualquer um de nós interpelado, em num

'You! hypocrite lecteur! — mon semblable, — mon frère!' <sup>21</sup>

que dilui cada eu na matéria global de que se forma, que lembra a cada eu os fragmentos que assimila, que inscreve cada eu como memória de cultura. Fragmentos sim, mas não esqueçamos, no processo técnico, o alcance do próprio processo. Nunca esqueçamos que é neste mesmo discurso habitado pelo vazio que Eliot constrói, no fim do poema, uma vaga impressionante de compressão que arrasa

---

<sup>20</sup> T. S. Eliot, comunicação intitulada *English Letter Writers*, originalmente sobre Keats e Lawrence, apresentada em New Haven, Connecticut, no Inverno de 1933.

<sup>21</sup> *The Waste Land*, I — «The Burial of the Dead».

tudo, culturas, experiências, línguas, mas que ao mesmo tempo, precisamente porque arrasa, prepara tudo para um mundo novo. Porque esta vaga tem ao fundo Santo Agostinho frente a Cartago, um incêndio que alastra ao Sermão do Fogo de Buda e ao êxtase do místico e que deixa a selva indiana no silêncio expectante da trovoadá críptica — o Oriente sempre o espaço privilegiado do desejo, o império dos sentidos, capaz ainda de criar na Quarta-Feira da Paixão, que vem depois. Tentemos reter este momento esplendoroso de revolução e densidade na linguagem poética do século XX:

I sat upon the shore  
 Fishing, with the arid plain behind me  
 Shall I at least set my lands in order?  
 London Bridge is falling down falling down falling down  
*Poi s'ascese nel foco che gli affina*  
*Quando fiam uti chelidon* — O swallow swallow  
*Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie*  
 These fragments I have shored against my ruins  
 Why then Ile fit you. Hieronymo's mad againe.  
 Datta. Dayadhvam. Damyata.

Shantih shantih shantih <sup>22</sup>

Eliot, aliás como Lawrence, tinha compreendido que o vazio e o corpo são as grandes descobertas do século XX mas, uma vez que o primeiro habitava todos os planos da existência e o segundo se havia mecanizado (concepção também idêntica à de Lawrence), havia que reconvertê-los. Outros não entenderam a mensagem, embora tivessem retido o vazio, o corpo e a linguagem, que pelo menos até aos anos cinquenta foi a mais adequada ao mundo e que se repercutiu até aos anos setenta, julgo eu, com incidências e explorações noutras formas artísticas que também tentaram as suas linguagens do vazio. No presente contexto, com as limitações inerentes, não quero deixar de referir que ainda, ou só, em 1974, aparece a «waste land» do cinema: o filme de Marco Ferreri *La Grande Bouffe* <sup>23</sup>, uma agonia

<sup>22</sup> Fim de *The Waste Land*, V — «What the Thunder Said».

<sup>23</sup> Com as devidas distâncias, evidentemente, quer em relação aos processos e ao conteúdo, como em relação ao alcance. Mas independentemente da importância do filme quanto aos aspectos focados, há outros curiosos:

de fermentações gástricas, enfartes e enfartamentos, os «homens ociosos», aqui, morrendo empanturrados, também *Not with a bang but a whimper* <sup>24</sup>.

Creio que não interessa tanto, no contexto presente, analisar a evolução das atitudes críticas em relação a este Imperador das Letras Modernas <sup>25</sup>, como destacar uma perspectiva psicologista, por vezes de cunho biografista, de leitura da sua obra poética, contrariando a teoria impessoal da poesia que até há relativamente pouco tempo se assumia como a posição ortodoxa. Esta tendência é importante porque, parece-me, se inscreve nas formas de revivalismo actuais e encontra o seu paradigma na explosão da biografia e da autobiografia que conhecem hoje, de novo, sucesso considerável, como no caso de Eliot e de Peter Ackroyd, de 1984 <sup>26</sup>, que à minha última passagem por Londres se anunciava e vendia como um «best-seller» até nas estações dos caminhos de ferro... Sinal dos tempos. Os títulos de «My Life» sucedem-se e por eles espreita um sujeito de novo em devir, distanciado das «personae», dos heterónimos, das máscaras, das duplicações e sobreposições, processos afinal de ironia e ambiguidades possíveis numa época de «observadores» <sup>27</sup> menos «dissociados» (?), mais «metafísicos» (?), menos «românticos», mais ligados à tradição e à presença do passado que entrou na História do que interessados em psicologia, que está agora na moda outra vez. Chama-se à nossa época post-estruturalista. A adequação dos rótulos é sempre um pouco discutível mas, independentemente deles, creio que se pode aceitar que, cem anos após o nascimento de T. S. Eliot,

---

1.º—é aquele em que o espectador mais precisa de saís de frutos; 2.º—contribuiu fortemente para a viragem, que já se estava manifestando há algum tempo, no conceito de beleza feminina propagado pelos «mass media» e pelo mundo da «moda», então ainda um pouco ligado ao manequim-tipo da casa Dior e transformado num modelo mais «suculento» devido ao entusiasmo do público (e dos próprios actores) com o físico da atriz...

<sup>24</sup> *The Hollow Men*, V.

<sup>25</sup> Kathleen Nott, em *The Emperor's Clothes* (Bloomington, Indiana University Press, 1958), refere outros «Imperadores», além do próprio Eliot.

<sup>26</sup> V. nota 1.

<sup>27</sup> Recorde-se o título *Prufrock and Other Observations*. Note-se que a atitude de «observador» do eu poético também caracteriza o «modernismo», contra a postura de «sofredor» que tem séculos na tradição literária.



nos encontramos num dos pontos de viragem do século. O revivalismo é patente em várias zonas geográficas, em vários planos da cultura, da religião, da filosofia. Como não podia deixar de ser, as expressões artísticas anteciparam e seguem este processo (as «antenas» de Ezra Pound) e recupera-se um discurso de cariz contrário àquele que o «modernismo» traçou — o confessionalismo recupera terreno por todos os lados e há cada vez mais eus e menos nós. Quem pensaria que se voltaria a falar tanto de Rousseau? Ou que voltaríamos ao cinema para ver «Interiores», ou histórias bem contadas, ou sedutoras aventuras, ou que um Robinson na ilha é de novo um paradigma no nosso imaginário? Londres, Nova Iorque e Paris, as cidades que marcam, lançam-nos em catadupa a música dos anos cinquenta e sessenta, o amor tratado em termos de «Hurt» e «I'm sorry», um «feeling» de baías e luar que recupera os encantamentos do mistério: Dio, come ti amo. O «slogan» publicitário da estação de rádio francesa *Europe 2* é actualmente o seguinte: «Nous passons peut-être en ce moment le slow sur lequel vous vous êtes tant aimés...»

Num plano diferente, e quer queiramos quer não, somos hoje todos, de uma forma ou outra, ecologistas, e ao sê-lo estamos já longe da década de setenta, mas vamos lá atrás buscar os «hippies» e temos Lawrence mais perto. No campo específico da cultura inglesa parece-me sintomática da década de oitenta a insistência no contacto indo-britânico. O romance de E. M. Forster, *A Passage to India*, é de 1924, mas surge no cinema nos oitenta, e na televisão *The Jewel of the Crown* e *Queenie*. Em todos eles o contacto é de fogo, na violência, no erotismo, no mistério. A civilização britânica, na sua relação de domínio com a indiana, foi sujeita a experiências verdadeiramente inquietantes, transgressoras de uma ordem e de uma contenção tradicionais e por isso mesmo reveladoras de fundos psíquicos desconhecidos, quer no eu quer no inconsciente colectivo, aterradores por vezes mas motivo artístico de novos romantismos.

E não deixa de ser natural que o Eliot dos oitenta nos surja, pelo menos em parte, marcado pela diferença — «Rhapsody on a Windy Night», um poema cujo título, sugestivo de romantismo e musicalidade, esconde uma atmosfera de desagregação e sordidez, de títeres e de ranço, por isso mesmo contendo no contraste irónico a expressão do drama, aparece deturpado e reduzido a alguns versos quase inócuos numa melodia belíssima na voz de Barbra Streisand, ela própria, a melodia, criada para *Cats*, um espectáculo musical fulgurante que atingiu milhares de representações em Londres e que,

curiosamente, se baseia no engraçadíssimo *Livro dos Gatos Práticos do Velho Possum*, de 1939<sup>28</sup>. Estamos no império dos sentidos, e talvez por isso se tenha ido buscar não o Eliot visível que deles talvez tenha desconfiado alguma coisa, mas a sua sombra, que em sensualidade e energia o felino sempre representa...<sup>29</sup>.

É bem possível que o futuro nos reserve uma insistência maior em textos da beleza melódica de *Ash-Wednesday*<sup>30</sup> ou do rigor clássico dos *Quatro Quartetos*, ambos com momentos quase isabelinos de sensorialidade e fluência, exemplos de uma arte poética diferente da anterior. Por enquanto, como sinal dos oitenta, assistimos a tentativas desesperadas para «desimpessoalizar» o poeta, com colagens dos seres da poesia a pessoas da sua vida: a «Lady» do «Portrait» é Adeleine Moffat, Prufrock e Gerontion o próprio Eliot, Marina e a «Rapariga que Chora» são Emily Hale; procura-se, pelos poemas fora, Mary Trevelyan e Jean Verdenal; e a «Lady of silences» «in a white gown», de *Ash-Wednesday*, é Vivienne Haigh-Wood, a primeira mulher de Eliot, enfiada no camisão do hospital<sup>31</sup>... Das várias tentativas de identificação que desde os fins de setenta se vêm fazendo, destaco uma que me parece não só plausível como provável: o diálogo de surdos da primeira cena de «A Game of Chess» tem como base a experiência do próprio Eliot com Vivienne, um casamento à volta do qual se tecem especulações contradizentes mas que os interessados nestas coisas consideram invariavelmente como uma união infeliz, «the horror of being alone with another person». Há vários anos que aponto para esta hipótese, mas sempre com a reserva desta interrogação, que aqui renovo: que interessa isso ao leitor-crítico? — Sejam quais forem as pessoas que possam eventualmente ter sido a massa em bruto que o poeta tomou nas mãos, ela foi moldada no poema em sobreposições e situações que a tornam representativa de um grupo, de uma atitude, de uma forma de vida. Poucos poetas moldaram tão bem «experience into words». Eliot é um poeta que

---

<sup>28</sup> *Old Possum's Book of Practical Cats*. London, Faber and Faber, 1939.

<sup>29</sup> «Rhapsody on a Windy Night» (*Prufrock and Other Observations*) é um poema aproveitado para a opereta *Cats* por aí também existir um gato (que «devora um pedaço de manteiga rançosa»).

<sup>30</sup> Agora vêm os leopardos...

<sup>31</sup> V. o artigo de KENNER, Hugh — *Old Possum's Postbag*, in «The New York Times Book Review», October, 1988, 16.

fala como coro. E as biografias <sup>32</sup> e as cartas <sup>33</sup>, agora avidamente folheadas na busca dos fantasmas, poderão ser, no seu verdadeiro plano, uma leitura interessante, mas há que evitar que ele interfira com a crítica literária ao ponto de transformar ambiguidades em «umbiguidades» — estaríamos a reduzir de modo fatal as várias dimensões plurissignificativas da poesia de Eliot e com isso a limitar drasticamente as possibilidades de fascínio que se oferecem ao leitor. Dou um exemplo: no belíssimo conjunto de movimentos de que se constrói o poema *Ash-Wednesday*, um dos aspectos mais interessantes, quer visto no espaço hermético do poema, quer ampliado pela leitura intertextual restrita, é a metamorfose da «Lady» em «Our Lady». Aqui se evidencia mais uma vez na poesia de Eliot que o percurso para a vida com sentido passa pela mulher, uma espécie de mediadora entre o eu e o Transcendente que na literatura encontrou Beatrice e Gretchen como exemplos particularmente significativos. Ora se esta figura, uma ocorrência mais elaborada da «rapariga dos jacintos», for assimilada a Vivienne no camisão do hospital <sup>34</sup>, reduz-se à dimensão de uma fatia de mulher, incapaz de chamar o homem à sua transcensão, degrau a degrau na escada, como dificilmente concentrará em si o desejo, que constitui o último obstáculo na subida <sup>35</sup> e que leva o homem a parar e a olhar para trás, inebriado pela lembrança erótica que Eliot tão sedutoramente envolve em cheiros e sons de Primavera <sup>36</sup>. O camisão do hospital evoca o cheiro a éter, um anestésico dos próprios sentidos <sup>37</sup>, e não se vislumbra que esse cheiro tivesse funcionado para o poeta como uma espécie de afrodisíaco...

Se é certo que o percurso do poeta T. S. Eliot também é de reconhecimento da própria identidade, o que o leva no fim aos sítios que intitulam cada um dos *Quatro Quartetos*, não poderá dizer-se que essa rota se confina à corrente genealógica do sangue

---

<sup>32</sup> Além da obra de Peter Ackroyd, já mencionada, poderão referir-se os trabalhos de GORDON, Lyndall — *Eliot's Early Years* (1977) e *Eliot's New Life* (1988).

<sup>33</sup> ELIOT, Valerie (ed.) — *The Letters of T. S. Eliot, Vol. I — 1898-1922*, San Diego: Harcourt Brace Jovanovich, 1988.

<sup>34</sup> Esta hipótese parece-me cronologicamente improvável.

<sup>35</sup> É interessante o confronto, nos planos técnico e semântico, com alguns poemas dos «metafísicos» de temática semelhante.

<sup>36</sup> V. *Ash-Wednesday*, III.

<sup>37</sup> Cf. «The Love Song of J. Alfred Prufrock», v. 3.

porque se inscreve, mais uma vez, numa aflição coral marcada em História mas com fronteiras espaço-temporais difusas, em demanda de um «Paraíso Perdido» em que por vezes, sintomaticamente, as rosas são crianças. A biografia, portanto, não passa de uma área de maior ou menor interesse, consoante os casos, em que o leitor-crítico clarividente, se entender explorá-la, buscará os esboços em que o eu infinitamente se desdobra, em metamorfoses que vezes sem conta se coloram, descoloram e voltam a colorir, como os dias ou mar, os que estão fora e os que estão dentro de nós <sup>38</sup>.

Na selva da crítica literária a tendência que me parece mais frutificante não é esta, mas sim um novo pragmatismo que avança em vários planos da cultura e da civilização e que, numa generalização tão perigosa como qualquer outra, quererá dizer que as pessoas se cansaram de ideologias e de teorias quando umas e outras se construíram predominantemente das certezas da abstracção. Na política as ideologias são cada vez mais desprezadas; na crítica literária escrevem-se livros «Contra a Teoria» <sup>39</sup>. As atitudes finais não são tão excessivas quanto os títulos indicam mas, mesmo assim, umas e outros são indícios seguros de que muita coisa mudou, o que por um lado é bom porque os poemas, como diz W. K. Wimsatt, embora não sejam pessoas, certamente se assemelham suficientemente a elas <sup>40</sup> para suscitarem inquietação e um tipo de «awareness» que jamais caberá no âmbito das ciências exactas porque, muito simplesmente, eles se geram na «insustentável leveza do ser».

Quanto a Eliot, sabemos o que foi e o que é. E o que virá a ser? — Na poesia e na crítica a sua evolução foi de sentido progressivamente moralizante, o que agora está mais na moda do que esteve mas que, por definição demasiada dos contornos, limitou

---

<sup>38</sup> Quem poderá fixar a onda no seu incessante movimento? Quem é capaz de prever o rasto da ressaca? Quem não reconhece na espuma a morte de uma onda que a outra se assimila, nova sempre, fénix do mar...

<sup>39</sup> MITCHELL, W. J. T. (ed.) — *Against Theory — Literary Studies and the New Pragmatism*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1985.

<sup>40</sup> V. WIMSATT, W. K. — *What to say about a poem*, in «Hateful Contraries: Studies in Literature and Criticism», Lexington, University of Kentucky Press, 1965.

algumas vezes o efeito de «awareness», sobretudo se tivermos em conta como polo comparativo o poder tremendo de *The Waste Land*. Se *Ash-Wednesday* trouxe uma sensorialidade inesperada pelo próprio tratamento do verso — melódico, envolvente e de uma beleza rítmica antiga, creio que o mais duradouro em termos de cânone do gosto literário virá a ser *Four Quartets*, um conjunto de grande rigor pela consistência temática e estrutural (a expressão moldando-se adequadamente às transformações do sentido) — um equilíbrio majestoso, um ritmo propício a uma reflexão profunda sobre o tempo e as palavras, no fundo a experiência da vida quer no que tem de limitado e finito, quer no que transporta de misterioso e transcendível:

Time past and time future  
 Allow but a little consciousness.  
 To be conscious is not to be in time  
 But only in time can the moment in the rose-garden,  
 The moment in the arbour where the rain beat,  
 The moment in the draughty church at smokefall  
 Be remembered; involved with past and future.  
 Only through time time is conquered <sup>41</sup>.

E uma vez que vamos para o Natal, chamo a atenção para «Journey of the Magi», um grande momento dos *Ariel Poems*, outra vez a arte atingindo a expressão densa que leva «words into experience».

Enfim, estamos quase em 1989, perto do fim da década. Já podemos dizer que os anos oitenta nos puxaram «para trás», em recuperações que de um outro ponto de vista nos levaram «para a frente» <sup>42</sup>. Há outra vez valores e, sobretudo, um sentido. Os caminhos que conduzem a esta clareira foram anunciados, várias vezes com sinal diverso, por dois grandes poetas de língua inglesa do período chamado «modernista»: D. H. Lawrence e T. S. Eliot. Mas se no

---

<sup>41</sup> *Four Quartets*, «Burnt Norton», II.

<sup>42</sup> Às vezes por «linhas tortas». É sintomático, a este respeito, o fenómeno psico-físico e sociológico, de vastíssima repercussão, originado por uma doença: a sida. Nem se esqueça que, ao ser por vezes entendida como «praga», no sentido bíblico, a doença tocou na área do religioso, aliás em fase de nítido revivalismo, caso contrário a inserção talvez não fosse tão nítida.

primeiro, único nalguns aspectos e mais dos oitenta no ideário e no discurso, a arte se confundiu por vezes com a vida e por isso perde em efeito de «awareness»; no segundo, único noutros aspectos, a experiência reconstrói-se em arte de expressão técnica tão eficaz e de tal densidade que aquele efeito é quase fatal, em profundidade e amplitude. O seu percurso, iniciado num vazio sem jacintos, vai sendo preenchido por momentos de plenitude que acabam, e começam, no silêncio, o «still point of the turning world»<sup>43</sup>, um «inimaginável Verão zero»<sup>44</sup> do tempo e da linguagem para o qual tendem aqueles que conseguiram rir-se da sua própria vida — «humility is endless»<sup>45</sup> — e olhar para ela de cima, como os pássaros, porque afinal as palavras não dizem nunca o que queremos e nos confrontam com os nossos próprios limites:

Go, said the bird, for the leaves were full of children,  
Hidden excitedly, containing laughter.  
Go, go, go, said the bird: human kind  
Cannot bear very much reality<sup>46</sup>.

J. L. Araújo Lima

---

<sup>43</sup> *Four Quartets*, «Burnt Norton», II.

<sup>44</sup> *Four Quartets*, «Little Gidding», I.

<sup>45</sup> *Four Quartets*, «East Coker», II.

<sup>46</sup> *Four Quartets*, «Burnt Norton», I.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

## PARA UMA COMPARAÇÃO DAS PROTAGONISTAS DE « MUTTER COURAGE UND IHRE KINDER » DE BERTOLT BRECHT E DE « FRAU FLINZ » DE HELMUT BAIERL \*

Quando Helene Weigel, viúva de Brecht e a atriz que desempenhava os papéis de mãe nas peças do dramaturgo, incumbiu Helmut Baierl de produzir um papel para ela <sup>1</sup>, estava dado o impulso decisivo para a feitura da comédia *Frau Flinz*.

Helmut Baierl <sup>2</sup> (1926-), que após a fundação da RDA estudara eslavística em Halle (1949-51) e fora professor de língua russa, frequente de 1955 a 1957 o «Instituto de Literatura Johannes R. Becher» em Lípsia, uma instituição criada para fomentar os jovens talentos literários. Tendo iniciado a sua carreira de dramaturgo numa forma modesta com a produção de peças para teatro de amadores, Baierl vem a distinguir-se especialmente em 1953 com um drama que revelou ser um «best-seller»: *Die drei Irrtümer des Sebastian Fünfling*. Do ano seguinte datam *Krach um Bach* e *Gladiolen, ein Tintenfaß und eine bunte Kuh*, de 1956 *Tölpel-Hans und die gelehrten Brüder* e *Der rote Veit*, uma comédia policial para crianças. Qualquer destas peças revela já traços que marcarão o percurso posterior do dramaturgo: o grande empenhamento que demonstra face à política de RDA, bem como uma forte intenção didáctica.

Como resultado da feitura e encenação de *Die Feststellung* (1957), Baierl passa a colaborar no «Berliner Ensemble» <sup>3</sup> como dramaturgo e membro do

---

\* Este texto foi elaborado durante o Curso de Mestrado em Literatura Alemã e Comparada (1986-88) da Faculdade de Letras de Coimbra, no âmbito do Seminário regido pela Prof.<sup>a</sup> Doutora Maria Manuela Gouveia Delille, a quem a autora agradece relevantes sugestões críticas.

<sup>1</sup> Cf. p. ex. *Unser Werkstattgespräch mit Helmut Baierl*, in «Theater der Zeit», 20, H. 1, 1965, p. 4, bem como BAIERL, H. — *Die Köpfe oder Das noch kleinere Organon. Geschichten*, 3.<sup>a</sup> ed., Berlin und Weimar, 1986, p. 13.

<sup>2</sup> Para indicações biobibliográficas sobre H. Baierl, cf. MÜLLER, Karl-Heinz — *Helmut Baierl*, in «Theater der Zeit», 31, H. 5, 1976, pp. 57-61; WEIN, Margarete — *Studien zum Dramatischen Schaffen Helmut Baierls*, dissertação em Halle, 1977, pp. 1-3, e Apêndice pp. I-VI; MÜLLER-WALDECK, Gunnar — *Helmut Baierl*, in GEERDTS, Hans Jürgen *et alii* — «Literatur der Deutschen Demokratischen Republik. Einzeldarstellungen», vol. 2, Berlin, 1979, pp. 34-44; BAIERL, H.; KÄNDLER, K. (entrevista) — *Interview mit Helmut Baierl*, in «Weimarer Beiträge», 29, H. 5, 1983, pp. 913-926.

<sup>3</sup> Agradeço a H. Baierl a amabilidade que teve de responder, em carta de 10.7.88, a algumas perguntas que eu lhe fizera, bem como de me enviar um exemplar de *Die Köpfe...*, ed. cit. Da carta recebida transcrevo o passo referente à sua entrada no «Berliner Ensemble»:

«In den Jahren 1949-50 sammelte sich in der anhaltinischen Stadt Köthen eine Gruppe örtlicher Brechtfans, die Laienspiel machte. Manfred Wekwerth war der Regisseur, Erich Franz,



Partido — a «cabeça política no teatro do Grande Fumador»<sup>4</sup>, como ele próprio se intitula —, aí permanecendo de 1958 até 1967. É nesta segunda fase da sua produção que tem a oportunidade de estudar proximamente, sob a intendência de Helene Weigel, o método e a concepção dramático-teatral de Brecht. Importa desta fase salientar a produção de *Johanna von Döbeln* (embora estreada em 1969, a primeira versão desta comédia data de 1964), e muito especialmente de *Frau Flinz*, comédia escrita de parceria com Manfred Wekwerth e com o colectivo do «Berliner Ensemble». Encenada por M. Wekwerth e P. Palitzsch<sup>5</sup>, teve a sua estreia em 8 de Maio de 1961, e revelou ser um êxito de bilheteira — talvez até hoje o maior do dramaturgo —, fazendo durante anos parte do repertório do «Berliner Ensemble», com H. Weigel no papel da protagonista. Também noutros palcos da RDA foi amiúde representada durante largos anos. Por esta peça H. Baierl foi distinguido com o Prémio Nacional de 2.ª classe,

---

ein ehemaliger Dreher, der beste Schauspieler. Ich fungierte als Dramaturg und Kritiker, welches letzteres den Vorzug hatte, daß wir selbst bestimmen konnten, was an uns gut, was schlecht sei. Da wir nicht annehmen konnten, Brecht höchstpersönlich würde uns in unserer Stadt zur Premiere seines Stückes «Die Gewehre der Frau Carrar» besuchen, setzten wir ein Inserat auf die Kreisseite der Zeitung «Freiheit», in dem unser Premieretermin gedruckt stand und die sensationelle Meldung, daß Bertolt Brecht zur Premiere herkäme. Dieses Inserat schickten wir nach Berlin an das Berliner Ensemble. Die Antwort kam von Helene Weigel: Brecht könne nicht kommen, aber wir sollten mit der Aufführung nach Berlin fahren und ihm in der Probebühne vorspielen. Das geschah. Brecht kritisierte die Aufführung und engagierte Wekwerth als Regie-Eleven und Erich Franz als Schauspiel-Eleven an das Berliner Ensemble. Das war 1951 im Frühjahr. Für uns Zurückbleibende bestand jetzt die Möglichkeit, immer mal nach Berlin zu fahren, Übernachtung gesichert, und auf Proben zu gehen, die bei Brecht offen waren. Ich studierte damals Slawistik, schrieb Laienspiele, arbeitete bei der Gesellschaft für deutsch-sowjetische Freundschaft, ging 1955 an das Literatur-Institut nach Leipzig, hatte dort eine Laienspielgruppe, die mein Stück «Die Feststellung» spielte, Regisseur Herbert Fischer. Wieder kam es, diesmal ohne Inserat, zu einer Einladung von seiten Helene Weigels, wir fuhren nach Berlin, und Herbert Fischer wurde als Regie-Assistent und ich als Autor engagiert.» (Nos anos de 1949-50 reuniu-se na cidade do «Anhalt» Köthen um grupo de fãs de Brecht locais, que fazia teatro amador. Manfred Wekwerth era o encenador, Erich Franz, um antigo torneiro, era o melhor actor. Eu actuava como dramaturgo e crítico, tendo esta última atribuição a vantagem de podermos nós próprios determinar o que em nós era bom e o que era mau. Como não podíamos pressupor que Brecht em pessoa nos visitaria na nossa cidade para a estreia da sua peça «As Espingardas da Senhora Carrar», publicámos um estreia e a sensacional informação de que Brecht viria à estreia. Enviámos este anúncio para Berlim, para o «Berliner Ensemble». A resposta veio de Helene Weigel: Brecht não podia vir, mas nós deveríamos levar a encenação a Berlim e represená-la para ele no palco experimental. Foi o que sucedeu. Brecht criticou a representação e contratou Wekwerth como aluno de encenação e Erich Franz como aluno de representação no «Berliner Ensemble». Isto foi na Primavera de 1951. Para nós, que ficávamos de lado, existia agora a possibilidade de ir sempre a Berlim, com dormida garantida, e de ir aos ensaios, que com Brecht eram públicos. Nessa altura eu estudava eslavística, escrevia peças para amadores, trabalhava na Sociedade de Amizade Alemã-Soviética, fui em 1955 para o Instituto de Literatura em Lípsia, tinha lá um grupo de amadores que representava a minha peça «A Verificação», encenador era Herbert Fischer. De novo se conseguiu, desta vez sem anúncio, um convite por parte de Helene Weigel, fomos para Berlim e Herbert Fischer foi contratado como assistente de direcção artística e eu como autor»).

<sup>4</sup> Cf. BAIERL, H. — *Die Köpfe ...*, ed. p. 9: «Im Laufe der Jahre meiner sehr verantwortlichen Tätigkeit als *Politischer Kopf am Theater des Großen Rauchers* und nach einigen recht sauer verdienten, aber unbestreitbaren Erfolgen kam ich zu der Auffassung, daß die Prinzipalin mir für meine qualifizierte Arbeit zuwenig Entgelt gäbe.» (Sublinhado meu).

<sup>5</sup> Cf. WEKWERTH, Manfred — *Notas de trabalho no Berliner Ensemble*, (tradução de Ana Gaspar et alii), Lisboa, 1981, p. 84.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

juntamente com Wekwerth e R. Schelcher, o actor que representou o papel de Weiler <sup>6</sup>.

O afastamento em 1967 do «Berliner Ensemble» é sentido por Baiertl como uma libertação das pressões do trabalho nesse colectivo e como um reencontro consigo próprio; embora reconheça o papel determinante que a experiência aí adquirida teve no seu percurso como dramaturgo, Baiertl procura novos caminhos nesta terceira fase <sup>7</sup>. Em entrevista com Karl-Heinz Müller, Baiertl refere-se a esta questão: «Jeder muß seine eigene Wege suchen, große Vorbilder zu überwinden. Kein jüngerer Dramatiker ist an der Gestalt und an dem Schaffen Brechts vorbeigegangen. Jeder mußte Brecht wahrnehmen, bewältigen und sich selbst dabei finden und nicht nur den Brecht» <sup>8</sup>. («Cada um tem de procurar os seus próprios caminhos para superar grandes modelos. Nenhum dramaturgo mais jovem deixou de atender ao vulto e à produção de Brecht. Cada um tinha de tomar Brecht em consideração, ultrapassá-lo e encontrar-se a si próprio, e não apenas a Brecht»).

Com uma actividade literária intensa e diversificada — a par da produção para o teatro escreve para outros media e publica também textos de prosa curta, de lírica e traduções <sup>9</sup> —, Baiertl, que se dedica especialmente ao género da comédia versando em grande parte uma temática da actualidade ou do passado muito recente, é um autor conceituado na RDA: é membro da Academia das Artes e da Direcção da Associação de Escritores da RDA; por duas vezes foi agraciado com o Prémio Nacional (1961 e 1970), um dos mais pretendidos no seu país, foi distinguido com a Medalha de Lenine do Soviete Supremo da União Soviética (1970) e, entre outros, com o Prémio Lessing (1959 e 1976). Algum peso nestas distinções poderá ter tido o facto de ser um autor com uma ideologia de toda a confiança do Partido, tendo até festejado cenicamente a construção do muro de Berlim com a peça *Geschichten vom 13.* (1961, estreia 1962).

Indubitavelmente mais valorizado pela crítica literária do leste do que pela ocidental, verifica-se no entanto a convergência de opiniões quanto ao entrosamento na tradição brechtiana deste autor da segunda geração de dramaturgos da RDA <sup>10</sup>.

---

<sup>6</sup> Cf. JOHN, Helmut — *Helmut Baiertls 'Frau Flinz' als 'Gegenentwurf' zu Bertolt Brechts 'Mutter Courage und ihre Kinder'*, in «Wissenschaftliche Zeitschrift der Pädagogischen Hochschule Potsdam», 12, H. 4, 1968, p. 668, 10.ª nota de rodapé.

<sup>7</sup> Da 3.ª fase referida datam várias outras peças, como: *Der Lange Weg zu Lenin* (1970), *Schlag 13* (1971), ... *stolz auf 18 Stunden* (1973), *Die Lachtaube* (1974).

<sup>8</sup> BAIERTL, H.; MÜLLER, K.-H. (entrevista) — *Gespräch mit Helmut Baiertl*, in «Theater der Zeit», 31, H. 5, 1976, p. 57.

<sup>9</sup> Cite-se, sem pretensão de exaustão, a sua colaboração em filmes como *Der große und der kleine Willi* (1967), *Unterwegs zu Lenin* (1970), *Das zweite Leben des F. G. W. Platow* (1973); as traduções de O'Casey *Der Stern wird rot*, *Kikeriki* e de Wischniewski *Kampf im Westen*; o volume de lírica de agitação política *Gereimte Reden* (1976).

<sup>10</sup> Veja-se, a título de exemplo, SCHIEVELBUSCH, Wolfgang — *Sozialistisches Drama nach Brecht. Drei Modelle: Peter Hacks-Heiner Müller — Hartmut Lange*, Darmstadt und Neuwied, 1974, p. 44; NÄGELE, Rainer — *Brecht und das politische Theater*, in HERMAND, J. (Hrsg.), «Literatur nach 1945 I. Politische und Regionale Aspekte», Wiesbaden, 1979, p. 129; BUHL, Marion — *Zur Brecht-Rezeption des Dramatikers Helmut Baiertl*, in «Wissenschaftliche Zeitschrift der Wilhelm — Pieck — Universität Rostock», 29, 1980, p. 28.

É um facto inegável que o regresso de Brecht a Berlim-Leste (1948) e a fundação do «Berliner Ensemble» (1949) marcam uma nova época na vida teatral da Zona de Ocupação Soviética/RDA <sup>11</sup>, até aí e desde 1945 caracterizada por um repertório essencialmente tradicional — autores clássicos como Lessing e modernos como Jean Anouilh, Thornton Wilder, T. S. Eliot ou Tennessee Williams eram os mais representados — e por uma técnica de encenação e representação que seguia o método de Stanislawski. Observado a uma distância histórica, Brecht é sem dúvida a figura que sobressai na vida teatral da Alemanha Oriental, como atesta a influência que exerce nos dramaturgos das gerações seguintes.

Mas não se pode esquecer que Brecht nem sempre foi alvo duma recepção inequivocamente positiva; para tal terá contribuído a reinterpretação harmonizante que o Estado da RDA fez do conceito de dialéctica através da «teoria dos conflitos não antagónicos» <sup>12</sup>. Na perspectiva oficial, a evolução da sociedade socialista deixara de ser uma sequência de contradições e conflitos antagónicos — como aquando da luta de classes dos trabalhadores contra a burguesia —, para se transformar numa evolução harmoniosa para uma situação cada vez melhor. Devido a esta sujeição da dialéctica aos fins da política interna <sup>13</sup>, as contradições existentes são rapidamente ultrapassáveis, porque «não antagónicas» e portanto aparentes. Brecht não se podia submeter a esta visão harmonizante, e na sua produção posterior a 1948-49 só muito raramente ou de forma fragmentária se reflecte a actualidade da RDA <sup>14</sup>. Por seu lado, a crítica oficial mostrou-se ambivalente em relação às suas encenações, quando não declaradamente negativa. Apesar do apoio estatal que recebeu e das honras de que foi alvo na pátria que elegeira, apesar do grande prestígio internacional que o «Berliner Ensemble» conheceu a partir da representação de *Mutter Courage und ihre Kinder* em Paris e Londres, respectivamente em 1954 e 1956, Brecht era, para os burocratas estatais da cultura da RDA, uma espécie de marginal incómodo: a sua teoria e praxis de teatro épico-dialéctico, que se apoiava num marxismo

<sup>11</sup> Para o panorama literário na Zona de Ocupação Soviética e RDA até ao início dos anos 60, cf. HINCK, Walter — *Das moderne Drama in Deutschland*, Göttingen, 1973, pp. 152-166; BATHRICK, David — *Geschichtsbewußtsein als Selbstbewußtsein. Die Literatur un der DDR*, in HERMAND, J. (Hrsg.) — «Literatur nach 1945 ...», pp. 273-303; NÄGELE, Rainer — *art. cit.*, *op. cit.*, pp. 121-132; SCHIEVELBUSCH, W. — *Dramatik in der DDR*, in HINCK, Walter (Hrsg.) — «Handbuch des deutschen Dramas», Düsseldorf, 1980, pp. 482-488; BUDECKE, Wolfram — *Das deutschsprachige Drama seit 1945: Schweiz, Bundesrepublik, Österreich, DDR*, München, 1981, pp. 243-268; EMMERICH, W. — *Kleine Literaturgeschichte der DDR*, 2.<sup>a</sup> ed., Darmstadt und Neuw, 1984, pp. 34-111.

<sup>12</sup> Cf. SCHIEVELBUSCH — *Dramatik in der DDR*, *op. cit.*, p. 484: «Diese Domestizierung der Dialektik für den innenpolitischen Gebrauch der bestehenden sozialistischen Gesellschaften/Staaten ist bekannt geworden als *Theorie der nichtantagonistischen Widersprüche*.» (Sublinhado meu).

<sup>13</sup> Cf. nota anterior.

<sup>14</sup> Emmerich afirma a este propósito: «Mit seiner unmittelbaren DRR — Gegenwart hat er (Brecht) sich nur in drei Arbeiten beschäftigt, die freilich nicht auf ausgearbeitete Theaterstücke hinielten, «Herrnburger Berichts», «Katzgraben» — Notate) oder, nicht grundlos, Fragment blieben wie der «Büsching» — Entwurf...» («Ele (Brecht) só se ocupou com o presente imediato da RDA em três trabalhos que não visavam porém peças teatrais acabadas («Relato de Herrnburg, Notas para «Katzgraben»), ou que, não sem razão, permaneceram fragmento, como o projecto «Büsching»...»). Emmerich, *op. cit.*, p. 103.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

crítico, foi observada com relutância e reserva durante toda a sua vida, pois, no dizer de R. Nägele, «entra (...) em contradição com a necessidade de legitimação de um Estado ameaçado em várias frentes»<sup>15</sup>.

Num país onde a problemática da legitimidade política se encontrava em primeiro plano até à construção do muro de Berlim, e onde, devido à forte centralização, existe uma relação íntima entre a política cultural oficial e a produção literária, é compreensível que as atenções mais cuidadas do Partido se dirigissem sobretudo para o drama e teatro, pela dimensão política que lhes é inerente. O PSUA (Partido Socialista Unificado da Alemanha), resultado dum socialismo administrativo, «vindo de cima», reclamava crescentemente o papel de condutor. E quando Brecht regressou a Berlim, a política cultural da Zona de Ocupação Soviética, tal como era então formulada, não era grandemente receptiva ao novo teatro brechtiano. Estava ultrapassado o período de euforia do imediato pós-guerra, que unira escritores e intelectuais dos diversos quadrantes ideológicos e das quatro zonas de ocupação. O alvo inicial da reeducação antifascista da população, de que resultara na Zona de Ocupação Soviética uma política cultural com relativa flexibilidade, é substituído gradualmente por controvérsias ideológicas. A política cultural do PSUA torna-se crescentemente agressiva, reflectindo, a par dos graves problemas económicos, a agudização da antinomia política e ideológica entre o Ocidente e o Leste. Esta escalada culmina na «Campanha contra o Formalismo» de 1951: secundando a «estalinização consequente do sistema social da RDA»<sup>16</sup>, a obrigatoriedade da doutrina do realismo socialista é prescrita no 5.º Congresso do Comité Central do PSUA. A literatura é oficialmente planeada, fomentando-se em especial temas da actualidade com fim pedagógico, os quais recorriam aos grandes modelos da herança clássica. É uma «revolução cultural de cariz zdanoviano»<sup>17</sup>, uma funcionalização da literatura, que declara a modernidade como perniciosa e não aceitável, porque decadente, cosmopolita e formalista — trata-se afinal de uma continuação das velhas querelas estéticas levadas a cabo pelos teóricos marxistas nos anos trinta.

A consequência desta ofensiva político-cultural do PSUA é clara: colocando monoliticamente a arte ao serviço do esclarecimento ideológico e da activação das classes trabalhadoras<sup>18</sup>, causa a insatisfação de vários artistas, que sentiam essa concepção como restritiva e antiprodutiva. Entre muitos outros, também Brecht, apesar de toda a actividade que desenvolveu se colocar ao serviço duma cultura antifascista, foi acusado de formalista, devido à sua

---

<sup>15</sup> Cf. NÄGELE — *Art. cit.*, p. 126: «Brechts dialektisches Konzept des Theaters gerät aber doch zunächst in Widerspruch zum Legitimationsbedürfnis eines von vielen Seiten bedrohten Staates...» (Sublinhado meu).

<sup>16</sup> Cf. BUDECKE, W. — *Op. cit.*, p. 248: «Der politische Inhalt dieser Phase war die konsequente Stalinisierung des Gesellschaftssystems der DDR durch wiederholte Prozesse der Gleichschaltung und der unblutigen 'Säuberung'». (Sublinhado meu).

<sup>17</sup> Cf. BATHRICK, D. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 281: «Die Durchführung des Zweijahresplanes (1948-49) und dann des Fünfjahresplanes (1950-54) auf dem ökonomischen Sektor fand ihre Entsprechung in einer «Kulturrevolution» Shdanovscher Prägung, die zum Kampf gegen Formalismus und Dekadenz aufrief und für eine nationale Literatur in der Tradition der deutschen Klassik eintrat». (Sublinhado meu).

<sup>18</sup> Cf. BUDECKE, W. — *Op. cit.*, p. 248.

concepção dramático-teatral «herética»: as posições teóricas que defendia, em grande parte formuladas em *Kleines Organon für das Theater* (1948, publ. 1949), assim como muitas das encenações que realizou — quer de peças próprias, quer adaptações de clássicos —, levantaram controvérsia e foram vivamente criticadas pelos defensores duma dramaturgia aristotélica de identificação, de acordo com a concepção oficial e dogmática do realismo socialista. Como resultado verificou-se uma certa insularização de Brecht dentro da cena teatral da RDA, que perdurou até 1956<sup>19</sup>. Mesmo depois da morte de Estaline em 1953, aquando da proclamação dum «novo rumo» para a política cultural com vista a uma maior liberalização, — o que pouco durou, dados os acontecimentos de 1956 na Polónia e Hungria —, a atitude oficial de reserva para com Brecht não se modificou. No 4.º Congresso de Escritores que se realizou em 1956, pouco antes da sua morte, Brecht, referindo-se às dificuldades enfrentadas, salientava ironicamente a necessidade de se poder dispor dum teatro fixo: «... die Theater der Deutschen Demokratischen Republik gehören (...) zu den wenigen Theatern in Europa, die meine Stücke nicht aufführen. Ich bin also durchaus gezwungen, sie selber aufzuführen...»<sup>20</sup> («... os teatros da República Democrática Alemã pertencem (...) aos poucos teatros na Europa que não representam as minhas peças. Sou por isso obrigado a pô-las eu mesmo em cena...»). Apenas depois da morte do dramaturgo, quando este foi oficialmente promovido a um clássico da literatura socialista, as suas peças foram representadas com frequência nos palcos da RDA, fora do «Berliner Ensemble». Mesmo assim, era *Die Gewehre der Frau Carrar* (1937) que encabeçava as encenações, uma peça não muito apreciada por Brecht, mas entendida pelos opositores como exemplo duma nova dramaturgia aristotélica<sup>21</sup>.

Esta controvérsia na recepção de Brecht, que se agudizou com o debate sobre o formalismo, anunciara-se logo com grande impacto aquando da estreia de *Mutter Courage* na RDA. Ainda durante a guerra a peça fora encenada em Zurique (1941) com Therese Giehse no papel principal, sendo erradamente interpretada na opinião de Brecht, visto o público ter reagido com grande empatia para com a protagonista<sup>22</sup>. Assim, a representação na RDA era para o dramaturgo uma encenação modelar que se opunha à de Zurique e serviria simultaneamente, testando a sua teoria através das reacções dum público socialista, como base para a discussão sobre a técnica teatral épica conducente a um novo teatro político. Estreada em público a 11 de Janeiro de 1949, foi entusiasticamente recepcionada. Todavia, na crítica literária logo se manifestou a polémica que rodeou Brecht até 1956, decorrente afinal dum debate de fundo

<sup>19</sup> As dificuldades que Brecht conheceu em difundir a sua obra são bem conhecidas. Cf. p. ex. RADDATZ, Fritz J. — *Traditionen und Tendenzen. Materialien zur Literatur der DDR*, Frankfurt/Main, 1972, p. 404.

<sup>20</sup> IV. *Deutscher Schriftstellerkongreß Januar 1956, Protokoll I. Teil*, Berlin, 1956, p. 156, apud JÄGER, Manfred — *Zur Rezeption des Stückeschreibers Brecht in der DDR*, in ARNOLD, H. Ludwig (Hrsg.) — «Bertolt Brecht I», München, 1972, p. 115.

<sup>21</sup> Cf. RÜLICHE-WEILER, Käthe — *Die Dramaturgie Brechts*, Berlin, 1966, pp. 83 e 71 s., apud KNOPF, J. — *Brecht-Handbuch. Theater. Eine Ästhetik der Widersprüche*, Stuttgart, 1980, p. 154.

<sup>22</sup> Cf. BRECHT, Bertolt — *Mutter Courage in zweifacher Art dargestellt*, in MÜLLER Klaus-Detlev (Hrsg.) — «Brechts 'Mutter Courage und ihre Kinder'», Frankfurt/Main, 1982, p. 93.

relativo a duas concepções divergentes de teatro <sup>23</sup>: o conflito entre a concepção oficial, dogmática, do realismo socialista, que se apoiava no método de Stanislawski e propagava em especial o herói positivo socialista, e uma concepção experimental, dialéctica, da arte que, salientando as contradições sociais, visava activar intelectualmente o público.

De imediato se defrontaram especialmente F. Erpenbeck, redactor-chefe da revista *Theater der Zeit* e W. Harig, crítico teatral do jornal *Tägliche Rundschau* <sup>24</sup>. À tomada de posição negativa de Erpenbeck, de acordo com a política cultural do PSUA, opôs-se Harig com agressividade. A querela foi oficialmente decidida — embora o problema não esgotado — quando se tornou conhecida a posição do PSUA e, indirectamente, das forças de ocupação soviética: assinado por S. Altermann, surge em 12-3-1949 no jornal *Tägliche Rundschau* um artigo onde se toma claramente o partido de Erpenbeck. Referindo que a questão de fundo é uma concepção divergente de realismo, o articulista critica em especial a ausência do herói positivo.

Brecht não participou pessoalmente na polémica, apenas se pronunciando sobre o problema durante um debate com Friedrich Wolf <sup>25</sup>. Embora os dois dramaturgos visassem a mesma finalidade — a activação social do público com vista ao socialismo —, na discussão havida de novo se articulam as diferenças constitutivas <sup>26</sup> das duas linhas principais na dramaturgia da RDA, e que decorrerão em paralelo até ao início dos anos setenta.

Assim, se por um lado se constata posteriormente, na sequência directa de Brecht, a corrente experimental dum teatro crítico-dialéctico, por outro regista-se, na senda de Wolf, a existência duma dramaturgia convencional de identificação; crescentemente desenha-se uma terceira tendência, com os chamados dramaturgos «harmonizantes», que se atêm à mundividência oficial

<sup>23</sup> Um marco importante nesta querela foi a Conferência de Stanislawski, que se realizou em Berlim de 17 a 19 de Abril de 1953. Embora Helene Weigel tomasse na sua alocação uma atitude conciliatória, acentuando mais os pontos convergentes dos métodos de Brecht e Stanislawski, o antagonismo radicalizou-se no decorrer da conferência. A aproximação e a influência recíprocas das duas concepções, que Mittenzwei reconhece na praxis teatral da RDA a partir de meados dos anos 50, parece decorrer duma tentativa de harmonização por parte deste crítico — tanto mais que, quer os pontos referidos por Mittenzwei para sustentar a sua tese, quer as posições teóricas de Brecht (embora com uma orientação táctica), não parecem apontar para uma fácil conciliação. Cf. MITTENZWEI, Werner — *Der Methodentreit — Brecht oder Stanislawski?*, in HECHT, Werner (Hrsg.) — «Brechts Theorie des Theaters», Frankfurt/Main, 1986, pp. 257-266, especialmente. Para as posições de Brecht cf. *Stanislawski-Studien*, in BRECHT, B. — «Gesammelte Werke», vol. 16, Frankfurt/Main, 1967, pp. 862-866, especialmente.

<sup>24</sup> Para a controvérsia relativa a esta encenação, cf. LUDWIG, Karl-Heinz — *Die Kontroverse über die Berliner Erstaufführung von «Mutter Courage und ihre Kinder»*, in MÜLLER, K.-Detlev (Hrsg.) — *Op. cit.*, pp. 292-302.

<sup>25</sup> Cf. BRECHT, B.; WOLF, Fr. — *Formprobleme des Theaters aus neuem Inhalt, idem, ibidem*, pp. 88-92.

<sup>26</sup> Embora Zipes relative a oposição entre os dois dramaturgos (cf. ZIPES, Jack — *Bertolt Brecht oder Friedrich Wolf? Zur Tradition des Dramas in der DDR*, in HOHENDAHL, P. U.; HERMINGHOUSE, P. (Hrsg.) — «Literatur und Literaturtheorie in der DDR», Frankfurt/Main, 1976, pp. 191-237), as divergências são marcantes, como se torna evidente desde o início do diálogo através dos modelos a que se reportam: Wolf a Aristóteles, Brecht ao teatro isabelino. Efectivamente seguem caminhos diversos: Wolf pretendendo uma transformação do herói e identificação e catarse por parte do espectador; Brecht visando um herói que apela à crítica e consequente distanciamento do espectador.

proclamada e que fazem um compromisso entre o drama experimental e o convencional socialista, recorrendo também estes à tradição brechtiana.

Helmut Baierl é, na sua produção, um caso paradigmático de inspiração brechtiana. Não é só a obra *Die Köpfe oder Das noch kleinere Organon*, onde apresenta humorística e ironicamente episódios do seu tempo de actividade no «Berliner Ensemble», que patenteia a nível paratextual uma forte relação de intertextualidade com *Kleines Organon für das Theater*; também parte da produção dramática de Baierl revela — assumidamente — ser resultado duma recepção produtiva de peças brechtianas: *Der Wegweiser* é «uma adaptação simplificada e actual da decisão da Carrar»<sup>27</sup>; *Die Feststellung* encontra-se dentro da linha das peças didácticas de Brecht, mais concretamente de *Die Maßnahme*<sup>28</sup> e *Johanna von Döbeln* recorre ao modelo de *Die heilige Johanna der Schlachthöfe*<sup>29</sup>. Também *Frau Flinz*, uma comédia em três actos com prólogo e epílogo, possui um nítido carácter hipertextual em relação a *Mutter Courage und ihre Kinder* apontado unanimemente pela crítica literária, quer ocidental, quer de leste<sup>30</sup>.

O próprio Baierl se refere explicitamente ao modelo a que recorreu: «Bei dem Gedanken daran, der Weigel eine große Rolle schreiben zu müssen, lag nahe, die Beziehung zu den großen Rollen, die sie schon gespielt hatte, herzustellen, besonders zur Courage. So kam die simple oder naive Überlegung zustande, was wäre denn aus einer Courage geworden, die nicht im Krieg, sondern gegenwärtig im Frieden agiert, und was würde mit ihren Kindern geschehen, wieviel Kinder hat sie und so weiter.»<sup>31</sup> («Pensar que tinha de escrever um grande papel para a Weigel levou-me a estabelecer a relação com os grandes papéis que ela já representara, sobretudo com a Coragem. Assim surgiu a reflexão simples ou ingénua: no que se teria tornado uma Coragem que não agisse na guerra, mas actualmente na paz, e o que sucederia aos seus filhos, quantos filhos teria, etc.»).

Deste comentário de Baierl decorre com nitidez a transdiegetização a que se procede em *Frau Flinz*, num movimento de aproximação espacial e temporal em relação ao espectador/leitor do seu tempo<sup>32</sup>. Baierl que, tal como Brecht, concede grande importância à fábula<sup>33</sup>, transporta a «história» de

<sup>27</sup> Cf. MÜLLER, Karl-Heinz — *H. Baierl*, loc. cit., p. 57: «Auf 12 Druckseiten hat Baierl eine vereinfachte aktuelle Adaption der Carrar-Entscheidung notiert». (Sublinhado meu).

<sup>28</sup> Cf. BAILERL, H.; KÄNDLER, K. (entrevista) — *Interview...*, loc. cit., p. 914.

<sup>29</sup> Cf. SCHIEVELBUSCH, W. — *Op. cit.*, p. 44.

<sup>30</sup> Cf. *supra*, nota 10. Veja-se ainda p. ex. BATHRICK, D. — *Art. cit.*, op. cit., p. 296; BUDDHECKE, W. — *Op. cit.*, p. 264; NÄGELE, R. — *Art. cit.*, op. cit., p. 129; ou WEIN, M. — *Op. cit.*, pp. 54 ss. Da bibliografia crítica consultada, apenas Kühne não refere este parentesco literário evidente. Cf. KÜHNE, Erich — *Mehrschichtigkeit und Vielseitigkeit des Komödienkonflikts*, in «Weimarer Beiträge», 10, H. 2, 1964, pp. 163-183.

<sup>31</sup> Cf. *supra*, nota 8.

<sup>32</sup> Para o conceito de transdiegetização, cf. GENETTE, Gérard — *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982, pp. 341-343.

<sup>33</sup> Quanto ao valor que Brecht atribuía à fábula, cf. *Kleines Organon für das Theater* § 12 e § 65, in BRECHT, B. — «GW 16», pp. 667 e 693. Para Baierl, que acentua a interdependência estrutural das categorias de fábula e de personagem, cf. H. B. — *Wie ist die heutige Wirklichkeit auf dem Theatér darstellbar*, in «Sinn und Form», 18, Sonderh. I, 1966, pp. 738 ss.

Mutter Courage para o passado muito recente da Zona de Ocupação Soviética e primeiros anos da RDA. As duas protagonistas inserem-se deste modo num contexto histórico, político e social totalmente diverso, o que por sua vez se relaciona com o contexto de produção das duas peças.

*Mutter Courage* foi elaborada em 1938/39. Prevendo a guerra próxima, Brecht desejava avisar os contemporâneos contra falsas esperanças, em especial da pequena burguesia, de lucrar com a guerra<sup>34</sup>. De acordo com a sua prática de historização, i.é, de estranhamento<sup>35</sup>, insere Mutter Courage no período da Guerra dos Trinta Anos. Courage vive e age numa situação de guerra plena. É, como refere Jan Knopf, essencialmente uma guerra civil camuflada que opõe os «pequenos» aos «grandes»<sup>36</sup>, demonstrando com clareza a essência antagonista da estrutura social de que decorre. Comportando o tempo representado apenas doze anos centrais (1924-36) dos trinta que durou a guerra, nem o início nem o final do conflito são apresentados ao espectador. Através desta selecção temporal deliberada, Brecht pretende sublinhar a durabilidade dum situação que, segundo a sua óptica marxista, é apenas a manifestação extrema dum estado «normal» na sociedade de classes. Embora os locais de acção sejam diversos — Mutter Courage percorre grande parte da Europa —, e varie o lado do conflito em que se encontra, a trajectória da protagonista decorre sempre dentro da mesma ordem social errada. Não se vislumbra qualquer evolução sócio-histórica. Para que o espectador o consciencialize, contribuem duas estruturas épicas de comunicação<sup>37</sup> — os títulos e as canções —, as quais confluem na acentuação da falta de perspectiva de mudança. De entre os titulares, que incluem o acontecer intracénico num horizonte histórico mais amplo, sobressai o da 11.ª cena<sup>38</sup>, que refere a tenacidade do conflito. Sobretudo a última canção, retomando o refrão da primeira e apresentando a longevidade da guerra — «.../Der Krieg, er dauert hundert Jahre/...» (MC, 1438) («.../ a guerra, essa dura cem anos/...») —, indica não se ter verificado qualquer mudança, antes uma repetição e intensificação do caos social. Este carácter cíclico<sup>39</sup> que enforma a peça e que demonstra a recorrência da guerra na história da humanidade foi aliás sublinhado pelo encenador Brecht através do recurso ao palco giratório.

Por sua vez, de acordo com a referida predilecção de Baiert por temas da actualidade ou do passado muito recente, o espaço e o tempo fictícios da comédia são aproximados do contexto real dos espectadores: a heroína movimenta-se na actual RDA — numa cidadezinha de «Sachsen-Anhalt» e depois no campo — durante o «período de transição para o socialismo». O tempo

<sup>34</sup> Cf. BRECHT, B. — Zu «Mutter Courage und ihre Kinder». *Anmerkungen zur Aufführung* 1949, in B. B. — «GW, 17», p. 1138.

<sup>35</sup> Cf. BRECHT, B. — *Über experimentelles Theater*, in B. B. — «GW 15», p. 102.

<sup>36</sup> Cf. KNOPF, Jan — *Op. cit.*, p. 186.

<sup>37</sup> A respeito das estruturas épicas de comunicação, cf. PFISTER, Manfred — *Das Drama. Theorie und Analyse*, München, 1977, pp. 106-122.

<sup>38</sup> Cf. BRECHT, B. — *Mutter Courage und ihre Kinder*, in B. B. — «GW 4», p. 1430. A partir daqui, as citações da peça de Brecht, que se reportam sempre à edição acima referida, serão indicadas pela sigla MC seguida do número da página.

<sup>39</sup> Cf. PFISTER, M. — *Op. cit.*, pp. 376-378.



representado, indicado tal como em Brecht através de titulares, estende-se de 14 de Novembro de 1945 a 9 de Julho de 1952<sup>40</sup>. É uma época de paz que, marcada embora por grandes convulsões e dificuldades, conduzirá necessariamente — segundo a visão oficial — a uma situação na qual não haverá qualquer oposição entre a política e os interesses do povo, e na qual a vida será melhor e mais plena. Assim sendo, Baierl, que se confessa abertamente adepto da linha do Partido<sup>41</sup>, não tinha, segundo a sua perspectiva, que fazer qualquer aviso contra aquele processo histórico e social; pelo contrário, num período em que as fugas para o Ocidente pertencem ao quotidiano, deseja apresentar cenicamente as vantagens da nova ordem «não antagónica» para o ser individual. Os titulares antepostos aos três actos, apontando para os acontecimentos políticos oficialmente mais importantes daquela fase, devem anunciar a evolução constante da ordem social rumo à construção sistemática do socialismo, proclamada por W. Ulbricht — fora de cena — no final da peça<sup>42</sup>. Para a historiografia oficial, atinge-se o termo da época de transição, a 2.ª Conferência do PSUA marca o início de nova fase.

Deste modo, como resultado da transdiegetização a que procedeu e da diferente ideologia que possui, Baierl opta, contrariamente a Brecht, por uma concepção temporal que obedece ao princípio da progressão linear<sup>43</sup>. E se *Mutter Courage* começa e termina dentro da desolação duma guerra que ameaça não ter fim, *Frau Flinz* inicia-se com os destroços da guerra, mas acaba com a promessa de terra cultivada e de mais fartura numa cooperativa agrícola.

A transdiegetização operada implica ainda outra alteração. Uma vez que Baierl encara a evolução da RDA de acordo com a mundividência sociopolítica oficial, e dado que, segundo Zipes, no Estado socialista «...a comédia (é) a forma dramática natural do povo e do governo:...»<sup>44</sup>, é legítima a transformação a que se procede dentro do modo dramático — divergindo da crónica brechtiana, *Frau Flinz* é, tal como o próprio autor a classifica, uma comédia.

Estes dois movimentos acarretam necessárias transformações pragmáticas<sup>45</sup>, detectáveis a nível do delineamento das duas heróínas. Se as suas dificuldades e conflitos se inserem em estruturas sociais opostas, se são prota-

<sup>40</sup> A fonte para as datas precisas não é a comédia. Para a data inicial, cf. WEKWERTH, M.; BAIERL, H. — *Frau Flinz*, in W., M. — «Schriften. Arbeit mit Brecht», Berlin, 1975, p. 159. Para a data final baseei-me na realização da 2.ª Conferência do PSUA.

<sup>41</sup> Cf. BAIERL, H.; KÄNDLER, K. (entrevista) — *Interview...*, loc. cit., pp. 917 s.

<sup>42</sup> Cf. BAIERL, H. — *Frau Flinz*, in B., H. — «Stücke. Die Feststellung, Frau Flinz, Der Dreizehnte, Johanna von Döbeln», Berlin, 1969, p. 119. A partir daqui, as citações da peça de Baierl, que se reportam sempre à edição acima referida, serão indicadas pela sigla *FF* seguida do número da página.

<sup>43</sup> Cf. PFISTER, M. — *Op. cit.*, p. 376. Das diferentes concepções temporais resultam as observações de H. John, que no seu artigo chama a atenção para o estatismo e dinamismo que marcam o contexto sócio-histórico respectivamente de *Mutter Courage* e de *Frau Flinz*. J., H. — *Loc. cit.*, pp. 656-659.

<sup>44</sup> Cf. ZIPES, Jack D. — *Die Funktion der Frau in den Komödien der DDR. Noch einmal: Brecht und die Folgen*, in PAULSEN, W. (Hrsg.) — «Die deutsche Komödie im zwanzigsten Jahrhundert», Heidelberg, 1976, p. 189: «Infolgedessen ist die Komödie die natürliche dramatische Form des Volkes und der Regierung: beide nehmen da an der Überwindung der dekadenten und konterrevolutionären Attitüden teil». (Sublinhado meu).

<sup>45</sup> Para o conceito de transformação pragmática, cf. GENETTE, G. — *Op. cit.*, p. 360.

gonistas respectivamente duma crónica dramática e duma comédia, terão de ser construídas de forma diversa, apesar do evidente parentesco literário que as une.

Os dois dramaturgos seleccionaram como figuras centrais duas figuras de mãe do mesmo nível etário, ambas chefes de família. Marcadas pelo amor aos filhos, que defendem tenazmente, são elas a grande força na luta pela sobrevivência da família. São ambas figuras populares com uma grande vitalidade e inteligência prática. Enérgicas e trabalhadoras, não se empenham politicamente, revelando-se egoístas e imbuídas de astúcia plebeia — e picaresca <sup>46</sup> — na defesa dos seus interesses. Donas dum espírito vivo e humorístico, duma «língua afiada» e de poder de argumentação paradoxal, são corajosas e agressivas nas disputas verbais que travam. Os reflexos imediatos da figura brechtiana em Frau Flinz detectam-se, como nota M. Wein, mesmo a nível de linguagem <sup>47</sup>: a heroína hipertextual aproxima-se do seu modelo ao recorrer quer a um registo coloquial e popular, por vezes com coloração dialectal, quer à utilização de «esterótipos verbais» <sup>48</sup>. Embora em situações diferentes, Baiertl utiliza para Martha Flinz uma exclamação também proferida por Courage <sup>49</sup> e chega a lançar mão duma frase praticamente idêntica <sup>50</sup>, dada a atitude de egoísmo individual que caracteriza as duas figuras. Por outro lado, também o insulto obsceno que Kalusa dirige a Frau Flinz nos remete directamente para o hipotexto <sup>51</sup>.

A par destes elementos comuns, há diferenças marcantes no delineamento das duas protagonistas que importa salientar, e detectáveis já a nível da respectiva história prévia. Esta é, quer em Brecht, quer em Baiertl, de dimensão reduzida, pois que o essencial para os dois dramaturgos é o comportamento inter-humano, o gesto social visível <sup>52</sup>, e não propriamente aspectos psicológicos.

<sup>46</sup> Quanto ao conceito de picaresco, cf. GUILLÉN, Claudio — *Zur Frage der Begriffsbestimmung des Pikaresken*, in HEIDENREICH, H. (Hrsg.) — «Pikarische Welt. Schriften zum Europäischen Schelmenroman», Darmstadt, 1969, pp. 375-396.

<sup>47</sup> No seu estudo sobre a produção dramática de Baiertl, no qual as relações que estabelece entre *Mutter Courage* e *Frau Flinz* revelam ser muito atomizadas e pouco conclusivas, Margarete Wein chama a atenção para reflexos directos, a nível de linguagem, da crónica brechtiana na comédia de Baiertl. Cf. WEIN, M. — *Op. cit.*, pp. 153-155.

<sup>48</sup> Exemplos serão: «(Man muß sich nach der Decke strecken!)» (M C, 1396) («Deus dá a roupa conforme o frio!») / «Jung gefreit, nie gereut, ...» (F F, 10) («Quem cedo noiva pretendeu, nunca se arrependeu, ...»). Para o conceito de estereótipos verbais, cf. LÜGER, H.-H. — *Verbale Stereotype Und Literarische Kommunikation*, in NEUNER, G. (Hrsg.) — «Kulturkontraste im DaF-Unterricht», München, 1986, pp. 129-142.

<sup>49</sup> «Marandjosef!» (M C, 1411) («Maria, José!») / «Jesmarandjosef.» (F F, 84) («Jesus, Maria, José!»).

<sup>50</sup> «..., ich muß an mich selber denken.» (M C, 1398) («..., tenho de pensar em mim.») / «Wir müssen an uns selber denken.» (F F, 60) («Temos de pensar em nós»).

<sup>51</sup> Cf. M C, 1396 / F F, 67.

<sup>52</sup> Cf. BRECHT, B. — *Kleines Organon...* §§ 61 e 63, in B. B. — «GW 16», pp.689-692. Baiertl refere: «Was im Laufe der Jahre für mich als faktisches Substrat zurückblieb von der Brechtschen Theorie (...), so sind das seine Begriffe der 'Haltungen' und des 'Historierens' ...» («O que no decorrer dos anos permaneceu para mim como substrato factual da teoria de Brecht (...) foram os seus conceitos de 'atitudes' e de 'historização' ...»). *Apud* BUHL, M. — *Loc. cit.*, p. 29.

A mãe brechtiana, Anna Fierling, conhecida por Mutter Courage, simultaneamente uma comerciante, tem uma história prévia acidentada e pouco «ortodoxa». Levou, na senda da Courasche de Grimmelshausen, uma vida nómada e aventureira, seguindo os exércitos com o seu carro de vivandeira. Da profissão, que a insere sociologicamente numa pequena burguesia bastante proletarizada, e da coragem — que Mutter Courage des-heroiciza — para ela necessária, resultou o seu nome falante (cf. *MC*, 1351); das deambulações constantes adveio-lhe uma pequena família com origem nada regulamentar: os três filhos têm todos pais diferentes e ocasionais.

Martha Augusta Wilhelmina Flinz tem outra posição social. Apresentando-a na história prévia como camponesa assalariada (cf. *FF*, 60), o autor selecciona como heroína uma representante daqueles que, juntamente com os operários, formarão — segundo a historiografia oficial — a força social decisiva na condução do novo Estado<sup>53</sup>, o que implicará à partida a possibilidade de um delineamento da figura a uma luz mais eufórica do que o de Mutter Courage. Para tal facto apontam ainda outros momentos da história prévia: além de surgir como uma «Mutter Courage com êxito»<sup>54</sup>, uma vez que conseguiu — com grande inverosimilhança! — evitar a mobilização dos filhos para a guerra (cf. *FF*, 60), também não denota, neste momento, os traços picarescos que marcam Courage. A vida que levou até à sua entrada em cena está em perfeita consonância com o papel tradicional da mulher e com uma estrutura familiar habitual. É uma mãe de família sedentária e sem qualquer sinal de permissividade. Com um papel secundário enquanto o marido foi vivo, o que a distingue é a sua fecundidade, pois que tem cinco filhos varões. Esta nova constelação foi, aliás, sentida por Baiertl como cómica e como elemento importante para o novo género literário<sup>55</sup>.

Também a introdução a nível sintagmático das duas protagonistas é diferente. Mutter Courage é apresentada com grande relevo, pois que é a protagonista do conflito dramático da 1.<sup>a</sup> cena. Anunciada primeiro numa situação de «teichoscopia» pelo Engajador, Courage entra em cena logo após o primeiro diálogo expositivo dos dois antagonistas e inserida no seu núcleo familiar, que tem como centro o carro da vivandeira. Apresenta-se a si e aos seus como «Geschäftsleut» (*MC*, 1350) («Gente de negócios»), prosseguindo a sua caracterização através de dois níveis de comunicação: no interno, onde se desenrola primeiro um diálogo com forte componente expositiva — Courage tem que se identificar, bem como aos filhos —, e posteriormente o conflito com os antagonistas; no mediato, com a canção de tom marcial que entoa, e onde tematiza já a essência mercantil da guerra. No jogo e contrajogo desta cena revelam-se traços que caracterizarão a protagonista, como a sua linguagem humorística e agressiva, bem como o facto de não olhar a meios para alcançar os fins pretendidos, i.e, evitar que Eilif seja recrutado como soldado. Mas mais importante parece-me ser o facto de o espectador ter desde já acesso — cénica

<sup>53</sup> Cf. JOHN, H. — *Loc. cit.*, p. 662.

<sup>54</sup> Cf. *idem, ibidem*, p. 662: «Ohne zu einer simplen Heroisierung zu greifen, kann diese Landarbeiterin Flinz in der Vorfabel als eine *erfolgreiche Mutter Courage* vorgestellt werden.» (Sublinhado meu).

<sup>55</sup> Cf. BAIERTL, H; MÜLLER, K.-H. (entrevista) — *Gespräch ...*, *loc. cit.*, p. 60.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

e textualmente — aos elementos constitutivos da contradição que marcará o «Gestus» de Mutter Courage ao longo do seu percurso: pela presença do carro e dos filhos, pela temática apresentada a nível do estrato dramático e do lírico, a relação contraditória entre o impulso mercantil e o amor maternal<sup>56</sup> torna-se patente.

Bem diversa revela ser a introdução da heroína hipertextual. Presente desde o início da 1.<sup>a</sup> cena, é no entanto uma figura anónima entre a massa de desalojados que constituem o pano de fundo silencioso para o conflito que se desenrola: Weiler, incumbido pelo Partido de encontrar tecto para todos os desalojados recém-chegados, defronta-se com Neumann, uma figura ideologicamente ligada à velha ordem, que se opõe a que a sua casa seja utilizada para tal finalidade. A nível sintagmático, apenas num ponto muito avançado é dada voz a Frau Flinz. Mas mesmo neste momento a protagonista surge numa forma apagada, sem os filhos<sup>57</sup>, diluidamente em quarto lugar entre os desalojados que se apresentam. Parecendo uma figura anódina, o que a distingue é a comicidade do nome, assim como o motivo da maternidade levado ao exagero. A sua pretensão de ter precisamente cinco filhos varões é encarada como uma mentira, desajeitada e ingénuo por Neumann, estúpida por Weiler, uma vez que fez fracassar a sua estratégia burocrática para ocupar a pretendida parte da casa do antagonista. Apelidando-a de «Dußlige Tratsche» (*FF*, 49) («Fala-barato parva»), o que será sentido como cómico pelos espectadores, dado que Martha Flinz se manifestou até este momento com extremo laconismo, Weiler provoca uma reacção inesperada da protagonista. Ao indicar o caminho para sair daquele impasse, esboça-se o conflito com Weiler, o seu antagonista até à 13.<sup>a</sup> cena, assim como começa a surgir a verdadeira figura: ingénuo e mordaz, pretendendo apenas defender os seus interesses, acaba por impulsionar involuntariamente a construção do socialismo.

Apesar da responsabilidade que em qualquer texto dramático cabe à introdução da figura central, esta é, a meu ver, e sobretudo se confrontada com a da sua antecessora literária, marcada pela banalidade — não só quanto à comicidade explorada, mas também quanto à estrutura comunicativa, visto não se registar qualquer recurso a estruturas épicas de comunicação.

As duas protagonistas viverão num percurso divergente um conflito, também ele estruturado de forma diversa.

Com falta de capacidade de juízo crítico, a mãe-vivandeira Courage parte de dois pressupostos errados: se por um lado defende a possibilidade de, como comerciante pequeno-burguesa, poder lucrar com o grande negócio que é a guerra, por outro considera poder conciliar nessa situação os seus objectivos de lucro com os interesses de mãe. Vai por livre vontade ao encontro da guerra (cf. *MC*, 1353), e nela colabora activa e gananciosamente através do

---

<sup>56</sup> Cf. HINCK, Walter — «Mutter Courage und ihre Kinder»: *Ein kritisches Volksstück*, in HINDERER, Walter (Hrsg.) — «Brechts Dramen. Neue Interpretationen», Stuttgart, 1984, p. 165.

<sup>57</sup> Os filhos de Frau Flinz são introduzidos na 2.<sup>a</sup> cena, numa forma que, para além de explorar a comicidade do imprevisto, demonstra a astúcia da mãe: pretende convencer Neumann que os filhos são especialmente indicados para trabalharem na sua fábrica. Posteriormente, enquanto os filhos de Courage perecem pelas suas características pessoais positivas, os de Frau Flinz têm a possibilidade de as desenvolver sob as novas condições sociais.

seu modo de vida (cf. *MC*, 1356), de acordo com o que parece ser a divisa que a orienta: «..., der Krieg nährt seine Leut besser.» (*MC*, 1409) («..., a guerra sustenta melhor a sua gente»).

Não significa isto que Mutter Courage não tenha experiência e inteligência suficientes para reconhecer a verdadeira dimensão da guerra. Nos diálogos com o Cozinheiro e com o Capelão, por exemplo, é em grande parte pela sua voz e perspectiva plebeia, ora a nível do sistema de comunicação interno, ora ultrapassando-o, que o espectador é repetidamente confrontado com o desmascaramento da guerra e da ideologia oficial que a envolve. Courage reconhece com lucidez a essência mercantil da guerra (cf. p. ex. *MC*, 1375), mas é precisamente isso que a atrai, como faz notar Brecht<sup>58</sup>. Por outro lado, a sua experiência e bom-senso popular levam-na a comentar que é a «arraia miúda» que, duma forma geral, sofre os prejuízos, quer das vitórias, quer das derrotas dos «grandes» (cf. *MC*, 1379). Contudo, verifica-se que, num efeito de estranhamento, Courage desmascara verdades para o público, às quais se fecha a nível do seu próprio destino pessoal<sup>59</sup>. Não tira, da visão subversiva que tem, as ilações que porventura se poderiam esperar — abandonar a atitude de colaboracionista. Como uma figura picaresca, segue o caminho da menor resistência, adapta-se astuciosa e calculisticamente às situações — do que ela própria tem consciência (cf. *MC*, 1394) —, para daí tirar dividendos.

Mas Courage não é apenas a comerciante fixada no lucro. Possui também a dimensão humana de mãe. O seu envolvimento afectivo com os filhos é desenvolvido ao longo da peça, e anuncia-se já através da posição de valor que lhes é atribuída a nível paratextual. A alegria momentânea que sente quando se anuncia a paz é genuína, pois, embora signifique ruína económica, implica que dois filhos sobreviveram à guerra (cf. *MC*, 1411). É também o seu amor maternal por Kattrin — um motivo bem diferente do de Martha Flinz quando se afasta de Onasch (cf. *FF*, 107) —, que a leva a cortar o prosseguimento da ligação com o Cozinheiro, recusando a tentadora oferta de, estabelecendo-se em Utrecht, conseguir uma certa segurança física, económica e emocional (cf. *MC*, 1427).

<sup>58</sup> Cf. BRECHT, B. — *Anmerkungen zu «Mutter Courage und ihre Kinder», in B. B. — «GW 4», p. 1443.*

<sup>59</sup> Brecht afirma: «(...) — sie sieht einiges, gegen die Mitte des Stückes zu, am Ende der 6. Szene, und verliert dann die Sicht wieder —, ...» (« (...) — ela vê alguma coisa, mais ou menos a meio da peça, no final da 6.ª cena, mas depois perde outra vez a visão —, ...»), *idem, ibidem*, p. 1443. Curiosamente, Baiert refere o efeito de estranhamento desta cena: «In dem berühmten Stück des Großen Rauchers «Madam Muth und ihre Gören» verfluchte, was sehr positiv ist, die Madam den neunundzwanzigjährigen Krieg, der ihr die Gören raubt, während die Händlerin, die Madam Muth gleichzeitig ist, bei diesem Verfluchen eifrig die Waren abfingert, die sie verkaufen will, was sehr negativ ist und die positive Äußerung relativiert. Großartig! Wer da etwa im Publikum vergessen hatte, daß diese vitale Madam Muth im Stück auch eine abscheuliche Kriegsgewinnlerin war, der bekam es jetzt in einem geballten V-Effekt um die Ohren.» («Na famosa peça do Grande Fumador «Madame Valente e os seus Ganapos» a Madame amaldiçoava, o que é muito positivo, a Guerra dos vinte e nove Anos, que lhe rouba os ganapos, enquanto a comerciante que a Madame Valente é ao mesmo tempo, ao amaldiçoar passa atarefadamente em revista a mercadoria que quer vender, o que é muito negativo e relativa a declaração positiva. Grandioso! Quem no público tivesse porventura esquecido que esta vital Madame Valente também era na peça uma abominável oportunista da guerra, apanhava agora com este efeito de estranhamento concentrado»). BAIERL, H. — *Die Köpfe ...*, ed. cit., p. 10.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

Como observa Hinck com justeza, é da junção dialéctica desta polaridade de interesses como força motriz para o comportamento da protagonista que advém a sua grande contradição e a multidimensionalidade que lhe garantem o interesse do espectador<sup>60</sup>. Courage, não reconhecendo que a conciliação de interesses que pressupusera não existe na realidade — embora estes se interliguem intimamente —, vive um grande conflito insolúvel, no qual se entrecruzam e chocam os seus interesses de mãe e vivandeira. Já no final da 1.<sup>a</sup> cena o Sargento articulara com clareza o carácter antagónico dos interesses de Courage — «Will vom Krieg leben/Wird ihm wohl müssen auch was geben» (*MC*, 1360) («Quer da guerra viver, alguma coisa em troca tem de dar») —, e este comentário rimado, sentido como ameaçador pelo público, será repetidamente ilustrado. Cena paradigmática é o núcleo de acção em redor da morte de Schweizerkas, uma peça na peça com grande intensidade dramática, na qual as contradições de Courage são as de mãe-comerciante: se vender o carro, isso significará a impossibilidade de a família subsistir — o lucro é pressuposto para o amor maternal; se o não vender, a execução do filho é certa. Embora «verzweifelt» (*MC*, 1398) («desesperada»), o seu instinto mercantil prevalece e, negociando demasiado tempo (cf. *MC*, 1390), Courage torna-se também culpada da morte de Schweizerkas. Todavia, a culpa recai igualmente sobre a situação sócio-histórica que favorece tal comportamento — a relação dialéctica entre o aspecto privado e o social torna-se evidente. E é fulcral para a recepção da crónica brechtiana que a grande contradição desta figura dialéctica se encontre intrinsecamente interligada com a situação em que se insere, i. é, com condições sociais objectivas, exteriores à personagem. Embora a peça não obedeça à configuração protagonista/antagonista, poder-se-á afirmar, com cautela, que a guerra, na óptica marxista do autor, a manifestação extrema da sociedade de classes, é o verdadeiro antagonista de Courage.

Por seu lado, o conflito que Frau Flinz vive no seu percurso é delineado numa forma mais simplificada. Semelhantemente a Courage, Martha Flinz quer existir na nova ordem social sem «perder» os filhos. Também ela parte dum princípio errado: não tendo evoluído ideologicamente, pressupõe que os seus interesses permanecem incompatíveis com os do Estado socialista, dele procurando proteger os filhos. Todavia, da sua atitude ao longo da comédia decorre que a protagonista não tem a dimensão humana de mãe que se registara em Courage. As suas relações com os filhos, que praticamente não têm individualidade própria, não são muito desenvolvidas, o que já se poderá inferir a partir do título da comédia. Na carta que me enviou, Baierl refere: «...warum nicht «Mutter Flinz»? Klingt nicht! Frau Flinz hat eine Alliteration. Frau betonte auch schon im Titel, daß es sich nicht um eine Genossin handeln würde, was man bei einem Gegenwartsstück vielleicht annehmen würde.» («... porque não «Mãe Flinz»? Não soa bem. Senhora Flinz tem uma aliteração. Senhora acentuava também já no título que não se trataria duma camarada, o que talvez se supusesse numa peça da actualidade»). Sendo os dois argumentos legítimos, do segundo decorre que um factor de grande importância para Baierl

---

<sup>60</sup> Cf. HINCK, W. — *Art. cit., op. cit.*, p. 165.

é a atitude política da protagonista. Assim, Martha Flinz é delineada, não tanto como a mãe, mas muito mais como uma figura — cómica — que se opõe à nova autoridade. Conserva a atitude — de que lhe adviera êxito antes de 1945 — de desconfiança astuta e de resistência agressiva para com o sistema, o que, dada a nova situação sócio-histórica, deverá provocar o estranhamento do público socialista.

Contudo, se Mutter Courage era a colaboracionista da guerra que simultaneamente desmontava a sua ideologia para o público, Martha Flinz é a opositora ao regime que o não desmascara, i. é, uma figura completamente inócua para o sistema. Relevante será verificar-se que, dentro da estrutura da comédia, o antagonista de Frau Flinz é Weiler, um representante do novo Estado, tal como o presidente da câmara Elstermann ou o polícia Kalusa, figuras que cometem erros e contra as quais se dirige o bom-senso popular da protagonista. Tal atitude verifica-se por exemplo no final da 3.<sup>a</sup> cena do primeiro acto (cf. *FF*, 65-67), ilustrativa da lógica paradoxal que Frau Flinz desenvolve para a sua oposição. Não ficando atrás da protagonista hipotextual quanto a prontidão de resposta, detecta-se no entanto uma argumentação dialéctica banalizada, colocada especialmente ao serviço da comicidade, que não contribui — como sucede na matriz — para, através dum efeito de estranhamento, criar uma maior visão crítica no espectador quanto à ordem social em que ele próprio se insere. Apenas o ocasional antagonista de Frau Flinz é exposto ao riso do público. Numa situação em que procura que os filhos não sejam recrutados para remover destroços em Leuna, ao que estarão condenados dado não possuírem qualquer certificado de trabalho, Frau Flinz envolve-se numa argumentação com Kalusa. O diálogo, que se inicia numa forma inocente — ambos estão de acordo que não seria necessário controlo policial para obrigar as pessoas a trabalho útil se todos tivessem bom-senso —, é depois manipulado por Frau Flinz com vista à sua finalidade pragmática. Lembrando os diálogos de Valentin, a protagonista envolve o polícia de tal forma na sua lógica paradoxal, que este se desconcerta totalmente e vencido, resta-lhe o insulto e abandonar o palco (cf. *FF*, 67).

Mas dentro do dinamismo da comédia, a situação inverte-se imediatamente: à vitória de Frau Flinz segue-se a derrota dentro da própria família. O filho Joseph, tendo sido um ouvinte atento da argumentação da mãe, abandona-a para ir colaborar com o Estado em Leuna — «Du hast mich doch erst drauf gebracht, ...» (*FF*, 68), «Foste tu que me deste a ideia, ...»), observa ele.

É este o modelo a que obedecem as «contradições» da personagem até à peripécia. Ao opor-se à nova autoridade por motivos desprovidos de sentido de responsabilidade colectiva, Frau Flinz impulsiona as transformações sociais, colaborando — comicamente contra sua vontade — na construção do socialismo. Revela assim ser, segundo um comentário retrospectivo de Weiler, «Eine Pasionaria. Natürlich nicht bewußt» (*FF*, 69) («Uma Passionária. Naturalmente de forma não consciente») que, sobretudo como resultado dos encontros repetidos com o antagonista, fomenta a causa pública. Para que a oposição egoísta de Martha Flinz resulte socialmente produtiva, além de cómica para o espectador, tem que se pressupor, como faz Baiertl, a existência objectiva da «grande família

socialista»<sup>61</sup>, na qual «... o egoísmo já não está historicamente em contradição com o interesse geral. (...) tudo o que me é útil também será útil à sociedade»<sup>62</sup>. Contudo Frau Flinz, tal como Courage, é uma figura realista que simultaneamente «vê e não vê»: não reconhecendo que existe de facto uma coincidência de interesses, luta — comicamente — contra os seus próprios, e nessa medida «perde» os filhos, que a abandonam sucessivamente para poderem desenvolver as potencialidades que têm, o que apenas será possível seguindo o apelo «irresistível» do Estado.

Ao contrário porém de Courage, cuja grande contradição se liga intimamente à sua posição paradoxal de mãe-vivandeira numa sociedade de classes em guerra, o conflito de Martha Flinz não advém da posição de mãe e desalojada/camponesa no novo Estado. Sendo os seus interesses objectivamente conciliáveis com os de uma nova ordem social apresentada como «não antagónica», não problemática, o conflito da protagonista baierliana resulta apenas numa incapacidade subjectiva de avaliação, que demonstra temporariamente. É assim um conflito aparente, e portanto solucionável — bastará corrigir o problema subjectivo da personagem para que tudo se harmonize. E a dialéctica forçada e banalizada no delineamento do conflito de Frau Flinz, na medida em que a grande contradição do seu modelo é reduzida a um erro subjectivo, torna-se evidente.

O contraponto que se verificou até este momento manter-se-á com consequência no que respeita aos percursos biográficos posteriores das duas protagonistas.

Conservando até final as contradições que a caracterizam e não perdendo nada da sua multidimensionalidade, Courage vive um percurso descendente, no fundo já a partir da execução de Schweizerkas, o mais tardar depois de, na 7.ª cena, ter atingido o auge da sua carreira de vivandeira<sup>63</sup>. Que o destino de Courage como mãe será descendente, é indiciado com ironia trágica ainda dentro da 1.ª cena, através do «omen» das sortes que deita aos filhos. Mas a decadência que vive é dupla, como mãe e como vivandeira<sup>64</sup>. No final da peça, ao contrário de Frau Flinz, Courage encontra-se completamente só — o Cozinheiro partiu, os três filhos morreram, ela é apenas a vivandeira arruinada que, numa guerra que ameaça não ter fim, se atrela ao carro para prosseguir a sua vida nómada. O «menos-saber» que denota em relação ao público — ignora a morte de Eilif — justificará talvez o seu desejo de continuar na guerra. Mas por outro lado, Courage não quer reconhecer aquilo que a situação cénica torna por demais evidente: que a adesão à guerra significou

<sup>61</sup> Cf. SCHIEVELBUSCH, W. — *Op. cit.*, p. 46: «Die Vorstellung von der 'großen sozialistischen Familie', zu der alle gehören, wenn sie das auch noch nicht wissen, läßt Konflikte und Widersprüche als bloße subjektive Einbildungen erscheinen.»

<sup>62</sup> Cf. BAIERL, H. — *Auf der Suche nach dem Helden*, in «Sonntag», 44, 1964, p. 5: «Denn der Egoismus steht historisch nicht mehr im Widerspruch mit dem Interesse der Gesamtheit. Unsere Position ist im Grunde so, das (sic) alles, was mir nützt auch der Gesellschaft nützen wird, ist mein Egoismus nur groß genug wie das Anliegen, das uns die Geschichte als Aufgabe gegeben hat.» (Sublinhado meu).

<sup>63</sup> Cf. HINCK, W. — *Art. cit.*, *op. cit.*, pp. 164-165.

<sup>64</sup> Cf. *idem*, *ibidem*, p. 165.



apenas ruína humana e material. A sua última réplica, estranhante — «Ich muß wieder in Handel kommen» (*MC*, 1437) («Tenho de voltar ao negócio») —, e em contraponto com a canção final, acentua drasticamente a incorrigibilidade obstinada da protagonista, que até ao desfecho se mantém presa na cegueira de poder lucrar com a guerra. O seu oportunismo mercantil conserva-se intacto, será colaboracionista até ao final. Não se regista qualquer alargamento ou processo de transformação na consciência da protagonista — é, sob este aspecto, uma personagem estática que permanece «objecto»<sup>65</sup> da história; assim, ao movimento descendente e circular do seu percurso exterior junta-se o circular interior. Apesar de aparentemente avançar, Mutter Courage move-se em círculo.

Brecht opta deste modo por um final aberto: o conflito não é solucionado a nível diegético, não se articula explicitamente qualquer moral, o problema é colocado nas mãos do público, como o dramaturgo afirmou ser sua intenção: «Dem Stückeschreiber obliegt es nicht, die Courage am Ende sehend zu machen (...), ihm kommt es darauf an, daß der Zuschauer sieht.»<sup>66</sup> («Não compete ao escritor de peças abrir no final os olhos à Coragem (...), importa-lhe é que o espectador veja»).

Baierl opõe ao percurso descendente e ao motivo da incorrigibilidade de Courage a aprendizagem e o percurso ascendente da sua protagonista. Enquanto se opusera ao sistema, a vida de Frau Flinz decorre em linha descendente, o que sucede curiosamente ao longo das mesmas doze cenas que constituem a totalidade da crónica brechtiana. Atinge o ponto mais baixo da sua existência quando, abandonada pelos filhos, isolada da comunidade, fica envelhecida e moribunda. Contudo, a posição ideológica de Baierl não permite que a heroína dum peça que se desenrola em solo socialista fique no final presa no seu erro subjectivo. Schievelbusch chama a atenção para o facto de os dramas «oficiais» harmonizantes construírem conflitos apenas com a intenção de os solucionar<sup>67</sup>. Assim sendo, a comédia emancipa-se do hipotexto, e na 13.<sup>a</sup> cena dá-se a peripécia, aquando dum visita inesperada do antagonista. Durante «Die Beichte» («A Confissão») de Weiler (cf. *FF*, 107-112), um longo monólogo de carácter narrativo e reflexivo<sup>68</sup>, Martha Flinz converte-se ao socialismo. A viragem ideológica da protagonista, sinalizada de momento apenas gesticamente — «Frau Flinz greift nach der Lenin-Broschüre» (*FF*, 112) («A Senhora Flinz lança a mão à brochura de Lenine») —, é clara a partir da 14.<sup>a</sup> cena. O texto de Lenine parece ter sido um elixir de vida para a protagonista, fazendo-a ultrapassar a doença e a letargia. O percurso de Frau Flinz torna-se objectiva e subjectivamente ascendente: tendo reconhecido o seu erro — que, de resto, fora muito útil —, rejuvenescida e com maiores

<sup>65</sup> Cf. BRECHT, B. — *Anmerkungen zu 'Mutter Courage ...'*, op. cit., p. 1443: «Solange die Masse das Objekt der Politik ist, kann sie, was mit ihr geschieht, nicht als einen Versuch, sondern nur als ein Schicksal ansehen; ...» (Sublinhado meu).

<sup>66</sup> *Idem, ibidem*, p. 1443.

<sup>67</sup> Cf. SCHIEVELBUSCH — *Op. cit.*, p. 43.

<sup>68</sup> A estratégia de Baierl em não conceder voz a Frau Flinz, além de estar de acordo com a obstinação da protagonista, retira possíveis traços de «pathos» à cena. Que Baierl não está interessado no delineamento de conflitos reais, denota também a forma como o monólogo evolui. Os interesses pessoais de Weiler, que poderiam levar a um conflito interior, não são desenvolvidos nesse sentido.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

possibilidades económicas, evolui rumo ao «happy-end», onde a sua harmonia com o sistema socialista é total. Readquiridas as velhas características de vitalidade, de espírito humorístico e de lógica provocatória, estas são no entanto orientadas em sentido oposto, dado a intenção da protagonista ter sofrido uma modificação radical: enquanto em cenas anteriores provocava transformações sociais contra sua vontade, agora, pela agitação ideológica que faz, «educa» voluntariamente os lavradores com vista à colectivização de terras. A sua ida final para «Wo die Linie gemacht wird» (FF, 118) («Onde a linha é feita») é sinal inequívoco de adesão ao Estado socialista. E a meu ver, a personagem perde nesta cena a comicidade que lhe adinha do espírito de oposição e da discrepância entre as intenções e os resultados. Resta um — eventual — cómico de situação.

Nesta aprendizagem à maneira duma peça edificante («Besserungsstück»), Frau Flinz revela-se como uma figura dinâmica que evolui. Integrando-se e impulsionando conscientemente o socialismo, Martha Flinz, que «perdera» os filhos, «reencontra-os» ao encontrar a grande família socialista — e a felicidade. Realiza-se o que fora anunciado ao prólogo e se mantivera subjacente ao longo da comédia: «..., wie eine Handvoll Leute,/(...)/Vergaßen jenes schlimme Ich — sie sagten Wir.» (FF, 41) («..., como uma mão-cheia de gente/(...)/se esqueceu daquele Eu nocivo — disseram Nós»).

De salientar é, dentro da mundividência da comédia, a função atribuída a Weiler, velho comunista e funcionário do Partido, na viragem ideológica da protagonista. O papel de mentor e condutor conferido àquela personagem/ ao Partido, parece-me por demais revelador da atitude de base de Baiert, que pretende demonstrar, acima de tudo, a identidade de interesses e objectivos do povo e do PSUA, assim como a inevitabilidade da sua aliança. Deste modo, à boa maneira dum drama popular («Volksstück») socialista, não há vencidos nem vencedores<sup>69</sup> — o percurso e interesses dos dois antigos antagonistas confluem, tornando-se estes, segundo H. Kähler, num «herói duplo»<sup>70</sup>.

Inversamente a Brecht e de acordo com o final tradicional da comédia, não persistem perguntas em aberto. Os conflitos solucionam-se estrategicamente, qualquer indício de tragicidade foi esquecido, a harmonia é total. Também a mensagem política é explícita. Por outras palavras, não existe um verdadeiro efeito de estranhamento, a falta de dialéctica é evidente.

Acresce notar que, opondo à heroína negativa que é Mutter Courage uma heroína positiva que aprende e evolui, Baiert estabelece a ligação com duas outras figuras de mãe-viúva brechtianas<sup>71</sup>. Pelagea Wlassowa (*Die Mutter*,

<sup>69</sup> Cf. PROFITLICH, U. — *Heute sind alle guten Stücke Volksstücke — Zum Begriff des sozialistischen Volksstücks*, in «Zeitschrift für deutsche Philologie», 97, 1978, p. 203.

<sup>70</sup> Esta classificação de KÄHLER, H. — (*Überlegungen zu Komödien von Peter Hacks*, in «Sinn und Form», 1, 1972, pp. 399-422), é referida por M. Wein, *op. cit.*, p. 82: «Hermann Kähler ordnet sie (Flinz und Weiler) deshalb (im Zusammenhang mit einer Untersuchung zu Komödien von Peter Hacks) in die Kategorie literarischer, speziell dramatischer 'Doppel-Helden' ein und sieht Fritz Weiler und Frau Flinz als Personalisierung des Verhältnisses zwischen Partei und Volk an.»

<sup>71</sup> Este parentesco literário é apontado por alguns críticos. Cf. p. ex. HINCK, W. — *Das moderne Drama...*, pp. 163-164; BUHL, M. — *Loc. cit.*, p. 28.

1931-32) e Theresa Carrar (*Die Gewehre der Frau Carrar*, 1937) desistem da sua atitude de defesa e tornam-se sujeitos da história<sup>72</sup>. Mas enquanto em Brecht as duas protagonistas adquirem um papel revolucionário, lutando por uma sociedade melhor, Martha Flinz torna-se numa apologista do sistema estabelecido.

Das dissemelhanças apontadas sob o ponto de vista temático e estrutural no delineamento das duas protagonistas resulta, a nível comunicativo externo, um papel divergente reservado ao espectador.

Brecht concebe Mutter Courage de forma a activar não a identificação, mas o distanciamento do público e a apelar à sua capacidade de reflexão e crítica. Esta atitude pretendida não exclui o envolvimento emocional ocasional com a figura. É sabido que Brecht, no seu desejo de apelar a todas as capacidades do público, não punha de parte a categoria da emoção<sup>73</sup>, como atesta a existência de cenas altamente dramáticas. Contudo, o seu efeito no público nunca deverá ser catártico. A atitude final do espectador para com Courage, de quem ora se aproxima, ora se afasta, deve ser de distanciamento crítico.

Para que esta atitude seja uma realidade, Brecht lançou mão de vários recursos: para além de não solucionar a incorrigibilidade de Courage, acentuou até, para a encenação de 1949, os seus traços de maldade<sup>74</sup>; também os diálogos do nível comentador reflexivo, as canções extremamente questionantes na sua relação dialéctica com o estrato dramático, os títulos que abrem um segundo horizonte histórico só acessível ao público, apelam com eficácia ao distanciamento crítico do espectador, para Brecht a única atitude produtiva e a única que implica uma verdadeira fruição artística.

Será o público a completar a crónica através dum trabalho intelectual dialéctico. No seu contrajogo com Courage, é ele que tem de questionar o comportamento da protagonista, condená-la e equacionar — através dos sinais contidos na peça — a solução. Confrontado com a actuação historizada da protagonista, i.é, ligada a determinada época e portanto transitória<sup>75</sup>, o espectador deve concluir que, não sendo também o seu próprio contexto social eterno, porque feito por homens, é necessário transformá-lo. O público tornar-se-á assim, através da participação activa no que vê cenicamente, num agente de mudança.

É notório que Baierl procura transpor para o socialismo o método do teatro brechtiano, como atesta o recurso a diversas estruturas épicas de comunicação. Não concede todavia lugar ao espectador emancipado e crítico que Brecht pressupõe. Já o prólogo dá indicação inequívoca para uma recepção da personagem a uma luz eufórica e Frau Flinz, mesmo nos seus erros, é delineada ao longo da comédia como uma figura susceptível de despertar a simpatia do público socialista. Este — numa fase pretensamente posterior da evolução sócio-histórica —, «sabe» que os erros daquela personagem resultam apenas da obstinação que demonstra em não reconhecer o que para o receptor é

<sup>72</sup> Cf. BRECHT, B. — *Arbeitsjournal*, 2.º vol., p. 578, lançamento de 11 de Julho de 1951.

<sup>73</sup> Cf. BRECHT, B. — *Über eine nichtaristotelische Dramatik* § 3, in B. B — «GW 15», pp. 276-277.

<sup>74</sup> Cf. BRECHT, B. — *Anmerkungen zu «Mutter Courage...»*, op. cit., pp. 1439-1443.

<sup>75</sup> Cf. *supra*, nota 35.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

evidente. A ironia dramática adveniente do maior grau de informação do público em relação à personagem — recurso frequente, aliás, na comédia — conduz a que o espectador se distancie de Frau Flinz numa atitude de superioridade bem-humorada. Mas mesmo este distanciamento para com a protagonista se perde através da solução harmonizante e inverosímil que a comédia fabrica. No final não é pedida ao público uma recepção qualitativamente nova, antes uma identificação passiva com Frau Flinz.

Ao contrário de Brecht, apenas a figura foi questionada — temporariamente — e não a ordem social. E enquanto Brecht apontava para a necessidade duma transformação social no espaço da realidade do espectador, para Baiert é apenas indispensável uma transformação individual, já realizada no espaço intracénico. O «happy-end», reduzindo-se assim a uma confirmação da justa orientação do PSUA, que legitima, contraria qualquer apelo à actividade crítica do espectador. Este deve, interligando a arte com a realidade, reconhecer que necessário é não intervir na harmonia por fim conseguida.

Interessante será verificar que os espectadores/leitores nem sempre reagiram em conformidade com o pretendido, como atesta a história recepcional das duas figuras.

No caso de Brecht, tal sucedeu quer por incompreensão, quer por não aceitação dos princípios do teatro épico-dialéctico: a par da já referida querela de 1949 na RDA, na qual se lamentava a falta de transformação de protagonista, registam-se, aquando da encenação de Zurique, algumas abordagens de críticos ocidentais <sup>76</sup>, em que se acentua a tragicidade do destino de Courage, ilibando-a de culpas que na verdade lhe cabem.

Também em relação a Frau Flinz as opiniões se dividem. Não sucede contudo, como se poderia esperar, que as vozes críticas venham apenas de sectores ocidentais. Aqui são de facto múltiplas e uníssonas quanto à valorização negativa da comédia, que referem aliás sempre superficialmente <sup>77</sup>. Mas também na RDA, após a estreia da peça surge na revista *Theater der Zeit* uma recensão de E.-M. Jäger <sup>78</sup> que, opondo-se à opinião positiva de H. Hoffmann e de M. Linzer <sup>79</sup>, aponta, embora relativando, a fraqueza do terceiro acto e, em especial, da transformação da protagonista. E apesar de nos anos sessenta a tendência global me parecer de aplauso — E. Kühne e H. John encaram o final da comédia como especialmente criador <sup>80</sup> e como uma «solução autêntica» <sup>81</sup> —,

---

<sup>76</sup> Cf. DIEBOLD, B. — «Mutter Courage und ihre Kinder». *Uraufführung der dramatischen Chronik von Bertolt Brecht*, bem como THOMMEN, E. — *Eine Uraufführung von Bertolt Brecht*, in MÜLLER, Klaus-Detlev (Hrsg.) — *Op. cit.*, pp. 53-57 e 58-59 respectivamente.

<sup>77</sup> Cf. p. ex. EMMERICH, W. — *Op. cit.*, pp. 106-107, ou RADDATZ, F. — *Op. cit.*, p. 432.

<sup>78</sup> Cf. JÄGER, Ellen-Maria — *Ein Gegenwartsstück, Das Massstäbe Setzt*, in «Theater der Zeit», 169, 1961, pp. 10-13.

<sup>79</sup> Cf. HOFFMANN, Heinz — *Die Kunst Richtig Zu Leben.*, e LINZER, Martin — *Komik-Parteilichkeit-Wirklichkeit*, in «Theater der Zeit», 16, H. 7, 1961, pp. 11-16 e 16-19 respectivamente.

<sup>80</sup> Cf. KÜHNE, E. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>81</sup> Cf. JOHN, H. — *Loc. cit.*, p. 663: «Frau Flinz kann mit einer *echten Lösung* abgeschlossen werden, als die zentrale Figur gelernt hat, durch bewußtes Handeln die Probleme, die sich aus der Wirksamkeit neuer nichtantagonistischer Widersprüche ergeben, erfolgreich zu bewältigen.» (Sublinhado meu).

já nos anos setenta se verifica, em parte, uma continuação da atitude de abertura manifestada por E. Jäger: o desfecho da peça é sentido como problemático, referindo por exemplo M. Wein um desajustamento entre o final e o que o antecede <sup>82</sup>.

Ao longo deste estudo verificou-se que, dentro da função formativa na linha do socialismo que enforma a comédia, a autor do texto segundo procedeu a uma valorização inequívoca da heroína em relação à sua antecessora hipotextual. Frau Flinz é, na visão marxista ortodoxa de Baierl, uma réplica positiva de Mutter Courage, e como tal reconhecida, mais ou menos abertamente, por alguns críticos literários <sup>83</sup>.

Constatou-se também que as mudanças de estratégia do hipertexto em relação ao hipotexto, colocando-se ao serviço duma transposição temática <sup>84</sup>, resultam redutoras a nível da personagem central. A esta heroína positiva de acordo com os cânones do realismo socialista falta toda a dimensão e complexidade da figura brechtiana. Frau Flinz, funcionalizada no universo dramático para ilustrar a «teoria dos conflitos não antagónicos», fica muito aquém do seu modelo; de facto mais negativa do que Courage, é uma figura primitiva e sem consistência, o que corrobora a opinião de Hinck: «Es wird schwer sein, die Komplexität der Brechtschen Figur (...) wieder zu erreichen.» <sup>85</sup> («Será difícil alcançar novamente a complexidade da figura brechtiana»).

Apesar do que M. Buhl conclui — «Baierl nutzt erfolgreich die Methode Brechts...» <sup>86</sup> («Baierl utiliza com êxito o método de Brecht...») —, talvez o modelo brechtiano seja pouco próprio para um dramaturgo que, embora em teoria adepto da dialéctica, se empenha em não questionar a nova ordem social. O certo é que, dividido entre a necessidade dramaturgica de encontrar conflitos e a posição ideológica de os não querer detectar, Baierl produz uma comédia próxima da dramaturgia tradicional e opõe ao drama popular crítico com dimensão parabólica, que é *Mutter Courage* <sup>87</sup>, um drama popular harmonizante, apologético e propagandístico.

Permanecendo no âmbito da metáfora culinária utilizada por Brecht — «... der Pudding (beweist) sich beim Essen» <sup>88</sup> («A comer é que se prova o pudim») —, *Frau Flinz* revela ser de difícil fruição fora das fronteiras da RDA.

Maria Antónia Gaspar Teixeira

<sup>82</sup> Cf. WEIN, M. — *Op. cit.*, pp. 103-104. Veja-se, como exemplo, ainda MÜLLER-WALDECK, G. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 40. Contudo, esta tendência não parece ser geral, como atesta a opinião, em 1980, de M. Buhl. Cf. B., M. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>83</sup> Cf., a título de exemplo, JOHN, H. — *Loc. cit.*, p. 655, ou ainda RADDATZ, F. — *Op. cit.*, p. 431: Seine 'Frau Flinz' (...) ist eine legitime 'Weiterung' aus Brechts 'Courage'; (...) — es ist die Verlängerung, die 'positive Courage'. («A sua 'Frau Flinz' (...) é um alargamento legítimo da 'Coragem' de Brecht; (...) — é a continuação, a 'Coragem positiva'»).

<sup>84</sup> Para o conceito de transposição temática, cf. GENETTE, G. — *Op. cit.*, p. 238.

<sup>85</sup> HINCK, W. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>86</sup> BUHL, M. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>87</sup> Cf. HINCK, W. — *Art. cit.*, *op. cit.*, p. 162, *passim*.

<sup>88</sup> BRECHT, B. — «Katzgraben» — *Notate*, in B. B. — «GW 16», p. 815.

## POESIA MODERNA E DISSOLUÇÃO

*... ce jeu évanescent de clair-obscur d'une  
matérialité en dissolution ...*

C. BUCI-GLUCKSMANN

*riverrun, past Eve and Adam's, from swerve  
of shore to bend of bay, brings us by a com-  
modius vicus of recirculation back to Howth  
Castle and Environs. ... Til thousandsthee.  
Lps. The keys to. Given! A way a lone a last  
a loved a long the*

JAMES JOYCE

À natureza ambígua e equívoca da modernidade literária corresponde habitualmente uma metalinguagem marcada por alguns equívocos e ambiguidades. O seu terreno mais fértil é sem dúvida o de conceitos como os de «moderno», «modernismo» e «modernista», a que recentemente se associaram os de «pós-modernidade», «pós-moderno», «pós-modernismo» e «pós-modernista». Que sentido poderá ter para nós o primeiro termo da expressão «modernismo e pós-modernismo»<sup>1</sup>, de que o segundo parece sustentar-se de forma cronoparasitária? E em que consistem estas figuras sem contorno, «moderno» e «pós-moderno», expoentes máximos de uma deriva historiográfica condenada à síncope denominativa? Questões problemáticas, a que só é possível responder interrogando-as, e que não é possível interrogar senão do interior da sua própria esfera histórico-conceptual.

Foi Jorge de Sena quem determinou com rigor suficiente os parâmetros e níveis semânticos de «modernidade», «moderno», «modernismo», «modernista», «vanguarda» e «vanguardista»<sup>2</sup>. Para o autor de *Dialécticas da Literatura*, o conceito de «modernismo» reveste-se de um carácter dúplice, recobre

---

<sup>1</sup> O presente trabalho constitui a reelaboração textual de uma conferência proferida no âmbito do ciclo «Caminhos da Linguagem e da Imaginação — Modernismo e Pós-modernismo» (coord. de Fernando Guimarães), Porto, Casa de Serralves, 7-28 de Abril de 1988.

<sup>2</sup> Cf. *Do Conceito de Modernidade na Poesia Portuguesa Contemporânea* (1971), in *Dialécticas Aplicadas da Literatura*, Lisboa, Edições 70, 1978; *Para um Balanço do Século XX — Poesia Europeia e Outra*, in *Dialécticas Teóricas da Literatura*, Lisboa, Edições 70, 1977; *Ensaio de uma Tipologia Literária*, in *id.*; *Sobre o Modernismo*, pref. a *Poesia do Século XX (De Thomas Hardy a C. V. Cattaneo)*, Porto, Inova, 1978; *Sobre o Modernismo*, in *Da Poesia Portuguesa*, Lisboa, Ática, 1959; e *Antigos e Modernos*, in «Grande Dicionário da Literatura Portuguesa e de Teoria Literária» (dir. de João José Cochofet), [Lisboa], Iniciativas Editoriais, 1977, vol. I.

dois grandes níveis de sentido: o *histórico-literário* e o *estético-categorial*. No primeiro nível, «modernismo» constitui uma designação de movimentos ou escolas de coordenadas espaço-temporais definidas. Por exemplo: em Portugal, refere-se ao movimento de *Orpheu* (e também se considera um «segundo modernismo» em relação à *presença*); em Espanha, liga-se à geração de 98; e, em França, coincide com a vaga vanguardista. Ora o termo condensa duas atitudes formais em princípio inconciliáveis: a atitude *pós-simbolista*, que dá continuidade ao decadentismo-simbolismo e ao esteticismo dos finais do século XIX, nela se distinguindo, entre outros, Valéry, Antonio Machado, Gide, Claudel, Cavafy, Rilke, T. S. Eliot, Yeats, Mário de Sá-Carneiro ou Pessoa ortónimo (mas também um Régio do «segundo modernismo»), e a atitude *vanguardista*, essa «ponta de lança» que, do futurismo ao dadaísmo, recusa radicalmente a tradição e promove uma prática semioclasta.

Quanto ao segundo nível, o conceito, de aplicação meramente adjectiva, encerra um valor trans-histórico, uma vez que releva de uma «tipologia literária» estabelecida por «descrição fenomenológica». O «modernista» opõe-se ao «academicista» — e não ao «clássico», ao «barroco», ou ao «romântico». Enquanto o «modernista» desempenha a função de uma subversão *estética*, o «academicista» exerce a função *ética* da preservação de todo um conjunto de valores dominantes. Daí a oposição «modernista» *versus* «academicista» se inscrever no plano da «situação ético-estética»<sup>3</sup>. Neste contexto, um Júlio Dantas, poeta do século XX, habitante do tempo histórico da modernidade, é não um modernista mas um academicista, no que aliás foi consagrado pelo célebre manifesto de Almada Negreiros; e um Camões, poeta do século XVI, é obviamente um modernista, como o são Petrarca, Góngora, Donne, Shakespeare, Goethe, Baudelaire ou Eça de Queirós. E assim por diante, até aos nossos dias, que nos propiciam inúmeros exemplos de vizinhança temporal, à margem de atributos sucessórios ou sucessivos, entre modernistas e academicistas.

Hoje o termo «moderno» vive um destino pródigo sem remissão. O seu valor semântico confunde-se em última instância com o de «contemporâneo», ou com o de «coetâneo»: circula levemente no fraseado cronológico, dissipa-se do seu sentido essencial que o *passant sois moderne* de Baudelaire configurava. Ao «moderno» nada se opõe — a não ser o crónico «antigo» das velhas e novas querelas. Ele está sempre na moda, mas com a particularidade de ele mesmo não estaria sempre na sua moda, mas com a particularidade de ele mesmo não passar de um *efeito*, o *lado moda de um modo de ser*: moderno. O «moderno» é o que passa, pura passagem do passar, que nunca será reconhecido pelo nome fora do tempo da sua manifestação; mas é também o que permanece, de metamorfose em metamorfose, como iminência e fulguração do *instante* na passagem dispersiva de cadeias de formas e figuras<sup>4</sup>. «Moderno» é o que

<sup>3</sup> *Ensaio de uma Tipologia Literária*, in *op. cit.*, pp. 37-38.

<sup>4</sup> Cf. BAUDELAIRE: «Trata-se [...] de retirar da moda o que ela possa conter de poético no histórico, de extrair o eterno do transitório. [...] A modernidade é o transitório, o fugitivo, o contingente, a metade da arte, cuja outra metade é o eterno e o imutável» (*Le Peintre de la Vie Moderne* (1863), in *Oeuvres Complètes*, Paris, Seuil, 1968, p. 553).

Sobre as relações entre o «instante» e a poesia, cf. LOURENÇO, Eduardo — *Tempo e Poesia*, Porto, Inova, 1974, pp. 39 e ss.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

*aparece e parece* — o que desaparece. Enfim, «moderno» é o que não é — o centro dissoluto de uma contradição estrutural e estruturante que transmite à história futura um problema de designação: a designação da modernidade e da variável «pós-modernidade», com todos os seus derivados.

De qualquer maneira, importa salientar que o «moderno», em sentido muito estrito, tem uma presença quase inteiramente anódina no curso histórico. Como indica Jorge de Sena, o «moderno» é «aquele cujo radicalismo estético põe em causa apenas a utilização dos dados culturais, sem alterar fundamentalmente a visão da literatura», enquanto o «modernista» representa «toda uma *situação estética*» que «criticamente põe em causa, para fins estéticos, os dados da consciência, da sensibilidade e da cultura»<sup>5</sup>. Todos somos (ou fomos) modernos, mas nem todos somos (ou fomos) modernistas: sujeitos activos e reactivos da transgressão estética, da deslocação de estruturas e de uma constante reformulação de modelos.

Este tipo de sujeito atingiu no nosso século uma consciência crítica ou crise de consciência de tal modo aguda que em certos casos foi gerador de uma representação-limite: a «vanguarda». «Vanguarda», ainda de acordo com Jorge de Sena, «é propor-se alguém uma superação» do «tempo em que se vive», o tempo sincrónico da «modernidade»<sup>6</sup>. Sabe-se que a vanguarda é a *frente*, militar, literária ou artística, uma força avançada que parte de uma ruptura e de um impulso poderoso em direcção ao «futuro» e ao «excesso», lá onde a negação e a negatividade procuram um sentido positivo e fundador duplamente radical. A ela deve a modernidade esta fórmula brilhante de Octavio Paz: «A modernidade é uma separação. [...] Fiel à sua origem, é uma ruptura contínua, um incessante separar-se de si mesma»<sup>7</sup>. Ruptura intermitente no interior de uma imensa continuidade descontínua, a vanguarda transporta consigo o vírus da sua autodestruição quando o *corte fracturante* se constitui *modelo e convenção* para hostes de discípulos que aplicadamente assimilam e impõem todo um catecismo de «transgressões» ético-estéticas<sup>8</sup>. Nesse caso, regressamos claramente à atitude academicista, e devemos distinguir «vanguarda» como instituição gregária, protocolar e ritual, mesmo folclórica, de «vanguarda» como função interina cuja missão se resume a um simples *gesto* de refração poético-estética, a uma prática significante de subversão e perversão anteriores a qualquer articulado legislativo. Distingamos a miragem da *imagem em movimento*.

### Vias de dissolução

Só parcialmente coincidindo com as vanguardas históricas do primeiro quartel do século XX e com as neovanguardas posteriores à segunda Grande

<sup>5</sup> *Ensaio de uma Tipologia Literária*, in *op. cit.*, p. 37.

<sup>6</sup> *Do Conceito de Modernidade na Poesia Portuguesa Contemporânea*, in *op. cit.*, p. 409.

<sup>7</sup> *Los Hijos del Limo — Del Romanticismo a la Vanguardia*, Barcelona, Seix Barral, 1981, p. 51.

<sup>8</sup> Cf. PAZ, Octavio — *El Ocaso de la Vanguardia*, in *id.*; ORTEGA y GASSET — *El Ocaso de las Revoluciones* (1923), in *El Tema de Nuestro Tiempo*, Madrid, Revista de Occidente/Alianza Editorial, 1981; DEXEUS, Victoria Combalá — *El Descrédito de las Vanguardias*, in AA. VV. — *El Descrédito de las Vanguardias*, Barcelona, Editorial Blume, 1980.



Guerra, esta dinâmica é movida por uma exasperação estética da atitude modernista, que antes do mais se traduz na recusa dos convencionalismos tradicionais, antepassados ou contemporâneos, do princípio da representação (*mimesis*) e do universo discursivo dominante (categorias, hierarquias, etc.), em benefício da libertação e autonomização da arte, da determinação do significado pelo *significante*, do lúdico e do transgressivo, da «arte como combate de formas»<sup>9</sup>. A sua estratégia mais radical centra-se no núcleo de uma incandescência: a transmutação constante da matéria linguística, com uma finalidade desintegradora no campo das matrizes da representação. Experimentação das formas, imaginação do signo e remotivação da linguagem compõem uma espécie de *epistemologia poética da dissolução*, articulada — ou desarticulada — em duas grandes vias: a *via sintáctico-semântica*, que procede à reformulação radical da organização lógico-sintagmática do discurso e da correlação semiótica *significante/significado*; e a *via morfológica*, com incidência directa nas formas unilineares do *significante linguístico*<sup>10</sup>.

A via sintáctico-semântica, radicada na gramática da *sugestão* e na vocação de «*syntaxier*» de um Mallarmé, sem deixar de aderir à descontinuidade discursiva de um Rimbaud, envolve a concorrência de duas linhas de acção:

1. A linha de libertação das formas relativamente às suas funções posicionais na ordem do discurso, que terá os seus limites, por um lado, nas *paroliberti* de Marinetti, exactamente quando os manifestos futuristas proclamam a «destruição da sintaxe», a «imaginação sem fios» e as «palavras em liberdade»<sup>11</sup>, e, por outro, na corrente de *poesia visual* que, partindo modernamente do Mallarmé de *Un Coup de Dés jamais n'Abolira le Hasard*, e atravessando textos de Apollinaire, Ezra Pound, James Joyce e E. E. Cummings, terá as suas expressões mais elaboradas no concretismo brasileiro e no experimentalismo português dos anos 50-60, em que Haroldo de Campos e E. M. de Melo e Castro, respectivamente, lideram um processo de rejeição da «sintaxe discursiva»<sup>12</sup>, de modo tal que «as palavras, destituídas dos ingredientes normais do discurso sintáctico», adquirem «uma projecção no espaço da página abrindo-se num esforço que as esvazia de todos os prévios significados e significações»<sup>13</sup>.

2. A linha de pesquisa de uma relação analógica entre *significante* e *significado* por intermédio da clivagem dinâmica dos dois planos, num permanente *jogo sémico* em sede, por um lado, das experiências interseccionistas

<sup>9</sup> Expressão de ZÉRAFFA, Michel — *Pré-avant-gardes et Avant-gardes: le Tournant Français au XX<sup>e</sup> Siècle*, in AA. VV. — *Les Années Folles, les Mouvements Avant-gardistes Européens/The Roaring Twenties: the Avant-garde Movements in Europe*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1981, p. 10.

<sup>10</sup> Cf. GENETTE, Gérard — «Langage Poétique, Poétique du Langage», in *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, pp. 147-148.

<sup>11</sup> Sobretudo no manifesto *Destruição da Sintaxe/Imaginação sem Fios/Palavras em Liberdade* (1913).

<sup>12</sup> Cf. AA. VV. — *Teoria da Poesia Concreta/Textos Críticos e Manifestos/1950-1960*, São Paulo, Liv. Duas Cidades, 1975, p. 122 e *passim*.

<sup>13</sup> HATHERLY, Ana; CASTRO, E. M. de Melo e — *PO-EX/Textos Teóricos e Documentos da Poesia Experimental Portuguesa*, Lisboa, Moraes, 1981, p. 145 e *passim*.

e surrealistas, e, por outro, das práticas imagistas e metaforistas. Com o interseccionismo e o surrealismo, o significante é apesar de tudo literal, e o efeito poético-figural deriva de associações inesperadas de «planos» ou «realidades distantes» numa mesma superfície sintagmática. A «intersecção de planos» pessoana ou a «imagem-faixa» bretoniana operam a dissolução das estruturas lógico-semânticas não mediante mecanismos de ruptura da unidade sígnica mas pelo recurso a uma sintaxe de conexão analógica de unidades sígnicas em princípio incongruentes, segundo esquemas que cedo se tornam modelos automáticos de previsibilidade semiótica. Não serão de resto muito diversas as trajectórias do imagismo e do metaforismo, que entre nós um Camilo Pessanha e um Eugénio de Andrade conduziram às mais apuradas realizações e que uma abundante produção epigonal reduziu à esfera de um «metaforocentrismo» sob cujo regime os procedimentos tropológicos da metáfora recorrente atingiram elevados níveis de hipercodificação retórica. A deflagração do signo já não resulta de um efeito de mobilidade dos significantes, de sucessivos choques entre cadeias semióticas, mas tão-só de um circuito fechado em que o sentido, à força de dar voltas, ou por simples ligação directa, afrouxa sensivelmente e ocupa o lugar de uma fixação cristalizante. Neste círculo vicioso termina o percurso da dissolução: a dissolução como instabilidade dissolve-se a si mesma como *re-solução* de uma nova estabilidade das formas, e o código de segundo grau incorpora a inscrição de uma sistemática do reversível, o fantasma do *corpo 1*. O sujeito da leitura perde completamente o contacto com o *terceiro termo*, o termo-fronteira de passagem ao infinito do sentido e do desejo.

Por seu turno, a via morfológica contesta liminarmente a base de recursos linguístico-formais: as matrizes unilineares representadas pelos significantes saussureanos, que suportam toda a possibilidade de sentido e a que todo o sentido regressa. O poeta vanguardista elege-as para terreno de aplicação e experimentação a partir do momento em que delas retira a percepção de uma congénita força convencional, semântica, moral e ideológica. Daí o programa-limite: não basta *experimentar* as formas do conteúdo, nem sequer as suas correlações semióticas; impõe-se *experimentar as formas da expressão* como única *maneira radical* de prosseguir o «combate das formas» e a libertação definitiva da linguagem poética. Programa no limite, é certo: a «libertação definitiva» revela-se o ponto de arranque de uma morte da linguagem, uma experiência da metamorfose do significante no *insignificante*, exemplo extremo do *aboli bibelot d'inanité sonore* mallarmeano e da *gloria del niente* barroca.

### Uma retórica periférica

É nos níveis elementares do significante que ocorre o processo de dissolução mais radical, essencialmente comparável ao da decomposição de uma molécula e ao da desintegração do átomo. Desintegração atómica da palavra: desfiguração, refiguração e transfiguração, magia da anamorfose e da metamorfose, esplendor da paródia, retórica do metaplasmo e do neologismo, do anagrama e do paragrama, da homofonia e da homonímia, da colagem e da derivação paronomástica e sintagmática, das composições heteróclitas por

justaposição e por aglutinação, do *mot-valise* e das fusões poliglóticas. Não se trata de uma dissolução sem lei ou exterior a uma codificação retórica. O sujeito da dissolução inscreve-se no centro de uma retórica periférica: a retórica do significante, ou *retórica anfigúrica*, proscribida dos sistemas de tipo clássico mas favorecida pelas mais agudas e engenhosas exaltações de tipo barroco. Por isso este processo *de vanguarda* precede largamente a modernidade histórica, que apenas o intensificou até ao limite dos possíveis, dadas as condições teóricas de que pôde dispor<sup>14</sup>.

Contam-se entre os seus momentos de progressão decisivos: as famosas experiências paródico-macarrónicas dos goliardos, na Idade Média, e as de Tifi Odasi (*La Macharonea*, 1490) e de Merlino Coccaio (*Baldus*, 1517, e *La Moschea*, 1521), no Renascimento italiano, com repercussões em Portugal num Gil Vicente e na *Macarronea Latino-Portuguesa*, inserida no *Palito Métrico* (1746) de António Duarte Ferrão; a teratologia verbal de François Rabelais, através de deformações, hibridismos e invenções lexicais que fixariam, segundo Étienne Souriau, «modelos perpetuamente imitados»<sup>15</sup>; e, finalmente, na literatura inglesa, as ficções de Laurence Sterne, com o romance humorístico *The Life & Opinions of Tristram Shandy* (1759-1767), e de Lewis Carroll, que se notabilizou, com *Through the Looking-Glass* (1871), criando «do outro lado do espelho» o chamado *portmanteau word*, ou *mot-valise*, sintetizador de dois paradigmas semânticos distintos numa só unidade lexical extrínseca às categorizações da língua<sup>16</sup>.

O fascínio pela dimensão estética do significante representa um dos traços mais característicos da modernidade, que os poetas decadentistas-simbolistas assumiram como *ficção do signo*, mas também como *fissão* instauradora do babelismo do nosso tempo. A sobrevalorização das figuras aliterantes e paronomásticas é sobredeterminada por um «estilo da decadência» que persegue «alucinações bizarras» numa ânsia de exprimir «ideias novas» com «formas novas» e «palavras nunca ouvidas», de acordo com a formulação de Théophile Gautier, em 1868, a propósito de *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Este projecto de decomposição verbal será reafirmado, em 1886, por Anatole Baju: «A desejos novos correspondem ideias novas, subtis e matizadas ao infinito. Daí a necessidade de criar vocábulos estranhos para exprimir uma tal complexidade de sentimentos e de sensações fisiológicas»<sup>17</sup>. A partir daqui, e após

<sup>14</sup> Cf. CARLOS, Luís Adriano — *Jorge de Sena e a Escrita dos Limites/Análise das Estruturas Paragramáticas* nos «Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómene», Tese de Mestrado policopiada, Porto, Faculdade de Letras da Universidade do Porto, 1986, pp. 24-72.

<sup>15</sup> *Sur l'Esthétique des Mots et des Langages Forgés*, «Revue d'Esthétique», 18, 1, Paris, 1965, p. 41. Cf. sobretudo o cap. IX de *Pantagruel* (1532) de Rabelais.

<sup>16</sup> Cf. CARLOS, Luís Adriano — *Op. cit.*, pp. 32-33, 40 e 111-113. Sobre o *mot-valise*, ver ainda: KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine — *L'Image dans l'Image*, «Revue d'Esthétique», 1-2, Paris, 1979, p. 202; DELEUZE, Gilles — *Logique du Sens*, Paris, Minuit, 1969, p. 62; GRUPO M — *Rhétorique Générale*, Paris, Seuil, 1982, p. 56; e GUIRAUD, Pierre — *Les Jeux de Mots*, Paris, P. U. F., 1979, p. 66.

<sup>17</sup> «Le Décadent Littéraire et Artistique», 1, Paris, 10 de Abril de 1886; ed. ut.: trad. bras., in TELES, Gilberto Mendonça — *Vanguarda Européia e Modernismo Brasileiro* (Antologia de manifestos), Petrópolis, Vozes, 1983, p. 57.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

Jean Moréas ter proclamado no manifesto simbolista, do mesmo ano, a pesquisa de «vocábulo impoluto»<sup>18</sup>, a problemática da *palavra rara* (neologismo, arcaísmo) atingirá proporções exorbitantes, ao ponto de Paul Adam trazer a lume, pouco tempo depois, sob o pseudónimo de Jacques Plowert, um glossário de iniciação à leitura interpretativa dos termos herméticos<sup>19</sup>. Em Portugal, os efeitos deste processo serão notórios no Eugénio de Castro de *Oaristos* (1890) e no epigonismo nefelibata, que nos proporcionarão estranhos corpos lexicais como, por exemplo, «crucesignatos», «coclear», «queimor», «ascior».

Por um aparente paradoxo, foi a deriva decadentista-simbolista, e não o contexto das vanguardas, que, através de Ângelo de Lima, integrou no modernismo de *Orpheu* o processo de dissolução dos significantes. A convergência da perturbação mental e da bizarría estética no autor de «Edd'ora Addio... — Mía Soave...» engendra efeitos textuais em que o significante da loucura é loucura do significante, falta e vertigem, síncope e derramamento de sentido<sup>20</sup>. Se o carácter insólito de vocábulos e associações internas ainda conserva ressonâncias decadentistas-simbolistas — que por essa altura o alemão Christian Morgenstern rentabilizava numa invenção poética de «línguas» sem precedentes —, a verdade é que já prefigura a pulsão onírica de um curso expressional que Jorge de Sena consideraria «traído» pelo próprio modernismo<sup>21</sup>, porquanto iria conhecer desenvolvimentos ulteriores que nem o Pessoa da *Chuva Oblíqua* nem o Álvaro de Campos mais ousado souberam imaginar. E se Ângelo de Lima representou para os seus «amigos d'Orpheu» uma prática inconsciente e difusa do interseccionismo canónico, de ordem sintáctico-semântica, o certo é que realizaria, numa solidão estética de que o movimento jamais teria consciência crítica, a antecipação magnífica de um *interseccionismo morfológico* a que o irlandês James Joyce daria expressão monumental sobretudo em *Finnegans Wake* (1939).

---

<sup>18</sup> *Le Symbolisme*, «Le Figaro», Paris, 18 de Setembro de 1886; ed. ut.: *id.*, p. 64.

Data igualmente de 1886 a criação do *instrumentismo* verbal, que valoriza os efeitos poéticos das estruturas fónicas, o simbolismo sonoro e a musicalidade, com a 2.ª edição do *Traité du Verbe* de René Ghil.

<sup>19</sup> *Petit Glossaire pour Servir à l'Intelligence des Auteurs Décadents et Symbolistes*, Paris, Vanier, 1888.

<sup>20</sup> Cf. CARLOS, Luís Adriano — *Op. cit.*, pp. 43-44, e *Entre duas Efemérides: Evocação de Ângelo de Lima*, «Crítério», 1, Série Nova, Porto, Maio de 1987, pp. 8-9; e GUIMARÃES, Fernando — *Acerca da Poesia de Ângelo de Lima*, pref. a *Poesias Completas* de Ângelo de Lima, Porto, Inova, 1971.

<sup>21</sup> Posf. a *Metamorfozes* seguidas de *Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena*, Lisboa, Moraes, 1963, p. 133. É sabido que Ângelo de Lima interessou aos modernistas de *Orpheu* menos pelos aspectos românticos e decadentistas-simbolistas da sua poesia do que por uma certa sintonização com as frequências paullistas e interseccionistas que o seu discurso obsidiante e fragmentário permitia entrever. Mas foi precisamente esse *menos* o que afinal mais pesou na sedimentação de um grande equívoco histórico. De Ângelo de Lima diria mais tarde Fernando Pessoa: «não sendo nosso, todavia se tornou nosso» (*Nós os de «Orpheu», «Sudoeste»*, 3, Lisboa, Novembro de 1935; ed. ut.: PESSOA, Fernando — *Páginas de Doutrina Estética* (sel., pref. e notas de Jorge de Sena), Lisboa, Inquérito, 1947, p. 212).

Muito diverso é o exemplo das vanguardas europeias contemporâneas de *Orpheu*, particularmente preocupadas com a desagregação do significante. Marinetti, ao orientar o futurismo num sentido sintáctico-semântico, reserva contudo no seu plano de intenções teoréticas algum espaço para a máquina morfológica da expressão. Depois de sobre esta matéria — se exceptuarmos a abolição de determinadas partes do discurso — ter mantido total silêncio, tanto em *Fundação e Manifesto do Futurismo* (1909) como no *Manifesto Técnico da Literatura Futurista* (1912), anuncia e promove, com *Destruição da Sintaxe/Imaginação sem Fios/Palavras em Liberdade* (1913), a instauração de uma «ortografia livre e expressiva» ou «nova ortografia» complementar da libertação sintáctica das palavras por acção de mecanismos de deformação-remodelação formal, isto é, de uma retórica do metaplasmo: «a nossa ebriedade lírica deve livremente deformar, remodelar as palavras, cortando-as, aumentando-as, reforçando-lhes o centro ou a extremidade, aumentando ou diminuindo o número de vogais e de consoantes»<sup>22</sup>. Também Apollinaire não ultrapassa o plano das intenções quando emite em Paris o «manifesto-síntese» do cubismo e do futurismo, *A Antitradição Futurista* (1913), onde aproxima as fórmulas «palavras em liberdade» e «invenção de palavras», repudia os «Léxicos» constituídos e encena a exaltação do «Trampolim lírico das línguas»<sup>23</sup>.

Só na versão russa do futurismo, o cubofuturismo, encontramos uma concretização original e engenhosa do projecto. Nils Ake Nilsson considera mesmo que «o contributo mais original do futurismo russo à vanguarda europeia é provavelmente [...] a sua experimentação com poemas sonoros, a sua 'linguagem transracional' ('zaumnyi iazyk'), uma linguagem que era para ser compreendida com a intuição, mais do que com a razão»<sup>24</sup>. No célebre manifesto de 1912 *Uma Bofetada no Gosto do Público*, Maiakovsky, Khlebnikov, D. Burliuk e Alexandr Kruchênik reivindicam quatro «direitos» dos poetas, entre os quais o de «ampliar o volume do vocabulário com palavras arbitrarias e derivadas» e o de «odiar sem remissão a língua que existiu antes de nós»<sup>25</sup>. Mas é Khlebnikov quem institui a «soberania do significante»<sup>26</sup> e investe seriamente no nível atómico da palavra. A sua «escrita sonora», aliterativa e sinestésica, relewa da concepção do «som» como «nome elementar» da língua: tendo a linguagem sido desenvolvida a partir de «algumas unidades fundamentais do alfabeto», o poeta deve fundar a demanda da «língua universal», ou «língua do futuro», numa combinação livre dos sons<sup>27</sup>. Essa língua

<sup>22</sup> In AA. VV. — *Antologia do Futurismo Italiano/Manifestos e Poemas* (introd. de José Mendes Ferreira), trad. port., Lisboa, Vega, 1979, p. 134.

<sup>23</sup> In *id.*, pp. 136-139.

<sup>24</sup> *The Roaring Parnassus: Art and Revolution in Russia*, in AA. VV. — *Les Années Folles...*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>25</sup> In TELES, Gilberto Mendonça — *Op. cit.*, p. 127. Terceiro e quarto «direitos», estritamente de ordem ética: «repelir com horror da própria frente altaneira a coroa daquela glória barata que fabricastes com as escovas de banho» e «estar fortes sobre o escolho da palavra 'nós', num mar de assobios e de indignações» (*id.*, p. 128).

<sup>26</sup> TODOROV, Tzvetan — *O Número, a Lera, a Palavra*, in *Poética da Prosa*, trad. port., Lisboa, Edições 70, 1979, p. 204.

<sup>27</sup> KHLEBNIKOV, Vélimir — *Livre des Préceptes-II* (trad. fr.), «Poétique», 2, Paris, 1970, pp. 239 e 248.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

mítico-poética será o *zaum'*, espaço seminal da «verbocriação», linguagem «ritmada e musical a meio caminho dos vocalismos infantis e da glossolalia mística»<sup>28</sup>.

Numa direcção ainda mais radical, temos o «grande espectáculo do desastre», da «decomposição» e do «nada» protagonizado pelos dadaístas, sobretudo em França e na Alemanha. O projecto de Tristan Tzara, que podemos resumir na frase «*desordenar o sentido*»<sup>29</sup>, expande-se através de inúmeras proposições teóricas e amplifica-se nas várias técnicas formais do movimento: a «colagem», o «poema visual», o «poema simultâneo» e o «poema fonético». Interessa-nos o «poema fonético». Criado por Hugo Ball e cultivado por Tzara, Hans Arp, Raoul Hausmann e Kurt Schwitters, entre outros, explora livremente sons e ritmos da linguagem, sem qualquer intenção de sentido global. Eis um depoimento significativo de Ball: «Inventei um novo género de versos, versos sem palavras ou poemas fonéticos, em que o balanceamento das vogais é calculado e distribuído apenas segundo o valor do começo da série fónica»<sup>30</sup>. Na prática — v. g. os casos de Hausmann e Schwitters —, o «poema fonético» resulta de meras repetições de sons compondo uma *notação do insignificante combinatório* que aspira a transformar-se em «partitura musical»<sup>31</sup>.

Já foi dito que a seguir ao dilúvio de Dada veio o surrealismo. Com efeito, este movimento estético recupera a totalidade do significante e as estruturas formais do discurso. A sua revolução é semântica — e não morfológica, nem sintáctica *stricto sensu*. Todavia, André Breton, no texto tardio *Do Surrealismo em suas Obras Vivas* (1953), reclama para si uma tradição moderna que parte de Lautréamont, Rimbaud, Mallarmé e Lewis Carroll, e que prossegue por «tentativas» como as «palavras em liberdade» do futurismo, as aniquilações dadaístas, «a actividade de ‘jogos de palavras’ mais ou menos ligada à ‘cabala fonética’ ou ‘linguagem dos pássaros’» de Jean-Pierre Brisset, Raymond Roussel, Marcel Duchamp e Robert Desnos, e ainda «o desencadear de uma ‘revolução da palavra’ (James Joyce, E. E. Cummings, Henri Michaux) que não podia deixar de levar ao ‘letrismo’»<sup>32</sup>. O aparecimento tardio destas considerações nos textos teóricos de Breton faz transparecer um interesse mínimo — ou quase nulo — da ortodoxia surrealista pela libertação morfológica da linguagem poética, que ficaria a cargo de dissidentes e heterodoxos como Desnos (na esteira de Alfred Jarry e de Max Jacob) ou Michaux, Michel Leiris, Prévert, Artaud e Queneau. Aliás, se focarmos o caso português, de posicionamento histórico tardio ou diferido, verificaremos escassas manifestações pontuais desta problemática:

---

<sup>28</sup> PRIGENT, Catherine — Introd. a *La Création Verbale*, trad. fr., Paris, Christian Bougois Editeur, 1980, p. 9.

<sup>29</sup> TZARA, Tristan — *Dada/Manifeste sur l'Amour Faible et l'Amour Amer*, in *Sept Manifestes Dada/Lampisteries*, Paris, Ed. Jean-Jacques Pauvert, 1978, p. 60.

<sup>30</sup> *A Fuga do Tempo*, in AA. VV. — *Dada/Antologia Bilingue de Textos Teóricos e Poemas* (org., trad. e pref. de Teolinda Gersão), Lisboa, Publ. Dom Quixote, 1983, p. 64.

<sup>31</sup> Cf. GERSÃO, Teolinda — Pref. a *id.*, p. 38, e, em especial, os «poemas fonéticos» de Hausmann e de Schwitters, pp. 129 e 150-151, respectivamente.

<sup>32</sup> In BRETON, André — *Manifestos do Surrealismo*, trad. por., Lisboa, Moraes, 1979, pp. 349-350.

a obsessão de António Maria Lisboa pelas «palavras mágicas» e pelos jogos de «Cabala Fonética»<sup>33</sup>; as invenções lexicais de Mário Cesariny de Vasconcelos nos poemas «Ditirambo», «O Al Mirantexugo» e «A Cabeça de Alcaifaz/(Sismo)», iniludivelmente marcadas por uma função cripto-interventiva<sup>34</sup>; e o ludismo verbal de raiz satírica com que Alexandre O'Neill percorre um imenso labirinto de homonímias, trocadilhos, anagramas, deformações e intersecções à maneira do *mot-valise*<sup>35</sup>.

Porém, as considerações tardias de Breton não são de todo inocentes, na medida em que visam obter efeitos de correcção retroactiva num domínio subitamente valorizado pelas produções de Joyce e pelo recém-criado movimento letrista. Era recente a edição integral de *Finnegans Wake* (1939), que tivera discreta divulgação por fragmentos sucessivos entre 1924 e 1938, período coincidente com o ciclo histórico do surrealismo. De *Ulysses* (1922) a *Finnegans Wake*, Joyce dera viva voz ao inconsciente da linguagem, invadira o espaço onírico de um modo hipersurrealista e administrara magistralmente o valor acrescentado de uma inesgotável economia de dissoluções verbais e textuais: efeitos homonímicos e onomatopaicos, deformações e compressões, lapsos significativos e neologismos, composições a partir do grego e fusões de pelo menos dezassete línguas. Um «verdadeiro alquimista do léxico»<sup>36</sup>, que soubera, como ninguém, «fundir o dicionário moderno, convertê-lo em plasma proteico e reinstaurar a 'gênese e a mutação da linguagem'»<sup>37</sup>.

Quanto ao letrismo, surgira oficialmente em 1947, na mesma cidade de Paris, e o seu criador, o romeno — como Tzara — Isidore Isou, a par de Maurice Lemaitre, Gabriel Pomerand, Bernard Lecomte, etc., passara um público atestado de óbito aos surrealistas, que não teriam «mais nada a dizer»<sup>38</sup>. Isou autoproclamara-se «o último destruidor»<sup>39</sup> e anunciara uma «poesia das *letras*, novo

<sup>33</sup> *Poesia de António Maria Lisboa*, Lisboa, Assírio e Alvim, 1977, p. 91.

<sup>34</sup> O primeiro poema pertence a *Pena Capital*, Lisboa, Contraponto, 1957, e os restantes, a *Alguns Mitos Maiores Alguns Mitos Menores Propostos à Circulação pelo Autor* (1958), in *Poesia/1944-1955*, Lisboa, Delfos, s. d. [1968]. São de salientar, entre outros, os seguintes significantes: «maresperantototémico», «lâbioquímia», «ársgríma», «Faz sismo», «caifascismo», «caifazcismação», «sufixismar».

<sup>35</sup> Sobretudo em *Poemas com Endereço*, Lisboa, Moraes, 1962, e *Feira Cabisbaixa*, Lisboa, Ulisseia, 1965.

<sup>36</sup> CAMPOS, Augusto de; CAMPOS, Haroldo de — *Panorama de Finnegans Wake*, São Paulo, Perspectiva, 1971, p. 22.

<sup>37</sup> CAMPBELL, Joseph; ROBINSON, Henry Morton — *Introdução a um Assunto Estranho*, cit. por *id.*, p. 107.

<sup>38</sup> *Document*, «*Front de la Jeunesse*», 10, Paris, 1956, transcr. por CURTAY, Jean-Paul — *La Poésie Lettriste*, Paris, Seghers, 1974, p. 326. São abundantes as referências negativas a Breton e ao surrealismo. Data de 1946 a declaração: «A poesia surrealista já morreu [...]» (*Principes Poétiques et Musicaux du Mouvement Lettriste*, «La Dictature Lettriste», Paris, 1946, transcr. por *id.*, p. 312). Uma das primeiras manifestações públicas dos letristas, em 8 de Janeiro de 1946, foi marcada por um confronto verbal violento entre Pomerand e Isou, por um lado, e Michel Leiris, por outro (cf. *id.*, pp. 13-14).

<sup>39</sup> *Introduction à une Nouvelle Poésie et à une Nouvelle Musique*, Paris, Gallimard, 1947, p. 38.

elemento aparecido depois de dois mil anos de poesia-em-palavras»<sup>40</sup>, fundada numa atitude radicalmente antilexical que captasse as «infra-realidades» através de «letras», gritos, ruídos e outras entidades mínimas de um lirismo pré-verbal combinatório. No fundo, o «período do Alfabeto» vivia ainda o milenar objectivo mítico, intensificado por Khlebnikov, da criação de uma «língua fonética» universal: «Trata-se de fazer da poesia uma linguagem sintética. O alfabeto é uma linguagem que exprime tudo ao mesmo tempo. [...] O letrista deve criar uma língua numa letra. No alfabeto encontra-se o elemento original da poesia, que é o Verbo»<sup>41</sup>. O «poema letrista», as «sinfonias vocais», a «*opéra lettrique*», a «notação hipergráfica», o «lirismo infinitesimal» (ou «afonismo», ou «a-letrismo», recitação muda, inscrição do inaudível) e o «poliautomatismo» seriam os géneros mediadores da metamorfose da «nova poesia» numa «nova música»<sup>42</sup>. Compreende-se pois a observação de Breton («... que não podia deixar de levar ao 'letrismo'»), numa altura em que Isou preparava o terreno para o florescimento de uma segunda geração letrista, provocado no dealbar da década de 60 por Roland Sabatier, François Poyet, Jean-Paul Curtay, Antoine Grimaud e Pierre Jovet, reunidos em torno da divisa isouiana e hiperbarroca «concretizar o silêncio; escrever os nada»<sup>43</sup>.

### O nulo e o infinito

Assiste-se nos primeiros anos de 60 ao aparecimento da mais preciosa pérola do anfigurismo: *Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena*, de Jorge de Sena, que estão para *Finnegans Wake* tal como uma miniatura lírica está para um colosso romanesco<sup>44</sup>. A primeira leitura dos sonetos é inevitavelmente a leitura do não-sentido: «Dentífona apriuna a veste iguana». Não podendo ser outra coisa senão uma leitura de tipo impressionista, suscita em nós a impressão de que quase todas as palavras resultam de uma invenção lexical arbitrária apenas regulada por dispositivos de carácter musical. Mas a série poemática pressupõe códigos de leitura mais elaborados e complexos, em função do conhecimento-reconhecimento de uma tradição periférica subjacente e de um trabalho de análise que determine os seus modos específicos de funcionamento textual.

Jorge de Sena não se limita a operar a síntese intertextual da referida tradição. Ao invés, procura a síntese dialéctica de dois limites, de duas tradições fundamentais: a do lisível e a do ilisível, a do código e a do anticódigo (isto é: do código do anticódigo), a de uma atitude clássica e a de uma atitude barroca conduzidas ao extremo da expressão num equilíbrio tenso de macro- e micro-estruturas formais e temáticas. O número de palavras geradas por invenção

<sup>40</sup> CURTAY, Jean-Paul — *Op. cit.*, p. 19.

<sup>41</sup> ISOU, Isidore — *Introduction...*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>42</sup> Cf. *id.*, pp. 197-257.

<sup>43</sup> *Le Manifeste de la Poésie Lettriste* (1942), in *id.*, p. 17.

<sup>44</sup> Escritos no Brasil em 1961 e publicados em 1962 na revista dos concretistas brasileiros *Invenção*, 2, São Paulo, 2.º trimestre, os sonetos teriam edição portuguesa em 1963, coroando o conjunto de poemas de significativo título *Metamorfozes* (*op. cit.*).



absoluta é mínimo (oposto a um grau máximo de ilusão): as 255 unidades significantes distribuem-se por formas correntes, nomes próprios ou epítetos ligados a figuras mitológicas, palavras raras e arcaísmos, conectores sintácticos e configurações semi-reconhecíveis, portadoras de morfemas e de fragmentos verbais da língua portuguesa e de línguas clássicas como o latim, o grego e o sânscrito. A circulação do sentido depende de um processo associativo gradual aos níveis fémico, fonemático, morfemático, lexical, sintáctico e discursivo, segundo esquemas distributivos e integrativos. Assim, o sujeito da leitura deve converter-se em sujeito-objecto de uma intensa anamorfose-metamorfose da linguagem e circular muito para além do plano de superfície das unidades isoladas, de encontro a uma dinâmica profunda de escalas de níveis semióticos, desde os infralinguísticos, como o simbolismo sonoro, até aos translinguísticos, como as associações paradigmáticas e sintagmáticas (a estrutura lógico-formal do soneto, a estrutura rítmica do decassílabo, o sistema de previsibilidades do género lírico, a mitologia grega, a representação pictórica de Vénus-Afrodite por Botticelli, a concepção platónica do amor em *O Banquete*, e, bem entendido, as organizações e correspondências internas)<sup>45</sup>. O poeta declarou ter pretendido obter deste modo «um paroxismo de expressão erótica, em que a sugestão sonora e associativa atingisse o máximo de repercussão mítica», deixando as palavras de «significar semanticamente, para representarem um complexo de *imagens* suscitadas à consciência liminar pelas associações sonoras» e para adquirirem, na sua «intensidade alucinatória», uma «autonomia rítmica» em que «o gesto imaginado valha mais que a sua mesma designação»<sup>46</sup>.

Com os *Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena* a poesia da modernidade conhece a experiência de uma tensão exemplar entre o programa de «dissolução das formas constituídas»<sup>47</sup> e o programa de reconstituição das formas dissolutas.

<sup>45</sup> CARLOS, Luís Adriano — *Jorge de Sena e a Escrita dos Limites...*, op. cit., pp. 73-166; *O Discurso Erótico nos «Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena»*, «Quaderni Portoghesi», 13-14, Pisa, Primavera-Outono de 1983; *Metamorfozes do Signo e uma Supra-metamorfose de Jorge de Sena*, «Cruzeiro Semiótico», 2, Porto, Janeiro de 1985 (ou: *Metamorfosis del Signo y una Supra-metamorfosis de Jorge de Sena*, trad. esp., in AA. VV. — *Investigaciones Semióticas-I*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1986). Cf. ainda: CARVALHO, Rómulo de — *Reflexos Literários das Investigações Científicas sobre a Linguagem*, «O Comércio do Porto», Porto, 12 de Janeiro de 1965, pp. 5-6; MARTINHO, Fernando J. B. — *Uma Leitura dos Sonetos de Jorge de Sena*, in AA. VV. — *Studies on Jorge de Sena*, Santa Barbara, University of California/Bandanna Books, 1981, pp. 77-78; FAFE, José Fernandes — *A Modernidade na Poesia Portuguesa Contemporânea*, Lisboa, Iniciativas Editoriais, 1980, pp. 36-38; e LEAL, Ana Maria Gottardi — *Jorge de Sena/A Modernidade da Tradição*, Tese de Doutoramento policopiada, São Paulo, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da Universidade de São Paulo, 1984, pp. 153-161.

<sup>46</sup> Carta a José Blanc de Portugal, datada de Assis (Brasil), 14 de Maio de 1961 (transcr. parcialmente em CARLOS, Luís Adriano — *Jorge de Sena e a Escrita dos Limites...*, op. cit., pp. 22-23); e *Jorge de Sena sobre os «Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena»*, excerto da carta, datada de Araraquara (Brasil), 5 de Junho de 1962, que acompanhou os poemas em *Invenção*, rev. ci., pp. 73-74 (transcr. parcialmente no posf. a *Metamorfozes...*, op. cit., pp. 132-133).

<sup>47</sup> Expressão de BATAILLE, Georges — *O Erotismo/O Proibido e a Transgressão*, trad. port., Lisboa, Moraes, 1980, p. 19.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

O significante é, como se sabe, a possibilidade de produzir sentido. Por sua parte, o significante poético é a possibilidade de *dividir e multiplicar* o sentido, de o dissolver até à anulação e ao esvaziamento semiótico, mas apenas como *efeito* retórico, *virtualidade* semântica e *movimento* multidireccional. A zona limítrofe do signo dissoluto é a *zona do zero* — do nulo e do infinito.

*Luís Adriano Carlos*

---

<sup>48</sup> Além dos sonetos a Afrodite, Jorge de Sena escreveu seis outros poemas que sublinham a passagem da «zona do infinito» para a «zona do nulo»: «Colóquio Sentimental em duas Partes» (1961), «Na Transtornância...» (1961), «Anflata Cuanimene...» (1963), «Aflia...» (1967), «Atia Cuf...» (1963) e «Petrina, Sanguílicia...» (1971). A quebra de tensão é nítida, de tal modo os textos quase carecem de suportes semânticos susceptíveis de uma reactivação da energia significante.

Desde então, muitas mais tentativas têm sido feitas neste domínio de experimentação verbal, mas sem lograrem aproximar-se do que é já considerada a obra-prima do género, os *Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena*. Apesar de tudo, não pode passar sem referência um conjunto poético de E. M. de Melo e Castro, *Corpos Radiantes*, Lisboa, & Etc., 1982, que, por se estruturar como *espaço de tensão* semiótica, apresenta uma original textualidade (e metatextualidade) onde a dissolução do significante se faz significante da dissolução.

## COMPARAISON DE BILANS DE LANGAGE EN PORTUGAIS, CASTILLAN, CATALAN

«Extension et approfondissement des bilans de langage européens»<sup>1</sup> concernait les récits effectués par des enfants de 4ème primaire dans différentes villes européennes et dans des classes de l'enseignement public que les directeurs avaient aimablement mises à notre disposition.

Cette recherche portant sur le langage nous paraissait et nous paraît *très importante* dans le cadre de la mise en place de la CEE en 1992.

De plus, si nous avons choisi les récits effectués en 4ème primaire, c'est qu'il s'agit d'une classe difficile, la rapidité étant exigée à ce niveau.

Ainsi ont été étudiés, à Paris, Londres, Munich, Turin, Barcelone et Porto, les récits oraux et écrits de 60 enfants dans chaque ville.

Soit 1440 récits réalisés en français, anglais, allemand, italien, espagnol et portugais.

Dans chaque ville, l'une de nous, Andrée Girolami-Boulinier, connaissait des professeurs et des orthophonistes, qui l'ont accueillie avec une grande gentillesse et ont accepté d'effectuer avec elle la traduction *littérale* et non littéraire de l'oral et de l'écrit, ceci pour permettre des comparaisons efficaces.

Nous n'avons aucunement cherché à faire de statistiques du point de vue des langues considérées, mais dans les villes où nous avons prospecté l'échantillon de population était regardé comme représentatif. Et même à Barcelone, quand Andrée Girolami-Boulinier a rassemblé les récits des 60 enfants, l'école concernée était située dans un quartier où la population était constituée d'élèves qui, étant donné l'origine de la famille, parlaient en principe le castillan.

Mais à ce moment-là des personnalités de Barcelone ont demandé s'il n'était pas possible d'étudier des récits effectués en catalan. Et il a été proposé de choisir les classes d'une école privée de 800 élèves, où étaient étudiés le catalan

---

<sup>1</sup> Conférence faite à Bordeaux par A. Girolami-Boulinier le 11/3/88 et publiée dans *Eidolon* (voir GIROLAMI-BOULINIER, A. — *Extension et approfondissement des bilans européens de langage*, in «*Eidolon*», Univ. de Bordeaux III, 34, 1988, pp. 409-434). Publication parue en italien (voir GIROLAMI-BOULINIER, A. — *Estensione ed approfondimento dei bilanci europei sul linguaggio*, in «*Pedagogia Clinica*», 5, 1988, pp. 3-7) et en français, à Porto (voir GIROLAMI-BOULINIER, A.; PINTO, M. da Graça — *Extension et approfondissement des bilans européens de langage*, in «*Revista da Faculdade de Letras do Porto*» *Línguas e Literaturas*, Universidade do Porto, II Série, Vol. V — Tomo 1, 1988, pp. 157-171).

La recherche effectuée para Maria da Graça Pinto concerne le projet IB: Centro de Linguística da Universidade do Porto — Instituto Nacional de Investigação Científica.

et le français. A. Girolami-Boulinier a accepté cette proposition et elle est retournée à Barcelone pour rassembler le corpus catalan.

Il nous a alors paru intéressant de comparer les réalisations effectuées en portugais, castillan et calatan, étant donné certaines similitudes officiellement et officieusement constatées.

#### Rappel des épreuves utilisées

Il s'agit des deux histoires en images proposées chaque fois<sup>2</sup> et racontées individuellement par les enfants à l'oral, puis à l'écrit, sans aucune intervention du testeur, qui dit seulement «Raconte».

##### 1ère histoire:

Un homme prend un verre, assis devant une table.  
La pluie se met à tomber.  
L'homme reste un moment sous la pluie.  
Puis il s'en va en prenant la table comme parapluie.

##### 2ème histoire:

Un homme essaie de fermer une caisse trop pleine.  
Quand il cloue d'un côté, l'autre côté se relève.  
Alors il met une pierre comme contrepoids.  
Mais, quand il tape, il reçoit la pierre sur la tête.

Nous allons étudier successivement la compréhension, puis l'expression dans les trois groupes.

#### Étude de la compréhension

Nous distinguons la compréhension générale et la compréhension-évo-cation des détails. (Voir annexe 1).

En compréhension générale (C.C.), nous avons retenu 4 idées principales:

- 1) parce que la pluie continue à tomber,
- 2) l'homme prend la table comme parapluie.
- 3) Parce que la caisse est trop pleine,
- 4) l'homme reçoit la pierre qu'il avait mise comme contrepoids.

---

<sup>2</sup> Voir GIROLAMI-BOULINIER, A. — *Compréhension et expression chez l'enfant et l'adolescent à partir de deux épreuves de langage oral et écrit*, in «Revue de laryngologie, otologie, rhinologie», Bordeaux, 1979, 7-8, pp. 419-447; «Premiers pas» pour un bilan international de langage, in «Réed. Orth.», 122, 1981, pp. 521-525; *Premiers pas pour un bilan international de langage*, Société Française de Phoniatrie, 30/9/1982; *Les niveaux actuels dans la pratique du langage oral et écrit*, Paris, éd. Masson, 1984, 254 p.

PINTO, M. da Graça L. C. — *Primeiros contributos para um estudo da expressão e da compreensão na criança com base em provas de linguagem oral e escrita*, in «Revista da Faculdade de Letras do Porto, Línguas e Literaturas, Universidade do Porto, II Série, Vol. II, 1985, npp. 251-275.

GIROLAMI-BOULINIER, A.; LUX, F.; PINTO, M. da Graça; VOISEUX, F. — *Bilans de langage européens*, in «Folia Phoniatica», 39, 1987, pp. 244-249.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

Les moyennes respectives sont voisines, avec une légère progression des portugais aux castillans et aux catalans (70 %, 73 %, 75 %). Les différences viennent essentiellement de ce que certains enfants portugais confondent la table et un parapluie et que certains catalans remarquent que la caisse est trop pleine, tandis que castillans et portugais ne le constatent guère.

En compréhension-évoquant des détails (C.E.D.), nous avons retenu 10 détails pour l'histoire du Café:

- 1-2-3 = personnage — cadre — action
- 4-5 = apparition de la pluie — réaction du personnage
- 6-7 = continuation de la pluie — réaction du personnage
- 8 = il continue à boire
- 9-10 = il prend la table pour parapluie et part.

et 9 détails pour l'histoire de la Caisse:

- I-II = l'homme tape — il veut fermer
- III = la caisse est trop pleine
- IV-V = un côté tapé — l'autre se relève
- VI-VII = il met une pierre — comme contrepois
- VIII-IX = il tape — et reçoit la pierre

Les moyennes respectives sont encore voisines et dépendent un peu de ce que les enfants jugent utile d'évoquer, sauf quand ils «ouvrent» ou «fabriquent» la caisse ou quand ils ne saisissent pas que la caisse est trop pleine. Elles sont pour portugais, castillans et catalans, de 62 %, 65 % et 69 % à l'oral et de 60 %, 64 % et 65 % à l'écrit.

Dans la première histoire, le personnage, la pluie et le fait de prendre la table comme parapluie sont identifiés par la plus grande partie des individus et dans la deuxième histoire, 90 % à 100 % des élèves remarquent le fait que, l'individu ayant tapé d'un côté, l'autre côté se relève, l'apparition de la pluie et le fait que l'individu tape et reçoive la pierre (voir annexe 2).

Tels quels ces résultats sont tout à fait comparables et permettent de constater le niveau d'un élève de 4<sup>e</sup> primaire à partir du groupe considéré.

### Étude de l'expression

La *moyenne du nombre de mots* (Annexe 3) augmente des récits portugais aux récits castillans et catalans (87, 91 et 110 mots à l'oral et 77, 89 et 97 mots à l'écrit).

Les récits portugais sont plus courts, l'expression s'embarasse moins de détails, tandis que castillans et surtout catalans sont plus bavards. Cependant les moyennes du nombre de structures syntaxiques sont très voisines à l'oral (autour de 12 structures) et tout à fait les mêmes à l'écrit (11 structures), si bien que le nombre de mots par structure est de 7, 8, 9 mots respectivement à l'oral comme à l'écrit (voir annexe 4).

Il faut en outre remarquer que dans les récits portugais se présente souvent la contraction de la préposition avec le déterminant ou le pronom et

que les catalans ont besoin fréquemment des pronoms «se» et «li» se rapportant au verbe pour préciser leur pensée.

La répartition des structures syntaxiques est du même ordre dans les trois groupes. (Voir annexe 5). Par contre la proportion de groupes-verbes se rapportant au verbe-noyau de la structure est sensiblement plus importante en castillan et catalan (de 29 % à 30 %) contre 24 % en portugais. En retour la proportion de groupes-noms est plus importante en portugais (63 %) contre 57 % et 53 % en castillan et catalan, ce dernier ayant un peu plus de groupes-pronoms que les autres (18 % à l'écrit contre 13 %) (voir annexe 6).

Nous avons ensuite voulu comparer le vocabulaire et pour ce faire nous avons séparé les mots contenus dans les récits en mots lexicaux et mots grammaticaux. Mais il nous a semblé utile de nous servir des listes de fréquence et de retirer de l'ensemble en particulier les déterminants, pronoms, prépositions, charnières constamment utilisés et les verbes auxiliaires et semi-auxiliaires.

Restent donc quelques mots grammaticaux plus rares (adjectifs ou pronoms, prépositions et subordonnants, adverbes, qui ne sont pas termes dans la phrase, et charnières). Et nous avons pu alors recenser les mots lexicaux et étudier le rapport des mots lexicaux différents sur le total des mots utilisés par chaque enfant, ce qui constitue leur richesse lexicale.

Cette richesse lexicale est respectivement en

	portugais,	castillan,	catalan,	
de	28 %	26 %	26 %	en langage oral
et de	29,5 %	26 %	28 %	en langage écrit

Nous avons étudié la répartition de ces mots entre noms, verbes, adjectifs, adverbes. Elle est du même ordre dans les 3 groupes: 46 % à 47 % de noms, 40 % à 43 % de verbes et très peu d'adjectifs et d'adverbes (voir annexe 7).

*N.B.*—Nous nous sommes posé un problème à propos du verbe «prendre» (faisant partie des verbes très utilisés en français). Il ressort de notre analyse que les enfants utilisent électivement d'une part «pegar» (portugais), «cogere» (castillan) et «agafar» (catalan) en parlant des objets et d'autre part «tomar» (portugais et castillan) et «prendre» (catalan) en parlant de la boisson. Devant la variété de la distribution constatée, nous avons laissé les 5 verbes parmi les mots lexicaux recensés.

### Particularités

Nous avons repris les particularités qui avaient paru intéressantes dans notre comparaison d'enfants terminant la 4ème primaire dans 6 pays européens.

#### 1) La phrase d'introduction des deux récits (Annexe 8).

Ces phrases se partagent entre phrases constituées, présentations avec être, présentations avec avoir et syntagmes.

Les introductions catalanes à l'oral comportent beaucoup moins de phrases constituées (16 %) que les récits castillans (33 %) et les récits portugais (56 %). Et, si la proportion des phrases constituées chez les catalans rejoint à l'écrit les castillans (37 % c/ 39 %), elle est alors de 65 % chez les portugais.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

A l'inverse les *présentations avec être* culminent chez les catalans avec 67 % à l'oral et 47 % à l'écrit: «Es un home que está tapant una caixa».

Elles restent très importantes chez portugais et castillans (43 % et 40 % à l'oral et 35 % et 47 % à l'écrit):

portugais — «Era (uma vez) um senhor/homem que...»

castillan — «Es un hombre que está bebiendo una cerveza».

Les *présentations avec avoir* n'existent pas dans les récits portugais, mais nous les trouvons en castillan et catalan (10 % et 16 % à l'oral, 8 % et 14 % à l'écrit):

— castillan «Hay un hombre...»

— catalan «Hi havia una vegada un senyor que estava en un bar».

Enfin les *syntagmes* n'existent pas chez les portugais, ils sont plus nombreux à l'oral chez les castillans (17 %), mais diminuent à l'écrit (6 %) et sont seulement de 4 % et 2 % chez les catalans.

2) *L'utilisation de la phrase complexe* dans la relation entre l'individu qui tape et la conséquence qui en résulte = *subordination* (Annexe 9).

Il y a là une supériorité des catalans avec 45 % de phrases complexes à l'oral et 55 % à l'écrit, contre 15 % et 13 % chez les portugais et 33 % et 37 % chez les castillans.

Parallèlement la *coordination* est de 48,5 % à l'oral et tombe à 27 % à l'écrit comme chez les castillans (40 % et 28 %), tandis qu'elle reste à 68 % 60 % chez les portugais.

Les enfants catalans utilisent ici la phrase complexe avec aisance:

«quan picava als claus els de l'altra punta es sortien del lloc».

3) *L'expression de la durée* essentiellement dans l'action de boire (1er récit) et de fermer (2è récit) (Annexe 10).

Les petits portugais disent: «está a beber» (estar + infinitif) — 16 %;

Les petits castillans disent: «está bebiendo» (estar + gérondif) — 14 % et 11 %;

Les petits catalans disent: «está bevent» (estar + gérondif) — 13 % et 12 %.

(Résultats obtenus par rapport à l'ensemble des structures).

4) *L'utilisation des pronoms*

L'absence du pronom sujet provoque quelquefois une certaine imprécision, même si dans ces trois langues cette absence est habituelle.

Cependant les récits catalans ont 16,5 % et 18 % de groupes-pronoms en langage oral et en langage écrit, contre 13,5 % et 13 % chez les castillans et 13 % à Porto (Annexe 6).

A. GIROLAMI-BOULINIER e M. DA GRAÇA PINTO

Cette proportion est sans doute due à l'utilisation un peu exagérée du pronom «li» (surtout quand il fait double emploi) et à celle du pronom «se» (comme en français familier «elle se le prend»).

**Conclusion**

La comparaison entre les récits exécutés, dans les trois langues, par des enfants de même niveau scolaire montre des divergences et des ressemblances.

Il reste que peut-être le niveau socioculturel des petits catalans était plus élevé, ce qui expliquerait en partie leur facilité d'élocution ainsi que l'utilisation de la phrase complexe. Cependant ils semblent souvent être encore restés au stade descriptif, tandis que les petits portugais ont atteint pour une grande partie le stade narratif et que les castillans sont à mi-chemin entre les deux.

Cette étude se révèle ainsi un point de départ pour l'éducation des difficultés qui peuvent se rencontrer chez les uns et les autres et nous pouvons mettre en place un système performant pour l'équivalence de la réussite dans l'Europe de 1992.

*Andrée Girolami-Boulinier*

*Maria da Graça Pinto*



NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

ANNEXES

Annexe 1	Compréhension générale		Compréhension-évoocation des détails	
	LO	LE	LO	LE (1)
Portugais	70%	70%	62%	60%
Castillan	73%	73%	65%	64%
Catalan	75%	75%	69%	65%

Annexe 2	Compréhension-évoocation des détails									
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Café										
Portugais	98%	72%	85%	92%	27%	35%	47%	55%	95%	38%
Castillan	100%	67%	88%	100%	32%	32%	57%	35%	90%	47%
Catalan	100%	67%	96%	100%	43%	68%	62%	38%	96%	77%

1-2-3 = personnage — cadre — action

4-5 = pluie 1 — réaction

6-7 = pluie 2 — réaction

8 = boisson

9-10 = table/parapluie — départ

Caisse	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX
Portugais	87%	45%	2%	93%	90%	97%	60%	97%	100%
Castillan	85%	47%	3%	95%	98%	100%	80%	95%	100%
Catalan	80%	58%	8%	95%	98%	96%	83%	90%	100%

I-II = l'homme tape — il veut fermer

III = caisse trop pleine

IV-V = un côté tapé — l'autre se relève

VI-VII = pierre — contrepoids

VIII-IX = il tape — reçoit la pierre

Annexe 3	Moyennes du nombre de mots par enfant			
	mots LO	écarts	mots LE	écarts
Portugais	87	56 à 156	77	47 à 147
Castillan	91	51 à 226	89	40 à 211
Catalan	110	60 à 170	97	58 à 151

(1) LO = langage oral

LE = langage écrit

Annexe 4	LO			LE		
	struct.	mots/struct.	K	struct.	mots/struct.	K (1)
Portugais	12	7	9	11	7	7
Castillan	11,5	8	8	11	8	7
Catalan	12,5	9	9	11	9	6

Annexe 5	Répartition des structures syntaxiques			
	LO		LE	
	SV	il ce N	SV	il ce N (2)
	Portugais	87,5%	12,5%	85,5%
Castillan	83 %	17 %	83 %	17 %
Catalan	86,5%	13,5%	87 %	13 %

Annexe 6	groupes-noms, groupes-pronoms, groupes-verbes					
	LO			LE		
	gn	gp	gv	gn	gp	gv (3)
Portugais	63 %	13 %	24 %	62,5%	13%	24,5%
Castillan	57 %	13,5%	29,5 %	57,5%	13%	29,5%
Catalan	53,25%	16,5%	30,25%	53 %	18%	29 %

(1) K = charnières reliant deux structures entre elles.

(2) SV = phrases constituées (sujet + verbe).

il ce N = il et ce présentatifs, syntagme. Nous y avons mis les structures qui semblaient correspondre à celles-ci, en particulier pour l'appartition de la pluie: *começou a chover* (portugais), *comienza a llover* (castillan), *comença a ploure* (catalan).

(3) gn, gp, gv = groupes-noms, groupes-pronoms, groupes-verbes, terme se rapportant au verbe-noyau de la phrase.

NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

Annexe 7		Répartition et moyennes approximatives du vocabulaire lexical									
		LO				LE					
		n	v	adj	adv	lex ≠ /tot	n	v	adj	adv	lex ≠ /tot
Portugais		47,5 %	40,5 %	5 %	7%	28%	47,5 %	42,25 %	5 %	5,25 %	29,5 %
Castillan		46,5 %	43,5 %	4 %	6%	26%	47 %	42 %	4,5 %	6,5 %	26 %
Catalan		47,25 %	40,25 %	4,5 %	8%	26%	46,5 %	41 %	5 %	7,5 %	28 %
Portugais		11,5	10	1	2	24,5/87	11	9,5	1	1	22,5/77
Castillan		11	10	1	1,5	23,5/91	11	9,5	1	1,5	23/89
Catalan		13,5	11,5	1	2	28/110	12,5	11	1,5	2	27/97

Annexe 8		Introduction des deux récits							
		phrases constituées		présentation avec être		présentation avec avoir		syntagme	
		LO	LE	LO	LE	LO	LE	LO	LE
Portugais		56 %	65 %	43 %	35 %	—	—	—	—
Castillan		33 %	39 %	40 %	47 %	10 %	8 %	17 %	6 %
Catalan		16 %	37 %	67 %	47 %	16 %	14 %	4 %	2 %

Annexe 9		Types de rapports entre les deux faits											
		subordination		circ. dans la phrase		coordination		juxtaposition		conséq. logique		erreur omission	
		LO	LE	LO	LE	LO	LE	LO	LE	LO	LE	LO	LE
Portugais		15 %	13 %	3 %	7%	68 %	60%	2%	5%	7%	2 %	5 %	13 %
Castillan		33 %	37 %	20 %	25%	40 %	28%	2%	2%	5%	5 %	—	3 %
Catalan		45 %	55 %	5 %	15%	48,5 %	27%	—	—	—	1,5 %	1,5 %	1,5 %

Annexe 10		Expression de la durée					
		Portugais		Castillan		Catalan	
		LO	LE	LO	LE	LO	LE
		16%	16%	14%	11%	13%	12%

**Exemplos de récits en portugais**

LO, 1. Um senhor está num café a beber. Depois ia pegar no café e começou a cair chuva. Depois o copo está vazio. Depois pegou na mesa para fazer de guarda-chuva.

Um senhor estava a martelar um prego na tábua e depois martelou e despregou do outro lado. Depois tinha um calhou muito grande do outro lado, martelou e deu-lhe na cabeça.

LE, 1. O senhor estava a beber água. Depois ia a pegar na água e começou a cair chuva. Depois bebeu a água. E depois fez da mesa um guarda-chuva.

O senhor estava a martelar um prego. Depois martelou e despregou noutro lado. Depois pôs um calhau muito grande no outro lado e martelou. Depois levou com o calhau na cabeça.

LO, 2. Um senhor estava sentado numa cadeira e estava a fumar o seu charuto e de repente vem chuva. E ficou muito arrepiado, pegou na mesa e abrigou-se.

Um senhor estava a martelar e a tábua levanta-se do outro lado. E pôs uma pedra na parte que pregou e dá uma martelada e a pedra salta-lhe para a cara.

LE, 2. O senhor estava a fumar o seu charuto e de repente vem uma chuvada e ficou muito arrepiado e pegou na mesa e abrigou-se.

Um senhor estava a martelar e a tábua levanta-se do outro lado e pôs uma pedra na parte que martelou e dá uma martelada e a pedra salta-lhe para a cara.

**Exemplos de récits en castillan**

LO, 1. Este señor está tomando en un restaurante una bebida refrescante, entonces ve que está lloviendo. Comienza a llover más fuerte y ve que se tiene que ir con la mesa de paraguas.

Un señor está clavando el último tornillo, al picar le sale del otro lado. Entonces pone una piedra para que no le pase lo mismo y resulta que al picar levanta el otro trozo y la piedra le da en la cara.

LE, 1. Un señor está bebiendo un refresco, y ve que comienza a llover más fuerte y tiene que llevarse la silla (=mesa) de paraguas.

Un señor está clavando un rectángulo (?) y al picar se le levanta la otra punta y donde ha picado antes pone una piedra para que no pase lo mismo. Y al picar tan fuerte levanta la piedra y le da en la cara.

LO, 2. Esto es un hombre que va a un bar que hay una terraza y pide una cerveza. Entonces se pone a llover y ... se extraña mucho de que llueve mucho más. Después se va con la mesa a sua casa, debajo la mesa, para que no se moje.

Esto es un hombre que está arreglando una caja y no puede cerrarla. Entonces pone una piedra para que no se suelte otra vez y se da un golpe con la piedra y se hace mucho daño.

## NOTAS DE INVESTIGAÇÃO

LE, 2. Esto era un hombre que está bebiendo una cerveza en una terraza de un bar y de pronto se pone a llover y después todavía más hasta que se va con la mesa porque llueve mucho.

Esto es un hombre que está arreglando una caja y da un golpe que se sale el otro extremo de la otra caja. Entonces pone una piedra para que no se salga otra vez el extremo de la caja. Entoces da un golpe y la piedra le da en la cabeza que le hace mucho daño.

### Exemples de récits en catalan

LO, 1. Era un senyor que estava en un bar bevent-se un refresc i de cop i volta es va posar a ploure. I de tant que plovia, va sortir de casa sense paragues et se'n va tenir (castillan) de tomar amb la taula com a paraigues.

Era un senyor que estava construint una capsa i li faltava un clau per picar. I quan el va anar a picar, es va clavar el clau i l'altre doncs es va aixecar. Aleshores va posar una pedra al clau que havia clavat i al anar a picar l'altre la pedra li va anar a caure al cap.

LE, 1. Era un senyor que estava en un bar bevent un refresc tranquilament, quan de repent es va posar a ploure. Ell qui havia sortit sense paraigues de tant que plovia se'n va haver d'anar amb la taula per paraigues.

Un senyor intentava fer una capsa. Sol li faltava la part de dalt quan de repent va anar a picar-lo i l'altra banda se li desenganxà. Li posa una pedra a l'altre clau per poder-ho enganxar sense que se li desenganxès. Se li va desenganxar! Pero es va trobar la pedra al cap.

LO, 2. Un mono assentat en un cadira i una taula i un got i un refresc. Llavors el refresc li va baixant i comença a ploure i posa la mà a veure si cau més aigua i al tercer al refresc només li queda una miqueta de refresc e «llavorens» agafa la taula ... i es tapa amb la taula com si fos un paraigues. Es refugi com si diguessim i se'n va.

Es un home que está tapant una caixa amb claus de picar amb el martell. Llavors, cada vegada que pica, els claus de l'altra banda es treuen. I llavors pos una pedra en un canto i pica amb el martell. Llavors la pedra li va al cap. I ja está.

LE, 2. Es un mico que està prenent un refresc i comença a ploure i el refresc va desapareixent. Plou més i al refresc només le queda culet de refresc i agafa la taula es refugia sota d'ella com si fos un paraigues i se'n va.

Un home está tapant una caixa amb una fusta i la tapa amb claus. I quan ja ha clavat dos claus d'un cantó i pica a l'altre, els claus de l'altra banda es treuen. I posa una pedra a un cantó, i quan pica a l'altre cantó la pedra li va al cap.

## UNE APPROCHE DE SIMONE WEIL

Lorsqu'on aborde la pensée de Simone Weil, la principale difficulté qu'on rencontre réside dans le fait que cet auteur n'a presque rien publié de son vivant et que la plupart de ses écrits sont inachevés, sous forme de notes, de pensées... De là naît ce sentiment de gêne que l'on éprouve à parler de la «métaphysique» de Simone Weil, alors que cette métaphysique est plutôt suggérée et pressentie que définie et explicitée. De là aussi résultent cette émotion et cette joie que l'on ressent à découvrir la pensée d'un être dans son jaillissement même et à sympathiser avec son intuition profonde.

Simone Weil naquit à Paris le 3 février 1909 au sein d'une famille bourgeoise israélite. Son enfance eût pu être calme et heureuse, son adolescence sans heurts. Mais l'enfant eut très tôt conscience de la misère et du malheur d'autrui. On raconte que, des l'âge de six ans, elle se privait de sucre pour l'envoyer aux soldats sur le front, qu'un peu plus tard, elle refusait de se vêtir chaudement en pensant aux malheureux.

Très tôt, la petite fille manifeste des aspirations sociales: elle s'intéressa même aux questions politiques. A onze ans, elle «était communiste».

Douée d'une intelligence très précoce, elle fit des études brillantes. A dix-neuf ans, elle fut reçue à l'école Normale Supérieure, à vingt ans, agrégée de philosophie. Dans la classe de préparation à Normale, elle avait suivi les cours d'Alain. Ce philosophe exerça sur elle une profonde influence qui devait demeurer toute sa vie.

Déjà à cette époque, de fortes migraines l'épuisaient; elles ne la quittèrent jamais par la suite. En outre, son adolescence fut tourmentée par l'angoisse métaphysique, la mise en question des grands problèmes de la vie, de la souffrance et de la mort. A un certain moment, l'idée de suicide effleura même son esprit. Elle était agnostique et presque hostile à la religion, quelle qu'elle soit.

La nouvelle agrégée fut nommée au lycée du Puy. C'est alors que commencèrent ses expériences sociales qui l'ont marquée si profondément et qui se sont intégrées dans sa métaphysique. Comme le fait remarquer le Père Perrin, ce sont même plus que des expériences et presque des incarnations.

Dès son arrivée au Puy, Simone Weil distribua aux ouvriers une partie de son traitement, se contentant pour vivre d'une somme équivalente à l'allocation de chômage. Elle se rendit à Saint-Etienne, aux réunions des syndicats, partagea

---

<sup>1</sup> WEIL, Simone — *La condition ouvrière*, Paris, collection Espoir nrf, Gallimard, 1951, p. 9.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 11.

les loisirs des travailleurs, fit siens leurs intérêts. Elle était aimée et estimée de tous ses camarades ouvriers.

Sur cette période de sa vie, nous avons le témoignage d'Albertine Thevenon qui nous décrit son activité dans l'Avant-Propos de *la Condition Ouvrière*.

Elle cite cette réflexion d'un ouvrier à l'annonce de la mort de Simone Weil: «Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas», et elle ajoute: «Cette double constatation caractérise bien Simone. D'une part une activité cérébrale intense et continue et d'autre part la négligence à peu près totale de la vie matérielle. Déséquilibre ne pouvant aboutir qu'à la mort.

Mais cette solidarité, cette charité active ne suffisaient pas à Simone Weil. Pour étudier du dedans les conditions de vie des ouvriers, leurs souffrances et leurs aspirations, elle résolut de se faire ouvrière. Déconseillée par ses amis ouvriers eux-mêmes, soucieux de sa santé qui ne lui laissait guère de répit, et redoutant son inadaptation à un genre de vie aussi différent de son activité véritable, elle demande un congé d'un an entre comme fraiseuse chez Renault (1933-1934).

Cette vie en milieu ouvrier la marque profondément. Elle se donne entièrement à son travail. Les *lettres à Albertine Trevenon*, la *lettre à une élève*, enfin le *Journal d'Usine* sont des témoignages émouvants et importants de ce «déracinement» volontaire. Dans une de ses lettres, on peut lire: «J'ai oublié que je suis un professeur de philosophie en vadrouille dans la classe ouvrière».

Dans sa vie morale et spirituelle, Simone Weil fut atteinte jusqu'au fond de l'âme par la découverte qu'elle avait faite du malleur et de la souffrance physique, qui peuvent même annihiler la pensée. La fatigue physique intense et inévitable chez une intellectuelle inaccoutumée à ce genre de travaux était encore augmentée chez Simone Weil du fait de sa santé fragile et de ses migraines continuelles. Son séjour chez Renault s'acheva d'ailleurs par une longue et grave pleurésie.

Depuis ce moment, elle se considère comme une esclave. Elle écrira plus tard au Père Perrin: «Après mon année d'usine... j'avais l'âme et le corps en quelque sorte en morceaux. Ce contact avec le malheur avait tué ma jeunesse».

Cependant ce n'est pas là la fin de ses activités sociales et politiques. Simone Weil prit part aux grèves de 1936, fit des conférences et publia des articles dans la *Révolution Prolétarienne*. Elle fut aussi membre d'une organisation pacifiste. Cependant, lorsque la guerre d'Espagne éclata, elle partit, se refusant toutefois à faire usage des armes.

S'étant blessée par suite de sa maladresse, elle fut presque aussitôt évacuée.

Simone Weil n'avait eu jusqu'alors aucune préoccupation religieuse; il n'avait jamais été question de conversion. Le centre de ses pensées était l'homme, le malheureux écrasé par la «pensanteur» et rendu esclave, relégué au rang de chose. Mais en 1938, à Solesmes, elle assista à une cérémonie religieuse qui l'impressionna. A la suite de ce séjour, elle recevait une révélation dont elle parla ensuite en termes mystérieux et obscurs: «J'ai senti à travers la souffrance

---

<sup>3</sup> PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, Paris, La Colombe, Editions du vieux colombier, 1952, p. 28.

la présence d'une amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé»<sup>4</sup>.

Le très beau prologue à *La Connaissance Surnaturelle* nous décrit cette illumination sous la forme d'une expérience mystique. Elle découvrait aussi les poètes anglais métaphysiques du 17<sup>e</sup> siècle et pressentait le sens religieux qu'elle devait leur donner plus tard. Le poème *Love* de Gorge Herbert la transporta d'abord d'admiration, l'emplit ensuite d'extase. Elle le cite dans les *Cahiers du Sud* et, dans une lettre au Père Perrin, elle explique le rôle qu'il joua dans sa découverte de Dieu.

Dès lors, toutes ses préoccupations se comprennent en fonction de sa recherche métaphysique. Ayant quitté Paris lorsque cette ville fut déclarée ville ouverte, Simone Weil arriva à Marseille pour y être atteinte peu après par la décision administrative frappant les Juifs en octobre 1940. C'est ici que se situe sa rencontre avec le Père Perrin qui lui fit prendre conscience de sa position par rapport à l'église catholique, lui permit d'approfondir sa foi. La plupart de ses hésitations et de ses réflexions sur le baptême, ses critiques du dogme et de la religion des Hébreux en résultèrent, mais aussi la prise de conscience de sa situation personnelle «en disponibilité» à l'égard de la volonté divine.

Elle avait connu la vie ouvrière; elle désirait connaître et assumer la condition paysanne. Le Père Perrin l'envoya à Gustave Thibon dans la vallée du Rhône, à Saint Marcel d'Ardèche, où elle découvre le Pater. Le texte grec la transporte et elle le récite chaque jour, d'abord en savourant la valeur esthétique, ensuite en approfondissant le sens religieux.

Le travail des champs l'épuise autant que le travail d'usine. Elle avoue avoir pensé qu'elle était passée sans s'en rendre compte de la vie à la mort, tandis qu'elle se livrait à cette besogne et avoir cru qu'elle était en enfer tant les douleurs la harcelaient, lui faisant presque perdre conscience.

Son séjour à Marseille est occupé par la rédaction d'articles dans les *Cahiers du Sud*, sous le pseudonyme d'Emile Novis. Notons principalement les trois articles sur la civilisation grecque dont *l'Iliade ou le poème de la force*. Dans les causeries au couvent des Dominicains, dirigées par le Père Perrin, elle expliquait les beaux textes grecs et ceux des mystique hindous, en soulignant leur parenté avec le christianisme. Ces commentaires nous sont donnés dans le livre que le Père Perrin a appelé, se référant à une idée essentielle de l'auteur. *Intuitions pré-chrétiennes*, De cette époque datent aussi les exposés qui terminent *l'Attente de Dieu*, faisant suite aux lettres au Père Perrin. Les pensées recueillies et groupées par Gustave Thibon sous le nom *La Pesanteur et la Grâce* sont antérieures au mois de mai 1942. Simone Weil trouvait encore le temps de s'intéresser aux Annamites démobilisés attendant leur rapatriement. D'ailleurs une anecdote donne la mesure de son attention aux autres, quels qu'ils soient: suspecte de Gaullisme, Simone Weil faisait aux policiers qui l'interrogeaient et qui la menaçaient de la mettre en prison, où elle serait avec des prostituées, cette réponse étonnante: «J'ai toujours désiré connaître ce milieu et pour y entrer, je n'ai jamais vu qu'il puisse y avoir pour moi un autre moyen que la prison». Ce qui lui valut d'être libérée comme folle.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 36.



Avant son départ pour l'Amérique, qui eut lieu le 16 mai 1947, ses préoccupations étaient essentiellement d'ordre religieux comme en témoignent les entretiens qu'elle eut avec le Père Perrin au sujet de la grâce, du baptême, ensuite, lorsque le Père Perrin eut quitté Marseille pour Montpellier, les lettres qui forment la première partie de *l'Attente de Dieu*.

Les six mois qu'elle passa en Amérique furent employés à l'assistance aux jeunes filles noires de Harlem, à la rédaction des *Cahiers d'Amérique*, dont la plus grande partie fut incorporée par Albert Camus dans la *Connaissance Surnaturelle*. Pour Simone Weil, ce séjour représente une période d'attente et de déracinement, dans l'espoir d'une mission qui lui permettrait de rentrer en France occupée.

Enfin, elle est appelée en Angleterre en novembre 1942. On lui confie la rédaction d'un travail de pensée: c'est *l'Enracinement*, prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain. Simone Weil travaille démesurément, sacrifiant son sommeil, se privant de nourriture pour partager le sort des Français. Elle supplie Maurice Schuman de l'utiliser à une besogne plus active, mais on refuse de l'envoyer en mission en France à cause de son type ethnique trop facilement reconnaissable. Elle prévoit sa fin et annonce: «L'effort que je fais ici sera dans peu de temps arrêté par une triple limite. L'une morale, car la douleur de me sentir hors de ma place, croissant sans cesse, finira malgré moi, je le crains, par entraver ma pensée. L'autre intellectuelle, il est évident qu'au moment de descendre vers le concret, ma pensée va s'arrêter faute d'objet. La troisième physique, car la fatigue grandit»<sup>5</sup>.

Le 24 août 1943, elle s'éteint, à Ashford, après trois mois d'hospitalisation dans un sanatorium. Certains déplorent l'imprudence et le sacrifice qui firent de sa mort une sorte de suicide, tels le directeur du sanatorium à qui j'avais écrit pour avoir des précisions sur ce qu'avaient été ses derniers jours en ce monde et qui a manifesté son indignation devant cette attitude de passivité envers la maladie.

Telle fut la vie de Simone Weil, dans sa diversité et la multiplicité de ses activités charitables, dans son audace et sa témérité. Si l'on se bornait à cette description insuffisante et superficielle, si l'on ne considérait que l'intellectuelle à préoccupations sociales, l'apprentie ouvrière ascétique et téméraire, on risquerait de se former une idée fausse de cet auteur et de négliger l'exigence intérieure de pureté et de vérité authentique qui sont plus apparentes dans ses confidences chuchotées, dans ses inquiétudes et ses recherches que dans ses actes de bravours et de dévouement. Cette pureté et cette sincérité sont le fond même de l'âme de cette philosophe qui ne prétend pas avoir trouvé, mais avoir cherché, avoir possédé, mais avoir attendu.

Qui était Simone Weil dans son humanité profonde, dans sa sensibilité intime, dans ses faiblesses et ses doutes?

---

<sup>5</sup> *Idem*, p. 34.

Quels sont les traits essentiels de son caractère qui ressortent dans sa pensée, les tendances fondamentales qui aboutissent à sa conception personnelle de la destinée, de l'âme et de Dieu?

Simone Weil manifesta très tôt une exigence de pureté, de vérité absolue. Dans *l'Enracinement* elle consacre un paragraphe à la vérité, qu'elle étudie comme un droit. Elle affirme: «Le besoin de vérité est plus sacré qu'aucun autre. Il n'en est pourtant jamais fait mention»<sup>6</sup>.

Elle voudrait instituer des tribunaux spéciaux devant lesquels comparaitraient ceux qui se seraient rendus coupables d'atteintes à la vérité. Elle disait aussi qu'elle préférerait mourir que de trahir la vérité. Dans ses rapports avec autrui, cette exigence de vérité se traduisait par une franchise totale, quelquefois brutale et blessante, ce qui explique les opinions diverses qu'ont eues sur sa personne les êtres qui ne la connaissaient que de l'extérieur.

Dans les dialogues, dans les discussions, Simone Weil était d'une intransigeance absolue. Gustave Thibon nous dit dans son introduction à *la Pesanteur et la Grâce* la fâcheuse impression que lui fit d'abord Simone Weil, présentée à lui comme une jeune agrégée qui désirait s'initier aux travaux agricoles.

Cette intransigeance qu'elle manifestait dans ses jugements et dans ses rapports avec autrui, elle l'appliquait d'abord à sa propre personne. Elle se jugeait sans indulgence, sans aménité, avec une sévérité entière. Elle écrit à Gustave Thibon: «Il se peut que Dieu se soit servi de moi pour vous tirer un peu plus près. Il n'est pas difficile dans le choix des instruments. Il pratique la récupération des déchets»<sup>7</sup>. L'honnêteté sur le plan moral, la sévérité sur le plan intellectuel correspondent dans l'existence quotidienne de Simone Weil à son ascétisme presque intégral, une austérité peu ordinaire. Gustave Thibon a décrit les privations et les mortifications que sa pensionnaire s'imposait. Il a même parlé d'une aspiration à la souffrance. «Elle pensait, nous dit-il- que sa vocation personnelle était d'aller à Dieu à travers le malheur et la néant.

Cette épreuve de la souffrance, physique et morale, permettra à Simone Weil de comprendre les esclaves, les «déracinés»; elle lui inspirera ses plus belles pages sur le malheur, celles de *la Pesanteur et la Grâce*, celles de son étude *L'Amour de Dieu et le malheur*.

Dans son *Autobiographie spirituelle*, lorsqu'elle dépeint l'évolution qui l'a conduite de la charité humaine à l'amour de Dieu, Simone Weil trace ainsi son itinéraire spirituel: conception chétienne du monde, obéissance à la vocation, aspiration à la vérité, désir et *attention* à la vérité, esprit de pauvreté, acceptation à l'égard de la volonté de Dieu et pureté. Cette attitude morale, entièrement chrétienne dès le début, ne pouvait que s'achever en une méditation plus approfondie sur la religion. Elle est sanctionnée par la révélation.

Si l'on recherche le sentiment qui fait l'unité de cette attitude, qui explique la continuité et la persévérance de Simone Weil dans la recherche de la vérité, on trouve inévitablement *l'attente*, cette attente fidèle et tenace qui se vide de tout pour se faire tension, «regard». Le mot *d'attention* revient

<sup>6</sup> WEIL, Simone — *L'enracinement*, Paris, Collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 38.

<sup>7</sup> PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, la Colombe, éditions du vieux colombier, colombier, 1952, p. 152.

continuellement dans cette belle lettre où Simone Weil nous donne la clé de son âme: acceptation et attente. Pour Simone Weil, l'attente et l'attention sont deux faces de la même réalité: l'attente étant l'état de celui qui prête attention. Elle confie: «Après des mois de ténèbres intérieures, j'ai eu soudain et pour toujours la certitude que n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre»<sup>8</sup>.

Voilà définie toute l'existence de Simone Weil: une attente, que ce soit à l'égard d'une idée, d'un être, d'un Dieu. Voilà résolues les contradictions apparentes: révolte et docilité, méfiance et confiance. C'est parce que Simone Weil est attentive à la volonté de Dieu en elle qu'elle exprime toujours ce qu'elle ressent, sans aucune restriction, qu'elle est sévère malgré sa charité si une voix intérieure lui dicte cette attitude. Seul existe pour elle le domaine de l'inspiration. Les écrivains qu'elle loue et qu'elle admire, elle les croit emplis du souffle de Vérité, visités par le Verbe de Dieu. Les idées qu'elle exprime répondent à une exigence d'absolu.

De plus, elle donne une valeur à toutes les idées dans le domaine intellectuel. Ainsi, dans *l'Enracinement*, elle écrit, à propos de la liberté d'opinion: «Il serait désirable de constituer, dans le domaine de la publication, une réserve de liberté absolue, mais de manière qu'il soit entendu que les ouvrages qui s'y trouvent publiés n'engagent à aucun degré les auteurs et ne contiennent aucun conseil pour les lecteurs, Là pourraient se trouver étalés dans toute leur force tous les arguments en faveur des causes mauvaises. Il est bon et salutaire qu'ils soient étalés»<sup>9</sup>. Elle dit aussi: «Il faut accueillir toutes les opinions, mais les composer verticalement et les loger à des niveaux convernables»<sup>10</sup>. Cette liberté est chez elle un besoin vital absolu. Dans une lettre à une amie qui se trouve dans *Attente de Dieu*, on peut lire d'autre part. «Le degré de probité intellectuelle qui est obligatoire pour moi, en raison de ma vocation propre, exige que ma pensée soit indifférente à toutes les idées sans exception, y compris par exemple le matérialisme et l'athéisme; également accueillante et également à l'égard de toutes»<sup>11</sup>. Ainsi, pour Simone Weil, toutes les idées ont une valeur en soi, indépendante même de leur vérité et on doit également les considérer, à ce titre. Ce n'est qu'après les avoir exprimées qu'on pourra conserver les unes, mettre les autres entre parenthèses, selon le critère de la beauté et de l'inspiration et après qu'elles ont subi l'épreuve du «regard». Il semble bien, en effet, que les idées vraies soient celles qui se prêtent à la contemplation, car la lumière jaillit de l'attente. Simone Weil explique elle-même son attitude dans un passage très caractéristique: «Je dois vous donner l'impression d'un orgueil luciférien en parlant ainsi de beaucoup de choses qui sont trop élevées pour moi et auxquelles je n'ai pas le droit de rien comprendre. Ce n'est pas de ma faute. Des idées viennent se poser en moi

<sup>8</sup> WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 34.

<sup>9</sup> WEIL, Simone — *L'Enracinement*, Paris, Collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 27.

<sup>10</sup> WEIL, Simone — *La Pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, 1948, p. XIII.

<sup>11</sup> WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 54.

par erreur, puis reconnaissant leur erreur, veulent absolument sortir. Je ne sais pas d'où elles viennent ni ce qu'elles valent mais à tout hasard je ne me crois pas le droit d'empêcher cette opération»<sup>12</sup>.

A la lumière de ces explications, nous pouvons comprendre le caractère apparemment contradictoire de Simone Weil: à la fois orgueilleux et humble, charitable et dur. Ce ne sont pas ses propres pensées et ses propres opinions qu'elle défend avec acharnement. Ce sont les paroles de Dieu en elle. Elle est perpétuellement attendive à la vérité, Dans cette recherche de la vérité, elle n'a pas hésité à embrasser les voies les plus diverses, assumer les tâches qui lui étaient les plus pénibles. Elle définit ainsi la notion de vocation: «Ne pas faire un pas, même vers le bien, au-delà de ce à quoi on est poussé irrésistiblement par Dieu, et cela dans l'action, dans la parole et dans la pensée. Mais être disposé à aller, sous sa poussée n'importe où, jusqu'à la limite (la croix) Etre disposé au maximum, c'est prier pour être poussé, mais sans savoir où...»<sup>13</sup>.

C'est en fonction de cette fidélité à sa vocation, de cette recherche et de cette exigence de pureté et de sincérité qu'il convient d'étudier sa pensée.

Simone Weil étant un des philosophes dont la vie est le plus proche de l'oeuvre, et pour qui les pensées et les actes ne font qu'un, il est nécessaire de bien comprendre les mobiles qui l'ont fait agir pour les retrouver dans les grandes lignes de sa métaphysique. Il est assez fréquent de trouver des hommes qui résolvent les conflits de leur existence d'après leur philosophie, mais ces conflits se présentent rarement. Simone Weil au contraire a vécu chaque instant de sa vie en conformité avec sa philosophie. Lorsqu'il y eut un conflit entre sa sensibilité et son exigence de rigueur et de sincérité intellectuelles, ce furent ses inclinations qu'elle sacrifia, ou plutôt l'impulsion de son esprit qu'elle suivit, car pour elle, nous l'avons vu, la liberté ne consistait pas à choisir mais à obéir à sa vocation. Il en fut ainsi lors de son hésitation devant le baptême, qu'elle désirait, mais dont elle n'avait pas résolu le problème d'une manière satisfaisante pour son intelligence. Il en fut toujours ainsi: sa réflexion sur la vie et sur Dieu alimentèrent constamment sa vie morale et spirituelle. Et c'est en ce sens qu'elle est vraiment originale. Car un saint obéit à sa foi et non à sa réflexion. Rien ne caractérise mieux Simone Weil que sa propre plrase: «La vérité est l'éclat de la réalité. L'objet de l'amour n'est pas la vérité, mais la réalité. Désirer la vérité, c'est désirer un contact direct avec de la réalité. Désirer un contact avec une réalité, c'est l'aimer. On ne désire la vérité que pour aimer dans la vérité»<sup>14</sup>.

En notre siècle où la vérité est si souvent trahie, il est bon et sain de relire Simone Weil avec l'attention qu'elle a préconisée «ce regard attentif où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle même l'être qu'elle regarde tel qu'il est, dans toute sa vérité»<sup>15</sup>.

H. Rotheval Rodrigues

<sup>12</sup> PERRIN, J. M. et THIBON, G. — *Simone Weil telle que nous l'avons connue*, Paris, La Colombe, Editions du vieux colombier, 1952, p. 83.

<sup>13</sup> WEIL, Simone — *La Pesanteur et la Grâce*, Paris, Plon, 1948, p. 51.

<sup>14</sup> WEIL, Simone — *L'enracinement*, Paris, collection Espoir nrf, Gallimard, 1949, p. 215.

<sup>15</sup> WEIL, Simone — *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 80.

## RECENSÕES



*Dicionário de Eça de Queiroz*, organização e coordenação de A. Campos Matos, Lisboa, Caminho, 1988.

Árdua tarefa esta de tecer um juízo crítico sobre uma obra que, sendo colectiva, envolve nomes de conceituados especialistas da área queirosiana, a começar pelo seu organizador e coordenador, e realmente seu principal autor, o Arq.<sup>o</sup> Campos Matos. Por outro lado, trata-se de um tipo de obra muito pouco frequente no universo editorial português e um género — um dicionário de autor — sem tradição nos estudos literários portugueses, o que torna a tarefa mais árdua, tanto quanto o facto de o dicionário em questão ser um *Dicionário de Eça de Queiroz*, isto é, de um dos maiores vultos do romance português, escritor rodeado por tal aura de sagrado e por tal séquito de acólitos que, ao falar-se dele ou de quem sobre ele se debruça, corre-se sempre o sério risco de ser incompleto, de infringir verdades tidas por inabaláveis, de invadir coutos, enfim, de profanar.

E depois, o leitor de um dicionário espera ingenuamente que ele forneça a totalidade da informação, não apenas disponível, mas ainda concebível, sobre o assunto. Ora nenhum dicionário atinge essa totalidade, tal como este não atinge com certeza, gerando inevitavelmente insatisfações e impedindo-nos de dizer aquilo que o tal ingénuo leitor — e no fundo todos nós — gostaríamos de ouvir: aqui tem à mão, num volume de prática consulta, toda a informação possível sobre Eça de Queirós.

Mas comecemos pelo princípio, isto é, pelas duas epígrafes queirosianas que abrem o *Dicionário*. Através delas é ainda Campos Matos que se denuncia, exactamente naquilo que, adivinhamos, mais o deve ter impressionado na obra de Eça, a «disciplina do pensamento» insinuando-se numa prosa de uma beleza divina, as qualidades racionais, como «precisão, limpidez e ritmo», ao serviço da construção estética. E não se sentirá, precisamente desde aqui, o «tique» do arquitecto, de alguém que sabe que a beleza se constrói também com o máximo rigor? E dizemos desde aqui, porque, quando já vamos na pág. 157 do *Dicionário*, deparamos com a entrada «CONSTRUIR», na qual se registam comentários de Eça «sobre a arte de construir», que reflectem, na opinião de Campos Matos, «uma preocupação (...) projectada no seu mundo romanesco» e cita-se um passo de uma carta (20.07.1873) enviada a Ramalho quando da viagem de Eça à América do Norte, durante o consulado de Cuba, onde, a propósito dos critérios urbanísticos com que deparou em Montreal, exclama maravilhado: «Só os ingleses sabem fazer isto, e por mim penso que alinhar com esta intenção artística uma rua, é superior a ter feito a Vénus de Médicis: é ao menos arte útil e realista — e que realidade! — a que faz de cada família, pela influência

imperativa da paisagem, da graça, da frescura, do ar salutar — um ninho de virtuosos».

Aquelas duas epígrafes de Eça segue-se uma magnífica ampliação de um seu retrato, num primeiro plano, que no-lo apresenta como um homem maduro, numa atitude simultaneamente ativa, serena e irónica, que pessoalmente muito aprecio. Entendemos que foi uma excelente maneira de abrir o *Dicionário* escolher um grande plano de um rosto cujo olhar penetrantemente desafiador e distante indicia uma personalidade invulgar. Refira-se, aliás, desde já e à laia de parêntese, que as 189 ilustrações que enriquecem o volume foram de um modo geral seleccionadas com gosto e adequadamente.

A lista dos 36 colaboradores do *Dicionário* e a indicação da respectiva colaboração, que se nos apresenta de seguida, é impositiva. Com efeito, a maioria dos grandes nomes nacionais e estrangeiros ligados aos estudos queirosianos incorporam tal listagem, o que é naturalmente um garante de qualidade e rigor. E mais do que isso, o carácter multifacetado das suas formações e áreas de especialidades propicia algo que, a nosso ver, é traço fundamental de um dicionário, a pluralidade poliédrica da informação que oferece. Um dicionário, não será preciso lembrá-lo, é um texto de consulta destinado a faixas de público muito amplas, cujos interesses e formações são forçosamente díspares, que deve ser, portanto, capaz de fornecer quer as visões de síntese, quer a pequena e subtil informação de pormenor que só o especialista está em condições de dar. Daí que, e muito bem, Campos Matos se não tenha rodeado apenas de colaboradores ligados aos estudos literários, de professores de literatura, mas tenha procurado uma economista (Maria Albina Martinho) para falar dos «RENDIMENTOS», um egiptólogo (Luís Manuel de Araújo) para falar sobre «O EGÍPTO NA OBRA DE EÇA DE QUEIROZ», um psicanalista (Pedro Luzes) para falar do «INCESTO FRATERNAL» ou da «MORTE» ou dos «SONHOS», historiadores para falarem da «GENEALOGIA» (Francisco de Simas Alves de Azevedo), da «DECADÊNCIA» (Sérgio de Campos Matos) ou do «IBERISMO» (João Medina), de um jornalista (Jacinto Baptista) para falar de «EÇA JORNALISTA», enfim, tenha provocado mesmo uma conferência médica entre quatro clínicos (António Cavaco Catita, António Pinho, Carrilho Ribeiro, Rui Proença) para analisar uma hipótese de diagnóstico da enfermidade que vitimou o escritor, tendo-se chegado a uma conclusão inteiramente nova a esse respeito, expressa na entrada DOENÇAS II.

Assim, o *Dicionário* não se destina exclusivamente a estudiosos da literatura, a exegetas com poderosa formação no domínio da teoria literária, iniciados em terminologias herméticas para o vasto público queirosiano. Este é um *Dicionário* passível de interessar e de ser consultado com proveito por esse público.

O corpo do *Dicionário* propriamente dito é antecedido por um esclarecedor e sintético preâmbulo da responsabilidade de Campos Matos e por uma utilíssima cronologia bio-bibliográfica da autoria de Paula Ochôa de Carvalho, clarificada por dois esquemas cronológicos suplementares, um relativo às obras publicadas em vida e às manuscritas que ficaram inéditas (com um estranho esquecimento de *A Cidade e as Serras*) e outro referente aos póstumos.

E quais os critérios utilizados para o estabelecimento das 686 entradas que constituem o corpo do *Dicionário*?



## RECENSÕES

Basicamente, e como, de resto, Campos Matos explicita na nota preambular, elaboraram-se entradas de todos os textos queirosianos publicados, com informação mais ou menos detalhada, em função da sua importância, quanto a datas e circunstâncias específicas da sua elaboração e edição, informação acrescida de comentários alusivos do próprio Eça de Queirós, quando existentes, de um resumo temático da obra em questão e, aspecto que nos parece do maior relevo, de uma referência bastante detalhada a interpretações críticas sobre a obra em causa de especialistas queirosianos. Este último dado funciona desde logo como uma sugestão bibliográfica para o leitor que eventualmente pretenda aprofundar a abordagem da obra, embora, frequentemente, e em função do autor da entrada e da importância desta, ela termine exactamente por uma informação bibliográfica. Muitas vezes, e é o caso paradigmático de *A Ilustre Casa de Ramires*, a uma entrada primeira, de carácter genérico, seguem-se uma ou mais entradas sobre a mesma obra, as quais têm já um carácter claramente ensaístico — e aqui reside um dos aspectos inovadores deste *Dicionário*, sobre o qual nos deteremos adiante. Assim, para retomarmos o nosso exemplo, à entrada primeira (A)ILUSTRE CASA DE RAMIRES, da autoria de Campos Matos, seguem-se duas outras (A)ILUSTRE CASA DE RAMIRES E O SEU CENÁRIO e (A)ILUSTRE CASA DE RAMIRES E O ROMANCE HISTÓRICO PORTUGUÊS, elaboradas respectivamente por Edmée Fonseca e por T. F. Earle, o que naturalmente enriquece o *Dicionário* de uma forma inesperrada numa obra deste tipo.

Estabeleceram-se entradas para todas as personagens queirosianas, quer se tratasse de personagens de primeira grandeza, quer de personagens secundárias, referindo-se a sua caracterização psicológica, o seu estatuto semântico e/ou simbólico, a sua funcionalidade narrativa, a sua evolução na história, etc. E também aqui interpretações críticas diversas e informações bibliográficas são facultadas. E nesta matéria, ainda, se foi além do essencial, procurando-se proporcionar visões de conjunto do tipo das que são fornecidas por entradas como PERSONAGENS FEMININAS ou (A)MULHER EM EÇA DE QUEIROZ, respectivamente da autoria de Beatriz Berrini e de Américo Guerreiro de Sousa ou ainda TIPOLOGIA DAS PERSONAGENS MASCULINAS e PSICOLOGIA DAS PERSONAGENS, de que são autores respectivos Campos Matos e Luís de Sousa Rebelo.

Profundo conhecedor que é da geografia queirosiana, quer biográfica, quer ficcional — autor do sobejamente conhecido livro *Imagens do Portugal Queirosiano* — Campos Matos rodeou de particular cuidado o tratamento desta problemática com a introdução de duas longas entradas ESPAÇO e GEOGRAFIA BIOGRÁFICA, incluindo esta última duas partes, 1 — Itinerário Português e 2 — Itinerário Europeu, e de múltiplas entradas particularizadoras da geografia queirosiana, alguma hoje já desaparecida — é o caso do PASSEIO PÚBLICO — ou tendo outras designações — é o caso de ARCADEA para Terreiro do Paço — ou que, simplesmente, ainda hoje existe com o mesmo nome — como no caso do GRÉMIO LITERÁRIO.

Por outro lado criaram-se, para além das geográficas, variadíssimas entradas de carácter preponderantemente biográfico, nas quais se procura informar sobre a vida e a personalidade do próprio Eça de Queirós, a sua

inserção social, profissional, familiar, em resumo, dimensioná-lo enquanto cidadão e homem comum. Têm esta preponderante função entradas como CASAMENTO, ELEMENTOS AUTOBIOGRÁFICOS, DOENÇAS I, EÇA ADVOGADO, EÇA ESTUDANTE, da autoria de Campos Matos ou como GRAFOLOGIA, de Manuel Lopes da Silva ou FUNERAIS de Paula Ochôa de Carvalho ou ADOÇÃO, de Pedro Luzes ou ainda, como os já referidos GENEALOGIA DE EÇA DE QUEIROZ ou RENDIMENTOS.

Grande atenção é dada, como seria de esperar, a acontecimentos histórico-culturais contemporâneos de Eça de Queirós e à inserção deste no ambiente cultural do seu tempo, isto é, e retomando as palavras preambulares de Campos Matos, «Muitas referências se encontrarão respeitantes aos seus amigos, aos escritores nacionais e estrangeiros que mencionou, aos seus ilustradores, aos seus mentores literários e ideológicos e aos acontecimentos culturais e históricos da época» (p. 15).

Com efeito, assim é, não faltam entradas relativas aos mais importantes companheiros de geração de Eça, aos mentores da Geração de 70, embora, estranhamente, não conste uma entrada em que se equacione aquela problemática geracional que desde cedo tanto preocupou o nosso autor — não esqueçamos o Eça que, logo em 1878, constata desiludido o falhanço da sua geração. E como explicar a ausência de nomes cimeiros dessa geração, da maior importância para a formação ideológica e literária de Eça, seus correligionários da época das Conferências do Casino ou seus confrades da fase dos Vencidos da Vida? Onde estão um Teófilo Braga, um Guerra Junqueiro, um Salomão Sáraga, um Carlos Mayer?

Várias são também as entradas que privilegiam nomes de escritores nacionais ou estrangeiros que, mencionados ou não por Eça, explícita ou implicitamente o influenciaram. De Balzac a Flaubert, de Heine a Galdós, de Proudhon a Taine, passando pelo deus Hugo e pelo mestre Zola ou pelos vizinhos Camilo e Júlio Dinis muitos estão presentes. Mas como explicar ausências como as de Huysmans ou Carlyle ou Leconte de Lisle? Claro que algumas destas ausências são grandemente colmatadas quer pela entrada INFLUÊNCIAS da responsabilidade do próprio Campos Matos, que faz um ponto da situação quanto ao assunto e fornece abundante bibliografia, quer por entradas como ALEMANHA ou (A)INGLATERRA NA OBRA DE EÇA DE QUEIROZ ou PRESENÇA CLÁSSICA EM EÇA DE QUEIROZ, de que são autores respectivamente Rudolf Lind, Américo Guerreiro de Sousa e Manuel dos Santos Alves.

Acontecimentos culturais e históricos contemporâneos do escritor ou nomes da política e da cultura da época são profusamente cobertos. A título de exemplo referiremos, todas da autoria de Campos Matos, as entradas COMUNA DE PARIS ou (Affaire) DREYFUS, as entradas DISRAELI ou ROCHEFORT, as entradas (César) CANTU ou OFFENBACH, esta última da autoria de Mário Vieira de Carvalho. Alguns destes aspectos são até tratados com especial interesse e cuidadoso detalhe, como os abordados nas entradas NAPOLEÃO III E A FRANÇA DO 2.º IMPÉRIO, da responsabilidade de Campos Matos, ANARQUISMO, de João Medina, PARTIDO REPUBLICANO, de Fernando Castelo Branco.

## RECENSÕES

Gostaríamos, enfim, de evidenciar algumas características deste *Dicionário*, que temos por especialmente positivas.

Referimo-nos por um lado à sua componente, de grande utilidade, que quase poderíamos designar por «dicionário de curiosidades». Explicando-nos: tenta-se elucidar o leitor contemporâneo relativamente ao significado de certos termos, situações, objectos caídos em desuso, do tipo CUIA, BADINE, CREVETISMO ou do tipo dos explicitados na entrada VIATURAS ou relativamente ao autor de um livro referido por Eça e de que hoje já ninguém se lembra, como (O) HOMEM DOS TRÊS CALÇÕES de Paulo de Kock.

Por outro lado, reportamo-nos àquilo que no *Dicionário* aponta já para uma espécie de dicionário temático a desenvolver em posteriores edições e de que são exemplo entradas do género ALUSÕES ALIMENTARES, CLERO, PINTURA, MÚSICA, MORTE, (O) MUNDO VEGETAL, de que são autores respectivamente André Crabbé Rocha, Fernando Castelo Branco, Garcês da Silva, Luís dos Santos Ferro, Pedro Luzes e o incansável Camops Matos.

Por fim, aludimos a um aspecto em que o *Dicionário* nos parece particularmente original e que o faz extrapolar os seus tradicionais limites, o seu carácter ensaístico. De facto, algumas das entradas mais extensas e de grande qualidade são mesmo resumos, traduções ou versões refundidas e adequadas ao fim em questão de artigos ensaísticos previamente publicados pelos seus autores, muitas vezes em revistas ou volumes de difícil acesso. Acontece exactamente isso com a entrada CORRESPONDÊNCIA CONSULAR DE NEWCASTLE, da autoria de Alan Freeland ou com a entrada HUMORISMO de Vergílio Ferreira. Mas noutros casos estamos mesmo perante verdadeiros ensaios originais. Como não designar assim as entradas sobre *O Mistério da Estrada de Sintra*, de Ofélia Paiva Monteiro, sobre *José Matias*, de Isabel Marnoto ou sobre *As Farpas* de João Medina? Ou as entradas (AS) EMENDAS NA PROSA DE EÇA DE QUEIROZ e ESTILO, de que são autoras respectivamente Helena Cidade Moura e Maria Eduarda Vassalo Pereira?

Em conclusão, trata-se de uma obra ciclópica, que, pela sua própria natureza e pelos critérios de elaboração de que lançou mão, é uma obra aberta, a ser indefinidamente ampliada e melhorada, inclusivamente ao nível dos índices e da bibliografia dita essencial — que, porém, nos parece escassa — apresentados em final de volume. Doravante passa a ser uma obra de referência essencial para quem estuda Eça de Queirós.

*Isabel Pires de Lima*



JENNIFER SEIDL & W. McMORDIE — *English Idioms*, Fifth Edition, Oxford University Press, 1988, 267 pp.

A importância das expressões idiomáticas não precisa de ser lembrada. A sua utilização oportuna, correcta e equilibrada chega para identificar o falante nativo de uma qualquer língua e aquele que a usa como se de um falante nativo se tratasse, mas é estrangeiro. No complexo processo de ensino/aprendizagem de uma  $L_2$  (língua estrangeira) tais expressões representam dois níveis de dificuldades: são frequentes obstáculos à completa compreensão de textos e falas com que os aprendentes se deparam; e são de aquisição menos fácil, só possível, quase sempre, através da memorização. De qualquer forma, as expressões idiomáticas são não só úteis, são também indispensáveis. Daí a necessidade de serem devidamente identificadas, o que também não é sempre fácil, como já em 1957 salientava o pai da análise contrastiva: «'As expressões idiomáticas' [...] identificam-se melhor quando comparamos duas línguas do que dentro de uma determinada língua. Uma expressão que ao falante nativo possa parecer pertencer exclusivamente à sua língua pode surgir como completamente natural a falantes de outra língua e por isso não ser para os últimos uma expressão idiomática. Por outro lado, uma expressão que pareça absolutamente natural para os falantes nativos pode ser estranha para falantes estrangeiros de uma dada procedência linguística»<sup>1</sup>.

Como os Autores salientam, «é importante tomar-se consciência de que as expressões idiomáticas não são apenas expressões coloquiais, como muita gente pensa. Elas surgem no estilo formal e no calão, na poesia, na linguagem de Shakespeare e na Bíblia» (p. 12). Eu acrescentaria que elas aparecem — se não aparecem, deviam aparecer — na sala de aula de línguas estrangeiras, através dos livros, dos restantes materiais didácticos e do professor. Como resultado de tudo isto, deveriam também caracterizar a produção linguística dos próprios aprendentes, sem que deste desiderato se possa concluir que as expressões idiomáticas constituam a obsessão em que se transformam nas preocupações de alguns professores. Quando isto acontece — e acontece de facto — as consequências são fáceis de adivinhar e de constatar: os alunos confiados a tais docentes — na hipótese de o acto de ensino funcionar realmente — acabam por ter um desempenho linguístico na  $L_2$  tão pouco ou menos natural do que se não usassem nunca de quaisquer idiomatismos.

---

<sup>1</sup> LADO, Robert, 1981 — *Linguistics across Cultures*. Ann. Arbor: The University of Michigan Press (1.ª edição, 1957).

O inglês é um bom exemplo de língua rica em expressões idiomáticas. Disso têm consciência os alunos e, de forma muito mais aguda, os professores. Em qualquer tipo de registro, seja ele familiar, jurídico, militar, literário, científico, etc., os exemplos são numerosos e variados. Muitas vezes o sentido das expressões idiomáticas dificilmente ou nunca se adivinha através do significado das palavras individuais que as constituem. Porque uma expressão idiomática «é um agrupamento de palavras que, quando tomadas em conjunto, têm um significado diferente dos significados individuais de cada palavra» (p. 13).

Tanto basta para se avaliar do cuidado com que os professores de inglês têm de encarar esta questão. Para os ajudar, muitos dos materiais de referência publicados, designadamente os dicionários monolíngues ingleses organizados sob uma louvável perspectiva pedagógica, e.g. ALDCE ou o LDCE, COBILD, etc. incluem muitos exemplos das expressões idiomáticas mais frequentemente usadas. No entanto, a sua localização no dicionário não é sempre tão fácil quanto o utilizador desejaria, pois o seu posicionamento depende em muito da forma como os respectivos autores encaram a escolha da palavra chave, dessa escolha dependendo a entrada em que a expressão procurada figura. Por exemplo, se pretendêssemos consultar o ALDCE para sabermos o significado do 'to pull one's leg', poderíamos, por hipótese, procurar o verbo *pull*. Com efeito, no longo verbete dedicado a este verbo figura a expressão que pretendemos nos seguintes termos: «*sb.'s leg, see leg, def. 1*»<sup>2</sup>. Por isso terá o utilizador do dicionário de procurar a entrada recomendada, encontrando-a sob a forma seguinte: «*pull sb's leg, try, for a joke, to make him believe sth. that is untrue*»<sup>3</sup>. O utilizador do dicionário talvez gostasse de encontrar um ou dois exemplos ilustrativos do uso da expressão, mas um dicionário, por condicionamentos de volume, não pode fazer isso muitas vezes.

Para compensar esta insuficiência é já velha e tradição de os ingleses publicarem compilações de expressões idiomáticas, sendo nela que encaixa *English Idioms*. A sua 1.<sup>a</sup> edição, da autoria de W. McMordie, foi publicada pela Oxford em 1909, tendo conhecido, a partir dessa data, numerosas reimpressões e edições revistas. A edição que aqui se analisa, a quinta, é da responsabilidade de Jennifer Seidl e «inclui importantes mudanças que tiveram lugar na língua inglesa em anos recentes» (p. 9), destinando-se a aprendentes estrangeiros de inglês a nível adiantado. Um índice alfabético colocado no fim do volume inclui as palavras chave das expressões explicadas, tornando-se 'user-friendly', conforme expressão utilizada pela Autora (*ib.*).

A obra vem dividida em 10 capítulos («Idioms in perspective», «Key words with idiomatic use», «Idioms with nouns and adjectives», «Idiomatic pairs», «Idioms with prepositions», «Phrasal verbs», «Verbal idioms», «Idioms from special subjects», «Idioms with key words from special categories», e «Idioms with comparisons»). Esta arrumação em capítulos deve ter funcionado de maneira mais útil para os autores do trabalho, como critério para o agru-

---

<sup>2</sup> HORNBY, A. S.; GATENBY, E. V.; WAKEFIELD, H., 1972 — *The Advanced Learners's Dictionary of Current English*. London: Oxford University Press (Sixteenth impression), p. 784.

<sup>3</sup> *Ob. cit.*, p. 557.

## RECENSÕES

pamento das expressões idiomáticas, do que funciona agora para o utilizador de *English Idioms*. Por exemplo, em que capítulo deveríamos procurar a expressão acima referida? Em «Verbal idioms»? em «Idioms from special subjects»? em «Idioms with key words from special categories»? De facto é neste último capítulo que «pull one's leg» se encontra, sob uma sub-rubrica intitulada 'parts of the body'. Como facilmente se conclui por este simples exemplo, a localização de uma qualquer expressão idiomática não é tão linear como a organização em capítulos nos poderá fazer crer.

Mas as nossas dificuldades são todas eliminadas se recorrermos ao índice alfabético final, quer em *leg* (p. 255) quer em *pull* (p. 259), sendo em ambos os casos remetidos para a p. 228, onde encontramos, entre outras, a seguinte entrada:

«**pull someone's leg tease** or make light fun of someone by leading him to believe something that is untrue. *Of course Uncle John doesn't want his present back. He was only pulling your leg!*»

Julgo que este exemplo é suficiente para demonstrar a vantagem que *English Idioms* representa em comparação com os dicionários. No entanto, outro uso pode ser feito do livro com grande proveito para estudantes e professores: se for lido de princípio ao fim ou simplesmente folheado ao acaso, o leitor terá muitas surpresas e sentir-se-á possuído de curiosidade crescente. A considerável colecção de exemplos constitui um manacial de informação nova que, sem qualquer sombra de dúvida, enriquece os nossos conhecimentos da língua inglesa.

Vejamos alguns exemplos que, estou certo, intrigarão os meus leitores. O que quererá dizer 'damp squid' na seguinte frase: *The story about the latest spy case turned out to be a damp squid* (p. 66)? Ou 'double Dutch' em *Mary's little boy is learning to talk now. He chats all day—mostly double Dutch, of course!* (p. 67)? Ou ainda 'dawn on someone' em *Richard couldn't find his bicycle, and after he had looked everywhere for it, it dawned on him that it had been stolen* (p. 114)?

Não me parece que *English Idioms* tenha sido muito utilizado entre nós. Esta edição em 'paperback' torna acessível ao professor português comum uma obra de indiscutível nível qualitativo e de grande utilidade.

Junho de 1989

M. Gomes da Torre





CLAIRE TOMALIN — *Katherine Mansfield — A Secret Life*, London, Viking, 1987, 292 pp.

Se é certo que a crítica mansfieldiana se encontra envelhecida — a bibliografia crítica essencial data das décadas de 50 e 80 —, a vida da escritora neo-zelandesa continua a suscitar o interesse dos biógrafos e do público em geral. *Katherine Mansfield — A Secret Life*, é o título de um volume recentemente publicado em simultâneo pelas editoras Viking e Knopf, no intuito de comemorar o 1.º centenário do nascimento da escritora neo-zelandesa.

Desde a sua morte, em 1923, foram já publicadas nove biografias, todas elas alimentando o mito que o marido de Mansfield, John Middleton Murry, ajudara a criar. Esta última biografia, assinada pela jornalista inglesa Claire Tomalin, é-nos apresentada no prefácio como uma alternativa que se pretende preferível e mais completa em relação aos dois estudos biográficos publicados nos últimos nove anos: o de Jeffrey Meyers (*Katherine Mansfield — A Biography*, Hamish Hamilton, London, 1978) e o de Antony Alpers (*The Life of Katherine Mansfield*, Viking, New York, 1980). Segundo Tomalin, Alpers terá escrito a versão épica da vida de Katherine Mansfield, descrevendo-a como um génio subestimado e incompreendido pelos seus contemporâneos, ao passo que Meyers, mais cínico, nos terá pintado uma Mansfield mais sombria («dark»), sem contudo dela nos conseguir dar um retrato perfeito (cf. p. 1). Claire Tomalin, reclamando-se do facto de ter tido acesso a mais material (nomeadamente à consulta das *Collected Letters of Katherine Mansfield* e *Letters of D. H. Lawrence*, recentemente publicadas), bem como do seu estatuto de mulher («...I am of the same sex as my subject», p. 2), apresenta-nos uma biografia ambiciosa e nova, basicamente alicerçada em conjecturas motivadas pela leitura da correspondência de Mansfield e dos relatórios dos seus médicos.

Mas o trabalho de Claire Tomalin é original também pela sua forma. Ao escrever a biografia de Katherine Mansfield, a autora não se empenhou em relatar uma história cheia de suspense, desvendando gradualmente os seus segredos até atingir um clímax — o do seu aborto, o dos seus amores, ou mesmo o da sua morte. Esta ausência de ênfase «biografista» é aliás evidente na estrutura que Tomalin deu ao seu trabalho: logo nas primeiras páginas do primeiro capítulo, faz-se uma apreciação geral do carácter de Mansfield e da sua vida, apreciação que, neste tipo de estudos se situaria, tradicionalmente e à laia de conclusão, nas últimas páginas. Desvendando os segredos mais importantes de Mansfield e, por inerência, assim a desmistificando, fazendo com que o leitor se desinteresse pela história da sua vida, Claire Tomalin tenta, no seu trabalho,

chamar a atenção do leitor para a personagem Mansfield, e para o seu valor caleidoscópico.

É então Mansfield, ela mesma, a escritora e a mulher, que Tomalin tenta compreender, olhando-a com simpatia, perscrutando o seu íntimo, desvendando as suas múltiplas facetas. Este é, aliás, um dos aspectos do secretismo da vida de Mansfield sugerido pelo sub-título do estudo de Tomalin. Mansfield representava constantemente, adoptando diferentes nomes consoantes os amigos e as situações; e a biografia apresentada por Claire Tomalin é mais completa, na medida em que não só nos fala da jovem Kathleen Mansfield Beauchamp, que em 1888 nasceu em Wellington, como também a refere a todos os níveis — «Kass, Katie, K. M., Mansfield, Katherine, Julian Mark, Katherine Schonfield, Matilda Berry, Katharina, Katiushka, Kissienka, Elizabeth Stanley, Tig» (cf. p. 5) —, nas versões alternativas da sua personalidade.

O sub-título do estudo de Claire Tomalin — «A Secret Life» — refere-se igualmente a todo um conjunto de circunstâncias que os biógrafos em geral têm deixado pouco explícitas: a homossexualidade (androginia) de Mansfield («She was sexually ambiguous, with a husband and a wife, and lovers of both sexes», p. 6), a tuberculose que acabaria por a vitimar, presumivelmente contraída pelo contacto íntimo com o escritor e tuberculoso D. H. Lawrence, bem como a gonorreia transmitida pelo seu amante ocasional, o polaco Florian Sobieniowski. Este surge-nos aliás, no relato de Tomalin, como o vilão da história, fazendo chantagem em 1920, a propósito do conto «The-Child-Who-Was-Tired», publicado 10 anos antes e que Mansfield claramente plagiara do contista russo e seu mentor literário Chekhov. Neste aspecto, o trabalho de Tomalin surge-nos surpreendentemente completo: nas páginas 261 a 272, e apenas ao estudo biográfico, encontramos a reprodução da correspondência publicada em «The Times Literary Supplement», no ano de 1951, a propósito do plágio de Mansfield<sup>1</sup>.

Para finalizar, interessa-me salientar a forma original como Tomalin apresenta Mansfield na sua juventude: uma «New Woman», consciente dos problemas de sobrevivência das mulheres nos meios urbanos e intelectuais e com uma forte determinação para vencer (a mulher e a literatura é um dos temas desenvolvidos nas páginas 47 e 48).

Numa recensão recente do livro de Claire Tomalin («London Review of Books», vol. 9, Number 21, 26 November 1987, pp. 24-27). C. K. Stead, conhecido crítico de Mansfield, mostrava-se indignado pelo facto de a jornalista inglesa ter escrito a biografia de Mansfield sem nunca ter estado na Nova-Zelândia e de ignorar que um «Maori Kit» não é «a version of traditional Maori costume» (Stead, p. 25), mas um saco de linho. Este parece-me um pormenor de somenos importância para a avaliação geral do estudo de Claire Tomalin. Discordo igualmente que Claire Tomalin tenha caído, como C. K. Stead depreciativamente comentou, «into clichés and trigger-words of the feminist movement» (Stead, p. 24). É verdade que a jornalista inglesa perspectiva Mansfield de forma diferente dos biógrafos anteriores, mas parece-me que o

---

<sup>1</sup> Não quero deixar de manifestar aqui a minha satisfação pela publicação destes documentos, até agora de difícil acesso para os estudiosos da obra de Mansfield.

## RECENSÕES

faz de forma mais feliz e positiva, preocupando-se em situar a obra da escritora neo-zelandesa no início do século XX, altura em que os movimentos sufragistas davam os primeiros passos. Katherine Mansfield foi bem uma mulher do seu tempo: uma «New Woman»; e se há laivos de feminismo no estudo de Claire Tomalin, ele emana directamente da obra da escritora neo-zelandesa. *Katherine Mansfield — A Secret Life* é um livro de leitura imprescindível para o estudioso — ou curioso — da obra de Mansfield, a lançar uma luz nova sobre a sua vida.

*Maria de Fátima de Sousa Basto Vieira*

## SUMMARIES



**MÁRIO VILELA, Contribution à l'étude des verbes de déplacement: approche sémantique et syntaxique, Contribution to the Study of Verbs of Movement: Semantic and Syntactic Approach.**

After having presented the outline of a syntax of the verb, the A. goes on to examine the «verbs of movement» syntactically. Then, after having explained the apparatus used, the «verbs of movement» are ordered and analysed in four groups: *a)* the group IR, *b)* the group VIR, *c)* the group IR-VIR and *d)* the group SUBIR-DESCER. In conclusion the A. suggests some syntactic processes of identification of the groups of verbs under analysis.

**JOAQUIM FONSECA, Aspectos da Sintaxe do Adjectivo em Português, Aspects of the Syntax of the Adjective in Portuguese.**

The A. refers to the «classic» syntactic functions of the adjective — *predication* and *attribution* — and recognizes *constructional variants* in them. A third function of the adjective — *juxtaposition* — is also considered, and it is analysed within two central modalities.

**ANTÓNIO FRANCO, A Gramática no Ensino de Segundas Línguas (L.), Grammar in Second Language Teaching.**

This article deals with several of the answers which can be given to the question of the importance of grammar in second language teaching, showing in which terms each of them might be formulated. The A. then goes on to characterize traditional teaching methods together with their respective theoretical foundations and underlying grammar models.

**SÉRGIO MATOS, Linguística e Informática: Perspectivas Recentes do Uso do Computador em Linguística Aplicada e Descritiva, Linguistics and Informatics: Recent Perspectives on the Use of the Computer in Applied and Descriptive Linguistics.**

The A. describes some of the recent linguistic-computational uses (i.e. in the areas of lexicography, automatic translation and language teaching) and undertakes an evaluation of some of the implications of these informatic developments in the areas of descriptive and applied linguistics.

## SUMMARIES

MANUEL GOMES DA TORRE, *Papel da Faculdade de Letras do Porto na Formação de Professores de Línguas Vivas Estrangeiras, Rôle of the Faculdade de Letras do Porto in the Formation of Foreign Language Teachers.*

In reply to demands which students had been making for many years, the Faculdade de letras da Universidade do Porto has, since 1987-88, been offering its graduates a two-year post-graduate pedagogical course (including a year of training) for teaching in secondary schools. This course has required a revision of the material and methods of the faculty's teachers. The A. analyses this situation and suggests some measures which might contribute to its improvement.

ROZA HUYLEBROUCK, *Por que será que o Neerlandês, ao contrário do Português, não se tornou uma língua Universal?, Why has Dutch, contrary to Portuguese, not become a universal language?*

The A. discusses why Dutch and Portuguese — the languages of two colonizing powers — do not today have the same importance. The A. concludes that this is due to a number of cultural reasons.

JOSÉ RIBEIRO FERREIRA, *Atenas, uma Democracia?, Athens, a Democracy?*

After having described some of the most characteristic aspects of Athenian democracy, the A. discusses if the regime in Athens was, in fact, a democracy (since only a small minority of the population exercised political rights). Some of the accusations which, since Antiquity, have been levelled at the Athenian democracy are analysed and the A. concludes that those accusations were made by authors who did not believe in democracy and that neither the cruelty and nor the incompetence, which Athens was charged with practicing, were as serious as might be supposed.

GUALTER CUNHA, *Uma Dupla Direcção da Escrita em Daniel Defoe: «The Farther Adventures of Robinson Crusoe», ou Alguns Bons Ensinamentos da Má Literatura, A Double Trend in Daniel Defoe's Writing: «The Farther Adventures of Robinson Crusoe, or Good Teaching from Bad Literature.*

With the help of some concepts developed by T. S. Eliot and George Lukács on the subject of the evaluation of a work of art, the A. argues that the aesthetic failure in *The Farther Adventures...* is the result of a predominance of ideological patterns over creative imagination. This interpretation intends to provide a basis for a better appraisal of Defoe's major works, as well as for a further evaluation of that author's rôle in the context of the wider question of the rise of the novel.

## SUMMARIES

ARAÚJO LIMA, T. S. Eliot: **No Centenário do seu Nascimento**, *T. S. Eliot: On the Centenary of his Birth*.

One hundred years after the birth of T. S. Eliot, the relevance of his achievement as a poet is firmly established and, as such, should be remembered. This is the author's point of departure for a brief analysis of certain tendencies of the eighties; he thereby foresees that a different evaluation of Eliot's poetry might occur in the future, not by putting in question the quality of his realization but by shifting the emphasis from some poems to others.

MARIA ANTÓNIA TEIXEIRA, **Para uma Comparação das Protagonistas de «Mutter Courage und ihre Kinder» de Bertolt Brecht e de «Frau Flinz» de Helmut Baierl**, *For a Comparison of the Protagonists of Bertold Brecht's «Mutter Courage und ihre Kinder» and Helmut Baierl's «Frau Flinz»*.

After having placed Baierl's play in the dramatic-theatrical context of the GDR and having considered the controversial reception of Brecht's work in that country, the A. examines «Frau Flinz» as a result of the productive reception of «Mutter Courage». The article concludes that the protagonist of Baierl's work is, according to social realism, a positive heroine; however she lacks the dimension of the Brechtian figure. On the level of exterior communication there is, in «Frau Flinz», no place for a critical spectator, as had been the case in the hypotext.

LUÍS ADRIANO CARLOS, **Poesia Mordena e Dissolução**, *Modern Poetry and Dissolution*.

Among the many reading grammars of modern poetry, the *grammar of dissolution* is highly productive, particularly if we transfer its application from the syntactic-semantic domain to that of morphology.

The *Quatro Sonetos a Afrodite Anadiómena* by Jorge de Sena constitute a perfect synthesis of a whole peripheric, historical and trans-historical trajectory.

ANDRÉ GIROLAMI-BOULINIER; MARIA DA GRAÇA PINTO, **Comparaison de bilans de langage en portugais, castillan, catalan**, *Comparison of Speech Levels in Portuguese, Castilian and Catalan*.

The comparative study of speech in different European languages led to the comparison of verbal production by children of the same level at school (4th. year primary). The study shows itself to be the starting point not only for the *education* of the difficulties which might be met in different languages, but also for the organization of means for an equivilance of success in the Europe of 1992.



## SUMMARIES

H. ROTHEVAL RODRIGUES, *Une approche de Simone Weil, An Approach to Simon Weil.*

In this approach to the thought of Simon Weil the A. reviews her biography, emphasizing Weil's spiritual vocation, her purity and her belief in justice. The study then comments on her spiritual itinerary, leading her, through her expectation of truth — of which she had a very personal conception —, from charity to the love of God.

## ÍNDICE

### Artigos

MÁRIO VILELA — <i>Contribution a l'Étude des Verbes de Déplacement: Approche Sémantique et Syntaxique</i> ... .. .	9
JOAQUIM FONSECA — <i>Aspectos da Sintaxe do Adjectivo em Português</i>	43
ANTÓNIO FRANCO — <i>A Gramática no Ensino de Segundas Línguas (L2)</i>	59
SÉRGIO MATOS — <i>Linguística e Informática: (Perspectivas Recentes do Computador em Linguística Aplicada e Descritiva)</i> ... .. .	117
GOMES DA TORRE — <i>Papel da Faculdade de Letras do Porto na Formação de Professores de Línguas Vivas Estrangeiras</i> ... .. .	135
ROZA HUYLEBROUCK — <i>Por que será que o Neerlandês, ao contrário do Português, não se tornou uma Língua Universal?</i> ... .. .	151
JOSÉ RIBEIRO FERREIRA — <i>Atenas, uma Democracia?</i> ... .. .	171
GUALTER CUNHA — <i>Uma Dupla Direcção da Escrita em Daniel Defoe: The Farther Adventures of Robinson Crusoe, ou Alguns Bons Ensinamentos da Má Literatura</i> ... .. .	189
ARAÚJO LIMA — <i>T. S. Eliot: No Centenário do seu Nascimento</i> ...	207

### Notas de Investigação

MARIA ANTÓNIA GASPAS TEIXEIRA — <i>Para uma Comparação das Protagonistas de «Mutter Courage und ihre Kinder» de Bertolt Brecht e de «Frau Flinz» de Helmut Baierl</i> ... .. .	227
LUÍS ADRIANO CARLOS — <i>Poesia Moderna e Dissolução</i> ... .. .	249
A. G.-BOULINIER; M. G. PINTO — <i>Comparaison de Bilans de Langage en Portugais, Castillan, Catalan</i> ... .. .	263
H. ROTHEVAL RODRIGUES — <i>Une Approche de Simone Weil</i> ... .. .	275
<b>Recensões</b> ... .. .	283
<b>Summaries</b> ... .. .	299